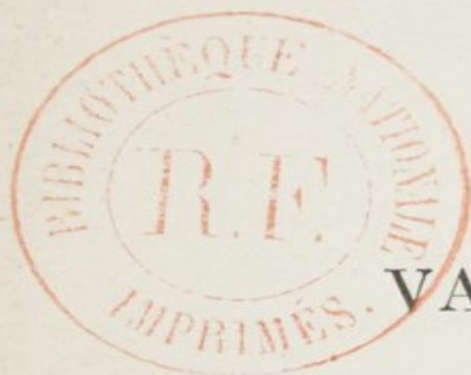


LA
HAUTE PÈGRE

ROMAN PARISIEN

PAR

VAST-RICOUARD



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1884

Tous droits réservés.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CLAIRE AUBERTIN 10^e édit.

MADAME BÉCART 11^e –

LE TRIPOT 12^e –

SÉRAPHIN ET C^{ie} 12^e –

LA VIEILLE GARDE 20^e –

EN PRÉPARATION

LA PETITE MORTE.

LA
HAUTE PÈGRE

ROMAN PARISIEN

PAR

VAST-RICOUARD

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

Tous droits réservés.

LA HAUTE PÈGRE

I

LE LENDEMAIN D'UN CRIME

- Et à combien de temps, selon vous, remonterait le crime ?
 - A douze ou quatorze heures environ, monsieur le juge d'instruction.
 - C'est donc entre onze heures et minuit, hier soir, qu'il aurait été commis ? reprit le magistrat.
 - Les constatations que j'ai pu faire sur le corps permettraient tout au moins de le supposer.
- Le juge d'instruction se tut pour prendre quelques notes au crayon sur son carnet ; puis, se tournant de nouveau vers le docteur qui s'était rapproché du lit sur lequel était étendue madame Jacquemot :
- Votre opinion, lui demanda-t-il, est que la mort est le résultat d'un étouffement ?
 - Oui, pour moi, le fait est indiscutable, étant donnée la contraction particulière des traits et la tendance marquée des yeux à s'échapper de leurs orbites.

– Et de quelle manière, continua le magistrat instructeur, pensez-vous que la jeune femme ait été étouffée ?

– Vous me permettez, monsieur le juge, d’être cette fois un peu moins affirmatif, répondit le docteur après un moment de silence. Nous autres médecins, lorsque nous sommes appelés pour éclairer la justice sur les circonstances d’un crime mystérieux, nous nous trouvons le plus souvent en présence d’indices bien vagues. Nous avons beau appuyer notre jugement sur la science, et, dans nos efforts pour reconstituer la vérité, écarter avec soin toutes les hypothèses que cette science même condamne, nous n’en sentons pas moins toute la lourde responsabilité qui pèse sur notre décision. Un mot de nous, dit dans un sens de préférence à un autre, peut quelquefois faire tomber une tête ou priver éternellement un homme de sa liberté. Ainsi, dans le cas présent, le seul fait qui soit certain, c’est que l’étouffement n’a pas eu lieu par suite de la strangulation : la victime ne porte au cou aucune marque dénonciatrice, aucun froissement des chairs. Quant à dire que cet étouffement ait été amené par le bâillon qu’on a trouvé fortement serré sur la bouche et autour de la tête de madame Jacquemot, ou par une pression sur la poitrine, ou par toute autre cause, voilà ce que ni moi ni aucun de mes confrères ne pourrait affirmer positivement.

Le juge d’instruction s’inclina légèrement pour remercier le docteur, et écrivit à la hâte quelques mots.

C’était un homme grand, sec, très brun de peau et de cheveux, et qui portait une longue paire de favoris clairsemés. Ses yeux étaient vifs et pénétrants, et l’on en saisissait les rapides éclairs sous le binocle d’or qu’il ne quittait jamais.

Ses lèvres étaient minces, peu colorées, du reste toujours pincées, ce qui allongeait assez désagréablement les lignes de la bouche.

Une calvitie précoce, sur le sommet de la tête, témoignait que les seules émotions que le magistrat eût ressenties ne dataient pas seulement de son entrée au prétoire, et que ses années d’étude au quartier latin, aux environs de l’école de droit, avaient dû être quelque peu houleuses.

Il était mis avec une rare recherche. Son linge était irréprochable de blancheur, et ses vêtements à la dernière mode.

Quant au docteur, c’était un tout autre homme.

Au point de vue physique, comme au point de vue moral, le contraste était flagrant.

Autant le juge paraissait dur et sec, autant le médecin exprimait la bonté, dans sa rondeur d'homme bien nourri, dans le sourire toujours prêt à se dessiner sur sa joyeuse physionomie, et dans son maintien sans gêne mais aussi sans pose.

Il portait un veston de fantaisie avec gilet et pantalon pareils ; ses pieds assez épais, condition indispensable pour soutenir la rotondité d'un abdomen aussi respectable que le sien, s'épanouissaient dans une paire de bottines hardiment larges.

Autant on devinait, chez le médecin, l'homme destiné à sauver ses semblables de la mort, autant on sentait chez le juge d'instruction celui qui les pousse dans la tombe.

D'ailleurs, le juge et le médecin n'étaient pas les deux seuls personnages qui occupaient en ce moment la chambre à coucher de madame Jacquemot. Cette pièce présentait un aspect singulier.

Le commissaire de police, après les premières constatations, avait bien recommandé que rien ne fût changé sur le théâtre du crime ; il avait même aposté deux agents dans la maison de madame Jacquemot, avec ordre de faire scrupuleusement observer cette consigne..

Le juge d'instruction l'avait d'ailleurs grandement complimenté de cet excès de précaution, car c'était un homme qui voulait arriver aux plus hautes fonctions, que M. le juge Dupuiset !

En entrant dans la chambre à coucher de madame Jacquemot, on était tout d'abord frappé du désarroi qui y régnait. Deux chaises avaient été laissées à terre aux endroits où elles étaient tombées ; l'une d'elles avait son dossier complètement brisé. Le secrétaire, une sorte de petit chiffonnier-bureau en bois de rose, garni de bronze doré, avait sa tablette éventrée et déchiquetée sur les bords, par suite, sans doute, des efforts qu'avait tentés l'assassin pour le forcer à l'aide d'un instrument en fer.

Les tiroirs empilés les uns sur les autres sous l'arcade principale du meuble témoignaient, par le désordre des papiers qu'ils contenaient, qu'ils avaient été fouillés de fond en comble.

Des paquets de lettres, tous renoués par des faveurs de différentes couleurs, avaient été disloqués et s'étaient mêlés les uns aux autres ; des fleurs fanées, des cheveux et des photographies d'enfants ou de jeunes filles, se montraient, çà et là, perdus dans ce feuillis de papier. Oripeaux et futilités pour les étrangers ; souvenirs du cœur et précieuses reliques, sans doute, pour celle à qui ils appartenaient.

Sur le tapis, très froissé par places, on pouvait distinguer plusieurs taches de sang, qui jetaient comme des tons roussâtres sur le fond blanc de la laine. Sur la table de nuit, à la tête du lit, avaient été déposées les pièces à conviction. C'étaient d'abord deux serviettes toutes froissées, avec de grands plis dans la longueur, attestant qu'elles avaient servi de liens.

L'une, selon toute probabilité, avait dû être employée à attacher les mains de la malheureuse femme derrière le dos, de façon à lui rendre toute défense impossible ; et l'autre avait sûrement été utilisée comme bâillon, pour étouffer les cris de la victime.

On pouvait encore distinguer sur le tissu la trace des dents qui s'étaient efforcées de mordre et de déchiqueter la trame, soit pour émettre un son et appeler au secours, soit pour trouver l'air nécessaire à la respiration.

A côté de ces deux serviettes, dont l'une portait de nombreuses traces de sang, quelque chose de plus horrible encore, et qui prouvait que le drame ne s'était pas passé sans lutte énergique de part et d'autre :

C'était la phalange de l'index d'un homme, qui gisait là, encore toute sanguinolente et pourtant montrant, sous l'ongle décoloré, la blancheur mate de la mort.

D'ailleurs, le docteur l'avait déclaré, et tout le monde avait pu le constater, ce doigt avait été coupé net, d'un coup de dent, dans la sombre énergie que donne le désespoir. La trace des quatre incisives qui avaient séparé l'os à sa jointure était encore apparente sur le bord de la chair, où étaient marquées deux hachures bien nettes.

Enfin, sur le lit, qui était demeuré aussi dans l'état où il était la veille, au moment où la victime allait se disposer à dormir, reposait le corps de madame Jacquemot.

Elle était revêtue d'une robe de chambre bleue, garnie de dentelle sur le corsage, autour du cou et au bord des manches.

Ses pieds étaient chaussés de mules de même couleur. Pour elle seule, l'ordre de tout laisser intact avait été enfreint, et, aussitôt après les constatations du médecin, on l'avait transportée du tapis, au milieu duquel elle avait été trouvée étendue, sur le lit, où l'on avait en même temps réparé le désordre de sa toilette.

D'ailleurs elle n'avait plus elle-même la physionomie des premiers moments qui avaient suivi le crime ; ses muscles contractés s'étaient peu à peu détendus, ses yeux étaient rentrés dans leurs orbites, ses mains crispées s'étaient déraidies. Elle semblait, tant son calme était grand, endormie d'un sommeil profond !

Elle était bien jolie, du reste, dans cette attitude. et on avait peine à croire que tout fût fini pour une créature aussi jeune et aussi belle !

Son teint, naturellement très pâle, était devenu d'une blancheur éblouissante, sur laquelle tranchaient superbement ses cheveux, ses sourcils et ses cils d'un noir de jais.

On devinait de grands yeux sous ses paupières closes et largement fendues, et son nez petit et bien droit abritait une bouche mignonne qui, entr'ouverte comme elle était, laissait voir une rangée de fines perles blanches.

Enfin, sous son peignoir légèrement serré à la taille, on entrevoyait les lignes gracieuses d'une poitrine irréprochable, et l'étoffe, en descendant jusqu'au pied du lit, dessinait la jambe jusqu'à la cheville, une cheville d'enfant sur un pied de fillette.

Les mains complétaient ce portrait charmant : toutes petites, toutes potelées, semées de nombreuses fossettes, et terminées à leurs extrémités par des ongles effilés et aristocratiques.

Certes, quelqu'un moins habitué à la mort que le médecin, et moins endurci que le juge d'instruction, eût désiré, nouveau Pygmalion, faire revenir à la vie cette Galathée moderne.

Mais ce qui était plus pénible encore à voir que la malheureuse madame Jacquemot, c'était son mari.

Le pauvre homme n'avait pas bougé pendant tout le temps qu'avait duré l'interrogatoire du médecin par le juge d'instruction.

Affaissé sur une chaise, dans le coin le plus obscur de la pièce, l'un de ses bras pendant le long du dossier et la tête retombant inerte sur la poitrine, il ne donnait signe de vie que pour jeter de temps en temps un long regard sur celle qu'il avait tant aimée. Puis il reprenait son attitude de découragement, et deux larmes roulaient silencieusement le long de ses joues, et de là sur son vêtement, où elles s'éparpillaient dans l'étoffe. Tout à coup il leva la tête, comme réveillé en sursaut. Le juge d'instruction venait de lui adresser la parole.

– Quel âge avait votre fille ?

– Ma fille Jeanne ?... répondit M. Jacquemot avec un sourire mélancolique. Elle avait quatre ans, monsieur.

– Et avait-elle l'habitude de coucher ici, dans ce petit lit ? reprit le magistrat.

– Tous les jours, monsieur le juge ; sa mère tenait à ce qu'elle restât dans notre chambre, pendant la nuit.

– Et comment expliquez-vous sa disparition ?

– Je ne me l'explique pas, monsieur le juge.

– L'assassinat a eu certainement pour mobile le vol, puisque tous ces tiroirs ont été bouleversés, et que vous déclarez n'avoir pas retrouvé une somme de trois mille francs, qui, à votre connaissance, était encore hier dans le secrétaire de votre femme.

– Je me perds en conjectures, monsieur le magistrat.

– Aviez-vous l'habitude de sortir après dîner ? interrogea de nouveau M. Dupuiset.

– Bien au contraire, monsieur, presque toutes mes soirées se passaient entre ma femme et notre enfant. Quelquefois, pourtant, Juliette et moi nous nous rendions ensemble chez ma belle-sœur, madame de Moranges.

– Et qu'est-ce qui a provoqué votre absence d'hier ?

– Ce sont les affaires, monsieur. Vous n'ignorez pas qu'il est de coutume, dans certaines maisons de commerce, de régler l'inventaire au 30 juin, de préférence au 31 décembre, pour ne pas faire coïncider le surcroît de besogne avec l'échéance de fin d'année ; c'est toujours ainsi que l'on a procédé chez moi.

A ce moment, on frappa à la porte.

– Entrez ! cria le magistrat.

Un agent se présenta, disant qu'il avait réuni quelques témoins, et demandant s'il était temps de les introduire.

– Amenez tout d'abord les domestiques et le concierge de la maison.

Trois domestiques entrèrent : le valet de chambre de M. Jacquemot, la cuisinière, et la femme de chambre, qui servait aussi de bonne d'enfant, et qui pleurait à chaudes larmes : la pauvre fille avait perdu ses deux plus chères affections, son excellente maîtresse à laquelle elle devait tout, et la petite Jeanne quelle aimait avec passion.

Le juge d'instruction s'ingénia vainement à adresser mille questions plus habiles les unes que les autres à ces trois personnes ; aucune n'avait rien vu ni rien entendu. Joseph, le valet de chambre, avait obtenu, la veille, de son maître, la permission de s'absenter jusqu'au lendemain pour aller à Passy chez un de ses frères ; quant à la cuisinière, tous les soirs, à neuf heures, à moins qu'il y eût grand dîner et réception chez les Jacquemot, elle remontait dans sa chambre, située au sixième étage. Restait la femme de chambre, qui aidait le plus souvent madame Jacquemot à faire sa toilette de nuit ; mais elle déclarait que, la veille, tout était parfaitement tranquille quand elle avait quitté sa maîtresse.

Un incident, pourtant, l'avait frappée : elle avait à peine quitté l'appartement, que le vent avait éteint la bougie ; elle avait été obligée de rentrer pour la rallumer, et était demeurée pendant quelques instants dans l'obscurité ; mais personne n'avait eu le temps de se faufiler, et, sûrement, elle eût entendu des pas à côté d'elle.

Après la femme de chambre, ce fut le concierge, un vieux brave homme à physionomie honnête s'il en fût, qui vint déposer.

Il déclara n'avoir vu pénétrer personne de suspect dans la maison, ni pendant la journée, ni pendant la soirée ; et pourtant Dieu sait s'il faisait son service avec conscience ! Jamais il ne laissait monter un inconnu sans s'informer où il allait. Il avouait même innocemment que c'était autant chez lui affaire de curiosité qu'affaire de devoir ; il avait, il est vrai, été réveillé la nuit par un locataire demandant le cordon, mais il ne se croyait pas obligé de pousser l'indiscrétion jusqu'à savoir qui sortait.

Puis défilèrent, des voisins, des fournisseurs, des boutiquiers des environs. Aucun d'eux ne pouvait fournir le moindre renseignement. Seul un marchand de vin, dont la boutique formait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Luxembourg, où demeurait madame Jacquemot, déclarait avoir aperçu la veille, à minuit et demi environ, un homme jeune encore tenant dans ses bras une enfant qui pleurait.

Le juge renvoya tous ces témoins inutiles, en leur recommandant de se tenir à la disposition de la justice, qui pourrait avoir, avant peu, besoin de leur concours. Il leur enjoignit, en outre, de chercher à se renseigner eux-mêmes dans leur entourage, et de noter tous les indices capables de mettre sur la piste de l'assassin. C'était, ajouta-t-il, une très grave affaire, qu'il était décidé à mener jusqu'au châtement du coupable. Quand tout ce monde se fut éloigné, le docteur, lui aussi, demanda la permission de se retirer. Maintenant que toutes les constatations étaient faites, sa présence devait être inutile.

Le pauvre docteur ! Son estomac l'inquiétait visiblement, et, à la façon dont il s'agitait sur sa chaise, on comprenait qu'il connaissait à fond les désordres que peut occasionner un retard d'une heure dans l'absorption d'un déjeuner.

Le juge d'instruction le congédia après l'avoir remercié ; puis, se tournant du côté de Jacquemot, qui avait repris sa contenance désespérée :

– Maintenant, dit-il, monsieur, que nous sommes seuls, j'attends de vous toute la vérité.

– Comment !... toute la vérité ?

– Je vais m'expliquer. Peut-être, en présence d'un tiers, avez-vous hésité à avouer, ou plutôt à révéler certaines choses que vous me confierez à moi ; un juge d'instruction est forcément un confesseur, souvent cruel par devoir. Permettez-moi donc de vous poser cette simple question : Qui soupçonnez-vous ?

– Personne ! répondit M. Jacquemot après un moment d'hésitation.

– Il me semble que vous avez eu quelque difficulté à prononcer ce mot. Réfléchissez bien ! Je ne représente pas seulement la justice, je représente la vengeance – pour vous. Et voulez-vous me permettre de vous faire part d'une impression ?

– Certes, monsieur le juge !

– Eh bien, une chose m'étonne dans votre attitude.

Je ne sais si je me trompe, mais vous paraissez ressentir bien plus de douleur de la perte de votre femme que de celle de votre enfant.

– C'est vrai, répondit Jacquemot d'une voix sombre.

– Y a-t-il une raison qui justifie cette partialité dans vos affections ?

– Aucune, monsieur le juge, dit vivement le mari.

– Et dans quels termes étiez-vous avec votre femme ?

– Ah ! monsieur le juge ! répliqua vivement Jacquemot, il me semble que vous outrepassiez vos droits en ce moment ! Ma vie privée doit au moins être respectée ! Vous paraissez oublier que je suis l'accusateur, et non l'accusé.

– La colère, monsieur, est mauvaise conseillère, reprit le juge de son ton le plus doux. Je vous ferai remarquer que vous m'en avez plus dit en ne voulant pas répondre simplement à ma question, que si vous aviez constaté vous-même ce que j'ai appris de tout le monde ici : c'est que vous passiez pour le meilleur des maris, et, elle, pour la plus exemplaire des femmes. Et pourtant, ajouta-t-il en appuyant sur les derniers mots, il y avait entre vous des secrets qui ne se peuvent pas dire. Depuis combien de temps aviez-vous épousé madame Jacquemot ?

– Depuis quatre ans.

– Et votre fille est née ?...

– Ma fille n'est pas ma fille, monsieur, sachez-le donc, puisque vous tenez absolument à me rappeler mes plus amères douleurs !

Le juge d'instruction eut comme un mouvement de joie causé par la curiosité satisfaite, mais il le réprima presque aussitôt. Un peu plus, s'il ne s'était pas contenu, il se fût écrié :

– Comme j'avais bien deviné l'adultère dans ce ménage !

Cette découverte l'encouragea, et il reprit de plus belle son interrogatoire.

– Avez-vous vu quelquefois le père de l'enfant ?

– Jamais !

– Votre femme vous en a-t-elle parlé ? Était-il quelquefois question de lui entre vous ?

– Il avait été décidé qu'en aucune occasion son nom ne serait prononcé ; j'avais reconnu l'enfant par le fait même de sa naissance après le mariage, et j'avais pardonné à la mère, dont la faute avait précédé l'époque de notre union.

– Et depuis lors, continua le magistrat en fixant M. Jacquemot entre les deux yeux, vous n'eûtes plus rien à lui reprocher ?

– Absolument rien ! fit M. Jacquemot assez sèchement.

Il s'était levé et commençait à donner des signes de plus en plus évidents de l'impatience que lui faisait éprouver l'entêtement du juge à fouiller dans sa conscience.

M. Dupuiset s'en aperçut.

– Encore deux ou trois questions pénibles, dit-il, et je vous tiens quitte, cher monsieur.

En même temps, il lui saisit les deux mains et le força à se rasseoir à côté de lui.

– Vous n'êtes pourtant pas sans avoir eu quelques renseignements sur le père de votre fille – je veux dire de la petite ?... A quelle famille appartenait-il ?

– A une excellente famille !

– Et quelle était sa conduite ?

– Très blâmable, paraît-il, à tous les points de vue. Au surplus, un seul fait suffira à vous prouver que c'était un misérable : ce n'est que par la ruse et la violence qu'il parvint à séduire ma femme.

– Et la disparition de l'enfant ne vous inspire pas quelques présomptions contre cet individu ?

– Si fait, monsieur le juge ; mais le vol des trois mille francs, alors, ne s'expliquerait plus.

– Qui sait ? Pour détourner les soupçons... dit le magistrat se parlant à lui-même ; la précaution serait au contraire assez habile !

Puis il ajouta, en se tournant vers M. Jacquemot :

– Vous pouvez vous retirer..

Le malheureux mari ne se le fit pas répéter ; il ouvrit la porte qui donnait de la chambre de sa femme dans son cabinet, et, la refermant sur lui à

double tour, se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur un fauteuil, devant son bureau ; puis il se prit la tête entre les deux mains et ne bougea plus.

Il avait besoin de se recueillir en pleine solitude. M. Dupuiset resta seul dans la chambre de madame Jacquemot ; lui aussi s'était mis à réfléchir.

Il passa en revue toutes les dépositions qu'il avait reçues, en dégagea toutes les suppositions les plus vraisemblables comme les moins probables, et essaya de faire peser la culpabilité tour à tour sur tous ceux qu'il avait interrogés.

Les circonstances dans lesquelles s'était commis le crime étaient vraiment étranges !

Néanmoins, il ne perdit pas espoir : il fouillerait plutôt tout Paris que de laisser échapper le ou les coupables. Il était un des plus jeunes juges d'instruction ; arrivé depuis fort peu de temps à Paris, cette affaire allait, si elle se terminait à souhait, le mettre en vue ; sa carrière s'ouvrait sous les meilleurs auspices.

Et par moments il se surprenait à se frotter les mains, dans des accès de joie qu'il n'avait plus besoin de dissimuler, ne se trouvant maintenant en présence que du cadavre de madame Jacquemot.

Enfin, las de chercher une solution qui lui échappait, il se leva pour partir. Avant de quitter la pièce, il s'approcha du lit de la victime.

– Comme elle était jolie ! dit-il en la contemplant. Ah ! je comprends la douleur de son mari !

Puis, le juge d'instruction reparaissant :

– Au fait ! qui dit que la jalousie... Cela s'est vu plus d'une fois, et je ne serais pas étonné que dans cette affaire... Cet homme doit être violent !... Et puis, quand le diable y serait, il faut bien qu'il y ait un coupable !

Il s'assit devant la table, rédigea un ordre sur une feuille de papier, et, après y avoir apposé sa signature, il sonna. Un agent parut.

– Lisez, lui dit-il.

– « Ordre d'arrêter sur-le-champ M : Jacquemot, et de le conduire sans délai à Mazas. »

– Vous m'avez compris, n'est-ce pas, et vous me répondez du prisonnier ? Il est là, à côté, dans son cabinet. Quant à cette chambre-ci,

ajouta-t-il en désignant la pièce où il était, ayez soin qu'on n'y dérange rien !

Et M. Dupuiset ramassa ses papiers, prit son chapeau, endossa son paletot, et sortit en fredonnant un air d'opérette.

II

LA PETITE MUETTE

Depuis qu'il était entré dans son cabinet de travail, M. Jacquemot n'avait pas fait un mouvement.

Il était resté affaissé sur la tablette du bureau, s'efforçant de ne penser à rien, absorbé dans sa douleur.

De temps en temps, un soupir prolongé s'échappait de sa poitrine, puis tout rentrait dans le silence, comme si la pièce eût été inoccupée, ou que l'être qui s'y trouvait eût cessé de vivre.

Et pourtant il vivait bien, il vivait trop, torturé par ses pensées qui lui déchiraient l'âme.

Ainsi, c'était donc vrai, tout était fini ! Sa chère Juliette l'avait quitté pour toujours ; il ne la soulèverait plus chaque matin dans ses bras pour l'étouffer de caresses ; il n'assisterait plus à sa toilette, lorsque, devant sa psyché, elle laissait se dérouler, le long de sa gorge et de ses épaules, ces longs cheveux noirs qu'il se prenait parfois à baiser avec frénésie.

A déjeuner, elle ne serait plus là, lui souriant, attachant sur lui ses deux grands yeux noirs tout bistrés autour des paupières.

Ah ! que de gais et tendres moments lui rappelaient ces déjeuners en tête-à-tête !

Comme elle l'aimait ! comme il l'aimait, malgré cet odieux passé dont elle n'était que victime !

Le soir, quand il rentrait après avoir brassé les pénibles affaires de la journée, n'était-il pas toujours sûr de trouver un cœur en qui s'épancher, et

deux bras où se précipiter ! Maintenant, elle n'était plus ! Qui donc avait eu la cruauté de porter la main sur une femme à laquelle personne ne connaissait d'ennemis ?

Et quelle résistance désespérée elle avait dû opposer, la pauvre enfant, pour avoir coupé le doigt du lâche qui l'attaquait !

Et lui, simple qu'il était, il n'avait pas prévu tout cela ! Rien en lui n'avait tressailli ; rien ne lui avait crié : Mais cours donc auprès d'elle ! Elle t'appelle, elle implore ton secours ; hâte-toi, car elle va mourir !

Dans ces moments-là, ses mains se crispaient sous ses cheveux, ses ongles entraient tout entiers dans la chair.

Un soupçon pourtant lui traversait parfois l'esprit, s'acharnait à le tourmenter.

– Si c'était lui !... murmurait-il.

Il songeait à l'homme qui avait outragé Juliette, au père de la petite Jeanne.

Mais quel mobile l'aurait pu pousser à commettre son crime ?

La jalousie ?

N'y avait-il pas plus de quatre ans que l'événement s'était passé ! Quelle apparence que cet homme eût attendu aussi longtemps pour se venger ?

Puis sa chère Juliette ne lui avait-elle pas juré, lors de son mariage, que tout était fini entre eux ; que depuis plus de six mois elle ne l'avait revu, et ne le reverrait jamais !

Elle avait fait plus : elle avait promis, si par impossible son amant tentait la moindre démarche pour se rapprocher d'elle, d'en avertir aussitôt son mari, de lui désigner le misérable dont il n'avait même pas voulu connaître le nom.

Eh bien, lui avait-elle dit un seul mot ? S'était-il produit, en ces derniers temps, le moindre changement dans son attitude, dans sa manière d'être ? Son affection avait-elle diminué ? Non, cent fois non ! La veille encore, elle était bien la femme aimante et franche qu'il avait toujours connue, et elle n'avait pas tressailli en lui donnant son dernier baiser.

La police s'était chargée de découvrir le coupable. Si elle n'y réussissait pas, il se jurait bien de se faire justice lui-même !

A ce moment on frappa à la porte.

– Entrez ! cria M. Jacquemot qui ne se rappelait plus s'être enfermé à double tour.

Personne ne paraissant, il se leva pour aller ouvrir, et se trouva face à face avec un agent de police.

– Que désirez-vous ? demanda-t-il.

– Monsieur, répondit l'agent qui était suivi de deux gardiens de la paix, nous venons accomplir une mission bien pénible.

Et en même temps il tendait à M. Jacquemot le mandat d'amener remis par le juge d'instruction.

Le mari eut comme un éblouissement.

– M'arrêter, moi ! mais c'est impossible ! Je n'y vois plus, n'est-ce pas ? Je lis mal ?... il n'y a pas ?... Si pourtant, en toutes lettres... Jacquemot !

Il s'appuya aux rayons de la bibliothèque pour ne pas tomber. Vraiment, c'en était trop, et, ce dernier coup s'ajoutant à ceux qui l'avaient accablé depuis vingt-quatre heures dépassait la mesure de ses forces !

– Oh ! ce n'est qu'une formalité provisoire, ajouta l'agent, qui sentait le besoin d'intervenir pour soutenir le courage de M. Jacquemot. L'assassin sera bientôt arrêté, et vous serez rendu à la liberté.

– Je vous suis, murmura M. Jacquemot d'une voix étranglée.

L'agent plaça M. Jacquemot entre les deux gardiens, et se tint lui-même par derrière, surveillant tous les mouvements du prévenu.

Arrivé devant le lit où était encore étendue sa femme, le malheureux homme ne put retenir un sanglot. Il demanda à l'agent la permission d'embrasser Juliette, et aussitôt, se précipitant sur les draps, et couvrant de baisers les lèvres de la défunte :

– Adieu ! adieu ! s'écria-t-il, chère et adorée femme ! Ah ! qu'ils m'emmènent, qu'ils me tuent même s'ils le veulent ! Tout m'est indifférent, puisque je t'ai perdue !

Puis, se relevant, il fit signe qu'il était prêt. Il traversa l'appartement, et passa devant les domestiques, tous rangés dans le vestibule : ils s'inclinèrent respectueusement devant leur maître.

M. Jacquemot prit place dans un fiacre à la droite de l'agent. L'un des gardiens de la paix monta à côté du cocher, et la voiture s'éloigna rapidement dans la direction de la Bastille.

Le voyage dura près d'une demi-heure, et l'entrée à la prison s'effectua avec les mêmes précautions que la sortie de la maison de la rue de Luxembourg.

M. Jacquemot se laissa mener à travers les couloirs et les escaliers, sans avoir conscience du chemin qu'il parcourait, et finalement arriva dans une salle d'attente où on le fit asseoir pendant quelques instants.

C'était là que se terminait la mission de l'agent et du gardien de la paix. De la salle d'attente, le prisonnier fut introduit au greffe, où il dut décliner ses nom, prénoms et qualités, et où l'on prit exactement son signalement, ainsi que la désignation minutieuse des vêtements qu'il portait. Sur le registre spécial de la prison fut transcrit l'ordre d'arrestation signé du juge d'instruction.

A la sortie du greffe, le geôlier dévisagea le prévenu pendant quelques instants ; puis, satisfait sans doute de l'examen qu'il venait de lui faire subir :

– Non, dit-il à demi-voix comme se parlant à lui-même, mais assez haut que pour M. Jacquemot pût l'entendre, monsieur n'est pas de ceux que l'on conduit au bain à leur arrivée ici.

La coutume, en effet, dans toutes les maisons de détention, est de mener tout d'abord les nouveaux venus dans la salle de bains. Le geôlier, du reste, n'était pas fâché, dans l'espoir de quelque profit futur, de prouver au prisonnier qu'il ne le considérait pas comme un vulgaire criminel.

M. Jacquemot, n'étant que prévenu, échappait aussi à la formalité du changement de vêtements.

Rien d'horrible, pour le condamné, comme cette transformation radicale, cette obligation de revêtir le pantalon et la veste d'ordonnance, de drap grisâtre, d'aspect si triste et si désolant, et d'endosser une chemise tellement dure et irritante pour la peau, qu'on l'a surnommée *limace*, et cela pendant que ses propres vêtements sont soumis à une fumigation sulfureuse au milieu de loques élimées, d'habits effilés, de pantalons rapiécés ou percés de part en part, dont viennent de se dépouiller ses compagnons de captivité.

Ce ne fut que dans sa cellule que M. Jacquemot revint à lui et commença à envisager toute la gravité de sa situation.

Ainsi, c'était lui qu'on accusait, lui, le mari de la victime !

Mais de quelle matière fallait-il donc que le cerveau des hommes fût pétri pour que le juge d'instruction ait pu le supposer capable d'une telle infamie ?

Une chose pourtant le consolait dans sa disgrâce, c'était qu'au moins sa douleur serait moins troublée, à l'ombre de la cellule de Mazas, que chez lui où cent indifférents n'auraient pas manqué de venir l'importuner, sous prétexte d'intérêt et de condoléance.

Et, de fait, M. Jacquemot avait à peine quitté la rue de Luxembourg, que l'appartement avait été envahi par les amis de la famille.

Ç'avait d'abord été madame de Moranges, la sœur de Juliette, qui était accourue tout en larmes, et s'était fait conduire auprès du lit de la victime. Là, elle avait murmuré une courte prière, agenouillée sur le tapis, et les lèvres collées sur la main blanche de la morte ; puis, elle s'était relevée et s'était fait expliquer parla femme de chambre tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée du juge d'instruction : les constatations du médecin, les conclusions qu'en avait tirées le magistrat, et les rapports des différentes personnes interrogées.

Mais quand on lui apprit l'arrestation de son beau-frère, la douleur fit place immédiatement à la colère.

Ce n'était pas assez que l'infortuné eût perdu d'un seul coup et sa femme et sa fille, il fallait encore qu'on l'emprisonnât ?

Elle demanda l'adresse du juge d'instruction, et, sans perdre un moment, se fit conduire chez lui.

Après madame de Moranges étaient arrivés son fils, Lucien de Moranges, le neveu de la victime, puis un frère de M. Jacquemot, puis une nuée de cousins et de cousines, des amis vrais ou faux, des connaissances d'affaires et même des inconnus et des indifférents, qui n'étaient entrés que pour pouvoir dire, en sortant, qu'ils avaient vu la chambre où s'était consommé le crime.

Tout ce monde devisait, s'interrogeait et se répondait réciproquement, grossissant les événements, faisant à part soi sa petite enquête, se répandant dans les escaliers, dans l'appartement et dans la cour.

Des passants assez nombreux s'étaient attroupés, et sur le trottoir on avait été obligé d'établir un cordon d'agents pour faire circuler tous les badauds.

Quand madame de Moranges revint de chez le juge d'instruction, ce fut à grand'peine qu'elle parvint à se frayer un passage jusqu'à la porte de la maison.

Elle n'avait rien obtenu du magistrat, pas même la permission de faire ensevelir sa sœur ; des ordres avaient été donnés pour que le cadavre fût transporté à la Morgue où, après avoir été embaumé, il devait être mis à la disposition de la justice, et confronté avec le coupable, si celui-ci était découvert avant peu de jours.

Madame de Moranges se rendit à la chambre de sa sœur sans se laisser arrêter par aucun des obséquieux importuns qui encombraient la maison, et assista à la levée du corps.

Tout à coup une rumeur se fit dans la rue : les groupes s'écartaient pour laisser passer une petite fille, qui, toute fluette, toute délicate, et les cheveux en désordre, jouait des coudes pour avancer. En l'apercevant, le concierge poussa un cri de joie :

– Voici mademoiselle Jeanne !

En même temps, il saisit l'enfant dans ses bras, et monta les deux étages en quelques enjambées.

– La voilà ! la voilà ! cria-t-il de nouveau en pénétrant dans l'appartement, et en remettant la petite entre les bras de la femme de chambre, qui, après l'avoir couverte de baisers, courut la déposer sur les genoux de madame de Moranges. L'enfant pleurait, mais c'était de contentement. Elle n'avait pas conscience de l'immensité de la perte qu'elle venait de faire et comprenait seulement qu'elle se retrouvait au milieu d'êtres amis.

– Eh bien, que t'est-il arrivé ? qu'as-tu vu, ma pauvre petite Jeanne ? interrogeait coup sur coup madame de Moranges. T'a-t-on fait du mal ?... où est-il, celui qui a tué ta mère ? Allons, parle, Jeanne, parle donc !

L'enfant s'obstinait à ne rien dire.

– Tu ne l'aimais donc pas, ta petite mère ? reprenait madame de Moranges. Tu ne veux donc pas qu'on punisse l'infâme qui l'a fait souffrir, dis, ma chérie ?

La petite écarquillait ses grands yeux, où se peignait une étrange mélancolie ; plusieurs fois même on vit sa petite bouche s'ouvrir comme

pour essayer de proférer un son ; mais les lèvres seules remuaient, et, après deux ou trois efforts, ses petites mains, qu'elle avait levées, retombèrent le long de son corps, en signe de découragement, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

– Mon Dieu ! est-ce qu'elle serait devenue muette ? murmura madame de Moranges,

– Oh ! madame, c'est impossible ! dit la femme de chambre, elle parlait si bien !

Madame de Moranges s'agenouilla devant sa nièce, et, l'entourant de ses deux bras :

– Tu ne peux donc pas parler, mon ange ? lui demanda-t-elle.

La petite Jeanne fit aussitôt signe que non avec la tête. La violence du saisissement avait été telle pour une enfant de cet âge, qu'elle en avait perdu la parole.

– Comment, muette ! muette ! s'écria madame de Moranges, en la serrant tendrement sur son cœur. Et elle ajouta :

– Comment faire alors pour savoir ? Si encore elle pouvait répondre par signes, et donner quelques indications !...

Elle reposa l'enfant sur ses genoux, et la regardant fixement entre les yeux :

– Tu as tout vu, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

L'enfant fit un signe affirmatif.

– Combien étaient-ils, sais-tu ? poursuivit madame de Moranges.

La petite leva sa main droite, et, avec la gauche, compta, l'un après l'autre, ses trois premiers doigts.

– Ils étaient trois, murmura la tante. Et ils ont fait bien du mal à ta petite mère ?

L'enfant baissa la tête.

– Et où t'ont-ils enfermée ?

Jeanne fit un nouveau geste qui voulait dire : – Bien loin ! bien loin !

– C'est dans une maison qu'ils t'ont emmenée ? Et saurais-tu reconnaître l'endroit ?

Jeanne parut tout d'abord hésiter ; puis, le souvenir des rues par lesquelles elle était passée lui revenant peu à peu, elle sembla faire signe

que peut-être elle retrouverait le chemin qu'elle avait pris.

– En ce cas nous les tenons ! dit une voix grave qui, partant de derrière madame de Moranges, fit tressaillir les deux femmes et l'enfant.

C'était le juge d'instruction, M. Dupuiset, qui venait de parler. Il avait été prévenu de l'arrivée de la petite, et était accouru sans avoir été remarqué de personne, tant l'attention était absorbée par les réponses de Jeanne.

– Colas ! cria le magistrat.

L'agent qu'il avait préposé à la garde de l'appartement parut.

– Vous allez m'accompagner, et vous aussi, madame, dit-il à madame de Moranges ; je ne veux personne autre. Ayez soin pourtant, ajouta-t-il à l'oreille de Colas, que deux ou trois hommes dévoués nous suivent à quelque distance, à portée de la voix tout au moins.

Colas s'inclina, et sortit pour donner des ordres en conséquence.

– Eh bien, et mon beau-frère ? interrogea madame de Moranges. Il me semble, qu'après les déclarations de cette enfant, c'est un devoir pour vous de lui rendre la liberté !

– C'est déjà fait, madame, et vous en avez la preuve devant les yeux.

Au même instant, en effet, M. Jacquemot entra dans la chambre ; il se jeta dans les bras de sa belle-sœur et enleva de terre la petite Jeanne qui lui tendait ses doux mignonnes mains pour l'embrasser.

En quelques mots, il fallut bien lui apprendre la fatale vérité.

Sa fille, était muette !

Cette douleur vint s'ajouter aux autres sans lui arracher une plainte ni même un sanglot. Depuis la veille, il avait tari plusieurs fois la source de ses larmes. Et puis ce n'était que sa fille d'adoption ! D'ailleurs, quand le geôlier de Mazas lui avait annoncé qu'il était libre, il avait reçu cette nouvelle avec ce même calme qu'il avait montré, quelques heures auparavant, lors de son arrestation.

Les grandes épreuves ont de ces anéantissements incompréhensibles.

L'agent Colas était de retour.

– Il faut partir sans perdre de temps, dit le juge d'instruction.

Madame de Moranges prit l'enfant par la main, et l'on descendit.

Arrivée dans la rue, Jeanne se dirigea vers la droite du côté de la rue Saint-Honoré, ce qui venait à l'appui de la déposition du marchand de vin.

Dans la rue Saint-Honoré, on tourna à gauche, sur les indications de l'enfant.

Chaque fois que l'on passait devant une rue, on se retournait du côté de Jeanne, qui hésitait parfois, et qui, après avoir bien regardé, faisait un signe négatif : cela voulait dire qu'il fallait continuer droit devant soi. Au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Halles, l'enfant parut ne plus trop se reconnaître : elle indiquait tour à tour deux ou trois rues ; on risquait fort de s'engager sur une fausse piste.

Après qu'on eut erré pendant quelques minutes dans une complète indécision, Colas conseilla de prendre la rue des Lombards et de mener l'enfant jusqu'au boulevard de Sébastopol ; là, on lui demanderait si les assassins avaient, oui ou non, traversé le boulevard, et l'on serait enfin fixé sur ce point, que la maison que l'on cherchait se trouvait ou en deçà ou au delà de cette grande voie.

De l'avis général, le conseil fut déclaré excellent, d'autant que, sur le boulevard, la petite battit des mains ; elle venait de retrouver son chemin.

On s'engagea dans la rue de la Verrerie. Selon toute apparence, on devait approcher du but : l'enfant, en effet, écarquillait les yeux, examinant avec soin chaque maison, scrutant la forme et la couleur des boutiques et les portes qui les avoisinaient, et tenant l'index levé, tout prêt à désigner l'ancre des bandits.

On ne marchait plus qu'à petits pas, et chacun avait les yeux attachés sur Jeanne.

Tout à coup elle eut un geste significatif ; elle venait de désigner une porte bâtarde, dissimulée dans une encoignure, et qui donnait accès à l'escalier de la maison par un couloir obscur dont on n'apercevait que l'orifice.

– Réunissez vos hommes et gardez tous les abords de la maison, dit le juge à l'oreille de Colas. En moins d'un instant, six individus furent échelonnés dans la rue de la Verrerie, de chaque côté de la porte suspecte, pendant que quatre autres étaient postés aux angles des premières rues de traverse, à droite et à gauche.

M. Dupuiset pénétra le premier, tenant toujours Jeanne par la main. Celle-ci fit comprendre qu'il fallait monter jusqu'en haut.

On détacha encore deux hommes : l'un fut placé au bas de l'escalier, à l'entrée de la loge du concierge, tandis que l'autre duL suivre le juge d'instruction et l'agent.

En ce moment une voix partant de l'escalier cria :

– Qui va là ?

Personne ne répondit.

Presque aussitôt parut le portier, qui venait de remettre une lettre à un locataire.

– C'est vous qui êtes le concierge de cette maison ? demanda M. Dupuiset.

– Oui, monsieur, répondit celui-ci mis en respect par la présence des deux gardiens de la paix.

– Reconnaissez-vous cette enfant pour être venue aujourd'hui dans cette maison ?

– Je l'ai aperçue en effet ; c'est, paraît-il, la petite à M. François, un des locataires du sixième.

– Est-il là, ce M. François ?

– Oh ! sûrement que oui ! Je ne l'ai pas vu sortir d'aujourd'hui, monsieur.

– Et la maison n'a pas d'issue par derrière ? demanda le juge.

– Il n'y a que cette porte ; monsieur peut me croire ! répondit le concierge en s'inclinant.

Et quelle est la profession de ce François ?

– Il dit comme ça qu'il travaille dans une fabrique, et qu'il est quelquefois obligé de passer une partie des nuits. C'est peut-être pas bien vrai, monsieur ; mais nous autres, du moment qu'on paye son terme, ça ne nous regarde pas !

– Et il vit seul dans cette chambre ?

– Seul, c'est-à-dire qu'il y vient quelquefois une grande fille qu'a vraiment l'air d'une coureuse et qui fait bien ses embarras, mais elle ne vit pas avec lui : elle est sortie il n'y a qu'un instant.

– Et ce sont là tous les renseignements que vous pouvez me fournir sur cet individu ?

– Pardonnez-moi, monsieur le commissaire.

Pour cet homme, qui connaissait peu la hiérarchie judiciaire, tout ce qui avait droit à se faire accompagner par la police armée s'appelait commissaire.

– Pardonnez-moi, reprit-il, mais il vient souvent chez ce François un grand sec qu'a l'air d'un pas grand'chose, sauf le respect que je vous dois, même qu'hier ils avaient amené là-haut un jeune homme qu'avait, ma foi ! bien l'air d'un monsieur, et qu'ils l'ont gardé pendant plusieurs heures dans leur chambre, que j'ai fini par monter, tant ça me semblait louche ! Mais, monsieur le commissaire peut me croire, le jeune homme est descendu avec moi dans la soirée.

– C'est bien, dit le juge. Et il s'élança dans l'escalier.

Arrivé au sixième, il frappa à la porte désignée par le concierge. Personne ne répondit. Après une nouvelle tentative, l'agent, sur l'ordre de M. Dupuiset, tira un ciseau en acier de sa poche, et, en un tour de main, fit sauter la gâche.

La pièce était vide.

– Manqué ! murmura le juge en dissimulant avec peine un mouvement de colère ; et, se tournant vers le concierge :

– Allons, suis-nous, toi ! Mais si tu nous as laissés monter ici pour nous faire perdre notre temps, et leur donner le loisir de se sauver, gare à toi !

III

A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE

Bidard, le domestique do Vauclin, dressait le couvert dans la salle à manger.

Cet homme, à en juger par la gaucherie avec laquelle il disposait sur la table les assiettes et les carafes, ne devait jamais avoir servi.

Il ne savait où placer les hors-d'œuvre et se reprenait à vingt fois pour essayer de plier les serviettes en forme de chapeau d'évêque.

Ses gros doigts, à force de retourner le linge en tous sens, lui avaient enlevé son empois et l'avaient si bien chiffonné, qu'à peine transformé en mître épiscopale par le maladroit valet, il s'écroulait tout d'une pièce et se fondait, pour ainsi dire, comme une glace au contact de la chaleur.

Bidard, sans se décourager, se buttait contre la difficulté, mettait son amour-propre à en triompher. Après une demi-heure de tentatives inutiles, il s'impatientsa, jura, s'emporta contre son maître qui avait exigé ces irréalisables chapeaux d'évêque.

Et sans plus s'occuper des serviettes qui s'épalaient en paquets informes à la place de chaque convive, il se dirigea vers la cuisine, haussant les épaules comme pour se reprocher d'avoir perdu un temps précieux à des bagatelles.

Plantée devant le fourneau, les manches retroussées et montrant des bras ronds ornés d'une jolie fossette au coude, et dont les soins du ménage n'avaient pu altérer la blancheur, une femme de dix-huit ans surveillait des côtelettes placées sur un gril.

Elle les saupoudrait de temps en temps de poivre et de sel ou les retournait à l'aide de la fourchette qu'elle tenait à la main, pour exposer au feu les parties les moins cuites.

Bidard entra sur la pointe des pieds, retenant sa respiration, évitant avec soin de se cogner aux meubles pour que la fille ne s'aperçût pas de sa présence.

Lorsqu'il fut arrivé près d'elle sans qu'elle l'eût entendu s'approcher, il la saisit par la taille, et, par un mouvement brusque, l'attira contre lui et la baisa au cou, brutalement.

– Tonnerre, Louison, dit-il en lui permettant de se dégager, je te gobe !

Elle le regarda sans colère, avec une moue dédaigneuse.

– T'es bête, répondit-elle, et t'as toujours le même refrain à me corner aux oreilles !

Tu es trop sans gêne avec moi ! M. François Varrou est jaloux comme un tigre, et s'il te surprenait me lutinant, il te chasserait. Et puis, veux-tu que je

sois franche avec toi, tu ne parviendras jamais à me plaire !

Tu es vraiment trop laid, avec tes cheveux roux crêpés comme ceux d'un nègre, ton nez épaté, tes lèvres pendantes, et tes bajoues percées par la petite vérole comme une écumoire.

– Eh bien, vrai, tu ne me flattes pas ! répondit Bidard en donnant une bourrade à la jeune femme. Je suis peut-être pas un Adonis, t'as raison ! Mais je suis un gars solide, un vrai mâle, moi ! Reluque un peu ces bras ! D'un coup de poing, j'assommerais un bœuf ! Les femmes aiment ça, à preuve mes bonnes fortunes. Tandis que ton Varrou a l'air d'un pot à tabac avec son ventre gonflé comme une outre prête à crever, ses jambes en arc de cercle, sa tête chauve enfoncée dans son cou d'apoplectique, sans compter son double menton qui retombe sur le plastron de sa chemise. Tu n'as pas honte d'être la maîtresse d'un pareil monstre ?

– Si tu crois que j'en suis folle ! répliqua Louison, en poussant un long soupir. Ah ! c'est que quand il m'a connue, je n'avais pas seize ans ! continua-t-elle. A cet âge-là, sait-on ce que l'on fait ? D'ailleurs, quand il m'a rencontrée dans la rue, j'étais sans asile et n'avais pas mangé depuis la veille.

Ces jours-là, La sais bien qu'on n'y regarde pas de si près ! Il m'a recueillie, m'a installée dans une petite chambre meublée et s'est chargé de pourvoir à tous mes besoins.

Depuis, l'amour qu'il me témoignait, les attentions qu'il me prodiguait m'ont inspiré de l'affection pour lui. Et voilà comme ça est venu ! Mais si j'avais pu prévoir la suite !...

– Allons, je vois ce que c'est, s'exclama ironiquement Bidard, tu l'aimes comme un père. C'est bien, ça, ma fille, de se montrer reconnaissante envers les gens qui vous ont rendu service. Ainsi, moi, ne suis-je pas tout dévoué à Vauclin qui me nourrit depuis tantôt dix ans à ne rien faire ?

Il n'y a que depuis quelques jours qu'il s'est avisé de faire de moi son domestique.

Pourquoi m'a-t-il afflublé de ce gilet rouge à boutons dorés et de ce tablier à bavette ? Je l'ignore. Il m'a simplement dit que cela était nécessaire. J'ai obéi sans mot dire, sans lui demander d'explication. Je me jetterais au feu pour lui. Ce coquin-là est si fort ! C'est un malin, va ! Il n'y

a pas un filou qui lui vienne à la cheville ! Sais-tu à quoi il passe sa vie ? A voler, ma chère, et la police n'a jamais pu mettre la main dessus ! Je parierais qu'elle ne se doute même pas qu'il existe ! C'est assez fort, cela !

Tout en parlant, Bidard arpentait la cuisine à grands pas, levant les bras, se démenant comme un possédé, et haussant la voix pour se donner de l'importance.

En faisant l'éloge de son maître, il s'exaltait, s'échauffait comme s'il avait eu devant lui un auditoire incrédule à persuader.

Il aurait souhaité que Louison partageât son admiration passionnée pour Vauclin, tandis qu'elle le regardait d'un air moqueur et l'écoutait les bras croisés, l'œil railleur, prise, par moments, de pitié pour ce niais qui vouait un pareil culte à un scélérat de l'espèce de Vauclin.

Au même moment, celui-ci s'arrêtait sur le seuil de la cuisine.

C'était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, grand, très maigre, marchant un peu voûté, les yeux toujours baissés. Cette attitude convenait, du reste, à sa figure d'ascète, hâlée et sillonnée de nombreuses rides que des jeûnes fréquents et la méditation semblaient avoir creusées. Ses cheveux grisonnants et tout plats, son menton et ses joues rasés de près comme ceux des ecclésiastiques, pouvaient le faire prendre pour un prêtre qui aurait quitté momentanément la soutane pour revêtir, chez lui, un costume civil.

– Le déjeuner est-il prêt ? demanda-t-il d'une voix douce comme celle d'une femme, les mains croisées sur la poitrine et souriant amicalement à Bidard, qui le contemplait, bouche bée, les jambes écartées et les poings sur les hanches.

– Oui, monsieur Vauclin, répondit Louison. Votre Charlier se fait même bien attendre ! Tant pis pour lui ! Ses côtelettes seront brûlées. Pourquoi aussi l'avoir invité à pendre la crémaillère ?

– C'était une manière comme une autre de lui faire savoir ce que nous étions devenus, répliqua Vauclin. Il ignorait notre nouvelle adresse. Précisément on sonne. Ce doit être lui.

Bidard se précipita vers la porte d'entrée et l'ouvrit hâtivement.

– Ah ! c'est vous, monsieur Charlier ! Entrez donc ! Nous commençons à désespérer.

– Crie donc moins haut, répondit le jeune homme en se débarrassant de son pardessus et le jetant à Bidard ; il est fort inutile que tu apprennes mon nom aux voisins.

Il aperçut Vauclin qui venait à lui, la main tendue ; il la lui prit avec une répugnance visible, tout en s'excusant d'être aussi en retard. Varrou, qui avait reconnu sa voix, accourut aussi vivement que le lui pouvait permettre son obésité. Il salua Charlier, presque cérémonieusement, par plaisanterie ; puis, changeant de ton tout à coup :

– Dis donc, ma vieille, dit-il en se frappant l'estomac, ça sonne le creux là-dedans ! Si nous allions nous sustenter !

Il passa familièrement son bras sous celui du jeune homme et l'entraîna dans la salle à manger. On se mit à table.

Charlier garda le silence pendant une partie du repas. Il ne répondait que par des inclinations de tête aux questions de ses hôtes, et ne touchait que du bout des dents, d'un air de dégoût, aux plats qu'on lui servait. De temps en temps, une rougeur lui montait au front ; un profond soupir s'échappait de sa poitrine ; fiévreux, mal à son aise, il se remuait sur sa chaise, ne pouvant tenir en place.

Il souffrait visiblement de se trouver dans cette maison, d'être assis à la même table que Varrou et Vauclin ; on comprenait facilement que des circonstances graves, fatales, l'avaient seules amené chez ces hommes, pour lesquels son mépris perçait en dépit des efforts qu'il tentait pour le dissimuler.

Vauclin démêla aisément les sentiments qui agitaient Charlier.

– Eh bien, mon pauvre ami, lui dit-il tout en versant du vin dans son verre, qu'as-tu donc ? Tu parais tout soucieux. T'ennuierais-tu, par hasard, en notre société ?

– Si je suis aussi maussade aujourd'hui, répondit Charlier en essayant de sourire, c'est que ma blessure me fait horriblement souffrir.

Et en même temps il montrait aux deux hommes son index coupé par le milieu, et recouvert d'un linge tacheté de gouttelettes de sang.

– Ah ! la dame avait de fameuses dents ! murmura Varrou, la bouche pleine.

– C’est égal, sois franc, Charlier, reprit Vauclin, il en coûte à un gentleman comme toi d’être obligé de frayer avec des drôles de notre acabit ! Mais c’est par ta faute, ta très grande faute, que tu es réduit à cette fâcheuse nécessité. Qui est venu nous chercher ? Toi, n’est-il pas vrai ? La dame Jacquemot te tenait au cœur ; tu as été pris de l’envie de l’enlever à son mari. Rien de plus naturel. Pour faire le coup, il te fallait des aides ; tu t’es adressé à nous, et nous t’avons généreusement offert notre concours. Avoue que nous avons intelligemment mené l’affaire !

– Misérable ! balbutia Charlier.

– Du calme, jeune homme, du calme, reprit flegmatiquement Vauclin. A quoi sert de s’emporter ? Nous sommes ici pour causer en hommes du monde, et non pour nous disputer en gens malappris.

C’est vrai, j’en conviens, le résultat a été désastreux. Il faut s’en prendre à la Providence, à la Providence seule. Tu connais le vieux dicton : « L’homme propose et Dieu dispose. » Etions-nous de taille à empêcher le bon Dieu d’agir à sa guise ? Il est notre maître à tous. Il a mal disposé ; c’est son affaire, et non la nôtre.

Aussitôt après t’avoir promis de te prêter main forte dans le rapt que tu méditais, je fais entrer le sire Bidard chez les Jacquemot en qualité de valet de chambre. Au jour dit, il nous ouvre la porte et nous introduit dans les appartements de ses maîtres. M. Jacquemot était absent : rien donc ne semblait plus aisé que de lui soustraire sa chaste épouse. Tandis qu’assis sur une causeuse bien capitonnée, Lu t’abandonnais à tes réflexions, Varrou et moi nous pénétrions dans la chambre de la belle, qui reposait dans le lit conjugal, les cheveux dénoués, la gorge découverte, et quelle gorge ! Je compris alors ton amour pour cette femme.

Je m’approche bien doucement de la dame de tes pensées, et je la réveille avec toutes sortes de précautions, en lui disant de ne pas s’effrayer et que je suis un ami qui n’a d’autre dessein que de la conduire à un rendez-vous galant. Elle, au lieu de me croire sur parole, appelle au secours et se jette hors de son lit. Ses cris parviennent jusqu’à toi et te brisent le cœur. Tu te précipites vers la pauvre femme pour la rassurer, la supplier de te pardonner la violence que tu ne lui fais que par amour. Ta vue ne sert qu’à l’irriter. Tu t’avances vers elle pour la saisir dans tes bras : elle se méprend sur tes

intentions, et, dans son trouble et sa fureur, saisit ton index à pleines dents et en coupe un morceau que, par parenthèse, nous avons eu la sottise de ne pas emporter avec nous. La cruauté qu'elle vient de commettre sur ta personne épouvante la sensible dame : elle recommence ses vociférations. Alors, pour l'empêcher de mettre toute la maison sens dessus dessous, je suis bien obligé d'essayer de bâillonner ton joli bourreau.

Elle me repousse d'abord ; je reviens à la charge, et, tandis que Varrou, après l'avoir renversée, lui maintient la tête, je lui applique sur la bouche une serviette qui traînait sur la cheminée. Elle se débat dans une rage impuissante, se roule sur le parquet comme prise de convulsions, tente de ses doigts crispés d'arracher le bâillon qui lui coupe la respiration et, finalement, à bout de forces, se couche sur le flanc, inanimée. Elle était morte, étouffée. La maladroite ! On la bâillonne, elle s'étrangle ! Tu le sais aussi bien que nous, nous n'avions pas l'intention de la tuer. D'abord, moi, j'ai un principe : voler toujours, tuer le plus rarement possible, et que dans les cas de force majeure. La prison, passe encore ; mais l'échafaud, n'en faut pas ! Après tout, la Jacquemot nous aurait peut-être dénoncés. Elle n'est plus : tant mieux pour nous, et que Dieu ait son âme ! Toi, pendant les péripéties de ce drame vraiment noir, tu demeuras debout, le dos appuyé contre le mur, considérant d'un œil morne, stupide, le sang qui s'échappait de ta blessure. Quant à Varrou et à moi, moins impressionnables que toi, et aussi, pour être juste, n'ayant pas reçu la moindre égratignure dans la bagarre, nous forçons le secrétaire qui contenait trois mille francs.

Les trois mille francs aussitôt serrés dans mon portefeuille, je m'apprêtais à fuir avec vous deux, lorsqu'une enfant de cinq à six ans, pieds nus, en chemise, les traits livides de peur, apparut sur le seuil de la porte. A la vue de sa mère étendue tout de son long sur le parquet, et en apercevant ces trois hommes à figure sinistre, ... – pardon, Charlier, de qualifier ton gracieux minois de cette épithète malsonnante, mais, ce soir-là, à la lueur d'une veilleuse tremblotante, nous devions avoir une mine patibulaire – en nous apercevant, dis-je, la petite nous fixa d'un air hébété, ouvrit la bouche pour parler, mais sa gorge contractée par l'épouvante ne put proférer aucun son, et notre fantôme-miniature s'éclipsa.

Tiens, Charlier, veux-tu que je sois franc avec toi ? tu n'es qu'un imbécile. Mon premier mouvement, – et c'était, le bon, – fut de chouriner la gosse qui, à un moment donné, pouvait être un témoin à charge. Tu m'en as empêché. Aussi, qu'arrive-t-il aujourd'hui ? La jeune Jacquemot, que Varrou avait installée chez lui, a levé le pied. Elle a dû retourner chez elle. Son père l'aura interrogée. Par bonheur pour nous, elle est muette. Oui, le saisissement qu'elle a éprouvé, en constatant notre présence inopinée dans le domicile de ses parents, lui a coupé le sifflet. Le bonhomme Jacquemot qui, comme de juste, ne souhaite rien tant que de découvrir l'assassin de sa femme, a invité la mioche à s'expliquer par gestes, et, impatienté de ne tirer d'elle que des renseignements vagues et insignifiants, lui a ordonné de le conduire à l'endroit d'où elle venait.

La gueuse l'a mené tout droit à notre ancien domicile, rue de la Verrerie. Là, la police, promptement avertie, a opéré une descente et fait une perquisition en règle. Malheureusement pour ces messieurs de la sûreté, nous étions déjà loin, avant eu soin d'emporter avec nous tous les objets susceptibles de nous compromettre. Sans ma présence d'esprit, vous étiez tous pincés, mes petits, et moi avec vous.

Rue de Rivoli, près de l'Hôtel de Ville, je rencontre Varrou, l'œil égaré, le visage décomposé, titubant comme un homme ivre, roulant de droite et de gauche sur les trottoirs, comme un tonneau sur le pont d'un vaisseau secoué par une mer furieuse.

– Ah ! c'est toi ! me dit-il d'une voix éteinte en tombant sur moi et se raccrochant de son mieux à mon bras. J'allais te chercher. Nous sommes perdus. Toute la rousse doit être sur nos traces. Ecoute plutôt ! Je sors, il y a une demi-heure, laissant la Jacquemot à la garde de Louison. En rentrant, il y a cinq minutes, je ne retrouve que Louison pleurant comme une Madeleine. Je lui demande où est la gosse. Pour toute réponse, Louison se jette à mes genoux en sanglotant.

Je la secoue violemment ; toujours même silence. Alors je la roue de coups : le moyen produit aussitôt son effet, et ma large m'apprend que, pendant qu'elle regardait à la fenêtre, la petiote s'était esquivée.

– Que faire maintenant ? me demanda Varrou en terminant le récit de ses tribulations.

Après une ou deux minutes de réflexion, mon plan était tracé.

Nous remontons en toute hâte chez Varrou ; j'en fais sortir Louison, à qui nous donnons un rendez-vous ; les tiroirs sont vidés en un instant, les papiers dangereux brûlés ; certains outils peu recommandables disparaissent dans nos poches, et, abandonnant les meubles, à notre grand regret, nous parlions bien tranquillement, sans nous presser. L'important était que notre retraite n'eût pas l'apparence d'une fuite. Peu de temps après notre départ, M. Jacquemot et sa fille débouchaient dans la rue de la Verrerie où, soit dit en passant, Varrou avait la réputation d'un honnête ouvrier, payant exactement son terme et adorant sa femme. Il n'avait, comme tu penses, donné au concierge que son prénom de François.

A l'heure qu'il est, la police recherche activement les auteurs du crime nommé par les journaux *le mystère de la rue de Luxembourg*. Jamais l'idée ne lui viendra de soupçonner leur présence rue de Sèvres, dans ce respectable appartement où tout respire l'honnêteté la plus bourgeoise et l'aisance acquise par le travail. Le salon est meublé tout un velours rouge ; dans la chambre de Varrou, l'acajou domine ; la mienne est d'une simplicité digne d'un stoïcien : un lit de fer, quelques chaises à siège de crin et à dossier de noyer, une table de chêne. La cheminée est ornée de deux candélabres de bronze flanquant un christ en ivoire cloué à une croix d'ébène.

– Pourquoi ce christ ? demanda ironiquement Charlier.

– Je te l'expliquerai tout à l'heure, répondit Vauclin..

Varrou et moi ne sommes installés ici que depuis hier. Quelle position sociale serons-nous censés exercer aux yeux de notre portier ? Je n'en sais rien encore ; mais, avant peu, nous aurons fait un choix parmi les nombreuses carrières libérales ou autres qu'il est permis à un mortel d'embrasser dans ce bas monde. Pour le moment, nous devons inspirer une profonde vénération à tous les locataires et au portier, qui nous savent une cuisinière, laquelle n'est autre que Louison, la maîtresse de ce débauché de Varrou, et un valet de chambre, le Bidard dont il a déjà été parlé.

C'est moi, maître Charlier. qui ai songé à nous transformer en gens honnêtes, en respectables bourgeois. C'est simple comme bon jour, cette idée-là, mais je parierais gros que rien n'est plus propre à ne pas attirer sur

nous l'attention de la police. Bidard, pourtant, ne laisse pas que de me faire concevoir quelques inquiétudes.

Ce gredin-là a servi chez M. Jacquemot, affublé, il est vrai, d'une perruque noire artistement ajustée et de favoris de même nuance qui le métamorphosaient à ravir. Mais ces mouchards sont si défiants ! Cependant, nos précautions ont été bien prises. Bidard, sur mon ordre, ne s'est fait renvoyer par son maître, pour réponse inconvenante, que quarante-huit heures après l'affaire. Il n'a pas disparu, on l'a congédié : c'est habile.

Le plus sujet à caution de nous tous, c'est encore toi, mon pauvre Charlier. Tu connaissais de longue date madame Jacquemot, que tu aurais même séduite avant son mariage, s'il faut en croire la chronique scandaleuse. Quelque temps avant sa mort, tu l'avais revue. On a dû en jaser. Ton doigt coupé est aussi une charge accablante contre toi : c'est, un renseignement comme un autre, meilleur qu'un autre même Heureusement que M. Jacquemot ne l'a jamais aperçu. Néanmoins, tiens-toi sur tes gardes, mon camarade !

Charlier eut un tremblement nerveux et devint tout, pâle.

Il se voyait déjà arrêté, traîné en cour d'assises, condamné à mort ; son imagination affolée le transporta sur la place de la Roquette. Il entrevit distinctement l'échafaud, le bourreau et ses aides, qui déjà étendaient les bras vers lui pour le saisir et le jeter sur la fatale bascule. L'hallucination était si forte, ressemblait tellement à la réalité, qu'il ferma les yeux et faillit perdre connaissance.

La rude voix de Varrou, qui, les pieds chaussés de pantoufles, le corps enveloppé dans une chaude robe de chambre, buvait à petites gorgées, contre le poêle, une tasse de café placée à ses côtés sur un guéridon, le rappela à lui.

– Que comptes-tu faire maintenant ? lui demanda à brûle-pourpoint celui-ci.

– Mais, partir à l'étranger, me faire oublier ! balbutia Charlier.

– Maître sot ! s'écria Vauclin en se levant pour allumer son cigare. As-tu seulement l'argent nécessaire au voyage ? Nous t'en prêterions, cela va de soi, quoique des trois mille francs il ne nous reste pas grand' chose. Nos frais d'installation ont absorbé la somme presque entière.

Mais enfin, je te suppose en pays lointain : comment y vivras-tu ? De ton travail ? Tu n'es bon à rien. Alors même que tu saurais un métier, tu serais trop paresseux pour l'exercer. Tu as fait le premier pas dans le mal ; le plus sage est d'y persévérer. Au lieu de t'expatrier, va hardiment dans le monde, mêle-toi à la bonne société, sache L'y créer des relations utiles. Tu es joli garçon, tu as de la tenue, tu plairas aux femmes. Quand on te verra bien reçu partout, aimé, fêté, adulé, il ne viendra à l'idée de personne que tu as trempé dans un crime.

Tu mettras ton doigt coupé sur le compte d'un accident de chasse, et on s'en rapportera à toi. Avant tout, change de nom. Le sieur Charlier a la réputation d'un mauvais sujet, tu t'appelleras le baron de Frontignac, et je te fournirai les titres de noblesse que j'ai dérobés autrefois sur la personne du gentilhomme auquel tu te substitueras. Sois sans crainte : il a péri dans un naufrage. Le nom de Frontignac sent son Gascon d'une lieue ; il siéra bien à ta nature de hâbleur.

Voilà ta position faite, et c'est à moi que tu la dois. Mais, donnant, donnant : tu profiteras de ta haute situation future pour m'obliger.

Tu t'étonnais tout à l'heure que j'eusse placé un crucifix sur ma cheminée. C'est que, vois-tu, j'ai toujours été un peu dévol. Ma mère m'a inculqué des principes religieux dont je n'ai jamais pu me débarrasser, et je me souviens encore, avec une certaine émotion, de l'heureux temps où, tout jeune, je servais la messe de M. le curé, au village. Ma vocation est donc tout indiquée : j'ai été enfant de chœur autrefois ; je puis bien être prêtre aujourd'hui.

A partir de ce jour, je suis l'abbé Vauclin, et demain je porterai la soutane. Le crucifix sur la cheminée complétera le déguisement. Quant à Varrou... Bon, le voilà qui dort, sur sa chaise, du sommeil du juste ! Ohé ! ohé ! Varrou !

Varrou se réveilla en sursaut.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

– Es-tu en état de m'entendre ?

Varrou fit un signe de tête affirmatif.

– Eh bien, reprit Vauclin, permets-moi alors de te présenter le baron de Frontignac, – et il désigna Charlier, – et en même temps l'abbé Vauclin.

– Toi, abbé ! C’est pyramidal ! s’écria Varrou en riant aux éclats.

– Et toi, que veux-tu être ? continua Vauclin : ancien notaire, avocat, ou médecin ?

– Ma foi, s’exclama Varrou, j’ai été, dans le temps, saute-ruisseau. J’en sais donc assez pour faire aujourd’hui un parfait notaire !

– Va donc pour ancien notaire, dit Vauclin, d’autant plus que tu as le physique de l’emploi. Tu es tout rond, tout dodu, patelin comme pas un ; tu as l’air d’un brave bonhomme, sans malice et franc comme l’or. C’est plus qu’il n’en faut pour mettre tout le monde dedans.

Maintenant, mes chers amis, que nous sommes tous trois pourvus d’une position sociale, je vais, en deux mots, vous indiquer quel sera désormais le rôle dévolu à chacun de nous. Toi, Frontignac, tu nous introduiras dans les familles où tu auras su te faire admettre ; moi, en ma qualité de prêtre, je me ferai révéler les secrets les plus intimes : tel vieil avare cagot, par exemple, m’indiquera la cachette où il a enfoui son or. Quant à toi, Varrou, comme ancien notaire, tu te chargeras des affaires de monsieur ou de madame ; tu placeras leurs capitaux à fonds si bien perdus qu’il faudra que lesdits capitaux deviennent notre propriété. Le genre de vol que je vous propose là exige, beaucoup de tact, beaucoup d’adresse et d’intelligence, mais il est pratique entre tous ; il se-commet sans esclandre, en tapinois, et ne soulève aucun scandale. Nombre de gens respectés le cultivent avec succès.

J’ai dit.

Charlier avait écouté Vauclin sans l’interrompre. Le cynisme avec lequel ce scélérat exposait le plan qu’il avait conçu pour exploiter ses semblables par association l’avait tout d’abord violemment indigné. Il s’était contenu à grand’peine pour ne pas accabler d’injures ce misérable et ne pas lui jeter à la face tout son mépris.

Mais une crainte l’avait retenu : ces hommes, dont la fatalité avait fait ses complices, étaient fort bien gens à le trahir, à le livrer à la justice, alors qu’ils seraient assez habiles, eux, pour se tirer d’affaire.

Et puis, cette phrase de Vauclin l’avait frappé :

« Tu as fait le premier pas clans le mal ; Je plus sage est d’y persévérer. »

A quelle position en effet pouvait-il désormais prétendre ? Toutes les carrières honorables lui étaient maintenant fermées. Les quelques

personnes, qui autrefois lui avaient témoigné de l'intérêt, s'étaient depuis longtemps éloignées de lui. Il eût été ridicule de compter sur leur protection. Il n'était plus qu'un déclassé. Peut-être, à force de travail et de persévérance, lui serait-il permis un jour de reconquérir dans le monde le rang qu'il y avait perdu par sa mauvaise conduite. Mais non ! Comme l'avait dit ce terrible Vauclin, qui lisait presque dans les replis les plus profonds de sa conscience, il avait horreur de tout labeur, quel qu'il fût. Il ne voulait que jouir, et jouir sans rien faire.

Puisque le sort lui avait refusé la fortune, alors que tant d'autres aussi indignes que lui possédaient des millions, pourquoi, comme on le lui conseillait, ne s'attribuerait-il pas le bien d'autrui ? Tout aux uns, rien aux autres ! Les imbéciles seuls pouvaient accepter cette injustice sociale, d'ailleurs si facile à réparer avec de l'audace.

– Allons, c'est entendu, finit-il par s'écrier, je serai désormais le baron de Frontignac !

– Bien parlé, jeune homme, répondit Vauclin. Et puissent le baron, le notaire elle prêtre, faire bientôt fortune ! ajouta-t-il en donnant une tape amicale sur la joue de Charlier.

IV

LE ROMAN DE JULIETTE

En dépit de ses cris, de ses raisonnements et de ses protestations, le concierge de la rue de la Verrerie avait été emmené au dépôt de la préfecture de police. Il s'était trompé ; il avait donné un faux renseignement à M. le juge d'instruction : c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer l'attention du magistrat et éveiller ses soupçons.

Et puis le concierge d'une maison où se cachent des malfaiteurs n'est-il pas quelque peu responsable des mauvais instincts de ses locataires ? Il semble que quelque chose doive déteindre du moral de ceux-ci sur sa

conduite. Enfin il s'appelait Collignon, un nom à faire condamner un homme sans jugement, même ne fût-il pas cocher de fiacre !

Du reste, M. le juge d'instruction avait un principe : arrêter tout ce qui pouvait être suspecté d'être suspect, comme on eût dit, quelque quatre-vingts ans plus tôt, sous la grande Révolution, et M. Dupuiset ne transigeait pas avec les principes.

Avant de quitter la chambre de la rue de la Verrerie, M. le juge d'instruction, en homme qui connaît ses devoirs, eut soin d'y faire une perquisition minutieuse. Tout peut être indice dans le genre de recherches auxquelles se livrent les magistrats pour la découverte des coupables, et la moindre négligence a souvent les plus graves conséquences. M. Dupuiset avait là-dessus des idées arrêtées.

La chambre du nommé François était une pièce de moyenne grandeur, éclairée par une fenêtre d'un mètre de haut environ, et légèrement mansardée du côté de la rue. L'ameublement en était plus que modeste.

Un lit en fer pouvant contenir deux personnes, sur lequel un sommier et un matelas depuis longtemps aplati, au point que les deux toiles se touchaient presque à travers l'étope, – devaient former un coucher des moins moelleux ;

Un oreiller unique, sans taie pour le garantir ; une paire de draps en grosse toile dure, et si sordides, qu'il paraissait peu vraisemblable qu'ils eussent jamais été confiés à une blanchisseuse, et enfin une couverture toute rapiécée, en poil de chèvre : telle était la literie.

Un mauvais secrétaire, invalide d'un pied et adossé au mur pour ne pas tomber, deux chaises déraillées, une cuvette ébréchée et un pot à eau sans anse, dans un des coins de la chambre, composaient le reste du mobilier.

Sur la cheminée, une cheminée en bois, et qui ne figurait que pour le décor, se trouvaient pêle-mêle, jetés là dans le plus grand désordre, un peigne, une brosse à habit, un moule à cigarettes et deux bouteilles vides, sur lesquelles était restée collée l'étiquette de *Rhum vieux de la Jamaïque* s'étalant en lettres superbes sur une feuille de vigne.

Enfin, derrière la porte, au-dessous d'une gravure toute maculée qui avait représenté jadis l'*Amour et Psyché*, une étagère à pipes portait encore, dans l'un de ses trous, un brûle-gueule tout noir, tandis que, par terre, gisaient

une paire de bottes éculées, une casquette toute grasse et une paire de gants de Suède, percés à toutes les coutures, et dont la pointure assez fine révélait la présence d'une femme dans ce piètre logis.

Quand il eut examiné avec soin chacun de ces objets, le juge d'instruction entraîna Colas à part.

– Vous aurez soin, lui dit-il, de prendre note de toutes ces nippes ; vous tâcherez de savoir où elles ont été achetées, depuis combien de temps, et dans quelles circonstances. Peut-être arriverons-nous ainsi à recueillir quelque renseignement important.

Puis il quitta la maison, après avoir donné l'ordre que personne que Colas n'entrât provisoirement dans la chambre de François.

Avant de s'éloigner, il prit soin d'organiser une souricière aux abords de la maison, de telle sorte que si les coupables tentaient d'y revenir, ils fussent immédiatement aperçus et arrêtés.

Au bout de la rue de la Verrerie, M. Dupuiset remonta en voiture et offrit à madame de Moranges de la reconduire ; quant à la petite Jeanne, épuisée par les émotions de la nuit précédente et la fatigue des deux longues courses qu'elle avait faites depuis le matin, elle s'était endormie sur les bras de sa tante, et ne pensait plus qu'en rêve aux horreurs dont elle avait été témoin.

Quinze jours ou trois semaines environ se passèrent sans amener aucun indice sur le lieu où pouvaient se cacher les coupables.

L'interrogatoire du portier de la rue de la Verrerie n'avait provoqué aucune nouvelle découverte. Le malheureux n'avait fait que répéter ce qu'il avait dit le premier jour, jurant ses grands dieux – et ce qui était vrai, – qu'il n'était pas capable de s'associer à un crime, de près ou de loin. Force avait été à M. Dupuiset, malgré sa mauvaise humeur croissante, de rendre le pauvre hère à son cordon.

Le magistrat avait bien songé à rechercher l'ancien amant de madame Jacquemot ; mais le moyen de réussir sans même savoir le nom de cet individu ?

M. Jacquemot avait déclaré qu'il ne connaissait pas ce nom, et avait même, disait-il, supplié sa femme de ne jamais le prononcer devant lui. Pour madame de Moranges, bien que la chose fût peu vraisemblable, elle avait protesté de son ignorance la plus complète sur les relations irrégulières

de sa sœur avant son mariage. Le juge d'instruction avait été, ajoutait-elle, le premier à l'instruire de cette triste vérité, dont elle persistait à croire sa sœur incapable.

Quant aux papiers que l'on avait trouvés dans le secrétaire de la pauvre morte, aucun n'avait fourni la moindre indication.

Les tiroirs n'étaient pleins que de lettres d'amies, gardées depuis le couvent, que de papiers d'affaires relatifs au mariage de la victime, ou de missives envoyées par des familles indigentes que la charité de madame Jacquemot avait tirées d'embarras.

Mais de billets plus ou moins tendres, mais d'épîtres révélant l'existence d'une intrigue quelconque, on n'en avait point découvert, si ce n'est pourtant cinq ou six lettres de M. Jacquemot à sa femme, datant de quelques jours avant le mariage, et que celle-ci avait conservées dans le coin le plus intime et le plus respecté de son secrétaire.

Enfin M. Dupuiset s'était fait nommer toutes les personnes qui fréquentaient la maison des de Moranges, avant le mariage de Juliette : les quelques jeunes gens, qui étaient alors accueillis dans la famille, à cette époque, étaient à présent mariés et établis, et au dessus de tout soupçon.

L'affaire était décidément indéchiffrable, et M. le juge d'instruction commençait à regretter fort d'en avoir été chargé. Sa sagacité de policier s'était émoussée contre le mutisme des hommes et des choses ; la victime seule eût pu livrer le secret tant souhaité. M. Dupuiset devenait maussade, coléreux dans son intérieur, brutalisant sa femme, maltraitant ses enfants, criant après toute la maison ; il ne mangeait plus, et, pris de cauchemar en pleine nuit, il se relevait tout agité et ne pouvait se rendormir.

Madame Dupuiset s'émut pour la santé de son mari et pour le bonheur de son ménage ; elle s'adressa à plusieurs magistrats, procureurs et autres, les supplia d'intervenir, et, au bout de quelques jours, ordre fut donné par le parquet d'abandonner l'affaire.

M. Dupuiset put enfin prendre un peu de repos ; mais son insuccès ne lui fut pas moins un rude coup. Il se crut atteint dans sa réputation d'habileté ; il s'imagina qu'à l'avenir on douterait de son flair et fit tout ce qu'il put pour se persuader qu'il était à tout jamais déconsidéré.

Il ne plaçait le point d'honneur du juge d'instruction que dans la découverte du coupable.

Hors de là, pensait-il, point de talent, et par suite point d'avancement.

Quant à M. Jacquemot, les recherches du magistrat, pendant les premiers jours qui avaient suivi le crime, l'avaient laissé absolument froid.

Que lui importait l'assassin ? Au plus fort de sa douleur, c'était la victime qui occupait toute sa pensée, tout son cœur.

Il ne pouvait s'arracher au souvenir de ces quatre années, les plus heureuses de sa vie, et que sa chère Juliette, si elle eût vécu, eût fait suivre de beaucoup d'autres non moins douces.

Ce n'était que graduellement que l'idée de vengeance avait germé en lui.

L'espoir de retrouver l'assassin, faible d'abord, avait peu à peu grandi.

N'avait-il pas par devers lui une charge accablante contre le coupable : ce doigt coupé, cette preuve irrécusable de la participation au crime ?

Néanmoins il laissa agir le juge d'instruction jusqu'au bout ; mais, dès qu'il apprit que l'affaire allait être abandonnée provisoirement, il résolut de se mettre en campagne, tout seul, dans l'ombre, se disant à part soi que tôt ou tard le papillon viendrait se brûler les ailes à la flamme qui l'avait attiré.

Son premier soin fut d'aller trouver sa belle-sœur, et de la supplier de lui révéler tout ce qu'elle pouvait savoir sur l'existence de sa sœur avant le mariage.

Madame de Moranges fit quelques difficultés à accéder à ce désir. A quoi bon vouloir connaître l'assassin ? Ce n'était pas ce qui rendrait la pauvre femme à la vie !

– Et puis, poursuivait-elle, quel besoin de donner à cette pénible affaire plus d'éclat qu'elle n'en a eu ? Songez à votre nom et au nôtre ! Les de Moranges n'ont déjà été que trop mêlés à ces tristes débats, et il y aurait quelque chose d'un peu infamant pour nous à alimenter plus longtemps les comptes rendus des tribunaux.

– Je vous jure, reprit le beau-frère, que je chercherai seul, sans le secours de qui que ce soit, et, qu'à moins de me croire sur la vraie piste, la police ni les tribunaux ne sauront rien de mes démarches ; aucun nom ne sera publié, aucun soupçon ne sera connu du public ; c'est une enquête intime que je veux faire, pour le soulagement de ma conscience. Réfléchissez et convenez

avec moi que vous ne pouvez refuser de m'éclairer : c'était votre sœur, ne l'oubliez pas, mais c'était aussi ma femme !

Madame de Moranges essuya une larme. – Allons, racontez-moi tout, reprit M. Jacquemot, qui crut deviner chez sa belle-sœur un mouvement d'hésitation.

– Mais je vous répète que je ne sais rien ! murmura madame de Moranges.

M. Jacquemot la sentit vaincue et devint plus pressant.

– L'avez-vous vu quelquefois ?

– Qui ?

– Cet homme...

– Non, jamais.

– Quel âge avait-il ?

– Vingt-trois ans, m'a dit Juliette.

– Vous voyez bien que vous savez quelque chose ? Ah ! combien je vous serais reconnaissant de votre franchise !

– Vous ne devriez pourtant pas me remercier de raviver ainsi votre douleur ! riposta madame de Moranges.

– Et quelles étaient ses occupations ?

– Il n'en avait pas ; et j'ai su depuis qu'on le disait débauché et joueur.

– Sa fortune ?

– Nulle, et même, si j'en crois les bruits qui couraient, il était perdu de dettes.

– Et comment Juliette l'a-t-elle connu ?

– Mon ami, je souffre pour vous de cette conversation, interrompit madame de Moranges ; je vous assure qu'il serait plus digne, pour l'un et l'autre, de nous en tenir là.

– Continuez, je vous en prie, continuez ! supplia M. Jacquemot.

– Eh bien, elle l'a rencontré dans un bal où il avait été présenté par un ami de la maison ; elle le revit, paraît-il, quelques jours après aux Tuileries, et, c'est par la trop grande complaisance de la bonne qui accompagnait Juliette lorsqu'elle sortait, que le secret a été gardé, sans que jamais rien n'en transpirât. Elle était si jeune, la pauvre enfant !

– Et cette bonne ?

– Elle est morte depuis.

– Cette liaison a duré ?...

– Trois mois, m’a-t-on dit, jusqu’au jour fatal où, ayant obtenu ce qu’il désirait, il ne l’a plus revue.

– Jamais ? demanda le mari en fixant de nouveau madame de Moranges.

– Jamais ! répondit celle-ci, après un instant d’hésitation.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel M. Jacquemot se retourna plusieurs fois sur son siège, comme en proie à un malaise visible.

– Vous ne me confessez pas toute la vérité, reprit-il, vous avez tort.

Au point où nous en sommes, il est essentiel que je sache tout. Vous pensez bien, du reste, que ce que vous pourriez me dire ne diminuera en rien l’affection que je portais à notre chère Juliette, pas plus que son souvenir n’en sera amoindri dans mon cœur. Je suis sûr d’elle ; je suis sûr de la sincérité de l’amour qu’elle me portait, et personne, me donnât-on des preuves du contraire, ne parviendrait à m’en faire douter.

Il y a de ces témoignages de mari à femme qui ne peuvent pas tromper. Ainsi, partez, parlez sans détour, par pitié pour moi.

Madame de Moranges était très émue.

Vainement, elle avait déjà tenté, à deux ou trois reprises, de déguiser la vérité ; cette fois elle ne se sentait pas la force de résister plus longtemps aux supplications de M. Jacquemot.

Elle avait cru faire un acte de charité en ne dévoilant pas tout d’abord l’intrigue entière à son beau-frère, et elle voyait clairement maintenant qu’il y aurait au contraire cruauté à dissimuler davantage. Il valait mieux qu’il apprît absolument tout, pour qu’il ne soupçonnât pas plus qu’il y avait réellement. Une seule chose devait rester secrète pour Jacquemot, c’était le nom du suborneur. Madame de Moranges seule le connaissait : c’était comme un secret d’outre-tombe que lui avait légué sa sœur, et qu’elle ne se croyait pas le droit de trahir.

– Vous exigez toute la vérité, je vous la dirai, mon ami ! reprit madame de Moranges. Puisse-t-elle ne pas vous être trop pénible ! Aussi bien ne vous révélera-t-elle rien en effet qui puisse nuire à ma chère Juliette. Cet homme, pendant près de cinq ans, ne donna pas signe de vie. Il ignorait même très probablement que son indigne outrage avait porté son fruit ;

Juliette du moins n'a jamais rien tenté pour le lui faire savoir. Elle vous avait juré de n'avoir désormais aucun rapport avec lui, et elle a tenu son serment. Je ne crois pas, à vrai dire, qu'elle y ait eut grand mérite, car vous savez aussi bien que moi l'aversion que lui inspirait cet être méprisable. Jugez de sa surprise et de son désespoir, quand, il y a un mois environ, le croyant mort ou parti à l'étranger, elle reçut une lettre de lui...

– Une lettre ! répéta M. Jacquemot en proie à la plus grande agitation.

– Oui, une lettre, continua madame de Moranges, une lettre où il feignait de ne rien savoir de votre mariage, et où il jurait n'avoir point oublié Juliette. Il réclamait ses droits qu'une absence forcée de cinq années l'avait empêché de faire valoir !.

– Et elle ne m'a rien dit !. soupira le pauvre mari.

– N'en accusez que moi, à qui elle a tout confié et qui lui ai conseillé de ne vous souffler mot de rien, dans la criante d'amener des complications graves. Hélas ! pouvais-je prévoir les événements ? Je lui conseillai seulement de ne pas répondre et de brûler la lettre, ce qu'elle fit immédiatement devant moi.

Deux autres billets lui arrivèrent, contenant les mêmes protestations, mais cette l'ois accompagnées de menaces ; tous deux eurent le sort du premier, et nous pensions cette répugnante comédie terminée, quand est arrivé l'horrible drame. Qu'eussiez-vous fait à ma place ?... Ai-je eu tort ? C'est possible ! Mais, encore une fois, n'accusez que moi seule, et si Juliette a manqué à sa parole, que la faute en rejaillisse sur moi ; elle n'a fait que suivre l'avis de sa sœur aînée.

M. Jacquemot n'entendait plus madame de Moranges. Sa tête était retombée sur sa poitrine, et il s'était affaissé dans son fauteuil. Maintenant, pour lui, il n'y avait plus de doute à avoir : n'était bien Je suborneur qui était l'assassin.

Mais pourquoi l'avait-il tuée ?

Avait-il donc tenté contre Juliette un nouvel acte de violence ? Etait-ce dans la résistance que celle-ci avait succombé ? Mais les dépositions de Jeanne, le seul témoin oculaire de la scène qui s'était passée, ne constataient-elles pas que les assassins avaient été au nombre de trois ?

Et le vol du secrétaire ! Là était toujours la pierre d'achoppement. Comment l'expliquer ?

Cependant c'était le séducteur le coupable ! Les lettres, et les menaces qu'elles contenaient, le prouvaient, et, du reste, laisser le crime impuni, pensait Jacquemot, serait un crime plus grand encore. Quand le nom de Jacquemot et celui de Moranges devraient en être à tout jamais souillés, il était résolu à venger Juliette !

Alors, se tournant vers madame de Moranges :

– Son nom ! cria-t-il d'une voix stridente ; je veux son nom !

– Mais je l'ignore ! répondit-elle toute tremblante.

– Vous le connaissez, et vous allez me le révéler sur-le-champ !

Il eut un geste de menace ; il était fou, il ne savait plus ce qu'il disait ni à qui il parlait. Il poursuivait son but et ne voyait rien autre.

– Encore une fois, voulez-vous m'avouer le nom de l'assassin ? reprit-il avec un accent de colère encore plus violent. Et saisissant, par manière de persuasion, le poignet de sa belle-sœur, il le serrait à le broyer.

– Vous me faites mal ! cria celle-ci cherchant à se dégager.

Jacquemot lâcha prise. Le cri de madame de Moranges l'avait rendu à lui-même ; il était honteux de sa brutalité.

– Son nom, je vous en conjure, son nom ? supplia-t-il en se jetant aux genoux de sa belle-sœur, et joignant les mains comme un enfant en faute.

– Ah ! vous me l'arrachez, mais s'il en résulte quelque malheur pour ma famille ou pour la vôtre, c'est vous qu'il faudra maudire ! Il s'appelle Henri Charlier !

Quelques heures plus tard la famille de Moranges était réunie dans le salon ; l'on sortait de table, et, comme c'était jour de réception, on attendait quelques visites dans la soirée.

Madame de Moranges, assise devant un métier à tapisserie, terminait un carré destiné à couvrir un coussin pour sa chambre à coucher. ;

Clotilde de Moranges, sa fille, brodait au petit point à côté du feu ; Jacquemot, plongé dans ses réflexions, tenait à la main, par contenance, un journal flexions, lisait pas. 1 qu'il ne lisait pas.

De temps en temps, madame de Moranges jeta sur son beau-frère un regard à la dérobée, puis r prenait ses points, sans dire un mot.

Clotilde fut la première à rompre le silence.

– Tu sais que Lucien amène un nouvel ami, ce soir ? dit-elle.

– Ah ! répondit sa mère visiblement distraite.

– Il veut te le présenter, paraît-il, ainsi qu’à mon oncle.

– Le moment est mal choisi ; la maison ne sera pas gaie de longtemps !
répondit madame de Moranges.

A ce moment, un domestique annonça :

– M. de Frontignac ! – M. Lucien :

Un jeune homme entra, précédé par Lucien, qui, le prenant par la main, le conduisit à sa mère.

– – Permits-moi, dit-il à madame de Moranges, de te présenter un de mes meilleurs amis, M. Georges de Frontignac.

Madame de Moranges salua et souhaita la bienvenue au jeune homme.

– Je ne t’ai pas parlé de l’oncle, de l’oncle Jacquemot, ajouta Lucien en se tournant vers Frontignac.

– Jacquemot ! murmura celui-ci. Et il ne put maîtriser un tremblement nerveux.

– Ah ! tu connais aussi le crime ? Surtout, pas un mot devant lui ! souffla Lucien à l’oreille de son ami.

Après avoir salué Jacquemot, Frontignac, la sueur au front, le corps tout secoué de convulsions, n’eut que le temps de gagner un fauteuil sur lequel il se laissa tomber, à bout de forces.

– Le mari, murmura-t-il, c’est le mari !

V

LE CLUB

C’était un pauvre hère que le baron de Frontignac. Pour toute fortune, il possédait la minime somme de deux cents francs que lui avait prêtée Vauclin. Si encore il avait eu en perspective l’héritage de quelque vieux

parent atteint d'une maladie incurable, ou seulement un peu de crédit chez ses fournisseurs ! Il ne pouvait même pas compter sur cette dernière ressource. Quant à sa famille, elle l'avait renié depuis longtemps. Il eût été du reste dans les meilleurs termes avec elle, que le résultat eût été le même. Charlier n'ignorait pas que ses deux tantes et son grand-père, dont il énumérait à ses connaissances ébahies les millions imaginaires, étaient ruinés ou à peu près.

Ces braves gens, d'une honnêteté irréprochable, mais d'un égoïsme outré, avaient placé leur maigre bien en viager. Ce détail était connu des créanciers du baron, qui le harcelaient sans relâche, par acquit de conscience, bien plutôt que dans l'espoir de toucher un acompte si faible qu'il fût.

Ils tenaient de bonne source que leur débiteur était insolvable. Tailleur, chemisier, bottier, chapelier et autres refusaient donc impitoyablement à Charlier d'exécuter ses commandes ; ils ne voulaient livrer leurs marchandises que contre argent comptant.

Et comment faire figure dans le monde et exploiter la haute société avec du linge élimé et des habits râpés ? Vaucelin était vraiment bien innocent de s'imaginer qu'il suffit aujourd'hui à un homme d'être en possession d'un blason usurpé pour parvenir ! Un gentilhomme sans sou ni maille ne vaut guère mieux qu'un rustre, et Frontignac eût volontiers troqué ses titres de noblesse contre quelques bons billets de banque.

Allez donc faire des dupes, accoutré comme l'était Charlier ! Sa redingote était passée de mode, et son pantalon, à force d'avoir été porté, était usé jusqu'à la trame. C'eût été vouloir informer tous les passants de sa pénurie que d'exhiber de tels vêtements dans la rue.

Aussi Charlier était-il résolu à tenter l'impossible pour découvrir un tailleur confiant et lui extorquer un costume complet.

Pour jeter de la poudre aux yeux de l'industriel qu'il méditait d'escroquer, il loua un coupé de grande remise dont les panneaux étaient ornés d'armoiries plus ou moins héraldiques. A Paris, la plupart des loueurs possèdent deux ou trois voitures de ce genre, que se disputent leurs clients. Il est si flatteur, pour un bourgeois ridicule, de montrer au bois un blason postiche s'étalant sur la caisse d'un carrosse au mois ou à la journée !

Frontignac fit arrêter son équipage à la porte d'un des plus grands tailleurs du boulevard des Italiens, en descendit lentement pour donner aux commis le temps de le remarquer, et, la tête haute, l'air important, il pénétra dans le magasin.

Lorsqu'on lui eut pris mesure, il donna son adresse et, avant de se retirer, recommanda bien qu'on apportât la facture en livrant les effets.

Frontignac ne fut pas plus tôt remonté dans son coupé, qu'il s'aperçut de la maladresse qu'il venait de commettre. Il avait en effet indiqué au patron son véritable domicile, 23, rue d'Amsterdam, à l'hôtel de la Gare.

Puisqu'il ne devait pas être en mesure d'acquitter la note qui lui serait présentée, c'eût été bien le moins que son appartement répondît pour lui !

En voyant son nouveau client logé en garni, le tailleur exigerait de l'argent comptant, et, sur la demande d'un délai de quelques jours, remporterait indubitablement sa marchandise. Il fallait pourtant trancher ce dilemme ; mais Charlier avait beau faire appel à toute son imagination pour découvrir un moyen de réparer sa bétise, aucun ne lui paraissait pratique. Dans son embarras, il songea à demander conseil à Vauclin qui, peut-être, lui fournirait la solution du problème ardu où lui se perdait. Il donna l'ordre au cocher de le mener rue de Sèvres.

– Eh bien, mon fils, quoi de nouveau ? demanda Vauclin méconnaissable sous la soutane. Qui t'amène ?

Charlier lui raconta son entrevue avec le tailleur.

– Ne te désespère pas, reprit l'abbé après un moment de réflexion. Le mal n'est pas si grave que tu penses. Retourne chez ton homme et dis-lui que, revenant du Havre, tu étais descendu à l'hôtel, mais que, par un heureux hasard, tu viens de rencontrer ton oncle l'abbé qui t'a offert l'hospitalité.

Ton tailleur, défiant comme tous les commerçants, enverra ici prendre des renseignements. Ma concierge, à qui j'ai graissé la patte, lui en donnera d'excellents, et, avant huit jours, tu seras *gratis pro Deo* tout de neuf habillé. Ah ! au fait, ajouta-t-il, j'oubliais de te prévenir que désormais tu dois te considérer comme le neveu de Varrou et le mien. Le respect qu'inspirera ma tonsure rejaillira sur ma famille, dont tu peux dorénavant te vanter de faire partie.

Quelques jours après, Frontignac, mis à la dernière mode, était assis à une table du café Riche. Il parcourait un journal étendu devant, lui ; mais, l'esprit trop occupé pour s'intéresser à ce qu'il lisait, le baron, de temps à autre, se prenait la tête entre les mains et paraissait s'absorber en des réflexions pénibles.

Il regardait, d'un œil distrait les consommateurs causant entre eux à voix basse, ou les garçons qui, la serviette sous le bras, l'air maussade, attendaient qu'on les appelât, le dos appuyé au mur, à quelques pas du comptoir.

Il se sentit frapper familièrement sur l'épaule et se retourna ; c'était un de ses camarades de collège qui, l'ayant reconnu, venait lui serrer la main.

– Ah ! mon cher, lui dit Charlier en l'invitant à prendre place à côté de lui, que je suis content de te retrouver ! Tu accepteras bien un madère ? Dire que voilà tantôt quinze ans que nous ne nous sommes vus ? Et que deviens-tu ?

– Ma foi, mon bon, pas grand'chose, répondit, l'autre en se laissant tomber sur le divan. Tout fort en thème que j'étais autrefois, je ne suis aujourd'hui qu'un modeste employé au ministère des finances : deux mille huit cents francs d'appointements, dont deux cents à peu près me sont retenus pour la retraite ! Ah ! ce n'est pas brillant, comme tu peux en juger. Et toi, es-tu plus heureux ?

– Moi, j'ai eu de la déveine toute ma vie, répondit Frontignac. Après avoir occupé deux ou trois postes assez importants sous l'empire, je suis aujourd'hui à la tête de vingt francs quarante centimes.

Et, à l'appui de son dire, il tira du gousset de son gilet un louis et quelque menue monnaie.

– Ma situation est encore moins enviable que la tienne, continua-t-il avec un profond soupir. Voilà ce que c'est que d'être resté quand même fidèle au gouvernement déchu ! Je n'ai jamais voulu consentir à servir la République que j'exècre. C'est stupide, j'en conviens ; malheureusement pour moi, je ne sais pas transiger avec ma conscience. Dis donc, tu ne vois personne, parmi tes connaissances, qui pourrait m'avancer quelques centaines de francs ?

– Hélas ! tous mes amis sont aussi gueux que moi. Si pourtant je découvrais un millionnaire ces jours-ci, je t'en avertirais par dépêche.

Allons, à bientôt et bon courage, ajouta le jeune homme en se levant, et prenant congé de son ancien condisciple, qui le salua à peine.

Charlier ressaisit son journal, qu'il rejeta bientôt avec un geste d'impatience, fronçant le sourcil, se mordillant les lèvres, nerveux, agité, frappant le sol du pied à coups nombreux et secs. Ses voisins le considéraient à la dérobée avec des ricanements, attribuant sa mauvaise humeur aux opinions politiques contenues dans l'article qu'il avait sous les yeux et qui contrecarraient sans doute trop violemment les siennes.

Un monsieur, placé près de lui et qui l'examinait attentivement depuis un instant, le pria de vouloir bien lui passer la carafe d'eau frappée.

– Pardon, monsieur, dit-il après avoir remercié Frontignac, si je me permets de vous adresser la parole sans vous avoir été présenté. Mais votre physionomie ne m'est pas inconnue. N'ai-je pas eu l'honneur de dîner avec vous, il y a un an, chez madame de Marolles ?

– Vous vous trompez sans aucun doute, monsieur, répondit Frontignac, car j'entends aujourd'hui prononcer le nom de cette dame pour la première fois.

– La personne avec qui je vous confondais vous ressemble tellement, que mon erreur est excusable. Et puis, mon état me met en rapport avec tant de gens, qu'il m'arrive quelquefois de prendre les uns pour les autres. Je suis homme d'affaires.

– Mais alors, répliqua Frontignac, c'est ma bonne étoile qui vous a envoyé vers moi ! Vous pourrez peut-être me rendre un grand service ?

– Avec plaisir, si vous n'exigez pas de moi l'impossible.

– Eh bien ! il s'agirait de me procurer dans le plus bref délai un billet de mille francs.

– N'est-ce que cela ? Comptez sur moi ; avant trois jours je vous aurai remis la somme.

Du reste, je serai franc avec vous : l'entretien que vous avez eu tout à l'heure avec votre ami, et que j'ai entendu malgré moi, m'a révélé votre embarras momentané. Comme j'étais à même de vous être utile en cette circonstance, je me suis servi du premier prétexte venu pour lier

conversation avec vous. Nous disons donc que vous avez un pressant besoin d'argent ?

– Oh ! oui ! s'écria le baron.

– Eh bien, reprit l'homme, mes fonds sont aussi bas que les vôtres en ce moment ; mais je suis en relations avec un riche négociant du faubourg Saint-Denis qui prête volontiers aux jeunes gens de bonne famille, et vous êtes de ceux-là.

– Je m'appelle le baron de Frontignac, répondit Charlier avec une fierté très bien jouée. Quant à ma solvabilité, mon oncle, l'abbé Vauclin, ne se refusera pas, je l'espère, à se porter garant pour moi.

– A merveille ! Et où demeure l'abbé Vauclin ?

– Rue de Sèvres, 42.

– Merci bien. Du reste, soyez sans inquiétude, Il est peu probable qu'on aille chez monsieur votre oncle. A quoi bon initier les parents à ces sortes d'affaires ? Mon homme ne désire nullement informer l'univers entier qu'il pratique parfois l'usure : il tient à sa réputation de commerçant intègre, et vous ne l'en blâmez pas. Du reste, votre nom sera auprès de lui une recommandation plus que suffisante.

Je me résume donc :

Vous souscrirez ce soir, à l'ordre de qui vous plaira, un billet de mille francs, et vous m'enverrez l'effet demain matin chez moi ; à la fin de la semaine, je vous apporterai ici quarante beaux louis. Je dis quarante louis, car, comme bien vous pensez, il vous sera retenu deux cents francs pour l'escompte. Mille francs à ce prix-là, c'est pour rien, convenez-en ! Ah ! j'oubliais ! Il est indispensable que je vous donne par écrit mon nom et mon adresse.

Il tira un carnet de sa poche et inscrivit, sur une feuille qu'il arracha, ces mots au crayon :

– M. Renard. 125. rue Monge.

Après avoir pris rendez-vous avec Charlier, il sortit du café, le chapeau crânement posé sur le coin de la tête, jouant avec son monocle, se dandinant en marchant, et bombant la poitrine pour bien montrer une décoration simulant la rosette de chevalier de la Légion d'honneur, qui s'épanouissait, trop large et toute neuve, à sa boutonnière.

C'était dans les cafés et dans les cercles que ce Renard exerçait le plus volontiers sa profession.

Au café, tout en feuilletant les journaux illustrés, il écoutait les conversations des uns et des autres et offrait ses services, ainsi qu'il avait fait pour Charlier à ceux qui déploraient tout haut leur pénurie et avouaient être en quête d'argent. ;

Au cercle, il allait et venait derrière les joueurs, attendant le moment où ils étaient décavés pour leur proposer, à voix basse, et en les attirant dans un coin de négocier un emprunt pour eux, moyennant, comme de juste, une assez forte commission qu'il prélèverait sur les fonds avancés. Presque toujours ses propositions étaient acceptées.

Les billets, que tous ces inconnus signaient avec un empressement qui pouvait dénoter la ferme intention de ne pas s'acquitter, étaient, à de rares exceptions régulièrement payés à l'échéance.

Par quel sortilège Renard obtenait-il ce mirifique résultat ? Il se gardait bien de faire poursuivre par le négociant du faubourg Saint-Denis les signataires d'effets protestés, mais il s'informait de leurs antécédents, et malheur à ceux dont le passé n'était pas irréprochable. Il invitait ceux de leurs créanciers, dont la bonne foi avait été surprise, à déposer une plainte en escroquerie, et, le plus souvent, le débiteur insolvable passait en police correctionnelle.

Les clients de Renard étaient au fait de ce procédé peu délicat, et, comme presque tous étaient plus ou moins sujets à caution, ils s'arrangeaient de façon à faire honneur à leur signature pour n'avoir pas de démêlés avec la justice.

Au jour dit, l'homme d'affaires alla au rendez-vous qu'il avait assigné à Charlier et lui compta la somme qu'il s'était engagé à lui remettre.

Le baron le remercia avec effusion

– Tout à votre service, monsieur, répondit Renard. Du reste, vous m'êtes très sympathique, et il n'est rien que je ne fasse pour vous obliger. Si vous le voulez bien, nous sommes des amis intimes à partir de ce moment, et, pour que notre liaison commence sous d'heureux auspices, nous dînerons ce soir ensemble. Quel est votre restaurant de prédilection ?

Et comme Charlier hésitait à se prononcer :

– Au fait, je n’y pensais plus ! ajouta-t-il. Nous pou vous aller à mon cercle ! Le chef est un artiste hors ligne qui nous sert des repas exquis, au prix de 5 francs par tête : c’est donné !

– Mais, objecta Frontignac, pour être admis dans un cercle, il faut être présenté par deux parrains.

– Quelle illusion ! s’écria Renard en riant. Il y a cercle et cercle. Celui où j’ai l’entention de vous introduire est de création récente, et, par conséquent, se montre fort accommodant. D’ailleurs, je suis au mieux dans la maison.

Charlier ne paraissait pourtant pas encore convaincu.

Renard lui en imposait ! Les clubs parisiens se respectaient trop pour ouvrir ainsi leurs portes au premier venu !

Or, arrivé depuis peu à Paris, personne ne l’y connaissait, et, par conséquent, ne pourrait le patronner. Non, décidément, il n’irait pas !

Mais l’homme d’affaires ne tint aucun compte de ces protestations, faites, du reste, assez timidement, par pure bienséance sans doute. Il passa son bras sous celui de son compagnon, et, le forçant de presser le pas, il l’entraîna au Cercle du Commerce, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l’Echelle.

Renard tourna le bouton de la porte, assez semblable, par sa couleur sang de bœuf et ses ornements bizarres, fouillées comme des arabesques, à une porte de mosquée, et entra, suivi de Charlier.

Au pied de l’escalier, dont les deux premières marches supportaient, à leurs extrémités, des plantes exotiques enfermées dans des vases surchargés de dessins de mauvais goût, se tenait un laquais revêtu d’une livrée ruisselante de dorures, et qui, enfoncé dans un fauteuil, sommeillait, les jambes étendues et les mains croisées sur l’estomac.

Ce pauvre diable, sous le prétexte assez plausible que son service ne lui permettait de se reposer dans son lit que de loin en loin, dormait tout habillé vingt-deux heures sur vingt-quatre.

Ses fonctions consistaient uniquement à servir d’ornement au vestibule ; il pouvait donc les remplir aussi bien éveillé qu’assoupi, quoique, à dire vrai, en ce dernier état, il fût fort peu majestueux. L’administration eût été plus sage et plus économe de remplacer ce mortel à gages par un nègre en

bois, grandeur naturelle, qui eût produit le même effet, à beaucoup moins de frais, et eût au moins toujours conservé les yeux ouverts.

Dans l'antichambre, dont les murs disparaissaient sous des myriades de vêtements et de chapeaux accrochés à des patères de bambous, Renard et Charlier trouvèrent un domestique cravaté de blanc, en habit noir, à la tignasse longue et ébouriffée, au nez relevé comme celui de Scapin, qui se précipita au-devant d'eux pour les aider à retirer leurs pardessus.

– Monsieur est-il du cercle ? demanda le domestique à Charlier.

– Non, répondit vivement Renard, mais faites venir M. le président.

– Ah ! bast ! c'est inutile, répondit le larbin.

Et présentant un registre tout ouvert à Charlier :

– Que monsieur, ajouta-t-il, veuille bien inscrire là ses nom, prénoms, profession et domicile.

Charlier écrivit à la hâte, sur une feuille maculée de taches d'encre, les indications qu'on le priait de donner, et pénétra dans les salons derrière Renard.

– Et il n'y a pas d'autres formalités à remplir ? demanda-t-il à celui-ci avec étonnement.

– Non, pas d'autres ! répondit l'homme d'affaires.

– Mais alors les Grecs doivent fourmiller ici ?

– Ils sont peu nombreux. Parmi les individus qui fréquentent cette maison, beaucoup sont plus ou moins délicats. Mais ils raffolent du baccarat, et comme ils savent qu'ils seront expulsés s'ils sont surpris trichant, ils se contiennent ici, et se contentent d'être malhonnêtes au dehors.

Les pièces qu'ils traversèrent avant d'arriver à la salle de jeu étaient complètement désertes. L'une, en effet, était spécialement affectée à la bibliothèque, ainsi nommée parce qu'une écritoire et des plumes traînaient sur un guéridon et que quelques livres dépareillés apparaissaient poudreux et s'étaient à leur aise derrière les vitres d'un buffet de chêne d'une réelle valeur artistique ; une autre, meublée très élégamment, et où des causeuses coquettement capitonnées, très confortables, étaient presque entassées les unes sur les autres, était le salon de conversation ; dans une troisième étaient disposées des tables de whist toujours vides.

Les garnitures de cheminée se composaient d'aiguières ou de candélabres et d'une pendule haute, large, encombrante, le tout en cuivre jaune. De tous les plafonds, où l'or ruisselait, tombaient des lustres aux bras sans nombre ; partout des tapis d'Aubusson, épais, soyeux, où le pied s'enfonçait jusqu'à la cheville ; aux portes et aux fenêtres, des rideaux et des portières d'étoffe coûteuse mais souvent de mauvais goût, élégamment drapés.

Le cercle de la rue Saint-Honoré avait la réputation de n'être qu'un tripot, un claque-dent, comme disaient les habitués, et cette réputation était justifiée. On y jouait toute la nuit, et très souvent le jour ; la partie commençait d'ordinaire à neuf heures du soir pour ne finir qu'à dix ou onze heures du matin.

Pour allécher les joueurs, l'administration avait eu l'ingénieuse idée d'offrir à sa clientèle trois ou quatre déjeuners ou dîners par semaine.

Et, en effet, l'appât d'une ripaille gratuite attirait rue Saint-Honoré quantité de gens qui risquaient volontiers une quinzaine de louis sur un coup de cartes, mais hésitaient à dépenser quarante sous pour leur déjeuner ou leur dîner. On faisait, bonne chère au cercle : savourer des mets savamment préparés, sans bourse délier, était une aubaine très appréciée.

Charlier et Renard firent leur entrée dans la salle de jeu, où il y avait foule.

A la table, recouverte d'un tapis vert divisé par des raies jaunes en compartiments égaux, étaient assis dix pontes, cinq sur chaque tableau, qui, chacun à leur tour, prenaient la main.

Après avoir déposé un louis d'or dans la cagnotte, – impôt prélevé à chaque nouvelle taille par le cercle – le banquier se plaça en face du croupier, qui cria aussitôt, à pleins poumons :

– Messieurs, faites vos jeux !

Autour de la table se tenaient debout cinquante personnes environ, les mains pleines de jetons ou de monnaie qu'ils jetaient, suivant l'inspiration, tantôt sur le tableau de gauche, tantôt sur celui de droite.

Un silence profond, prescrit d'ailleurs par le règlement, régnait dans la salle ; perdants ou gagnants, les yeux fixes, brillants de fièvre, le front plissé, les narines pincées, absorbés par le jeu, ne desserraient pas les dents. Toute leur attention, toute leur intelligence, était concentrée sur ces cartes

que le banquier posait devant lui et qui allaient décider du sort de la mise qu'ils avaient risquée.

Une contestation s'éleva : un joueur qui ne savait pas un mol de français prononça *houit*, d'une voix sourde, sans abattre ainsi que l'exigeait la règle. Le banquier entendit « Oui, » et tourna une carte ; c'était un deux ; le tableau perdait.

Le banquier déclara le coup régulier ; les pontes protestèrent à l'envi, vociférant, s'excitant les uns les autres par leurs clameurs, parlant d'escroquerie.

Au bruit, le chef de partie accourut, s'informa du motif de la contestation, et, pour ne mécontenter ni le banquier, un très gros joueur, ni les pontes qui passaient leur vie au cercle, donna raison à tout le monde. La discussion reprit de plus belle.

– Tant pis pour monsieur, s'il prononce mal ! hurlait le banquier.

– Tô fort ! tô fort ! répliquait l'étranger apostrophé.

– Nous sommes trois au plus ici qui parlons français ! s'écria un monsieur en riant. C'est la tour de Babel !

Après qu'on eut échangé de part et d'autre de grossières injures, le banquier, pour terminer le différend, consentit à payer.

Tout rentra aussitôt dans le calme ; la partie recommença plus acharnée que jamais, et toutes les figures reprirent leur impassibilité.

Les décaqués rôdaient autour de la table, s'approchant des joueurs dans les mains desquels ils apercevaient de l'argent, et leur demandant avec intérêt s'ils étaient en gain. Quant à eux, ajoutaient-ils à voix basse, ils avaient une déveine noire ; ils perdaient tout ce qu'ils voulaient. Ils étaient à sec, vidés comme des lapins. Et tous les jours c'était la même chose ! Aussi ils étaient écœurés ; ils ne mettraient plus les pieds au cercle ; ils avaient renoncé au baccarat. Et ils finissaient par demander cent sous pour tenter de se refaire. Avec cent sous, la veille, un tel avait bien amené vingt-cinq louis !

S'ils essayaient un refus, ils se rabattaient sur le garçon de jeu et le priaient de leur prêter vingt francs.

Mais le garçon de jeu se plaignait invariablement d'être lui-même très gêné : il avait de fortes sommes dehors ; personne ne le remboursait. Et il s'éloignait sans autre explication.

Le décavé, éconduit par tous, retournait ses poches dans l'espérance fallacieuse d'y découvrir un jeton ou une roue de derrière. Après des fouilles répétées, il parvenait à réunir une cinquantaine de sous. Mais que faire avec cette ferraille ? Le minimum de la mise était de cinq francs.

Alors, découragé, dégoûté de tout, maudissant cet inepte baccarat, il se laissait tomber sur un divan, la tête basse, les bras ballants, le regard fixe attaché à une rosace du tapis.

Mais la voix monotone du croupier invitant « ces messieurs à faire leurs jeux » arrivait jusqu'à lui, réveillait sa passion pour le jeu, et secouait tout son être.

Ainsi, tandis qu'il était là, dans un coin, seul, le gousset vide, on remuait l'or à côté de lui à pleines poignées, et tout cet or il aurait pu le gagner avec cinq francs, une misère ! Mais ces cinq francs, à qui les emprunter ?

Pourquoi ne s'adresserait-il pas aux domestiques de l'antichambre ? Ah ! bast ! il leur devait au moins une soixantaine de francs. C'était s'exposer à un échec certain, humiliant. S'il risquait une démarche à l'office, auprès du chef ou même de ses aides ? Il n'avait jamais eu recours à ces gens qu'une ou deux fois ; il était donc à peu près assuré de réussir auprès d'eux.

Fort de ces réflexions encourageantes, il se levait et se rendait à la cuisine où, affectant un ton dégagé, il criait à tue-tête :

– Ohé ! les enfants ! qui de vous autres m'avancera un jaunet ?

On ne lui répondait que par un joyeux éclat de rire ; on le plaisantait tout haut sur sa malechance ; on se montrait familier avec lui ! Les décavés sont si humbles, si honteux ! Ils sont à la merci du premier goujat qui leur jetterait cent sous ! Est-ce qu'on a des égards pour les mendiants ?

Se sentant larisée de tous ces cuistres, il s'éloignait, le rouge au front, précipitamment, pour aller se planter dans la salle du baccarat, derrière les pontes.

Il restait là des heures entières, le regard hébété, l'esprit vide, suivant les coups, s'intéressant à un joueur, pariant, en pensée, avec lui, enrageant de ne pouvoir, lui aussi, participer à la partie.

A sept heures et demie, un domestique vint annoncer que ces messieurs étaient servis. Quelques personnes passèrent dans la salle à manger ; le plus

grand nombre continua de jouer jusqu'à huit heures, ou se retira à regret pour aller manger à la hâte et reprendre au plus tôt le baccarat interrompu.

Pendant tout le dîner, la conversation roula sur le tirage à cinq, qui est un sujet inépuisable de discussions dans les cercles. Les uns étaient pour, les autres contre. Chacun donnait ses raisons, les développait, les appuyait d'exemples, religieusement écouté par ses partisans ou ses adversaires, qui recueillaient ses arguments avec onction, afin de les défendre ou de les réfuter. Pour faire une diversion, Charlier parla de la composition du nouveau ministère, publiée le matin même par le *Journal officiel*.

Le président lui fit poliment observer qu'il était interdit de parler politique : ce rappel au règlement eut l'approbation générale.

Alors Charlier, qu'un bénéfice assez considérable avait mis en belle humeur, hasarda une gauloiserie qui fut accueillie par un silence glacial. Les joueurs sont très pudibonds entre eux ; la moindre parole un peu leste les choque. Certain article des statuts prescrit même de frapper d'une amende tout membre du cercle qui aura manqué aux convenances. Baccarat à part, une more pourrait sans danger conduire sa fille dans ces clubs.

Ce qui est vraiment bizarre, c'est le mépris que les joueurs professent pour les gens adonnés au même vice qu'eux. La plupart, quand ils se rencontrent dans la rue, au théâtre ou dans un endroit public quelconque, ne se saluent pas. Même entre eux, ils déclament contre l'immoralité du jeu avec autant de véhémence et de sainte indignation que pourrait en montrer un prédicateur en chaire.

Un homme très comme il faut, bon mari, excellent père de famille, menant tous les dimanches ses enfants à la messe, fit à Charlier une peinture terrible et vraie du jeu. Ce malheureux était de bonne foi dans son réquisitoire, et pourtant, par une étrange inconséquence, il passait une partie de ses nuits au cercle, où il perdait régulièrement.

Après le dîner, Renard présenta Frontignac à Lucien de Moranges. Deux heures après, ce jeune homme devait trois cents francs au baron, qui n'avait cessé de gagner.

– Comment pourrai-je jamais m'acquitter du service que vous m'avez rendu ? disait Lucien à son nouvel ami en sortant avec lui du cercle à sept

heures du matin. Grâce à votre obligeance, je m'en vais, après avoir tout perdu, emportant un gain fort respectable.

– Voulez-vous que je vous indique le moyen de me prouver votre reconnaissance ? répondit Charlier en riant.

– Certes !

– Eh bien... vous m'êtes trop sympathique pour que je ne vous parle pas à cœur ouvert. Indiquez-moi tout simplement un tapissier qui consente à me faire crédit.

– Rien de plus facile, s'écria joyeusement de Moranges. Je dois une trentaine de mille francs à certain tapissier du faubourg Saint-Antoine. Comme disent Meilhac et Halévy, tout ça c'est des histoires de femmes. Je vous recommanderai audit industriel, qui connaît mieux que moi la fortune de ma famille, et, avant quinze jours, vous serez meublé supérieurement.

– Excellent ami ! murmura Frontignac en serrant affectueusement la main de Lucien.

VI

LA CURÉE

– Ah ça ! est-ce qu'il se moquerait de nous, ce petit gringalet ? dit un matin Varrou à Vauclin, tout en faisant sa barbe devant un morceau de glace fixé par un clou à l'un des murs de la chambre à coucher.

– Qui ça ? Frontignac ?... interrogea Vauclin.

– Frontignac, Charlier, Va-t'en-Ville, appelle-le comme tu voudras ! Pas moins vrai qu'il a été plus rusé que nous, et qu'il est bien capable de ne plus revenir.

– Pas de danger, il tient trop à sa peau ! Tu n'ignores pas qu'il ne fait pas le fier avec nous, et qu'il sait bien que, d'un mot, nous pourrions le faire

mettre sous clef, et qu'alors son affaire serait claire !

– Oui., mais la nôtre aussi ! Ne L'avise pas d'aller jamais le dénoncer !

– Est-ce que tu plaisantes ? D'abord, je suis un homme d'église, moi : la religion me défend de nuire à mon prochain.

Et le faux prêtre accompagna cette saillie d'un rire canaille.

– Sais-tu bien, dit Varrou, que tu auras de la peine à te faire passer pour un abbé authentique, si tu conserves ces manières-là dans le monde ?

– Crois-tu donc si bien jouer ton rôle d'ancien notaire, toi ! Nous verrons un peu tes exploits !

– D'abord, mon vieux, je laisserai les exploits aux huissiers, c'est leur affaire. Et je te prie de croire que, quand je me mêlerai d'avoir de la tenue, tu ne me reconnaîtras pas ; d'ailleurs, c'est la cravate blanche seule qui constitue l'ancien notaire !

– Et c'est la soutane, imbécile, qui fait le prêtre !

A ce moment on entendit un violent coup de sonnette.

– A nos rôles ! cria Vauclin.

– J'y suis ! riposta Varrou.

Mais la porte s'était déjà ouverte, et Charlier était devant eux.

– Ah ! ah ! enfin, le voilà ! cria l'abbé.

– Oui, c'est moi ! répondit le jeune homme encore essoufflé par l'ascension de l'escalier ; vous voyez que je tiens parole !

– Il ne manquerait plus que cela ! dit Vauclin d'un ton bourru.

– Et d'où viens-tu ? demanda Varrou.

– Oh ! c'est toute une histoire !

– Voilà huit grands jours qu'on ne t'a vu ! Si tu ne rapportes pas une fortune à chacun de nous, c'est que vraiment tu n'es bon à rien !

Le jeune homme eut comme un sourire de dédain. Il ne pouvait s'habituer à s'entendre tutoyer par ces deux bandits, dont sa mauvaise action d'abord, mais aussi et surtout un hasard malheureux, l'avait rendu le complice.

Alors il leur raconta la façon dont il avait fait la connaissance de Lucien de Moranges ; il leur parla des hasards du jeu, qui l'avaient si bien servi ; du bonheur inespéré qu'il avait eu de pouvoir obliger un fils de famille, et des avantages considérables qui en étaient résultés pour lui.

Ce n'était pas tout ! Non-seulement Lucien l'avait présenté à sa famille comme le meilleur de ses amis, mais encore il avait tenu à l'initier à la vie parisienne et à lui en faire partager toutes les distractions et tous les bien-être. Tout d'abord il l'avait mené chez son tapissier, un grand tapissier du faubourg Saint-Honoré, qui, de tout temps, avait meublé les appartements de Lucien ou de ses maîtresses, et était rivé au jeune homme par des liens indissolubles, ceux du créancier envers son débiteur. Frontignac s'était donné comme un provincial arrivé la veille de son pays, le beau pays du Languedoc. Il était tout naturel que Lucien lui servît de cicerone à travers Paris et le recommandât aux industriels de la capitale.

Et puis, le service qu'il avait rendu au jeune de Moranges ne méritait rien moins qu'un crédit illimité chez le tapissier de la famille. En une après-midi, le logement avait été arrêté, un petit entresol situé rue Taitbout, 25 bis, et l'étoffe des meubles et des tentures choisie. Le tapissier n'avait demandé que deux jours pour mettre l'appartement en état, et il avait été convenu que Frontignac passerait ces quarante-huit heures chez Lucien.

Frontignac était donc à présent possesseur d'un délicieux appartement se composant de quatre pièces toutes capitonnées de haut en bas.

La chambre à coucher, en soie gris-perle, avec lustre au plafond et appliques aux murailles, était recouverte, dans toute sa longueur, d'un Lapis à grands ramages indigo, moelleux comme une peau de chèvre du Liban.

Le petit salon était en satin cerise et or, avec des crapauds et des ganaches dans tous les coins, et des jardinières à toutes les embrasures de fenêtres, – un vrai jardin d'hiver dans une bonbonnière de soie.

La salle à manger, à panneaux en cuir de Cordoue, sur lesquels se détachaient des plats de la Chine et du Japon, des assiettes en faïence persane ou en vieux Rouen, des fontaines en vieux cuivre rouge, avec leur bassin ouvragé et tout mangé par la vétusté elle vert-de-gris, eût fait envie à un millionnaire.

Mais la merveille du logis était le cabinet de travail, tout en tapisserie, avec des vitrines chargées de livres, des trophées d'armes à tous les panneaux libres, et de grands rideaux à baldaquins, genre Louis XII, s'harmonisant à merveille avec le style des chaises et du bureau.

En un mot, un ameublement de palais dans un réduit de grisette.

Varrou ne pouvait se défendre d'une secrète admiration pour Frontignac, qui, en si peu de temps, était parvenu à se procurer un pareil luxe.

– Tu nous feras voir ça ? lui dit-il.

– Tiens, cette idée ! ricana Vauclin. Bien sûr qu'il nous fera tout voir ! Moi, d'abord, je veux manger dans les plats de la Chine ; la victuaille doit y avoir plus de saveur que dans les autres.

– Pour que vous vous passiez cette fantaisie, il faut que je conserve l'appartement, et rien n'est moins certain.

– As-tu perdu la raison ? s'écria Varrou.

– Il a un grain ! murmura Vauclin.

– Oui, riez tant qu'il vous plaira, reprit le jeune homme, mais si vous saviez qui j'ai rencontré dans cette damnée maison des Moranges, les cheveux vous dresseraient sur la tête comme les pointes sur le dos d'un porc-épic !

– Et qui donc as-tu rencontré, bon Dieu ?

– Qui donc ?... Le mari... de celle que vous savez ! Elle était, paraît-il, sœur, d'un second lit, de madame de Moranges, ce qui fait que je n'avais pas reconnu le nom ; mais, quand on m'a présenté au mari, et qu'on l'a nommé, brouh !... J'en ai encore froid dans le dos !...

Les deux complices demeurèrent, pendant quelques instants, tout interdits. Cette nouvelle avait tout d'abord, comme par enchantement, calmé leurs appétits de vie somptueuse. Vauclin fut le premier à rompre le silence.

– Eh bien, qu'importe ? Personne ne te connaît dans cette famille. Autant grapiller là qu'ailleurs !

Frontignac eut un geste de dégoût. De temps en temps, un dernier souvenir de son éducation lui arrachait de ces révoltes.

– Parbleu ! ce n'est jamais dans la bergerie que l'on s'amuse à chercher le loup, va !

– Ah ! cependant... murmura Frontignac, bien d'autres à ma place...

– De quoi ! de quoi ! des scrupules à présent ? interrompit Varrou. Mon cher, il faudrait voir à te souvenir de notre traité ! Il ne s'agit pas de flancher à présent ! Tu es en bonne voie, d'accord ; mais si tu t'en tiens là, bernique !

Quand le vin est tiré, on le boit, quitte à en crever ! Si t'avais peur de l'ouvrage, fallait pas t'embaucher ! Dans notre métier, on travaille !

Frontignac comprit qu'il n'y avait pas à résister à ces deux hommes, qui étaient ses maîtres.

– Et puis, ce n'est pas tout, ajouta Varrou, il faut encore que tu nous introduises dans ce monde-là !

– Vous !

– Et pourquoi pas ?... Tu voudrais bien être seul à manger le gâteau, pas vrai, mon gaillard ? Mais ce n'est pas à nous autres qu'on monte le coup ! Nous sommes de vieux singes, entends-tu, conscrit ! On ne nous apprend pas facilement à faire la grimace !

– Soit ! je vous présenterai, mais dans quelque temps, quand je serai plus intime dans la maison.

Le malheureux s'efforçait de gagner du temps.

– Et pourquoi pas tout de suite ? Pas vrai, Vauclin ? Vauclin opina de la tête.

– Et puis nous avons l'air comme ça un peu sans-gêne, parce que nous sommes en famille, mais, ainsi que je le disais tout à l'heure à Vauclin, dans le monde on se tiendra ! Or, voici mon plan ; je vous le soumets à tous deux, et vous verrez qu'il n'est pas trop niais. Tu dis donc que la famille se compose de la mère, de la fille et du fils. sans compter l'oncle.

Frontignac eut un frisson involontaire : il ne pouvait penser à M. Jacquemot sans que tout son sang lui reflût immédiatement au cœur.

– Eh bien, continua Varrou, si tu t'y prends adroitement, tu peux faire de Vauclin le directeur de ces dames, et de moi le conseiller de la famille.

– Bravo ! fit Vauclin. Depuis que j'ai servi la messe dans mon jeune âge, j'ai toujours souhaité être confesseur ; d'ailleurs, je sais encore assez de latin pour endoctriner les bonnes femmes.

– Et moi, j'ai assez soulevé de dossiers, lorsque j'étais saute-ruisseau dans l'étude du père Chapelard, pour avoir approfondi les roueries du métier. Et puis, j'ai toujours été l'homme des chiffres ; c'est faute d'avoir des affaires à moi que je suis devenu l'homme d'affaires des autres. Que la dame me confie seulement quelques bonnes actions, et je me charge de leur faire rendre de gros bénéfices, pour les amis ! Avec l'aide de Bidard, un

garçon intelligent et qui saura nous servir, j’entrevois déjà des combinaisons superbes.

– Parbleu ! ton Lucien doit joliment faire danser les louis de la maman !

– Je le crois.

– Nous lui en prêterons tant qu’il voudra, – à un taux suffisamment élevé.

– Mais où les prendrez-vous ?

– Où ?... Naïf enfant, dit Varrou, il demande où nous les prendrons, ces louis ! Mais chez sa mère !

– Par quel moyen ?

– Ah ça ! est-ce que tu n’aurais pas confiance en moi, et me considérerais-tu comme un imbécile ? Les billets de mille sortiront du secrétaire de la maman de Morangcs, pour passer entre nos mains, et, de là, dans celles de Lucien, où ils feront des petits pour notre plus grande satisfaction. Est-ce bien combiné ?

– Je ne comprends pas, dit Frontignac.

– Eh bien, attends encore quelques mois, et tu m’en diras des nouvelles ! Ah ! tu as de la chance de nous avoir rencontrés : sans nous, jamais tu n’eusses fait fortune !

Puis, il ajouta :

– Si je m’attendais à devenir usurier, par exemple !

Il fut convenu que Charlier les présenterait comme ses deux oncles du côté maternel, ce qui ne les mettait pas dans l’obligation de porter le même nom que leur neveu. Vauclin continuerait de s’appeler Vauclin comme devant. L’abbé Vauclin ! Comme ces deux mots sonnaient bien à l’oreille ! Varrou, lui non plus, ne se débaptiserait pas. La police ne le connaissait que sous le pseudonyme de François, qu’il avait pris en louant la mansarde de la rue de la Verrerie.

– Tout cela est bel et bien, mes amis, reprit le notaire, mais il manque encore un point essentiel à la réussite de notre projet.

L’amitié est chose éphémère : elle existe aujourd’hui ; qui sait si elle sera demain ? Or, écoutez-moi bien.

Hier, Lucien de Moranges a fait meubler l’appartement de Frontignac. Rien ne dit qu’avant huit jours, ils ne seront pas ennemis mortels. Histoire

de femme ou d'argent. Il nous faut donc un second moyen de tenir le jeune Lucien, et ce moyen, cherchons-le.

– J'ai beau chercher, dit Vauclin, je ne trouve rien. Si, pourtant, nous le faisons s'éprendre follement d'une femme à nous ?... Pour ma part, je ne connais que des donzelles auxquelles ce petit-là ne voudrait sans doute toucher qu'avec des pincettes !

– Attends, attends, l'abbé, reprit Varrou, tu me donnes des idées, toi ! J'ai notre affaire !

– Qui cela ?

– Louison, parbleu !

– Ta maîtresse ?

– Tu l'as dit. Elle n'est pas niaise, la fille, et pour peu qu'on lui indique le chemin à suivre, elle sera docile comme un mouton.

Sans compter que ça va fièrement flatter son amour-propre !

– Oui, mais, et la distinction, et la toilette ?

– Quant à la toilette, c'est Lucien qui y pourvoira. Pour ce qui est de la distinction, rassure-toi !

D'abord, les femmes, en quelque milieu qu'on les jette, savent toujours s'élever au niveau des gens qu'elles fréquentent ; c'est avéré.

– Encore faut-il que, dès aujourd'hui, elle soit présentable, et l'argent n'abonde pas ici !

– J'espère bien que Frontignac nous en apporte ! Il a certainement dû trouver quelques louis oubliés par le tapissier dans l'un des tiroirs de son bureau.

Frontignac, qui s'était assis pendant la dernière partie de la conversation, se leva, comme réveillé en sursaut, en entendant prononcer son nom.

Il fouilla dans la poche de sa redingote et en tira un portefeuille, d'où il sortit cinq billets de cent francs.

– Voilà tout ce que je peux vous donner, dit-il. C'est le produit du jeu ; ne le gaspillez pas trop, jusqu'à nouvel ordre : il suffit d'un jour de déveine pour me mettre à sec.

– C'est bon, c'est bon, nous n'avons pas l'habitude d'allumer nos cigares avec le papier de la Banque de France !

– Midi !... Il faut que je me retire, dit Frontignac.

- De quel côté diriges-tu tes pas ?
- Je vais déjeuner avec Lucien.
- Où ?
- Chez moi, rue Taitbout.
- Et quand nous invites-tu, Varrou et moi ? demanda Vauclin.
- Quand vous voudrez... Et surtout tâchez d’avoir l’air respectable ! Le concierge dévisage toutes les personnes que reçoivent ses locataires.
- Accueille-t-il bien les prêtres, ton concierge ?
- Sans doute.
- Et les cravates blanches ?
- Aussi.
- Alors, tu peux partir en paix et continuer à te bien comporter ; tu auras droit alors à toute notre considération.

Frontiganc s’échappa après avoir serré la main à ses deux acolytes. Ce ne fut que lorsqu’il eut mis le pied dans la rue, qu’il commença à respirer librement. Il étouffait dans cet appartement de la rue de Sèvres. Entre ses deux complices, il se sentait comme placé sur une sellette, et il avait besoin du grand air du dehors pour se remettre complètement.

Aussitôt après le départ de Charlier, Varrou endossa une redingote et un paletot, et, ramassant les cinq billets qui étaient encore étalés sur la table, il se disposa à sortir.

- Où vas-tu ? demanda Vauclin.
- Chez la petite.
- Et tu emportes tout l’argent ?
- Faut bien l’habiller, si nous voulons qu’elle tire l’œil au de Moranges ! N’aie pas peur, s’il en reste, je le rapporterai. Tu ne vas te pas méfier de moi, comme de ce blanc-bec de Frontignae ! Tu sais bien qu’à nos âges, c’est fini les passions !

Vauclin n’ajouta pas un mot ; il était en train d’essayer devant la glace une paire de lunettes qu’il considérait comme indispensables pour parachever sa métamorphose de prêtre bien orthodoxe. Quant à Varrou, il avait su se faire la tête classique du vieux notaire : petits yeux vifs, crâne dénudé sur le sommet, cheveux gris tirant fortement sur le blanc, La

perruque était merveilleuse, et si bien ajustée que les plus clairvoyants s'y fussent mépris.

Le menton rasé, la cravate blanche, le gilet blanc, le pantalon noir et les souliers vernis complétaient la tenue, qui était irréprochable. C'est dans cet accoutrement inaccoutumé que Varrou se présenta chez sa maîtresse.

Louison habitait une chambre pauvrement meublée, dans un méchant hôtel de la rue Saint-Antoine.

– Monsieur se trompe sans doute ? dit la jeune fille à Varrou, qu'elle ne reconnaissait pas.

– C'est pourtant bien ici que demeure mademoiselle Louise Ermillon, dite Louison ? reprit le faux notaire en contrefaisant sa voix.

– En effet... Que lui voulez-vous ?

– T'es bête ! ce que je lui veux ? fit-il tout à coup.

– Comment, c'est toi ! Si jamais je m'en serais doutée !... Eh bien, je t'aime mieux quand tu es nature ! Tu as l'air plus jeune, au moins ; tandis qu'avec ton genou sur la tête, tu cours grand risque de ne pas faire de conquêtes ! Enfin, je t'embrasse tout de même, parce que je suis sûre que c'est toi !

– Et tu as raison de m'embrasser ; si tu savais ce que je t'apporte !

– Oh ! dis... est-ce le petit manchon que tu m'as promis ? Pour moi, j'ai fait des économies, cette semaine ; je puis t'offrir dix-huit francs tout ronds.

– Est-ce qu'un vieux notaire a besoin de dix-huit francs ? répliqua Varrou dédaigneusement. Et il brandissait fièrement les cinq billets de cent francs, qu'il venait de tirer de sa poche.

– C'est à toi tout cela ? dit Louison en battant des mains.

– Tout !

– Et j'en aurai quelque chose ?

– Certainement ! Bien mieux, aujourd'hui ta position est faite !

– Je ne comprends pas.

– Tu vas comprendre.

Il la mena sans tarder au grand magasin de nouveautés situé au coin de la rue de Rivoli et du boulevard de Sébastopol.

Il se fit conduire au rayon de la confection.

– Choisis, dit-il à la jeune fille en lui désignant deux ou trois costumes complets en soie, ajustés sur des mannequins.

Louison n’osait se prononcer ; la joie et l’étonnement la faisaient rire et pleurer tout à la fois, et elle touchait les étoffes avec respect, du bout des doigts.

Jamais, dans ses rêves les plus fous, elle n’avait osé souhaiter pareille splendeur. Ce fut Varrou qui dut faire les choix pour elle. Il acheta des chemises garnies de dentelle, des bas de soie, des gants, des cravates de fantaisie, des jupons, des mouchoirs brodés.

Louison écarquillait les yeux, au grand amusement des commis, qui n’avaient jamais vu pareil bonheur aussi naïvement exprimé.

Elle ne se croyait plus de ce monde, et elle se pinçait, par moments, pour se persuader qu’elle était bien vivante.

Après avoir payé la note et donné l’adresse, Varrou entraîna Louison chez une modiste, où elle prit un chapeau à la dernière mode. Mais où son ravissement fut au comble, ce fut chez le cordonnier, quand son amant lui fit essayer des bottines à talons Louis XV.

La pauvre enfant crut qu’elle allait se trouver mal de contentement.

En rentrant, elle sauta au cou de son Varrou ; mais celui-ci se dégagea de cette étreinte par trop enthousiaste : il avait peur de gêner sa tête ! Les deux bras de la jeune fille, jetés autour de son cou, auraient pu, en effet, déranger quelque peu son artistique perruque !

Quelques instants plus tard, les envois arrivèrent. Varrou voulut assister à la toilette ; ce fut encore une exaltation folle. Jamais Louison ne s’était parée d’aussi beaux atours, et, pourtant, avec ce flair étonnant de coquetterie inhérent à toutes les femmes, du premier coup elle avait su tout adapter à sa personne. Elle ne s’était, du reste, pas donné le temps d’examiner chaque objet en détail : elle avait voulu se rendre compte, tout de suite, de l’effet général.

En un tour de main, elle fut habillée des pieds à la tête.

Elle était adorable, ainsi métamorphosée, et, comme Varrou l’avait prédit, d’une distinction parfaite.

– Et maintenant que faut-il faire, mon maître, pour votre service ?

– Je te le dirai demain, à deux heures, rue de Sèvres ! répliqua gravement le notaire.

VII

LES DÉBUTS DE LOUISON DANS LE MONDE

La nuit suivante, Louison dormit peu. Elle avait eu soin, avant de se coucher, d'étaler près de son lit, sur les deux chaises qui formaient à peu près l'unique ameublement de sa chambre, tous les achats de la journée.

De temps en temps, elle se levait sur son séant, rejetait les draps, et, malgré le froid fort vif, s'amusait à passer ses bas de soie, ou même remettait ses bottines, et se promenait à peine couverte, se penchant en avant ou renversant le corps en arrière pour juger de l'effet.

Son pied était adorablement petit, et les chaussures allaient à merveille.

Puis, sans songer aucunement aux frissons qui lui couraient sur les épaules, elle s'approchait de la glace, posait avec soin son chapeau, et se souriait dans la glace, se trouvant charmante.

Pour un peu, elle eût revêtu sa robe et passé la nuit, assise sur une chaise, à se contempler dans ses nouveaux atours.

Elle finissait pourtant par se recoucher, mais rien au monde n'eût pu la décider, même pendant son sommeil, à changer sa chemise toute garnie de broderies.

Couchée sur le dos, elle levait tour à tour, à la hauteur des yeux, chacun de ses bras, et s'extasiait sur l'élégance des festons et la finesse de la

dentelle à travers laquelle sa peau, légèrement moirée, prenait des aspects laiteux adorables.

Puis elle baissait la tête en renfonçant la poitrine pour mieux apercevoir le devant de la chemise.

L'étoffe, d'une finesse extrême, dessinait admirablement la gorge ferme et droite, et l'étroite faveur glissée dans les mailles de la guipure s'épanouissait toute rose au milieu des seins.

Louison était satisfaite, mais la coquetterie seule était de la partie ; elle ignorait jusqu'au sentiment de l'orgueil.

Ce ne fut que vers trois heures du matin qu'elle s'assoupit, et, à six heures, elle était debout. Varrou lui avait bien recommandé d'être habillée de très grand matin.

Il devait venir la prendre pour la conduire dans le monde.

Elle se disait bien, tout en s'apprêtant, que les agissements de son amant avaient quelque chose d'extraordinaire, depuis quelque temps surtout, et qu'il allait peut-être l'entraîner dans quelque machination plus ou moins avouable.

Varrou était sujet à caution, et, sans qu'il lui eût jamais rien confessé de sa manière de vivre, elle n'était pas si simple que de ne pas voir clair dans le jeu du drôle.

D'ailleurs, les derniers événements étaient bien faits pour lui mettre l'esprit en éveil.

L'avait-on assez rudoyée pour avoir laissé échapper l'enfant confiée à sa garde rue de la Verrerie ! Pourvu au moins que Varrou ne la fit pas complice de ses infamies ! Si elle était arrêtée, traînée en prison ? Louison sans la liberté, c'eût été l'oiseau sans le grand air !

A neuf heures, Varrou entra. Il avait l'air encore plus gai que la veille.

– Es-tu prête ? demanda-t-il en entrant.

– Toute prête, répondit Louison. Comment me trouves-tu ?

– Superbe ! Tu vas avoir un de ces succès !... Pourvu que les chiffons ne te tournent pas la tête et ne te rendent pas ingrate !

– Tu sais bien que je t'aime ! fit Louison avec une jolie moue.

– Parbleu ! il ferait beau voir que tu t'avisés d'en reluquer un autre !

Il l'entraîna dans l'escalier, et, dans la rue, la fit monter dans le fiacre qui l'avait amené.

La jeune fille n'en revenait pas. C'était la première fois de sa vie qu'elle roulait carrosse.

– Or, écoute bien ce que je vais te dire, petite, commença Varrou pendant que la voiture se dirigeait vers la rue de Sèvres. Comme je te l'ai déjà annoncé, c'est d'aujourd'hui que va commencer ta fortune, à condition, pourtant, que tu sois fine, adroite et docile.

– Je ferai mon possible, dit Louison en se serrant contre son amant.

– Jusqu'à présent, continua celui-ci, je ne t'ai demandé que de l'amour ; mais l'amour, ce n'est pas cela qui donne des pommes de terre frites à midi, un beafteack le soir, et le montant du loyer au bout du trimestre. Quand on a la mine que tu as, avec dix-huit ans pour la rendre plus appétissante, on ne s'enferme pas dans une mansarde d'un hôtel borgne de la rue Saint-Antoine.

– Vrai ! tu voudrais aussi me faire quitter ma chambre ? s'écria la jeune fille.

– Eh ! eh ! dit Varrou, cette perspective ne paraît pas trop te déplaire ! Eh bien, il y a des chances, de grandes chances, pour que ton vœu soit exaucé. Mais il faut d'abord me faire un serment.

– Tous les serments que tu voudras !

– Quelque haute destinée qui te soit réservée, jure-moi de m'obéir en toute circonstance et de me sacrifier sans hésiter l'être que tu chériras le plus.

– Te sacrifier quelqu'un ! C'est donc un autre amant qu'il va falloir prendre ? dit la jeune fille toute fâchée.

– Eh ! oui, un amant, mais pas tout de suite ! riposta Varrou un peu embarrassé. On ne se donne pas à la première entrevue dans un certain monde. Je vais te mener chez un nommé Frontignac, un jeune homme. Celui-là, je te défends de le regarder. Tu rencontreras chez lui son ami Lucien de Moranges. Retiens bien ce nom.

C'est un monsieur très riche, continua Varrou, ou du moins qui vit comme s'il l'était. Or, rien ne t'empêche d'être aimable avec lui ; si tu lui plais, et qu'il te le dise, écoute-le. S'il veut t'embrasser, résiste la première

fois ; apprivoise-toi la seconde, et, enfin, s'il te propose de te meubler un appartement, demande une chambre de deux cents francs au sixième, et il t'offrira un premier étage de trois mille francs.

– Mais alors, et toi ? dit la pauvre fille que la froide logique de Varrou effrayait.

Elle avait entrevu avec joie les facilités de la vie opulente, mais elle n'avait pas soupçonné un instant que ce changement d'existence dût la séparer de Varrou, le seul amour qu'elle eût encore éprouvé.

– Quant à moi, reprit Varrou, je resterai pour toi ce que j'étais auparavant, et je ne serai pas assez niais pour être jaloux d'un Lucien de Moranges !... As-tu bien compris, et est-ce convenu ?

Elle garda le silence.

– Allons, réponds donc !... s'écria Varrou.

– J'obéirai, soupira la pauvre fille.

Louison se rejeta dans le coin de la voiture et se prit à réfléchir.

En ce moment, elle avait complètement oublié les splendeurs de sa nouvelle toilette. Ce n'était pas que, chez elle, la morale fût froissée par la proposition que venait de lui faire Varrou : elle avait été trop abandonnée à elle-même, pendant toute son enfance, pour avoir la moindre idée de ce que ce pouvait être la morale.

Mais elle s'était attachée à cet homme, et elle s'apercevait que son affection n'était pas partagée par Varrou, puisqu'il la jetait si délibérément dans les bras d'un autre.

C'était une désillusion à ajouter à toutes les autres.

Elle sentait comme un déchirement se produire en elle ; un abîme s'était maintenant entr'ouvert entre elle et son amant.

Le fiacre s'arrêta ; on était arrivé rue de Sèvres. Un ecclésiastique se précipita vers la portière, se jeta dans la voiture et s'assit en face de Louison, après avoir donné au cocher l'adresse de la rue Taitbout.

– Quel est ce prêtre ? murmura Louison à l'oreille de Varrou.

Décidément c'était pour elle la journée aux stupéfactions et aux ébahissements.

Quant à Vauclin, ravi de l'effet qu'avait produit son déguisement sur la jeune fille qui l'avait pourtant vu tant de fois, il entama un sermon sur la

chasteté.

Varrou se tenait les côtes.

Louison était tout intriguée par les allures étranges de l'abbé, mais elle avait de bien autres préoccupations en tête que de chercher à le démasquer, et elle se sentait certes plus d'envie de pleurer que de rire. Ce ne fut qu'en descendant devant le domicile de Frontignac que Vauclin se fit reconnaître de la jeune fille.

– On va donc déjeuner ? s'écria Varrou en entrant chez le jeune homme, et en apercevant, dans la fameuse salle à manger, les apprêts d'un repas des plus appétissants. Comment tu n'as fait mettre que trois couverts ? Ajoutes-en bien vite un quatrième !

– Pour qui ? demanda Frontignac.

– C'est pour la petiotte, dit Varrou. Et, en même temps, il désignait Louison.

Frontignac introduisit les trois nouveaux venus dans le salon pour y pouvoir causer sans crainte loin des domestiques.

– Lucien et ma maîtresse dîneront avec nous, dit Frontignac.

– La petite Frisette ?... Fort bien ! s'exclama Varrou. Tu présenteras les deux femmes l'une à l'autre ; un quart d'heure après elles seront amies intimes. Frisette se chargera d'aboucher Louison avec Lucien, et vogue la galère ! Je parie un louis que ça ira tout seul !

– Et Lu sais, petite, ajouta-t-il en s'adressant à Louison, n'aie pas peur de l'écorcher, et de le gruger tant et plus, quand tu le tiendras, ton monsieur ! Tu as une famille à nourrir, ma belle !

Louison n'entendait plus rien de ce qui se disait autour d'elle.

Elle avait tout d'abord admiré l'ameublement et les tentures ; tout ce luxe était si nouveau pour elle ! Mais presque aussitôt le souvenir de l'aventure dans laquelle on l'entraînait était revenu à son esprit, et elle avait envisagé un peu plus froidement la situation.

Après tout, si son amant lui accordait une si grande liberté, c'était qu'il tenait bien peu à elle ! Elle ne voyait pas pourquoi elle lui resterait fidèle !

Elle ne devait plus considérer sa liaison avec cet homme que comme une espèce d'association dans laquelle Varrou, ayant mis les premiers fonds, partagerait avec elle les bénéfices.

L'affaire, au bout du compte, était acceptable, quitte à elle à tout rompre un jour si Varrou abusait trop de sa complaisance.

Quand les deux complices eurent quitté Frontignac, elle répondit fermement à Varrou qui lui demandait de renouveler sa promesse :

– C'est convenu, tu as ma parole, ainsi n'en parlons plus.

Presque aussitôt après le départ de Vauclin et de Varrou, Frisette arriva.

C'était une mignonne brune vive, accorte, avec de grands yeux noirs légèrement humides, ombragés de longs cils.

Elle était très bien prise dans sa petite taille et portait à ravir une délicieuse toilette vert tendre, le premier cadeau que lui avait fait Charlier, son nouvel amant.

Frontignac avait choisi Frisette non par inclination, mais parce qu'il lui fallait une maîtresse, à l'instar de tous les autres jeunes gens du monde dans lequel il s'apprêtait à vivre. Il l'avait rencontrée dans un skating et avait patiné toute une après-dîner avec elle ; un souper dans un cabinet particulier de la Maison d'Or avait fait le reste. Ils en étaient encore à la lune de miel, et naturellement ce n'étaient que baisers, protestations d'amour et serrements de mains, qui n'étaient sans doute sincères ni d'un côté ni de l'autre.

Du premier coup d'œil, Frisette vit en Louison une personne qui devait avoir quelque influence dans la maison, et, à la façon dont la lui avait présentée Frontignac, elle jugea qu'il n'y avait pas lieu de faire étalage de jalousie. Elle tendit tout de suite ses deux mains à la nouvelle venue et lui adressa son plus aimable sourire. Puis Frontignac se retira pour veiller aux derniers apprêts du déjeuner, et les deux femmes se mirent à bavarder.

Il y avait un chapitre sur lequel l'une et l'autre devaient s'entendre : c'était celui de la toilette et des chiffons. Frisette ne manqua pas de l'aborder. En quelques minutes, elle se fut rendu compte que, sur ce sujet, Louison ne pouvait lui tenir tête : aussi l'esbrouffa-t-elle, comme elle disait dans son langage imagé, mais sans méchanceté, tout simplement par un sentiment de petite vanité naturel à toutes les femmes. Avec ce flair particulier aux filles, elle avait deviné la raison qui avait fait inviter Louison au déjeuner. Elle avait du reste appris par son amant que Lucien était en plein interrègne de maîtresse ; il n'en fallut pas davantage pour la mettre sur

la voie, et Louison ne pouvait avoir d'autre mission que de combler ce vide dans la vie du jeune de Moranges.

Aussi Frisette fit-elle hautement l'éloge de Lucien.

– Mais il est bien en retard ! dit-elle tout à coup en se levant. Sûrement, il ne soupçonne pas qu'il va rencontrer ici une personne aussi charmante que vous !

– Oh ! madame ! fit Louison qui ne voulait pas être en reste de politesse, regardez-vous dans la glace !

– Désirez-vous visiter l'appartement ? demanda Frisette.

– C'est inutile ! dit Lucien en ouvrant la porte du salon, et en tendant la main à la maîtresse de son ami.

Puis, il s'inclina devant Louison.

Frontignac suivait de Moranges à quelques pas.

– Passons dans la salle à manger, dit-il, et si le rôti est encore mangeable, ce ne sera pas de la faute de ce paresseux-là ! Gageons qu'il ne fait que sortir du lit !

Lucien en convint. En même temps, il offrait son bras à Louison.

– Elle est charmante, murmura-t-il à l'oreille de Frontignac, en passant à côté de lui.

Le déjeuner fut gai et cordial ; Lucien avait une verve endiablée. A tous propos, il faisait éclater de rire mademoiselle Louison et il parlait, avec une mélancolie si parfaitement jouée, de son veuvage actuel, que Frisette pleurait.

D'ailleurs, il se conduisait avec Louison en soupirant discret, se contentant, tout d'abord, d'adresser à la jeune fille ses œillades les plus tendres, et feignant le plus grand embarras lorsque Frisette, dans des moments d'expansion, jetait ses bras amoureux autour du cou de son amant.

– C'est gênant, répétait-il à chaque instant, je vous jure que c'est très gênant pour les spectateurs !

Frisette avait beau presser sous la table le pied de Louison, -en lui désignant Lucien du regard, et l'engageant par signes à répondre à ses avances, Louison se contentait de sourire, et se tenait sur la réserve.

On passa dans le salon pour prendre le café.

– Fumes-tu, Louison ? demanda Frisette à son amie.

– Certainement, répondit la jeune fille ; j’accepterai volontiers une cigarette.

Lucien lui en présenta une.

– Permettez-moi de vous l’allumer ? dit-il d’une voix presque suppliante.

– Volontiers ! répondit Louison.

Et elle arracha la cigarette que le jeune homme avait à la bouche.

– Vous êtes adorable, dit Lucien ; pourquoi ne vous laisseriez-vous pas adorer ?

Louison ne répondit pas au coup droit que lui portait de Moranges.

Sa nature de femme lui faisait comprendre qu’il était plus habile de laisser tourner la position que de permettre qu’elle fût enlevée de front.

– Vous m’avez offert un présent tout à l’heure, et je ne vous connais pas assez pour vous rien devoir.

Elle prit une cigarette dans la boîte, l’alluma, et la tendit au jeune homme du bout des lèvres.

– Quel malheur que je ne sois pas une cigarette ! dit comiquement Lucien en la cueillant à son tour sur la bouche rosée de la jeune fille.

La glace était rompue, et comme, des deux parts, on ne demandait qu’à aller de l’avant, il était clair qu’on n’en resterait pas là.

Frontignac déclara qu’il sortait avec Frisette, prétextant avoir quelques achats à faire pour sa maîtresse.

Il invita Lucien et Louison à les accompagner. Lucien répondit qu’il préférerait rester au coin du feu... Louison se dévoua à lui tenir compagnie ; c’eût été si peu charitable de le laisser tout seul !

Sitôt que Henri et Frisette furent partis, Lucien se sentit plus à l’aise. Il n’aimait pas à se donner en spectacle, surtout quand il faisait la cour à une femme ; on est si ridicule alors pour les désintéressés !

Louison s’était renversée dans son fauteuil, lançant la fumée par petites bouffées.

Lucien prit un tabouret et vint s’asseoir aux pieds de la jeune femme.

– Donnez- moi votre main gauche, dit-il à Louison.

– La voilà ; qu’en voulez-vous faire ?

Lucien appuya ardemment ses lèvres sur les doigts de Louison.

– Est-ce là tout ? Savez-vous que vous êtes très entreprenant, monsieur, et je commence à croire que je ne suis pas en sûreté avec vous... Si je m'en allais ?...

En prononçant ces dernières paroles, elle s'enfonça plus profondément dans son fauteuil.

Lucien sourit ; il ne détestait pas ces brusqueries féminines.

– Oh ! non, ce n'est pas là tout ce que j'avais à vous dire, et je vais lire dans cette adorable menotte ! Désirez-vous savoir votre destin ?

– Oh ! mais, tout de suite !

– En ce cas, ouvrez votre main. Oh ! oh ! les jolies petites lignes roses ! A merveille ! à merveille !

– Quoi donc ? dites vite !

– Vous allez être aimée par un jeune homme brun, de vingt-cinq ans environ, qui ne demande qu'à vivre à vos pieds et à être l'esclave de vos fantaisies.

– C'est surprenant ! Donnez-moi donc votre main à votre tour.

Lucien tendit sa main.

– Remarquez bien, dit Louison, que ma tenue est irréprochable, et que je ne me permets pas sur votre main les licences que vous vous êtes permises sur la mienne.

– Vous avez tort !

– Mais vous allez voir, en revanche, que je suis, moi aussi, une prodigieuse sorcière !

Elle écarta les doigts de Lucien, et feignit de regarder la paume de sa main avec la plus grande attention.

– Oh ! oh ! s'écria-t-elle, imitant la voix du jeune homme, c'est merveilleux, tout à fait merveilleux ! Vous allez être aimé par une jeune personne blonde de dix-huit ans environ, qui n'exigera pas que vous soyez son esclave, et qui n'aura jamais de fantaisies !

Pour le coup, il n'y avait plus à reculer.

– Je vous aime ! je vous adore ! cria Lucien en se jetant cette fois sur les deux mains de la jeune fille, et les couvrant tour à tour de baisers.

Mais, dites-moi d'où vous venez, qui vous êtes, et comment il se fait qu'un être aussi charmant que vous se trouve abandonné ? Frontignac ne

m'a que bien peu parlé de vous, et je voudrais tant savoir tout ce qui vous concerne ?

A ce flot de questions, Louison parut un peu embarrassée. Qu'allait-elle raconter de son passé au jeune homme ? La vérité ? Ce n'était pas possible, puisqu'elle était au pouvoir de Varrou, qui lui avait fait promettre de ne pas le trahir.

Lucien devint de plus en plus pressant.

– Vous le désirez... absolument ? demanda-t-elle.

– Je vous en supplie !

– Soit ! mais ce ne sera pas gai, ni pour vous, ni pour moi !

Louison se recueillit quelques instants, puis elle lui raconta qu'elle était orpheline depuis l'âge de trois ans ; elle avait été recueillie par une famille de bourgeois assez aisés, dont ses parents avaient été les fermiers aux environs de Paris.

Cette famille, elle ne voulait pas la nommer et ne la nommerait jamais, attendu que si elle lui avait dû son pain autrefois, elle lui devait, en revanche, de n'avoir plus la seule richesse de la jeune fille pauvre, l'innocence !

– Que voulez-vous dire ? interrogea Lucien ?

– Il faut donc tout vous avouer ! balbutia Louison.

– Oui !

Elle continua son histoire. Elle avait été, dit-elle, séduite par le fils des gens qui l'avaient recueillie, après avoir été abusée par une promesse de mariage.

Le jour où les parents du jeune homme avaient appris cette liaison, ils l'avaient sans pitié renvoyée.

Depuis, elle n'avait pas revu son amant ; elle avait même appris qu'il s'était facilement consolé dans les bras d'autres femmes, et qu'il ne pensait plus à elle.

Alors, elle s'était mise à travailler, ayant trouvé quelques bonnes gens qui s'étaient intéressés à elle.

Mais quelle triste existence elle menait depuis un an !

Elle avait fait, par Frisette, la connaissance de M. de Frontignac, et voilà comment Lucien l'avait rencontrée chez son ami.

Lucien ne se possédait plus de joie. Le roman inventé par Louison n'avait fait qu'exciter davantage son amour, en en rehaussant l'objet.

Il avait bien deviné les qualités de cette charmante enfant, et le hasard le dotait enfin de la maîtresse qu'il avait toujours rêvée !

– Eh bien ! vous oublierez tous ces vilains souvenirs, et c'est moi qui me fais fort de les effacer de votre mémoire, ma jolie Louison, lui dit-il. Pour cela vous n'avez qu'à m'aimer un peu, et vous verrez si je ne tiens pas parole.

– Réfléchissez, mon ami, hasarda Louison.

– Mais c'est tout réfléchi ! Et d'abord, pour rompre plus radicalement avec tout ce passé, vous ne retournerez pas auprès des gens, que vous dites s'être intéressés à vous ; vous vous contenterez de leur écrire ; ils sauront ainsi qu'ils n'ont pas à se préoccuper de votre disparition. Quant à moi, je vous garde, et bien fin celui qui viendra vous arracher à mon affection !

– Mais où voulez-vous me conduire ?

– Oh ! pas chez moi ! J'entends que vous conserviez votre indépendance.

A ce moment Frisette et son amant rentrèrent.

Lucien avait attiré Louison contre sa poitrine, et la tenait étroitement serrée contre lui.

– Je t'aime ! murmura-t-il en lui baisant les cheveux.

– A merveille ! cria Frontignac ; à quand la noce ?

– A demain, et pour toute la vie !

Il fut convenu que Louison irait pendant quelques jours loger chez Frisette, en attendant que Frontignac lui eût préparé un nid.

– Surtout qu'il soit bien petit et bien simple, ce nid ! dit Louison en se séparant de son nouvel ami.

Lucien courut, comme toujours, chez le tapissier de la famille, et souscrivit tous les billets que celui-ci exigea.

Le tapissier indiqua un appartement qu'il savait être libre rue Richer.

Le soir même, on y installa les ouvriers.

Deux jours après, Lucien alla prendre Louison chez Frisette, l'emmena dîner au café Anglais avec Frontignac et sa maîtresse, et, de là, les quatre jeunes gens se dirigèrent vers la rue Richer.

L'appartement, situé au premier au-dessus de l'entresol, était assez bas pour qu'on n'eût pas beaucoup à monter, et assez haut pour que le bruit des voitures ne fût pas gênant.

1

– Comment, c'est ici ! dit Louison qui s'attendait à gravir au moins quatre étages de plus.

– C'est ici !

Lucien sonna. Une femme de chambre, destinée au service de Louison, vint ouvrir.

– Oh ! que c'est beau !

Louison n'en put pas dire davantage. Et, vraiment, le tapissier avait fait merveille.

On visita tout. Ce n'étaient à chaque instant que surprises et qu'exclamations.

– Ah ! ce n'est pas bien ! Je n'avais demandé qu'un petit nid, un tout petit nid ! murmura enfin Louison, retrouvant l'usage de la parole.

– J'ai voulu que le nid fût digne de la tourterelle ! répondit Lucien en l'embrassant.

Deux heures plus tard, Frontignac et Frisette étaient partis depuis longtemps ; la femme de chambre s'était retirée après avoir aidé madame à revêtir sa toilette de nuit. et la lampe d'albâtre ne jetait sur toute la chambre à coucher qu'une vague lueur qui confondait tous les objets.

– M'aimes-tu ? demanda Lucien.

– Je t'adore ! répondit Louison en jetant ses deux bras autour du cou du jeune homme.

VIII

LE DOIGT COUPÉ

– Enfin, l’on te voit donc, et tu n’es pas mort, vilain enfant ! dit un matin madame de Moranges à son fils, en le voyant entrer.

Il y avait bien près de huit jours que Lucien n’avait point paru chez sa mère.

– Comment veux-tu que l’on t’aime ? Tues toujours absent !

Pour toute réponse, le jeune homme déposa sur les joues de sa mère deux gros baisers, deux baisers de fils, qui voulaient dire :

– Allons, ne te fâche pas, puisqu’on t’embrasse !

Madame de Moranges avait pourtant préparé un bien beau discours et des arguments irrésistibles, qui devaient démontrer à Lucien que sa conduite était impardonnable. Mais comment lutter contre les armes qu’employait le jeune homme ? Il frappait droit au cœur. Malheureusement, Clotilde arriva à la rescousse.

– Ah ! te voilà, toi ! dit-elle avec un ton de reproche.

Lucien voulut user avec la sœur du moyen qui avait si bien réussi avec la mère ; mais la jeune fille avait plus de force de caractère, et, bien que désirant tout autant que madame de Moranges accepter la paix que Lucien offrait de signer sur ses joues, elle se recula et eut le courage de résister.

– Tout d’abord, dit-elle, maman t’a-t-elle fait sa scène ?

Madame de Moranges baissa la tête.

– Eh bien, moi, je vais te faire la mienne !

– Tu veux donc que je me sauve, petite sœur ? dit Lucien en amenant de force sa sœur à composition.

Il fallut transiger des deux parts.

Du côté des femmes, on consentit à faire grâce de l’algarade, mais à la condition expresse que pareille absence ne se reproduirait plus, sinon Lucien s’exposerait aux orages les plus terribles qui aient éclaté sur la tête d’un humain !

Jamais peut-être depuis qu’il vivait hors de la maison maternelle, Lucien n’était resté aussi longtemps sans y paraître.

C’est qu’aussi il était en pleine lune de miel, en plein début d’amour, et de quel amour !

Louison était si jolie et si affectueuse !

Elle avait tant d’attentions, tant de délicatesses !

Elle se laissait si bien gâter, câliner, adorer par le jeune homme, lui faisant de petites moues impayables pour le gronder de ses prodigalités, et le sommer de ne plus lui offrir de cadeaux aussi coûteux !

Et quel bon temps ils passaient tous deux en tête-à-tête, dans l'appartement de la rue Richer, oubliant les heures dans d'interminables causeries, interrompant une phrase par un éclat de rire, une histoire par un baiser ou un long serrement de main !

Parfois, donnant congé à leur cuisinière, ils allaient au restaurant s'enfermer dans quelque cabinet particulier, et là, assis tout près l'un de l'autre, sur le divan, ils songeaient beaucoup plus à se dire qu'ils s'aimaient qu'à déguster les plats choisis qu'ils avaient commandés.

Ou bien encore ils passaient leur soirée dans quelque théâtre d'opérette, où, enfouis dans l'ombre d'une baignoire et étroitement enlacés, ils s'imaginaient, ne voyant rien de la salle, que le spectacle ne se jouait que pour eux seuls 1

Ah ! la bonne vie !

Et comment Lucien n'aurait-il pas négligé un peu la famille pour le paradis habité par la charmante fille d'Ève, ayant nom Louison ?

Afin de couper court aux questions de sa sœur, qui voulait absolument savoir ce qu'il avait pu faire pendant un temps aussi long, il raconta qu'il avait dû, pour obliger un ami, se rendre en Suisse ; le voyage s'était prolongé beaucoup plus qu'il ne l'avait prévu.

Clotilde se retira à moitié satisfaite de cette explication. Heureusement pour Lucien, l'heure d'étudier son piano avait sonné pour la petite curieuse.

Quand madame de Moranges fut seule avec son fils :

– Maintenant, lui dit-elle, un conseil !

– Lequel ? demanda Lucien.

– Ne te lie pas, comme tu fais, avec le premier venu.

– Le premier venu ?

– Oui, crois-moi, le monde est plein d'intrigants qui s'attachent aux jeunes gens faibles, les flattent dans leurs vices, et, grâce à leurs flagorneries, deviennent bientôt les amis les plus intimes. Je te le répète, tiens-toi sur tes gardes ; observe-toi : c'est une recommandation qu'on peut t'adresser, plus qu'à qui que ce soit.

– Et quel est celui-ci que vise cette diatribe contre le siècle ?

– Mon Dieu ! je ne fais pas de personnalité ; mais, entre nous, conviens que tu comptes parmi tes amis plus d'un jeune homme dont tu ne connais même pas la famille ?

– Est-ce à propos de Frontignac, par hasard, que vous me sermonnez ainsi ?

– Pourquoi pas ? Sais-tu qui il est, d'où il vient, quelle est sa position ? Et as-tu bien réfléchi à la gravité qu'il y avait à me présenter un jeune homme que tu as rencontré dans quelque restaurant de nuit ?

– – Chère maman, je vous ai écoutée religieusement ; en deux mots maintenant permettez-moi de vous répondre. Frontignac est, croyez-moi, d'une excellente famille. De plus, il doit posséder une fort jolie fortune ; j'en ai des preuves. Enfin, il est des environs de Toulouse, où son père lui a laissé le domaine dit de Frontignac, domaine sur lequel il a vécu jusqu'à présent sous la tutelle d'un vieux parrain. J'ajouterai que mon ami, – car je tiens à lui conserver ce titre, – a deux oncles à Paris, tous deux du côté maternel : l'un, ancien notaire de province, a droit à tous les respects, et l'autre, comme abbé, ne mérite pas moins la considération générale.

– Il a un oncle abbé ? interrompit madame de Moranges.

– Tout ce qu'il y a de plus abbé, paraît-il ! Voilà qui va, je gage, vous réconcilier avec le neveu ; d'autant que FronLignac m'a déjà plusieurs fois parlé de vous présenter le vénérable ecclésiastique en question.

– Oh ! mais, très volontiers ! dit madame de Moranges.

– Je savais bien que vous reviendriez sur le compte de ce pauvre FronLignac, qui est bien le garçon le plus distingué, le mieux élevé et le plus charmant que je connaisse.

Lucien prit congé de sa mère en promettant de venir dîner le soir.

– Et tu amèneras les oncles ainsi que le neveu, c'est bien entendu ?

– Je préviendrai Henri.

Lucien passa en effet chez Frontignac ; celui-ci s'apprêtait à sortir.

– Nous t'attendons ce soir rue du Bac, lui dit-il ; ma mère t'invite, et elle te prie d'amener tes oncles qu'elle se fera un grand plaisir de recevoir.

– C'est qu'ils vivent très retirés, fit observer le baron.

– Tu sais bien, reprit Lucien, que ma mère est la simplicité même, et les estimables parents seront bientôt à l’aise avec elle.

– Encore un mot, dit Frontignac. Leur long éloignement du monde fera sans doute qu’ils paraîtront un peu sans gêne à ta mère.

– Bagatelle que cela ! Je te quitte. Louison est seule, et le temps me semble si long, loin d’elle !. Ah ! mon cher, jamais tu ne sauras le service que tu m’as rendu en me faisant connaître cette adorable fille : c’est la perle des maîtresses !

– Tant mieux ! tant mieux !

Les deux amis se serrèrent la main, et Lucien courut rue Richer.

Frontignac resta quelque temps à réfléchir avant de se décider à communiquer à ses deux complices l’invitation qui leur était faite par madame de Moranges. Mais par quel moyen se dérober ? Comment s’arracher à la surveillance et à la convoitise de ces deux misérables qui venaient chaque matin, à heure fixe, le presser d’arrêter le jour où il les conduirait dans le monde ?

– Bast ! pensa-t-il, le vin est tiré, comme dit Vauclin, il faut le boire !

Il prit son chapeau, sauta dans une voiture et se fit mener rue de Sèvres.

Les deux faux oncles étaient étendus dans deux énormes fauteuils, et fumaient paisiblement.

– Qu’est-ce qu’il y a ? on est à nos trousses ? demanda Vauclin comme se réveillant d’un profond sommeil.

– Sauve qui peut ! dit Varrou en jetant son cigare, et se dirigeant vers la porte.

– Mais non ! mais non ! dit Frontignac ne pouvant retenir un sourire ; ce n’est que moi !

– Ah ! mais aussi tu es entré si brusquement !... dit Varrou. Et il alla ramasser son cigare, qui brûlait encore.

– Bien au contraire, continua Frontignac, je venais vous apporter une nouvelle qui va vous combler d’aise. Vous êtes invités chez madame de Moranges, ce soir même.

Les deux acolytes, qui s’étaient renfoncés dans leurs sièges respectifs, se levèrent d’un seul bond, dans un même élan, et attaquèrent un pas de fantaisie.

Jamais quadrille plus échevelé, jamais cavalier seul plus vertigineux ne fut dansé à Bullier ou à l'Elysée-Montmartre. Vauclin relevait sa soutane jusqu'à micuisse, imitant les gestes, les déhanchements de reins, les balancements de tête des habitués de Mabilles, tandis que Varrou, qui lui faisait vis-à-vis, exécutait lourdement la roue sur le plancher.

Il ne fallut rien moins que trois observations de Frontignac pour mettre trêve à ces folies.

– Eh bien, dit-il enfin, mes compliments sur votre agilité ! Mais si vous faites ainsi votre entrée dans le salon de madame de Moranges, vous serez cotés du premier coup.

– Fixe ! cria Varrou.

Les deux danseurs s'arrêtèrent en même temps, et restèrent pendant quelques instants debout l'un devant l'autre, droits, les coudes et les mains au corps, dans l'attitude militaire.

– Je viendrai vous prendre à six heures, poursuivit Frontignac ; je n'ai pas besoin de vous recommander la prudence du serpent : vous savez aussi bien que moi où peut nous conduire une parole imprudente.

– Imbécile ! dit Vauclin. Il nous considère toujours comme des abrutis !

– Nous t'en remontrerons encore, mon gaillard ! ajouta Varrou.

– Et maintenant, je vais travailler, dit Frontignac.

Il allait au cercle, c'était là son travail ; et le fait est que pour celui qui joue gros jeu, dans l'espérance de gagner, il n'y a peut-être pas de travail d'esprit, de tension plus énervante que celle qu'on éprouve autour d'une table de baccarat.

– Nous aussi, à l'ouvrage ! dit Varrou, sitôt que Frontignac fut sorti ; et, surtout, sauvons bien les apparences !

Ils s'assirent chacun devant une glace pour faire leur tête, comme ils disaient, employant l'argot familier aux gens de théâtre.

A cinq heures, ils étaient prêts tous deux, tous deux admirablement grimés, impatients d'être introduits dans le salon de la rue du Bac.

Frontignac arriva bientôt.

– Ah ! te voilà ! dit Vauclin. Eh bien, je te jure que si elle me met sur le terrain de la religion, ta bonne femme, je lui parlerai du bon Dieu comme pas un curé de village !

– Et moi, pour peu qu'elle me demande des conseils sur la propriété ou sur les donations entre-vifs, je suis son homme !

– Et combien as-tu gagné ? interrogea Vauclin.

– Trente-cinq louis, répondit Frontignac.

– Alors, remets-nous-en cinq à chacun, que nous n'ayons pas l'air de parents pauvres !

Frontignac donna ce qu'on lui demandait.

Un quart d'heure après, le domestique de madame de Moranges, ouvrant toute grande la porte du salon, annonçait :

– M. l'abbé Vauclin, M. Varrou, et M. de Frontignac !

Lucien venait d'arriver ; il présenta le prêtre et le notaire à sa mère et à M. Jacquemot, qui ne manquait pas un seul des jeudis de sa belle-sœur.

Madame de Moranges retint l'abbé auprès d'elle.

Quant à Varrou, Lucien l'avait laissé entre les mains de M. Jacquemot, qui, flairant en lui un homme d'affaires, se mit à lui parler du cours des valeurs.

Varrou ne pouvait souhaiter un meilleur sujet de conversation.

Il avait toujours pris l'habitude de consulter, dans les journaux qui lui tombaient sous la main, le cours de la Bourse.

Ce n'était pas qu'il eût jamais eu à lui la moindre valeur ; mais il s'était fait ce raisonnement, que les hasards de sa vie aventureuse pouvaient le mettre en présence d'un coffre-fort rempli de titres, et qu'alors il serait bien aise de connaître les cotes pour ne voler que les actions faciles à négocier.

Aussi fut-il brillant dans sa conversation avec M. Jacquemot, auquel il conseilla des placements très avantageux.

Les deux jeunes gens causaient familièrement dans un coin du salon.

Quant à Clotilde, elle travaillait à sa broderie, près de la table, jetant tour à tour les yeux sur l'abbé, qu'elle trouvait étrange, et sur Frontignac, qui lui semblait charmant.

– Madame est servie ! annonça le valet de chambre.

On passa dans la salle à manger. Le dîner fut très cordial.

Varrou réussit à amener la conversation sur la propriété et les donations entre-vifs, le sujet qu'il avait repassé avant de venir ; et il rencontra en M.

Jacquemot, qui avait jadis étudié le droit, un interlocuteur tout, prêt à lui répondre.

Quant à Vauclin, placé entre madame de Moranges et sa fille, il s'ingénia à faire assaut de galanterie envers la mère et la fille, et amusa beaucoup celle-ci en lui prédisant qu'elle aurait un jour beaucoup d'enfants, dont il demandait à être le directeur.

Il est vrai que plus d'une fois l'abbé, s'oubliant, eut des velléités de fourrer dans sa poche les couverts à portée de sa main, à la grande hilarité de Clotilde, qui prenait pour un tic cette manie de jouer avec l'argenterie.

Elle était assise à côté de Frontignac, et le jeune homme, quoique très préoccupé de la tenue de ses deux oncles, faisait des efforts prodigieux pour paraître gai. Il la servait avec empressement et la priait de lui raconter des histoires de son couvent, si bien que l'abbé avait été laissé complètement à madame de Moranges, aux petits soins pour lui.

– Q'avez-vous au doigt pour y porter toujours un gant ? demanda tout à coup la jeune fille à Frontignac.

Ces derniers mots furent entendus de M. Jacquemot, qui leva la tête et fixa immédiatement ses yeux brillants sur la main droite de Frontignac. C'était bien le second doigt qui était caché sous la peau du gant, mais on ne pouvait se rendre compte exactement de la blessure, adroitement dissimulée.

– Singulière coïncidence ! pensa M. Jacquemot.

Quant à Frontignac il ne répondit rien. Clotilde lui avait poussé le bras aussitôt après sa question, et lui avait dit à voix basse

– J'ai commis une sottise ; ne répondez pas à ma question, pour ne pas rappeler à mon oncle des sous venirs trop pénibles !

– Ah ! le drame ?...

– Justement !... vous savez donc ? Lucien vous aura raconté ?...

– Tout !... Mais alors je vais être compromis, moi ! ajouta-t-il en essayant de sourire.

– Oh ! la vilaine plaisanterie ! dit Clotilde en faisant la moue.

Tout le monde était visiblement gêné ; la conversation tombait. Ce fut Vauclin qui sauva la situation.

On venait d'apporter une superbe dinde que madame de Moranges découpait. Elle avait même détaché ce qu'on appelle vulgairement le bonnet d'évêque, autrement dit, le croupion de la bête.

– Ah ! voilà un bonnet que je ne porterai jamais ! dit l'abbé.

– Vous aimeriez mieux le chapeau rouge... Je le comprends de reste ! riposta madame de Moranges.

L'élan était donné ; la conversation reprit de plus belle.

En sortant de table, Lucien voulut emmener Frontignac ; mais celui-ci résista.

Il n'était pas convenable, disait-il, de disparaître ainsi, aussitôt après le repas ; madame de Moranges se montrait trop aimable envers lui et envers sa famille pour qu'il la payât d'un procédé aussi peu convenable.

Outre qu'il n'était pas extraordinairement tenté de passer sa soirée en compagnie de Frisette, qui lui était fort indifférente, Frontignac avait un immense intérêt à surveiller ses deux oncles : ceux-ci avaient été très convenables pendant le dîner, mais pouvaient bien commettre quelque bévue avant la fin de la soirée.

Et puis, il ne s'expliquait pas pourquoi cette jeune fille, sa voisine de table, avait produit sur lui un si singulier effet ; vraiment, il aurait eu de la peine à s'en séparer tout de suite, et il tenait à pouvoir s'entretenir encore avec elle le plus longtemps possible. Lucien partit donc seul, prétextant une affaire urgente.

– Vous devriez bien sermonner mon frère ! dit Clotilde à Frontignac sitôt que Lucien eut quitté le salon ; ses longues absences causent beaucoup de peine à ma mère.

– Je ferai de mon mieux, mademoiselle.

– Vous avez déjà mérité un bon point, car tout à l'heure vous lui avez refusé de le suivre.

– Vraiment, vous vous êtes aperçue ?...

– Je n'en ai pas l'air, mais je vois tout, monsieur.

A ce moment, M. Jacquemot s'approcha de Frontignac.

Le sort venait de faire asseoir à une table de whist madame de Moranges, Varrou et Vauclin. Par bonheur Varrou connaissait le jeu, mais son acolyte

n'en savait pas le premier mot ; c'est tout au plus s'il s'entendait à jouer le grabuge ou le chien vert.

– N'importe ! dit madame de Moranges, nous ferons un tour à découvert.

Elle ne doutait pas de l'intelligence de l'abbé, et elle avait raison. Vauclin comprit en quelques minutes la marche du jeu.

– Je vous laisse avec mon oncle, et je vais préparer le thé, dit Clotilde à Frontignac, qu'elle ne se souciait pas d'entretenir en tiers avec M. Jacquemot.

– A condition que vous ne serez pas longtemps absente ! riposta le jeune homme.

– Je vous le promets !

Elle sortit en souriant.

– Il y a longtemps, demanda M. Jacquemot à Charlier, que vous souffrez de votre doigt ?

– Ah ! ah ! nous y voilà ! pensa le jeune homme ; tenons-nous bien.

Puis il ajouta, tout haut :

– Je n'en souffre pas ; mais comme une cicatrice n'est jamais agréable à voir, je porte toujours une peau de gant.

– Que vous est-il donc arrivé ?

– La chose du monde la plus ordinaire : un simple panaris mal soigné, et qui a nécessité l'amputation de la phalange.

– De la phalange !... murmura M. Jacquemot. Et c'est à Paris que cet accident a eu lieu ?

– Non, monsieur, à Toulouse, quand j'étais au collège ; je n'étais même jamais encore venu à Paris. Demandez à mon oncle Vauclin ! J'étais un assez fier crétin ! Pas vrai, mon oncle ?

– Un cancre remarquable, dit l'abbé sans tourner la tête.

Puis il ajouta, suivant toujours son jeu :

– Je coupe, et je joue cœur !

– Eh non, c'est impossible ! se dit Jacquemot. Le nom, la famille, le pays. tout s'oppose à ce que je puisse le soupçonner ! Ma parole, je vois maintenant des assassins dans les plus honnêtes gens du monde !

– Madame et messieurs, le thé est servi ! cria Clotilde.

– Eh bien, malgré tout, j'en aurai le cœur net ! se dit M. Jacquemot.

Chacun s'assit autour de la table pour prendre le thé.

En sortant à minuit de chez madame de Moranges, Frontignac n'eut rien de plus pressé que de raconter à Varrou et à Vauclin l'entretien qu'il venait d'avoir avec M. Jacquemot.

– Que devons-nous faire ? demanda-L-il à ses deux complices, en terminant son récit.

– Rien pour le moment, répondit l'abbé après un moment de réflexion.

– C'est aussi mon avis, reprit le baron. M. Jacquemot, en constatant le soin avec lequel je dissimule ma blessure, a d'abord conçu quelques soupçons, que les explications que je lui ai fournies ont, du reste, bientôt dissipés. A l'heure qu'il est, il doit me considérer comme un parfait honnête homme.

– Oui, mais, demain matin, fit Vauclin, il sera persuadé que tu es le coquin si avidement recherché par lui. Que veux-tu ? La nuit porte conseil. En dépit de lui, ton doigt coupé l'intrigue, et il mettra toute la sûreté aux aguets pour éclaircir ses doutes à ton égard.

Le plus sage, mon fils, est d'attendre la police, de pied ferme. Je prouverai aux argousins, avec pièces à l'appui, que tu es le baron de Frontignac, le seul, l'incomparable, l'authentique. Rentre donc chez toi, la conscience tranquille ; tu n'as rien à craindre. A demain !

Vauclin et Varrou prirent congé de Frontignac et regagnèrent leur domicile.

Ce qu'avait prévu l'abbé arriva en effet.

M. Jacquemot, le lendemain matin, aussitôt après son déjeuner, se rendit auprès du chef de cabinet du préfet et en obtint la promesse formelle que Frontignac serait soumis à une active surveillance.

– Pourquoi ne le feriez-vous pas tout d'abord interroger ? objecta M. Jacquemot.

– J'y pensais, répondit le chef de cabinet ; c'est le plus sûr. S'il est innocent, il lui sera facile de se justifier, et nous le laisserons tranquille, dès que nous saurons à quoi nous en tenir sur lui. J'aurai surtout soin d'agir avec circonspection, pour éviter le scandale.

Jacquemot s'en alla, très satisfait, après avoir remercié le chef de cabinet de son zèle à l'obliger.

A la même heure, Vauclin se présentait chez Charlier, et, à peine introduit, déposait sur une table un rouleau de papiers qu'il tenait à la main.

– Voici, dit-il à Charlier en s'asseyant près de lui, et dépliant les papiers, tout ton état civil. Ceci est ton acte de naissance, et voilà ton contrat de mariage.

– Ah ! la peste soit de moi ! s'écria en riant Charlier. Je suis donc époux et sans doute papa ?

– Rassure-toi, reprit l'abbé, tu es veuf et sans enfants. Maintenant, daigne jeter les yeux sur ces parchemins ! C'est ta généalogie. Tu descends des croisés pour tout de bon. Tes titres de noblesse sont indiscutables.

– Je préférerais des titres de rente ! dit en plaisantant le jeune homme.

– Ils viendront plus tard ; pour le moment, ils te seraient moins utiles que ceux que tu as tort de mépriser. Si tu n'étais pas Frontignac, tu serais Charlier, et, dans ce dernier cas, on te couperait le cou très probablement.

– Où t'es-tu procuré ces paperasses ?

– Comme j'ai déjà eu l'honneur de te le dire, dans un naufrage. Il y a longtemps de cela, et j'étais bien jeune alors, mais pas assez pourtant pour ne pas songer déjà à l'avenir, et ne pas me précautionner contre les risques et périls de cette vie.

J'avais donc treize ans, et j'étais mousse à bord d'un bâtiment de commerce, le *Franklin*.

Le ciel était d'une pureté.

– Angélique !...

– Va pour angélique ; la mer était unie et calme comme la surface d'un lac.

– Par grâce, monsieur l'abbé, pas de descriptions poétiques !

– Si tu voulais ne pas m'interrompre !...

Je continue. Notre pilote, en contemplant ce ciel étoilé et cet océan pacifique – sans calembour – se dit sans doute qu'il serait absurde à lui de ne pas faire un somme par un temps aussi rassurant, et, plein de sécurité, il s'endormit. pour ne plus se réveiller.

En effet, quelques instants plus tard, notre vaisseau se heurtait contre un énorme rocher à fleur d'eau et sombrait, proue en avant, sans crier gare.

Passagers et matelots, qui prenaient le frais sur le pont, furent précipités dans l'abîme. Par un heureux hasard, je me trouvais, à ce moment critique, sur le gaillard d'arrière. En un rien de temps, je décroche une chaloupe, je me jette dedans, et vogue la galère ! J'étais sauvé !

Je me préparais à faire force de rames pour gagner la terre fort peu distante, lorsqu'un malheureux passe la tête hors de l'eau et tend vers moi une main suppliante. Je me dirige vers lui, et, le saisissant par les cheveux, je l'attire dans l'embarcation, où il s'évanouit. En appliquant mon oreille sur son cœur, pour m'assurer si mon homme vivait encore, je constate dans la poche de son paletot la présence d'un portefeuille qui semblait bien garni. Je fouille, sans penser à mal, le nageur que j'avais arraché à un trépas certain, et qu'est-ce que je découvre ? Les papiers que je t'exhibais tout à l'heure, augmentés de quelques billets de mille francs.

– Où sont les billets ? s'exclama Frontignac ironiquement.

– Dépensés, hélas !

– Oh ! l'abbé, tu m'as volé ; c'est mal !

– Silence, baron ! Ma situation était très délicate. Pour devenir le légitime propriétaire de cet alléchant portefeuille, il me fallait me débarrasser du vrai Frontignac, c'est-à-dire commettre un crime, et je n'avais que treize ans ! Mais, comme dit M. de Voltaire, le vice n'attend pas le nombre des années. Je replongeai donc, sans hésiter, le digne baron dans le gouffre, et, une heure après, je débarquai, riche et gentilhomme.

Les billets de mille, je te le répète, ont été mangés. Quant aux titres, je les ai conservés pour parer à toute éventualité. J'ai eu raison, comme tu vois, puisque, dans un instant peut-être, dame Justice les vérifiera avec un soin minutieux, et, son examen achevé, te saluera profondément en te suppliant de lui pardonner son indiscretion.

Les parchemins en question ayant été frustrés il y a une trentaine d'années, il va sans dire que je me suis permis de changer les dates et de rajouter considérablement l'authentique Frontignac. Autrement, pour répondre à ton signalement, il te faudrait être sexagénaire aujourd'hui.

– Tu es mon bienfaiteur ! s'écria Charlier avec reconnaissance.

– Modère ton enthousiasme, fit l'abbé. Tu ne dois pas encore chanter victoire. Es-tu bien sûr que Jacquemot se tienne pour battu, si, comme je

l'espère, la rousse remporte une veste ? Après interrogatoire, la justice te déclare un parfait gentilhomme. Que fait alors notre Jacquemot ? Il court au couvent, où il a relégué sa fille, l'en fait sortir et te confronte avec elle. Elle te reconnaît, et, le soir même, tu couches, à Mazas.

– L'abbé, tu me donnes la chair de poule ! murmura Charlier en pâlisant.

– Poltron, va ! Jacquemot a l'imagination trop bornée pour que jamais cette idée si pratique et si simple de te mettre en présence de sa fille lui vienne à l'esprit. Ainsi, mon fils, bannis toute terreur puérile.

Un violent coup de sonnette retentit. L'abbé alla ouvrir en toute hâte : deux messieurs, très élégamment vêtus, lui demandèrent fort respectueusement si M. le baron de Frontignac était visible. Au premier coup d'œil, Vauclin avait deviné la profession des deux inconnus.

– Ce sont des mouchards, pensa-t-il en les faisant entrer au salon. Ayons des égards pour eux !

Et, s'adressant à Charlier qui, pour dissimuler la violente émotion que la venue des deux visiteurs lui causait, feignait d'être absorbé dans la lecture d'un journal :

– Ces messieurs, dit-il, désirent avoir sans doute un entretien avec toi. Dois-je me retirer ?

– Certes non, mon oncle ! répondit le jeune homme. Je n'ai rien de caché pour vous.

Et, se retournant vers les agents :

– Que me voulez-vous, messieurs ? ajouta-t-il. Mais, avant toute chose, prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir.

Il avança un siège à chacun d'eux, tandis que Vauclin s'enfonçait dans une causeuse, le visage souriant, mais très inquiet au fond sur le résultat de l'entrevue.

– Tout d'abord, monsieur le baron, dit l'un des agents, nous devons vous décliner nos titres et qualités : nous sommes inspecteurs de police.

Il fixa attentivement Vauclin et Charlier pour juger de l'effet que ces derniers mots « inspecteurs de police » avaient produit sur eux. Il est bien rare, en effet, que des malfaiteurs, se trouvant tout à coup face à face avec des employés de la sûreté, ne se troublent, et par là même ne s'avouent coupables.

Vauclin demeura impassible ; pas un muscle de son visage ne bougea. Quant à Charlier, il devint pâle ; son faux oncle s'en aperçut, et payant d'audace :

– Regardez donc ce pauvre jeune homme, dit-il aux agents, vous ne lui avez pas plutôt révélé votre profession, qu'il a immédiatement changé de couleur ! On a beau n'avoir rien à se reprocher, votre présence ne laisse pas que d'intimider les plus honnêtes !

– Que monsieur le baron se rassure ! reprit l'agent. Aussitôt son identité bien établie, notre mission sera remplie, et il ne nous restera plus qu'à nous retirer.

– Je ne vous comprends pas, monsieur, balbutia Charlier.

– Voici les faits, monsieur, continua l'homme.

Il y a quelques mois, un crime a été commis rue de Luxembourg. D'après une dénonciation, qui doit être une calomnie, l'assassin serait un nommé Charlier, qui, pour échapper aux recherches de la justice, aurait pris le nom de Frontignac...

Charlier prévoyait le coup. Il ne fut aucunement décontenancé. Il se contenta de hausser les épaules, témoignant ainsi du peu de cas qu'il faisait de l'accusation qui pesait sur lui.

Quant à Vauclin, il éclata de rire.

– Excusez mon hilarité, monsieur, fit-il, mais je ne me serais jamais imaginé que mon neveu s'appelât, de son vrai nom, Charlier ! Cependant, comme la justice est à bon droit défiante, je vais essayer de vous prouver que M. de Frontignac est bien là devant vous, en chair et en os !

Il se leva, et se dirigeant vers la table, où étaient étalés les papiers qu'il avait apportés :

– Messieurs, dit-il aux agents, veuillez vous approcher et parcourir ce dossier, qui, grâce à Dieu, ajouta-t-il en riant, n'a rien de judiciaire.

Mon neveu devant se marier prochainement, je l'avais prié, quelques instants avant votre arrivée, de me confier ses titres pour les soumettre à la belle-mère, et la convaincre de la noblesse d'origine du jeune homme destiné à l'honneur de devenir son gendre.

Les inspecteurs examinèrent avec soin tous les papiers soustraits autrefois par Vauclin au baron de Frontignac : ils étaient parfaitement en

règle.

– Eh bien, messieurs, dit Vauclin aux agents lorsqu'ils eurent terminé leur lecture, mon neveu est-il bien né Frontignac ? Persistez-vous à le considérer comme un imposteur ?

Les agents se confondirent en excuses : on leur avait donné l'ordre de venir constater l'identité de M. de Frontignac, et force leur avait été de s'acquitter de cette mission, quelque pénible qu'elle fût pour eux. Du reste, tout maintenant était pour le mieux. L'enquête, à laquelle ils s'étaient livrés à contre-cœur, n'avait fait que confirmer la parfaite honorabilité de M. le baron.

Ils saluèrent et sortirent, reconduits jusqu'à la porte par l'abbé, qui les accabla de prévenances et se les concilia tout à fait en les félicitant du tact incomparable dont ils avaient fait preuve en cette affaire.

Aussitôt après le départ des agents, Vauclin alla rejoindre Charlier au salon.

– Ah ! mon fils, lui dit-il, grâce à moi tu l'as échappé belle ! Pourvu maintenant que le Jacquemot se tienne pour satisfait et ne soit pas tenté de recommencer ses investigations ! Je n'appréhende qu'une chose, c'est qu'il te mette en présence de sa fille.

Charlier, tout bouleversé encore de la scène qui venait d'avoir lieu, et dans laquelle Vauclin avait joué son rôle supérieurement, fit un geste de la tête, comme pour dire :

– C'est aussi ma seule crainte.

Le prêtre se promenait de long en large dans l'appartement, la tête baissée, les mains derrière le dos, absorbé dans ses réflexions.

– A quoi songes-tu donc, l'abbé ? lui demanda Charlier, qui, depuis un moment, le regardait tourner dans le salon, comme un fauve dans sa cage.

– A rien ! dit Vauclin d'un ton indifférent.

Au moment où il fit cette réponse à Charlier, l'abbé supputait l'intérêt qu'il y aurait, pour lui et ses deux complices, à se débarrasser, par un assassinat, de la petite Jeanne.

– Si nous tuons une bonne fois l'enfant, se disait-il, nous détruisons le seul témoin dont la déposition soit à redouter.

Je dépêche à son couvent le diligent Bidard, qui se donne aux bonnes sœurs comme le domestique de M. Jacquemot. Son maître est à toute extrémité et envoie chercher sa fille pour l'embrasser avant de mourir.

La supérieure, approuvant cet excès d'amour paternel, confie l'enfant à mon scélérat de Bidard qui la mène dans un bois, où il lui tord le cou et l'enfouit profondément.

A la nouvelle de la disparition de son héritière, Jacquemot prévient la police qui se tiendra aussitôt le raisonnement suivant :

Quelles gens ont eu intérêt à supprimer la mioche ? Les meurtriers de madame Jacquemot, qui, déjà, ont enlevé et séquestré Jeanne, parce qu'ils redoutaient avec raison d'être tôt ou tard dénoncés par elle.

La baronnie de Charlier étant, en dépit de toutes les paperasses exhibées tout à l'heure aux agents, très suspecte à la sûreté, notre copain sera arrêté, et nous, sans doute, bientôt après.

Autant donc nous tenir tranquilles jusqu'à nouvel ordre, et attendre les événements. Le hasard a toujours, jusqu'ici, assez constamment favorisé les coquins de notre espèce pour que nous puissions, sans trop de présomption, nous fier à lui et espérer qu'il ne nous jettera pas de si tôt dans les petites jambes de mademoiselle Jacquemot.

Et, rompant tout à coup le silence :

– Mon fils, dit-il à Charlier, retiens bien ce conseil dicté par ma vieille expérience : Il faut retourner son couteau sept fois dans le fourreau avant de commettre un crime !

X

ROMÉO ET JULIETTE

Depuis qu'il avait si inutilement provoqué une descente de police dans le logis du baron, M. Jacquemot ne tarissait plus d'éloges sur Frontignac et sur ses deux oncles.

Il ne s'était pas contenté des premières excuses qu'il avait adressées à ces messieurs après les constatations décisives des agents : il avait encore eu soin de recommander à sa belle-sœur de faire le plus chaud accueil à Henri, ainsi qu'à tous les membres de sa famille, qu'elle pourrait être appelée à recevoir.

De plus, il avait colporté en tous lieux les mérites de l'ancien notaire et de l'abbé, ajoutant qu'ils avaient en leur neveu un jeune homme qui donnait les plus belles espérances.

Madame de Moranges n'avait d'ailleurs pas besoin qu'on la sermonnât sur ce chapitre. Autant elle avait témoigné d'éloignement pour Frontignac avant de connaître ses parents, autant elle lui accordait maintenant de confiance ; elle s'ingéniait à le faire admettre dans le cercle de ses connaissances, présentant partout le baron comme le meilleur ami de son fils, et presque d'elle-même.

On était précisément en pleine fièvre de bals.

Plus de sept mois s'étaient écoulés depuis la mort de sa sœur, et madame de Moranges, ne voulant pas pousser trop loin le rigorisme, avait consenti à mener Clotilde dans quelques soirées.

La jeune fille était en âge de se marier, et ce n'était pas en restant claquemurée rue du Bac qu'elle réussirait à trouver un parti avantageux.

Lucien s'échappait bien quelquefois des bras de Louison pour venir chercher sa mère et sa sœur, et les conduire soit au spectacle, soit à une sauterie ; mais le plus souvent il s'excusait ou chargeait Frontignac de l'excuser. Il savait que, portée par cet ambassadeur, l'excuse serait toujours admise.

Frontignac, du reste, s'acquittait de fort bonne grâce de ces sortes de missions.

C'était toujours avec empressement qu'il prenait le chemin de la rue du Bac pour aller plaider la cause de son ami.

Le plus souvent, le baron était accueilli très froidement. Il était presque rendu responsable du manque de galanterie de Lucien, qui aurait bien dû

savoir que ces dames n'osaient plus sortir sans cavalier : depuis l'horrible drame qui s'était passé dans la famille, madame de Moranges avait toujours pour après minuit, dans les rues, même en voiture.

Alors Clotilde poussait le coude de sa mère et de Frontignac, et l'un et l'autre comprenaient.

Madame de Moranges demandait au baron si elle n'abuserait pas de lui en le priant encore de les accompagner ; ce serait la dernière fois, ajoutait-elle, et uniquement pour ne pas faire déshabiller Clotilde.

A quoi le jeune homme répondait qu'il y avait longtemps qu'il se serait offert à leur rendre ce service, s'il n'avait pas craint d'être indiscret.

Et tout le monde était content, même et surtout les maîtresses des maisons auxquelles on présentait Frontignac.

Henri avait en effet une foule de qualités très appréciées par les personnes qui tiennent salon ouvert. Il était bon musicien, et accompagnait à première vue un morceau, quel qu'il fût.

il détaillait assez bien la romance et le couplet léger, et choisissait avec un tact parfait les morceaux qu'il chantait.

Il possédait en outre, dans les doigts, un répertoire de danse des plus complets, ce qui lui permettait de remplacer parfois le pianiste hors d'haleine.

On s'extasiait sur son obligeance et sur son amabilité. Enfin, le plus sérieux peut-être et le plus utile de ses talents était qu'il savait mieux que personne au monde conduire le cotillon ! Ah ! il fallait le voir, dans l'exercice de ces importantes fonctions !

Il était vraiment dans son élément, lorsque, armé du tambour de basque, il expliquait les figures, disposant les groupes et les couleurs avec art, variant les tableaux, veillant à ce que tout le monde dansât à son tour.

Il avait inventé plusieurs figures qui, d'un avis unanime, avaient été déclarées charmantes. Du reste jamais las, plein d'entrain, toujours souriant.

Souvent il menait Clotilde et madame de Moranges au théâtre, soit qu'il eût loué une loge pour elles, soit que ces dames lui offrissent une place dans la leur.

Il les installait alors sur les deux fauteuils de devant, se tenant à l'écart derrière elles.

Il n'aimait pas beaucoup à se montrer en public, et pour cause. Aussi toutes les lorgnettes se fixaient-elles obstinément sur cette loge où l'on remarquait les deux dames, la mère et la fille, les têtes toujours invariablement tournées vers le fond de leur loge, et causant gaiement avec un monsieur qu'on ne pouvait apercevoir.

D'ailleurs, on jasait beaucoup, dans le monde, de la présence obstinée de ce jeune homme aux côtés de madame de Moranges et de sa fille.

Trois versions, à peu près également accréditées, couraient sur eux.

La première faisait de Frontignac l'amant de madame de Moranges, et, ce qui étonnait beaucoup les partisans de cette opinion, c'est que ce commerce honteux eût lieu sous les yeux de la jeune fille.

La seconde version n'était pas plus charitable que la première : le baron était l'amant de la fille, et la mère tolérait cette liaison.

Quant à la troisième, de beaucoup moins malveillante que les deux autres, elle faisait de Frontignac le fiancé de Clotilde, mais n'était pas plus vraie que les précédentes. FronLignac n'avait rien fait sciemment pour donner cours à pareille supposition, et pourtant il recherchait toutes les occasions d'approcher mademoiselle de Moranges. Passer toute une journée sans la voir lui semblait une éternité !

Jamais il n'avait rien éprouvé de pareil depuis son amour insensé pour la malheureuse madame Jacquemot, et encore cette passion avait-elle eu quelque chose de désordonné, de sensuel ; tandis qu'aujourd'hui le sentiment qu'il ressentait était plus profond et plus chaste.

Il négligeait Frisette, qui se dédommageait du reste amplement de son côté.

Il ne se sentait heureux que dans ce grand salon de madame de Moranges, lorsqu'il causait à voix basse avec Clotilde, lui marquant les points de sa broderie, lui dessinant parfois quelques modèles nouveaux, qu'elle s'empressait d'exécuter avant tous les autres.

Et puis, comme ils se comprenaient bien tous deux !

Tout était entre eux prétexte à causerie, à éclat de rire ; leur gaieté, tant elle était communicative, gagnait quelquefois madame de Moranges.

Ah ! pourquoi fallait-il, pensait le baron, qu'il y eût cet atroce souvenir dans son passé !

Il y avait un cadavre entre lui et la jeune fille ! Et d'ailleurs, que d'autres obstacles les séparaient ! Toute sa vie, à lui, n'avait-elle pas été un tissu de faussetés et de mensonges !

Du jour au lendemain, il pouvait être découvert, arrêté, jugé, condamné ; son nom pouvait être déshonoré, et sa liberté à jamais perdue. Du reste, pour posséder Clotilde, il eût fallu qu'il l'épousât, et c'était une infamie, qu'il n'était pas assez vil pour commettre !

La jeune fille, de son côté, s'était bientôt aperçue de la sympathie du baron pour elle.

Dès le jour de la présentation des deux oncles, elle s'était sentie vaguement entraînée vers le jeune homme, et, ce n'était pas sans un secret sentiment de joie, qu'elle l'avait vu revenir souvent chez sa mère et s'y rendre presque indispensable.

Elle en voulait un peu moins à son frère de ses absences, qui justifiaient les fréquentes apparitions chez eux de Frontignac ; c'était assez pour qu'elle lui pardonnât ses torts. Elle eût préféré cependant les voir tous deux encore plus souvent à la maison.

Parfois elle faisait son examen de conscience ; ses compagnes et elle s'étaient trop souvent entretenues de l'amour au couvent pour qu'elle ne sût pas ce qu'il en était, et elle ne pouvait s'empêcher de constater qu'elle avait tous les symptômes de cette aimable maladie.

Elle ne demandait pas à en guérir du reste, se complaisant fort dans cet état de souffrance agréable. Et puis, le médecin venait tous les jours, et les charmantes conversations qu'elle avait avec lui, dans les petits coins, lui tenaient lieu d'ordonnance.

Elle n'attendait que le montant de la note des visites à payer, et elle espérait bien, dans son for intérieur, le solder un jour à l'église, et en robe blanche.

Tout cela rêvé, à peine entrevu dans les brouillards d'une intelligence de jeune fille qui croit savoir beaucoup de la vie et n'en connaît rien.

Madame de Moranges elle-même n'avait pas été sans remarquer les attentions du baron de Frontignac pour sa fille.

Instruite par le terrible exemple de sa jeune sœur Juliette, qui devait tous ses malheurs à l'ignorance absolue dans laquelle elle avait été élevée, la mère de Clotilde avait tenu à ce que l'éducation de sa fille fût dirigée dans un tout autre esprit.

Elle lui avait accordé, à sa sortie du couvent, le plus de liberté possible, mais en même temps elle avait pris soin de l'éclairer, en toute occasion, sur les dangers qui entourent les jeunes filles et les jeunes femmes à leur entrée dans le monde.

Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours les yeux fixés sur sa fille, et de ne jamais la laisser seule qu'avec les personnes qui lui étaient parfaitement connues.

Toutes les fois que Clotilde causait avec Frontignac, madame de Moranges était présente.

Le plus souvent, elle travaillait à sa tapisserie, ou lisait, semblant à peine s'occuper des deux jeunes gens ; mais son oreille était toujours attentive. Au moindre mot trop risqué de la part d'Henri, elle fût intervenue et l'eût sévèrement admonesté.

Il n'y avait que dans le tourbillon des valse et des polkas, ou dans les quadrilles dansés dans les petites pièces, que madame de Moranges renonçait à surveiller sa fille, qui du reste lui contait tout ce qui s'était passé, naïvement, sans penser à mal.

Clotilde avait la franchise de la jeunesse, et Frontignac s'était toujours tenu avec elle de telle sorte que madame de Moranges n'avait eu qu'à approuver.

Aussi n'avait-elle que du bien à penser du jeune homme, et quand, par hasard, elle avait songé à l'établissement futur de Clotilde, Frontignac était certainement celui sur lequel elle avait jeté de préférence son dévolu.

Pourtant elle eût désiré un conseil sincère et éclairé avant de se décider, d'autant, que, selon toute probabilité, Frontignac ne devait pas tarder à faire sa demande. Mais à qui s'adresser ? Qui consulter sur un sujet aussi délicat ?

La famille était peu nombreuse, et encore moins unie ; madame de Moranges ne voyait guère, parmi les membres plus ou moins indifférents qui la composaient, à qui parler d'un projet de cette importance. Quant à

son fils Lucien, il était infiniment trop léger pour être consulté avec fruit en semblable circonstance.

Restait son beau-frère, M. Jacquemot ; mais il vivait très retiré, depuis le malheur qui l'avait frappé, et ses idées s'en étaient ressenties, ainsi que sa manière de voir.

– Mais, au fait, et l'abbé ! se dit madame de Moranges, un matin que la pensée du mariage de sa fille lui revenait à l'esprit plus impérieuse que jamais.

Le soir même, elle se promit d'en causer avec le digne homme.

L'abbé Vauclin avait habilement renouvelé ses visites à la mère de Clotilde ; il était devenu le principal habitué de la maison.

Tous les soirs, son couvert était mis. Il se gardait bien d'abuser de l'hospitalité qui lui était offerte, mais il se rendait encore assez souvent chez madame de Moranges, pour que les domestiques entre eux le traitassent de parasite. Cette réputation ne pouvait après tout lui nuire : sa renommée de bonne fourchette donnait comme une sanction à son identité d'homme d'église.

Peu à peu madame de Moranges l'avait mis au courant de tous les petits secrets de la famille ; elle avait fait de Vauclin comme une sorte de directeur auquel on pouvait, on devait même tout dire, sans que cela tirât à conséquence.

Vauclin, il est vrai, jouait son rôle à merveille. Il distribuait les conseils et les admonestations comme pas un curé ordonné et tonsuré.

Un peu plus, il eût infligé des pénitences, et accordé la rémission, voire même l'absolution de toutes les peccadilles qui lui étaient avouées.

Madame de Moranges avait plusieurs fois essayé d'en faire aussi le confesseur de sa fille ; mais Clotilde s'y était toujours refusée. Elle préférait rire franchement avec l'abbé, qu'elle ne pouvait prendre au sérieux, que d'avoir avec lui quelques secrets communs, dont son orgueil eût peut-être rougi.

– Ah ! ah ! vous voilà donc enfin, l'abbé ! s'écria madame de Moranges quand elle vit arriver Vauclin, dans la soirée ; voilà deux grands jours que je vous attends pour vous demander avis.

– Je suis tout à votre disposition, répondit Vauclin en se laissant conduire dans la chambre à coucher de madame de Moranges.

– Mon cher abbé, ceci est entre nous, et de la plus haute gravité ; mais enfin on peut avoir confiance en un homme de votre caractère, et voilà pourquoi je m’adresse tout d’abord à vous.

– Et de quoi s’agit-il ? demanda le faux abbé, qui commençait à redouter qu’un préambule aussi long ne précédât quelque question embarrassante.

– Il s’agit de ma fille, l’abbé, de ma fille qui, je crois, a une inclination.

– Oh ! oh ! c’est grave, en effet !

– Et vous ne devineriez peut-être jamais sur qui la chère enfant a jeté les yeux, pour qui son jeune cœur bat si fort ?

– Ma foi, non !...

– Eh bien, c’est pour votre neveu !

– Pour Henri ?

– Oui, pour le bel Henri ; et, à vous parler franc, je ne serais pas étonnée que cet amour fût partagé.

– Vous vous moquez !

– Je suis on ne peut plus sérieuse ! D’ailleurs une mère ne se trompe jamais, l’abbé, à ces choses-là ; mais vous autres, hommes d’église, vous êtes peu perspicaces en pareille matière. Vous les avez vus causer ensemble ici, presque aussi souvent que moi-même, et vous ne vous êtes douté de rien ! Mais ce n’est pas là ce que j’avais à vous dire, et nous nous écartons du sujet. Je veux savoir de vous ce que vous penseriez de cette alliance.

– Je vous avoue que j’en serais on ne peut plus flatté pour mon neveu et pour ma famille.

– L’argent ou les titres m’importent peu, vous le savez, et j’en fais bon marché, étant assez riche par moi-même, et d’assez bonne maison. Je vous demande simplement si les deux enfants seront heureux, si le caractère de Clotilde s’accordera avec celui de Henri, si Henri enfin a bien toutes les qualités qu’il faut pour faire le bonheur de ma fille.

– Eh ! mais ! Vous m’en demandez beaucoup

– A qui voulez-vous que je m’adresse ?

L’abbé se retourna deux ou trois fois sur son fauteuil, croisa les jambes, rajusta ses lunettes et se moucha bruyamment. Il était véritablement

embarrassé pour répondre ; la question le prenait au dépourvu.

– Me donnez-vous un jour ou deux pour réfléchir ? demanda-t-il après un silence. J’ai besoin au moins de ce délai pour vous répondre en connaissance de cause.

– Volontiers ; mais demain, ou après-demain, j’exige votre décision.

En ce moment Clotilde entrait ; l’espiègle avait deviné qu’il était question d’elle et accourait prendre part à la conversation.

Elle en fut du reste pour sa curiosité, car il ne fut plus parlé d’elle ni du baron de toute la soirée.

Frontignac et Lucien vinrent dîner, et comme toujours, Lucien s’échappa le plus tôt qu’il put, pour aller retrouver Louison. Henri, après s’être entretenu quelques instants avec Clotilde, organisa des jeux innocents pour les quelques personnes qui s’étaient rendues, ce soir-là, chez madame de Moranges.

Clotilde, qui avait à cœur d’apprendre pourquoi sa mère s’était enfermée avec l’abbé, et qui regrettait presque de n’avoir pas écouté aux portes, ne quitta des yeux ni l’abbé ni sa mère. Elle sut à quoi s’en tenir avant le départ de Vauclin, grâce aux coups d’œil significatifs que madame de Moranges lançait au prêtre en regardant alternativement sa fille et Frontignac.

En arrivant rue de Sèvres, le premier soin de Vauclin fut de s’enfermer avec Varrou.

– Sais-tu ce qui se passe ?

– On nous file ?

– Mais non ! Tu n’as jamais que cette marotte en tête !

– Alors, raconte ; puisque aucun danger ne nous menace, je reprends ma pipe.

– Eh bien, la petite de Moranges aime Frontignac !

– Pas possible !

– Parole d’honneur ! La mère vient de me demander si le baron rendrait sa fille heureuse.

– Et tu as répondu ?...

– J’ai demandé à réfléchir...

– Pour aller consulter ton ami Varrou ? A la bonne heure ! Eh bien, mon cher, ton ami Varrou pense que rien ne peut nous arriver de plus heureux que ce mariage-là !

– C’est ton opinion ?

– Et toi, qu’en penses-tu ?

– Je pense comme toi, à moins pourtant.

– Parle !

Vauclin fit mine de se consulter, bien qu’il sût parfaitement ce qu’il voulait dire ; il cherchait simplement la manière d’exprimer sa pensée.

A force de s’essayer à imiter la manière d’être de certains prêtres, il avait fini par leur prendre leurs hésitations et leurs tâtonnements.

– C’est que, continua-t-il, je vais te dire : je me méfie un peu, moi, de Frontignac.

– Tu crois qu’il nous lâcherait ?

– Il en meurt d’envie.

– En ce cas il faut refuser, et avoir l’œil sur lui.

– Mon avis est, au contraire, que nous devons accepter, et le plus tôt possible ; mais, auparavant, trouvons un moyen de tenir notre gentilhomme.

– Une promesse de...

– Une promesse ! est-ce que tu ris ? Et les écrits, pourquoi sont-ils faits ?

– C’est ce que j’allais dire, un engagement signé.

– Comme quoi le compère devra, le lendemain du mariage, nous compter moitié de la dot de sa femme, laquelle dot, comme tu sais, est de quatre cent mille francs.

– Soit cent mille pour chacun de nous ! Avec pareille somme, on peut attendre les événements.

– Le malheur est que nous ne pouvons pas faire enregistrer l’engagement.

– M’est avis qu’en effet cela susciterait quelques difficultés. Mais bast ! un papier écrit et signé de sa main, où il stipulera que notre silence sur le crime de la rue de Luxembourg ne lui sera acquis qu’après versement, c’est assez pour qu’il ne soit pas tenté de forfaire à sa promesse.

– D’autant que nous aurons soin de l’avertir que, faute par lui de s’exécuter, dès le surlendemain du mariage, la justice serait saisie de sa petite page d’écriture.

Les deux acolytes se mirent au lit et s'endormirent en faisant des rêves d'or sur l'emploi de ces cent beaux mille francs qui allaient leur tomber du ciel à si bref délai. C'était le premier argent qu'ils extorqueraient à cette famille, et ils espéraient bien que ce ne serait pas le dernier !

Vauclin, avant de quitter le salon de madame de Moranges, avait dit à Henri ces seuls mots :

– Demain, à dix heures, rue de Sèvres.

Frontignac n'eut garde de manquer au rendez-vous qui lui avait été assigné.

C'était toujours avec appréhension qu'il se présentait devant les deux coquins qui s'étaient attachés à lui, mais il eût encore plus redouté de leur désobéir en quoi que ce fût.

A dix heures précises, il était rue de Sèvres.

– Tu sais que tu vas te marier, lui dit Vauclin ; il tant dire adieu à la vie de garçon !

– Me marier ? qui vous a dit ?... et de qui voulez-vous parler ?...

Frontignac balbutiait ; cette nouvelle, annoncée à brûle-pourpoint par Vauclin, l'avait terrifié. Il avait une peur terrible que les deux sacripants n'eussent imaginé pour lui quelque union insensée, qu'il serait obligé de contracter, sous peine de voir trahi par eux son fatal secret.

– Oh ! mais, ne fais pas cette tête-la ! dit Varrou en ricanant ; la petite est ravissante, et toutes les Frisettes de la création ne seraient pas dignes de lui boutonner ses bottines !

– Mais enfin de qui est-il question ?

– De Clotilde de Moranges...

La physionomie de Frontignac s'éclaira tout à coup

– Il paraît que la donzelle est à ton goût ! Elle aussi raffole de toi.

– Vous croyez ? dit vivement Henri.

– C'est si vrai que la mère s'en est aperçue et m'a demandé si tu étais bien l'époux qu'il fallait à sa fille. J'ai sollicité un délai avant de me prononcer – cela pour la forme, – mais je pense que tu es admirablement taillé pour faire le bonheur d'une belle fille, et je vais aller aujourd'hui même demander pour toi, à madame de Moranges, la main de sa demoiselle.

– Dis un peu qu’on ne songe pas à ton avenir ? fit Varrou en ricanant.

– Oh ! je vous remercie, mes amis ! s’écria Frontignac radieux.

Un moment, un moment ! reprit Varrou, toujours gouailleur ; voilà un petit papier que tu vas d’abord copier et ensuite parapher de ta plus belle main.

Henri lut rapidement l’engagement rédigé par Vauclin.

– Mais c’est impossible ! Cet argent ne m’appartiendra pas ; je ne pourrai en disposer !

– C’est à prendre ou à laisser ! Signe cet engagement et tu épouseras, ou ne le signe pas, et adieu la fille, la dot, et peut-être la considération et l’impunité !

Jamais peut-être Frontignac n’avait senti aussi fortement combien il était réellement épris de la jeune fille.

En le menaçant de la lui faire perdre à tout jamais, Vauclin venait de lui découvrir que, sans s’en douter, il en était déjà au point de ne plus pouvoir se résoudre à vivre sans elle.

Et pourtant, c’était une nouvelle infamie à laquelle ces misérables voulaient l’associer ! Lui qui avait entrevu comme une réhabilitation dans cette union avec Clotilde ; lui qui s’était proposé, si par bonheur sa demande était bien accueillie, de racheter, par une vie d’honnêteté, d’affection et de dévouement, toutes les hontes de son passé ainsi qu tout le mal qu’il avait fait à la famille de Moranges, on le sommait de frustrer sa fiancée !

– Allons, décide-toi, ou nous déchirons le petit engagement, dit Varrou, et ni Vauclin, ni moi, ne nous chargerons de le récrire une seconde fois.

Frontignac savait par expérience qu’il n’y avait pas à discuter avec ces deux brutes. Il baissa la tête et s’assit devant le secrétaire.

Trois ou quatre heures après, Vauclin et Varrou, en grand costume, entraient dans le salon de madame de Moranges.

Clotilde étudiait au piano.

– Chère madame, dirent ensemble les deux faux oncles, nous avons l’honneur de vous demander, pour notre neveu, M. le baron Henri de Frontignac, la main de votre fille Clotilde.

– Elle est accordée de grand cœur, répondit madame de Moranges.

– Ah ! certes oui ! ajouta Clotilde en se jetant dans les bras de sa mère, et rougissant de plaisir.

XI

LOUISON

– Diable ! comme te voilà belle ! Mazette, tout de neuf habillée ! J’espère qu’il te soigne, ton monsieur ! dit un matin Varrou à Louison, dans la petite chambre de l’hôtel de la rue Saint-Antoine.

Il avait été convenu entre les deux amants que ce serait là, comme par le passé, qu’auraient lieu leurs rendez-vous. Il était peu probable que M. de Moranges songeât à aller les surprendre dans un quartier aussi éloigné de la rue Richer.

D’ailleurs, sur l’ordre de Varrou, Louison avait déclaré à Lucien que, de temps en temps, elle irait voir les personnes dont elle lui avait parlé et qui s’étaient intéressées à elle, autrefois, dans son malheur.

Quoiqu’elle sentît grandir son amour pour Lucien, elle ne trouvait pas en elle assez de force pour oser rompre définitivement avec Varrou.

Chaque fois qu’elle arrivait rue Saint-Antoine, c’était avec un serrement de cœur, dont elle n’était pas maîtresse, et avec un dégoût qui l’arrêtait souvent dans le milieu de l’escalier et lui donnait des tentations de s’enfuir pour ne jamais revenir !

A peine était-elle entrée, que Varrou, avant même de l’embrasser et de lui demander de ses nouvelles, lui posait cette question :

– Qu’est-ce que tu m’offres aujourd’hui ?

La jeune fille tirait alors une bourse de sa poche et la jetait sur la table.

Varrou comptait les louis, et si le total formait un chiffre respectable, il était gracieux tout le temps de l'entrevue ; dans le cas contraire, il gardait une physionomie maussade et brutalisait presque Louison. Il avait recommandé à sa maîtresse d'apporter aussi, soit des bronzes d'art qui traînaient sur les cheminées, soit un couvert d'argent, soit tout autre objet distrahit de l'appartement de la rue Richer.

Ces vols successifs furent imputés aux domestiques ou aux étrangers, et Varrou, en même temps qu'il montait l'intérieur de la rue de Sèvres, trouvait encore moyen de vendre à bon prix nombre de bibelots aux brocanteurs.

Bidard lui était très utile dans ce genre d'opérations.

Toutes ces infamies finissaient par écoeurer la pauvre Louison.

Le rôle qu'on lui faisait jouer était tout bonnement odieux : elle en avait conscience, mais comment s'y soustraire ? comment échapper à ce misérable, qui vivait d'elle et qui la dominait ?

Un jour pourtant, elle prit son parti courageusement.

Elle quitta la rue Richer sans rien emporler.

– Eh bien, dit Varrou en la voyant s'asseoir et rien tirer de ses poches, c'est tout ce que tu payes ?

– C'est tout ! répondit froidement Louison.

– Tu as donc été bien maladroite aujourd'hui ?

– Non, mais je suis lasse de voler pour toi !

– Bah ! est-ce que ça s'appelle voler, cela ? Dans toute maison, où il y a un peu de coulage, on ne s'aperçoit même pas de ces larcins insignifiants !

– Eh bien, on s'en est aperçu.

– Et alors ?

– On a renvoyé les domestiques, et pourtant les pauvres gens sont bien innocents !

– Ah ! si tu t'apitoies sur le sort des domestiques, à présent !... Eh bien, et de l'argent ?

– On est très gêné ; on ne peut plus m'en donner autant que j'en demande.

– Dis-lui d'aller trouver Bidard, qui lui prêterait à bon compte ; il faut faire des affaires, ma chère, si un jour tu veux que nous soyons riches.

– Que nous soyons riches ! répéta la jeune fille en haussant les épaules.

– Sans doute ! Tout ce que j’en fais n’est que dans ton intérêt, et, le jour où toi et moi nous nous marierons, tu ne seras pas fâchée, je pense.

– Nous marier !... Jamais ! s’écria la jeune fille, se voilant la face avec ses deux mains, comme prise d’horreur rien qu’à la pensée d’une semblable union.

Varrou devint presque tendre.

– Tu crois donc que je ne t’aime pas, et que je ne souffre pas de l’horrible métier que je t’impose?. dit-il en essayant de saisir la main de la jeune femme pour la caresser.

Louison retira sa main.

– Ce ne sont pas ceux qui paraissent les plus froids qui sont les moins amoureux ! continua-t-il en s’asseyant auprès d’elle et en cherchant à lui passer le bras autour de la taille.

La jeune fille se leva et courut à l’autre bout de la pièce.

– Tu n’aimes donc plus ton amant, Louison ? dit tout à coup Varrou d’une voix que la colère commençait à faire vibrer.

Louison ne répondit pas.

– Mais souviens-toi donc de ta promesse, ma chère, et comprends bien ce que je vais te dire : tu m’appartiens corps et âme, puisque tout ce que tu as, c’est à moi que tu le dois. Je te veux pour moi, je te veux tout entière ! Tu es belle, je te garde ; tu es ma maîtresse, et tu la resteras tant que ce sera mon bon plaisir.

Tout en parlant, il s’était approché pas à pas de Louison et l’avait presque acculée dans un des angles de la chambre.

– Tu me fais peur ! murmura la jeune femme.

– Ce n’est pourtant pas mon intention, reprit Varrou, puisque, aussi vrai que le jour nous éclaire en ce moment, je t’aime et ne voudrais que te causer du plaisir et de la joie ! Mais tu me fuis, tu me repousses, voilà ce que je ne veux pas ! Tu ignores donc que je te trouve plus gentille et plus désirable que jamais ! Toutes ces toilettes, tous ces bijoux, toutes ces élégances te vont à merveille, ma parole ! Je l’avais bien deviné, moi, que tu n’étais pas la femme destinée à la misère et aux haillons, ma Louison, mon amour de Louison ! Tu es jolie comme un démon, j’ai soif de toi !...

Varrou avait saisi, dans ses doigts de fer, les deux poignets de la jeune femme, qu'il tenait appuyée contre le mur.

– Non ! non ! je ne veux pas ! criait celle-ci. Laisse-moi... ou j'appelle !

Alors elle courut à la porte, l'ouvrit, et, se retournant vers Varrou qui demeurait immobile, stupéfait de l'énergie de cette fille :

– Ah ! lâche, lâche ! tu ne me reverras de ma vie ! s'écria-t-elle.

Puis elle descendit précipitamment l'escalier, sauta en voiture et se fit conduire rue Richer.

Un quart d'heure après, Varrou arrivait, lui aussi, rue Richer, et se faisait annoncer.

– Dites que je n'y suis pas, répondit Louison, et fermez bien toutes les portes !

– Mais si, mais si, elle y est ! dit une voix qui sortait de la salle à manger.

Presque aussitôt, la porte de la chambre de Louison s'entre-bâillait, et Varrou entra.

– C'est bon, laissez-nous ! dit Louison à la femme de chambre ; puis, se tournant du côté de Varrou, sitôt que la porte se fut refermée :

– Ah ! vous m'avez suivie ! Vous savez qu'il va venir, et que non-seulement il me renverra, mais qu'il vous tuera, à moins qu'il ne vous fasse arrêter, ce qui est plus probable.

– Tu sais bien qu'on n'obtient jamais rien de moi par des menaces ! Quant à ton gommeux, qu'il te chasse, si bon lui semble ! Aussi bien, nous lui trouverons un remplaçant ; il n'est que temps, car tu as l'air de commencer à un peu trop t'attacher à ce garçon-là.

– Et si je veux rester avec lui ! Et si je veux te fuir à tout jamais ! Si je suis lasse de commettre toutes les infamies que tu m'ordonnes ! Car enfin, il est beau, lui ; il est honnête, il est jeune et je l'adore ; il ne pense qu'à moi, ne vit que pour moi, me sacrifie son temps, sa famille, son existence entière ! Et je ne le préférerais pas à toi, à toi qui m'as séduite lâchement, et qui maintenant me menaces parce que je ne te donne plus d'argent ! Eh bien, sache-le donc, si tu m'as arraché une promesse, je me suis fait un serment bien autrement solennel, attendu qu'il n'a pas été extorqué par la violence, et ce serment, c'est de ne plus rendre à cet homme le mol pour le bien, c'est de ne plus le tromper, de ne plus porter à un indigne comme toi

des baisers qui me répugnent, et auxquels lui seul, entends-tu bien, lui seul, a droit !

– Louison ! s'écria Varrou furieux, montrant le poing à la jeune femme.

– Oh ! bats-moi si tu veux, tu ne me fais plus peur !

Varrou arpenta la chambre à grands pas. Il ne s'attendait pas à une résistance aussi énergique de la part de Louison ; il l'avait toujours trouvée si souple, si docile à toutes ses volontés ! La transformation était vraiment prodigieuse.

En même temps, il y avait au cœur de ce misérable comme une secrète jalousie de voir sa maîtresse lui échapper et lui préférer ce Lucien dans les bras duquel il l'avait lui-même jetée.

Il disait vrai, il aimait Louison, mais avec ses appétits brutaux, les seuls dont il fût capable, et il n'était pas susceptible de comprendre les raffinements d'une passion qui ne sait pas supporter un partage !

Plus la résistance de la jeune fille était forte, plus ses désirs grandissaient.

Et puis la chambre dans laquelle il se trouvait était à ses yeux un cadre qui rendait Louison plus séduisante. Jamais il n'avait aimé que dans des galetas, dans des taudis, entre des murs sales, couverts de mauvaises gravures, parés de rideaux en loques, percés de fenêtres disjointes où s'engouffrait le vent par les carreaux brisés.

Quand, par hasard, il y avait un canapé dans la pièce, l'étoffe en était râpée et l'étaupe montrait partout ses flocons grisâtres et effiloqués. Le lit se composait le plus souvent d'une mauvaise paillasse et d'un sordide matelas, aussi plat que la planche à dessiner d'un architecte, aussi dur que la plaque de marbre d'un tombeau de cathédrale.

Mais chez Lucien, quel confortable et quel luxe !

Varrou regardait avec curiosité tous ces objets dont la vaporeuse élégance l'éblouissait.

Ses gros yeux, tout grands ouverts et brillant d'un éclat étrange, allaient de l'un à l'autre, et revenaient se fixer sur la jeune femme avec des câlineries de félin.

Ah ! comme l'amour au milieu de cette opulence devait différer de la vulgaire passion qu'il avait goûtée dans les bouges hideux où il avait séjourné !

– L'autre doit être bien heureux ! murmura-t-il.

Louison, de son côté, épiait les différentes transformations de la physionomie de son amant, et ce n'était pas sans un secret effroi qu'elle le voyait passer de l'admiration au désir.

Deux choses la préoccupaient singulièrement.

Qu'allait faire cette bête fauve à laquelle elle avait pu échapper dans la petite chambre de la rue Saint-Antoine ? Maintenant elle tremblait de ne pouvoir plus résister à un homme qu'elle sentait disposé à toutes les violences.

Et que dirait Lucien si, en rentrant, il trouvait cet individu seul avec elle dans leur chambre à coucher ?

Il était à peu près l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir la voir avant de se rendre au cercle.

Elle jeta sur la pendule un coup d'œil d'anxiété, puis, de sa voix la plus naturelle :

– Tu sais que M. de Moranges sera ici dans quelques minutes ? dit-elle à Varrou.

Celui-ci ne répondit pas.

– Va-t'en, je t'en supplie !...

– M'en aller !

– Oui, si tu ne veux pas me perdre et te perdre en même temps.

– Ah ! bah ! advienne que pourra ! Vous autres femmes, vous ne devez pas être embarrassées pour cacher un amant ; c'est ton métier, ma chère, et, si tu ne le connais pas encore, eh bien, tu l'apprendras !

Louison frissonna de la tête aux pieds. Mais elle ne pouvait implorer l'aide de personne. Appeler quelqu'un, c'eût été amener un témoin de son infamie ; elle eut la force de se taire.

Varrou se leva.

Il alla droit à elle, l'enleva dans ses bras nerveux, et l'assit de force sur le canapé, à côté de lui.

– Oh ! que tu es belle, et que cet homme est heureux ! s'écriait-il. Je t'aime plus que jamais !

A ce moment, la voix de Lucien se fit entendre dans la pièce voisine.

– Mon Dieu ! murmura Louison en se levant d’un bond, et en se rajustant à la hâte, c’est lui !

Elle était encore occupée devant la glace à remettre en ordre ses cheveux défaits, quand Lucien entra.

Il courut à elle pour l’embrasser, mais elle le repoussa doucement d’une main, pendant, que de l’autre, elle montrait Varrou insolemment vautré sur le canapé.

– Tu n’es pas seule ! dit Lucien.

Puis, reconnaissant l’oncle de Frontignac :

– Tiens ! monsieur Varrou ! dit-il. Il tendit la main au faux notaire et il ajouta, un peu confus :

– Comment se fait-il que je vous rencontre ici ?

Varrou ne répondit rien ; tout penaud, il semblait chercher une raison valable de sa présence chez le jeune homme.

Louison, accoudée sur la tablette de velours de la cheminée, tremblait, appréhendant quelque rixe.

– Je ne pense pas, reprit Lucien, que ce soit votre neveu Henri qui vous ait introduit ?

– Je me suis présenté tout seul, riposta Varrou redevenu enfin maître de lui.

– Est-ce que par hasard vous connaissiez M. Varrou, ma chère ? dit Lucien inquiet et regardant Louison fixement.

– Non ! c’est la première fois que je le vois ! dit celle-ci, fascinée par un regard significatif de son ancien amant.

– Mon jeune ami, fit aussitôt Varrou en saisissant les deux mains de Lucien, si vous me voyez ici aujourd’hui, soyez bien persuadé qu’il a fallu un puissant motif pour m’y amener, et, sans les larmes et les supplications pressantes d’une mère, je n’aurais jamais franchi ce seuil. Madame de Moranges a raison : vous vous perdez, mon cher Lucien.

– C’est ma mère qui vous envoie ?

– Pensez-vous qu’elle eût pu décemment venir ici ?

– Mais qu’exige-t-elle ? Quelle faute me reproche-t-elle ? Aimer, n’est-ce pas après tout le passe-temps de mon âge ?

– Sans doute, sans doute, mais non seulement vous dépensez, paraît-il, beaucoup trop légèrement votre fortune, entraîné que vous êtes par votre nouvelle passion, mais l’amour de madame vous absorbe plus que de raison, et compromet votre avenir !

– Cela ne regarde que moi !

– Remarquez, reprit doucement Varrou, que c’est toujours votre mère qui parle ; je ne suis, moi, qu’un intermédiaire. Elle m’avait chargé de me présenter devant mademoiselle, en votre absence, et de lui représenter que si elle vous aimait sincèrement, le seul parti qu’elle eût à prendre, était de se sacrifier et de vous quitter.

– Et elle a refusé de vous entendre, j’espère ! s’écria Lucien.

– Naturellement ; je l’avais du reste prédit à madame de Moranges !

– Et voilà donc la cause de cet étrange bouleversement où j’ai trouvé Louison à mon arrivée !. Eh bien, mon cher monsieur, quand vous retournerez auprès de ma mère pour lui rendre compte de votre mission, dites-lui bien que j’aime, que j’adore ma maîtresse et qu’elle me paye de retour, et au delà ; qu’elle est un modèle d’affection et de fidélité ; que nous nous sommes juré d’être l’un à l’autre pour longtemps, pour la vie peut-être, et que je lui ai pardonné son passé, qu’elle déplore tous les jours. En voilà plus qu’il ne faut pour nous attacher l’un à l’autre et nous permettre de lutter ensemble contre les attaques, de quelque côté qu’elles viennent ! Quant à ce qui est de ma position et de mon avenir, dites bien à madame de Moranges qu’elle n’en ait pas souci ; que ce n’est jamais une femme qui vous aime aussi sincèrement que celle-ci qui peut nuire à votre avenir, et que, du reste, le bonheur est là où on le place, et non là où les conventions de la société, dans laquelle on vit, le font exister. Au surplus, j’irai moi-même me jeter dans les bras de ma mère et je lui ferai comprendre que ce serait vouloir mon malheur que de m’obliger à me séparer de la femme que je chéris le plus après elle.

En prononçant ces derniers mots, Lucien avait saisi l’une des mains glacées de Louison et la pressait tendrement.

– Je rapporterai textuellement vos paroles, dit Varrou en se levant, et j’espère que vous ne m’en voudrez pas de m’être chargé de cette désagréable négociation.

– Certes non ! riposta le jeune homme, car je suis persuadé, qu’ennemi en entrant, vous êtes devenu ami en partant, depuis que vous avez vu et apprécié l’objet du débat.

Varrou s’inclina en souriant, salua Louison respectueusement, et sortit accompagné par le jeune homme.

Cette fois Louison respira ; il était temps : quelques secondes de plus, et elle suffoquait.

– Le misérable ! murmura-t-elle entre ses dents ; comme il mentait avec aplomb !

Elle se laissa tomber sur le canapé. Presque aussitôt, Lucien revint, et, courant s’agenouiller aux pieds de la jeune femme :

– Ainsi on voulait nous séparer ! s’écria-t-il. Comme si je pouvais jamais renoncer à toi !

Un sanglot monta à la gorge de Louison, et deux larmes coulèrent le long de ses joues.

– Ta mère a bien raison, dit-elle ; je suis indigne de. toi !

– Oh ! ma chérie !...

Et comme elle ouvrait encore la bouche pour s’accuser, il la lui ferma par un baiser.

XII

VARROU BOURSIER

Varrou, en sortant de chez Louison, se rendit en toute hâte chez madame de Moranges.

L’excellente femme achevait de déjeuner en tête-à-tête avec sa fille. On parlait chiffons, comme il est d’usage entre femmes, à la veille d’un

mariage, et Clotilde énumérait complaisamment les mille objets dont son trousseau devait se composer.

La jeune fille ne se possédait plus de joie depuis que l'abbé et Varrou étaient venus, en grand appareil, . demander sa main pour Frontignac.

A chaque instant, elle embrassait sa mère, elle embrassait M. Jacquemot, elle avait même embrassé Vauclin, en s'excusant fort de sa hardiesse. 7

– Madame peut-elle recevoir M. Varrou ? demanda la femme de chambre.

– Mais oui, sans doute ; qu'il entre ! répondit madame de Moranges en se levant.

Clotilde se précipita vers le salon.

– Mon oncle, j'ai bien l'honneur de vous saluer, s'écria-t-elle du plus loin quelle aperçut le notaire ; puis se jetant dans ses bras :

– Ma foi ! j'ai bien sauté au cou de l'abbé ! dit-elle en déposant deux gros baisers sur chacune de ses joues.

– Votre fille m'étouffe, madame ; je vous en prie, dégagez-moi ! criait Varrou tout joyeux à madame de Moranges, qui accourait au-devant de lui.

– Je crois, en effet, qu'il est temps que j'arrive ! répondit-elle en riant. Et quel bon vent vous amène, monsieur Varrou ?

– Je voudrais vous entretenir en particulier, madame.

– C'est-à-dire que je suis de trop, fit gaiement la jeune fille. Je ne vous embrasserai plus, mon oncle, puisque vous me payez de mes caresses en me congédiant !

– Oh ! mademoiselle !...

– Ce n'est pas, au moins, pour retarder ou peut-être détruire mon mariage que vous sollicitez ce conciliabule secret ?

– Soyez sans crainte, il ne sera même pas question de vous.

– En ce cas, je vous quitte sans rancune.

Sitôt que la jeune fille eut refermé la porte, madame de Moranges désigna un siège à Varrou, et s'assit, un peu troublée, à côté de lui.

– Vous savez que vous m'inquiétez fort avec vos airs mystérieux ! Je n'ai pas osé vous interroger devant Clotilde. Voyons, qu'y a-t-il ?

– J'ai vu votre fils tout à l'heure...

– Eh bien ?

– Eh bien, il est plus que jamais entiché de sa maîtresse ! Il faut vous dire, chère dame, que j’avais remarqué depuis quelque temps quel chagrin vous causaient les progrès de cette malheureuse passion. Aussi m’étais-je imposé comme tâche de chercher à agir d’une façon énergique, soit sur votre fils, soit sur la fille en question. Je me suis donc présenté chez elle. Pendant plus d’une heure, j’ai tout mis en jeu : les prières, les menaces, l’offre d’une somme d’argent, si l’on voulait rompre avec le jeune homme, mais rien n’y a fait. Je me suis heurté à un de ces caractères passifs, demi-honnêtes, demi-aimants, les plus terribles peut-être pour les jeunes gens, qui, sous prétexte qu’ils ne leur trouvent pas un défaut, sont tout disposés à leur reconnaître toutes les qualités !

– Vous dites que vous l’aimez, lui ai-je dit, et vous souffrez qu’il vous sacrifie son avenir ! Vous l’attirez chez vous !

– Il y vient parce qu’il s’y plaît ! m’a-t-elle répondu.

– Il fait des dettes.

– C’est vrai, et je l’en blâme tous les jours, continua-t-elle.

– Il vous a meublée somptueusement.

– Je ne voulais qu’une chambre toute simple ; c’est sur sa volonté expresse que j’ai dû m’installer ici.

Un moment, pourtant, je crus être sur le point de triompher. Je lui avais longuement parlé de vous, chère madame ; je lui avais représenté votre douleur, vos larmes, le désespoir de tous les gens qui s’intéressent à M. de Moranges, et, touchant la corde sensible, j’avais insisté sur les sympathies qu’elle s’attirerait si elle consentait à quitter Lucien, à vivre seule, avec la rente que la famille était prête à lui constituer ; j’avais même fait miroiter à ses yeux l’espoir d’une réhabilitation, d’un mariage avec quelque honnête homme, et aussi les joies de la maternité. Je la sentais émue, elle cédait à mes sollicitations, quand la porte s’est ouverte, et votre fils a paru : dès lors tout était perdu.

Il s’est jeté de lui-même au travers de mes projets, a félicité hautement cette femme d’avoir résisté à mes instances, lui a juré un amour éternel, et a déclaré avec emphase que la femme qui n’avait qu’un amant, et qui le chérissait, n’était pas aussi indigne d’intérêt qu’on le prétendait dans son entourage ; puis il a débité un panégyrique de la jeune femme, panégyrique

qui s'est terminé par un baiser trop ardent pour n'être pas sincère !... Alors qu'auriez-vous fait à ma place ? Il n'y avait plus qu'à se retirer, n'est-ce pas ? C'est à quoi je me suis décidé. Je vous ai rapporté le résultat de mon infructueuse négociation, persuadé que vous ne me saurez pas mauvais gré d'avoir emprunté l'autorité de votre nom de mère pour tâcher de réussir en cette affaire.

– Je vous en suis, bien au contraire, très reconnaissante, répliqua madame de Moranges.

Deux grosses larmes roulèrent le long des joues de la pauvre femme. La liaison de son fils la désespérait plus encore maintenant que le mariage de Clotilde était proche ; elle eût tant souhaité pouvoir établir en même temps ses deux enfants !

– Et puis, continua-t-elle, – je le confie à vous qui me montrez tant de dévouement, – je commence à craindre sérieusement que Lucien compromette ma fortune.

– Vraiment ?

– Dieu merci ! la dot de Clotilde est, et, restera intacte, et, pour moi-même, ce ne sont encore que des appréhensions que j'émets. Il n'en est pas moins vrai que, grâce aux folies de ce malheureux enfant, mes revenus peuvent à peine me suffire. Je me suis vue obligée, ces temps derniers, d'exiger de mes fermiers qu'ils me payassent dans la huitaine mes arrérages. Aujourd'hui je songe même à déplacer mes valeurs pour les engager dans des spéculations. S'il m'arrive malheur, c'est Lucien seul qui en sera cause !

– C'est grave, très grave, en effet ! dit Varrou, qui écoutait, avec la plus grande attention, et qui était se crètement enchanté de la tournure que prenaient les confidences de madame de Moranges.

– Mais j'y pense, vous avez été dans les affaires, vous, mon cher ami, poursuivit celle-ci ; ne pourriez-vous pas me donner quelques conseils ? Je redoute tant de m'adresser à des étrangers !

– Des conseils en ces sortes de matières sont choses bien délicates, et je ne sais si je dois prendre sur moi, même en votre faveur, une semblable responsabilité.

– Ah ! ce serait très mal à vous de m’abandonner, de me laisser livrée à moi-même en une pareille occurrence !

– Eh bien, soit, je me mets tout à votre disposition, dit Varrou, qui avait peine à dissimuler le contentement que lui causait l’insistance de sa dupe ; mais, c’est malgré moi, uniquement pour ne pas vous désobliger !

Madame de Moranges se leva, passa dans sa chambre, ouvrit son secrétaire, et revint chargée d’une liasse d’actions et obligations, tant au porteur que nominatives. Varrou écarquillait démesurément les yeux.

– Voilà du trois et du cinq pour cent, dit madame de Moranges. Les cours sont très élevés en ce moment ; on peut sans doute, en cédant ces titres au taux actuel, réaliser un gros bénéfice.

J’ai une de mes amies dont le mari a doublé sa fortune en vendant toutes ses rentes sur l’Etat, et en achetant en place je ne sais plus quelle valeur étrangère ; il faudra que je m’en informe auprès d’elle. Voilà des chemins de fer, continua-t-elle : des Nord, des Ouest, des Paris-Lyon-Méditerranée et des Orléans ; voici de la Ville de Paris. J’avais espéré gagner un lot, mais ces chances-là ne me sont pas réservées. Puis tout ceci, c’est le menu fretin, ajouta-t-elle en jetant sur le guéridon une quantité de titres de toutes les couleurs et de tous les formats, portant pour la plupart des caractères d’imprimerie plus ou moins étranges ou étrangers, des signatures superbes, avec des croissants, des gravures mirifiques et tout à fait tentantes.

– Je vous confie tous ces trésors ! Mais il faut m’en doubler le revenu, sans quoi je vous déclare homme d’affaires inhabile et malavisé, conclua-t-elle en souriant.

– Vous savez qu’il est encore temps de les reprendre, dit Varrou, qui serrait en hâte tous les titres et s’apprêtait à les envelopper dans un journal pour les mettre sous son bras.

– Je plaisante, dit madame de Moranges en lui tendant la main ; faites de votre mieux, voilà tout ce que j’exige de vous.

– Ah ! j’y pense !... Avant d’emporter tout ceci, je vais vous en délivrer un reçu.

– Un reçu ? ah ça ! vous moquez-vous ? Pensez-vous que je me méfie de vous ?

– Il faut se méfier de tout le monde, et puis l’on ne sait ni qui vit ni qui meurt !

– Vous dresserez vous-même la liste des valeurs, et me l’apporterez quand bon vous semblera.

Varrou n’insista pas.

– Dans quelques semaines, dit-il en prenant congé de madame de Moranges, j’espère vous donner de bonnes nouvelles ; mais il faudra que vous me confiiez une procuration pour que je puisse utiliser vos titres nominatifs.

Il se souvenait d’avoir recopié jadis plus d’une de ces procurations, quand il était saute-ruisseau, et il n’avait pas oublié que, pour négocier les titres d’une autre personne, cette pièce était absolument indispensable.

Madame de Moranges lui promit que dès le lendemain elle écrirait à son notaire.

En sortant de la rue du Bac, Varrou courut rue de Sèvres.

– Tiens, l’abbé, dit-il en entrant, regarde-moi cela ! Et il développa, en un tour de main, et fit voler dans toute la chambre le paquet d’actions et d’obligations.

– Tu as encore fait un mauvais coup ? dit Vauclin.

– Au contraire, un excellent !

– Tout cela est à nous ?

– Oh non ! Tu es trop gourmand ! Je pourrais en faire disparaître une bonne partie sans danger, puisque je n’ai donné aucun reçu, mais faut être honnête, mon cher, surtout quand on se prépare à brasser de grandes affaires !

Ceci te représente le commencement de notre fortune. Avant deux mois, entends-tu bien, on parlera de moi à la Bourse. Comme l’illustre Archimède, je pourrai m’écrier : Qu’on m’octroie un point d’appui, et je me charge de soulever le monde ! Eh bien, madame de Moranges vient de m’offrir le point d’appui demandé !

Il ramassa les titres, les mit en ordre, les jeta dans une armoire, et prenant la clef sur lui, sortit précipitamment.

Il courut à la Bourse. Jamais il n’avait pénétré dans cette enceinte qui était maintenant pour lui le temple de la fortune. Bien souvent il avait

tourné autour du monument, se grisant du son des voix qui arrivaient jusqu'à lui, cherchant à distinguer les noms des valeurs que les agents de change et les coulissiers vociféraient.

Il gravit le grand escalier d'un pas hésitant. Qu'allait-il trouver entre ces quatre grands murs ? L'enfer ou le paradis ?

A peine entré, une forte chaleur lui monta au visage, en même temps qu'un horrible brouhaha l'enveloppait de toutes parts, et l'assourdissait.

Le premier moment de surprise passé, il commença à s'orienter. Il se dirigea tout d'abord à gauche : c'était là que se tenait la coulisse de la rente. On était au plus fort des affaires.

Un flot d'hommes de tous les âges, de toutes les conditions, se pressait, se poussait, hurlant les marchés qu'ils proposaient, gesticulant comme des possédés, brandissant un carnet d'une main, agitant fiévreusement de l'autre un crayon. Toute cette multitude se bousculait, se tordait dans des convulsions insensées, se soulevait et s'affaissait tour à tour. C'était comme une vague immense, le lendemain d'un grand orage, et cette marée humaine venait, par moments, se briser contre les solides piliers de l'édifice.

Tout à côté, garantis par une corbeille en fer, se trouvaient les agents de change.

Ils ne criaient pas moins, mais étaient moins entassés.

Un homme assis sur une grande chaise, devant un pupitre, inscrivait les cours que venaient lui donner les agents, à mesure que les affaires se traitaient. Il était placé entre l'enceinte où se tenait le marché au comptant, et la corbeille où se traitait le marché à terme.

Tout autour, dans des retraits ménagés, étaient groupés les commis d'agent de change, les garçons qui portaient les ordres, et le public.

Varrou fut quelque temps avant de s'expliquer le mécanisme qui faisait mouvoir tout ce peuple d'enfiévrés.

Heureusement pour lui, sous une des arcades de la grande salle, il tomba sur un bavard qui le mit au courant.

Celui-ci lui expliqua tout au long la façon de procéder pour rédiger, envoyer ou recevoir un ordre de vente ou d'achat.

Il lui expliqua la différence qu'il y avait entre un marché à terme et un marché au comptant, lui fit comprendre toutes les variétés de ventes fermes

et de ventes à prime ; le mena au bureau du télégraphe, à celui des transferts, et finalement lui proposa de le présenter au commis d'un des plus grands agents de change.

Varrou accepta, offrit un cigare à son officieux cornac et au commis, et, en quelques minutes, devint l'intime de ce précieux personnage.

Il apprit de lui quelles étaient les valeurs actuellement le plus en vogue, et celles sur lesquelles il y avait le plus à gagner.

Ils se quittèrent à trois heures en se serrant la main. Le commis recommanda à Varrou de déposer, le plus tôt possible, chez son patron, une somme, si minime qu'elle fût, et moyennant laquelle il s'engageait à lui faire ouvrir un crédit considérable.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Varrou arrivait chez l'agent de change. Il avait soigneusement trié toutes les valeurs de madame de Moranges, reléguant de côté les titres nominatifs, dont il n'avait rien à tirer pour le moment ; il apportait tout le reste, qui représentait quarante ou cinquante mille francs.

– C'est plus qu'il ne nous en faut, dit le jeune commis. Mais abondance de biens ne nuit pas !

Vous pourrez faire trois à quatre cent mille francs d'affaires à terme, et il ne tiendra qu'à vous de gagner au moins cinquante mille francs dans votre année !

Varrou, d'un caractère froid, sans enthousiasme, prenait toujours les choses au pire.

Aussi sourit-il de la prédiction du jeune commis.

Il sortit de chez l'agent et alla déjeuner rue Vivienne.

Il avait eu soin d'acheter plusieurs journaux pour consulter, tout en mangeant, les différentes appréciations qu'on y faisait de la Bourse de la veille.

Chaque journal plaidait pour son saint, c'est-à-dire pour celui qui le payait le mieux. Varrou s'aperçut vite qu'il n'y avait aucun conseil sérieux à puiser dans de pareilles élucubrations.

– Ma foi, au petit bonheur !... se dit-il. Après tout, ce n'est pas mon argent que je risque ; je peux aller de l'avant ! Il solda l'addition, et se précipita dans la fournaise. Midi et demi venait de sonner.

– Je vous cherchais, lui cria le commis du plus loin qu’il l’aperçut. On vient de me dire que le vieux Jacques fait de gros achats d’Espagnol ; c’est le moment d’acheter, mais pressez-vous ! A la fin de la Bourse, il ne serait plus temps !

Varrou détacha une fiche du carnet du jeune homme, et inscrivit, coup sur coup, deux ordres d’achat assez importants. Effectivement, on n’entendait plus voltiger dans l’air que le mot « Espagnol », que se rejetaient acheteurs et vendeurs.

Varrou se sentait dans son élément.

Il se promenait fiévreusement, en attendant les réponses à ses ordres, interrogeant l’un, bousculant l’autre, se penchant par dessus l’épaule des commis pour voir les variations des cours.

La tempête grondait, les ventes et les achats se succédaient, et tous les malheureux jobards de la Bourse se jetaient sur la valeur favorite qui avait fait, en moins d’une heure, un saut de cent francs. C’était à qui en aurait, et la demande, se multipliant, faisait encore hausser les cours, au moment où, au contraire, il eût été prudent de vendre tout ce qu’on avait acheté.

Varrou suivait, lui aussi, d’un œil anxieux les oscillations de la valeur.

– Si j’en achetais encore ? pensait-il, excité par l’espèce de fièvre qui poussait tous ceux qui l’entouraient à se ruer sur l’Espagnol.

Il rédigea un ordre très important, et courut au jeune commis.

– Portez-moi cela de suite, lui dit-il.

– Etes-vous fou ? répondit celui-ci. Vous ne savez donc pas que le vieux Jacques vend ? J’ai pris sur moi d’envoyer un ordre de vente pour vous. Bien plus, à votre place, je ferais un découvert.

– Un découvert !

– Sans doute, vendez, vendez tout, vendez plus encore ! Vous serez quitte pour racheter plus bas. Je vous dis que ça ne manque jamais : quand le vieux Jacques pousse une valeur, on est toujours sûr de la retrouver, après la Bourse, plus bas qu’avant.

Varrou obéit, et envoya un gros ordre de vente ; il se sentait bien petit garçon à côté de cet homme de Bourse, encore tout jeune et qui pourtant connaissait à fond les roueries des gros bonnets.

Quand donc en serait-il là lui-même !

Quelques minutes avant la fermeture, le commis lui fit liquider complètement son opération.

Il gagnait douze mille cinq cents francs.

– Il y a deux : mille cinq cents francs pour vous, mon cher, dit-il en serrant la main du jeune homme, et, à l’avenir, pour les bonnes affaires, souvenez-vous que vous êtes toujours d’un cinquième dans les bénéfices.

– Elles ne seront pas toujours d’un aussi bon rapport ! Mais, avec un peu de veine, nous parviendrons à gagner honnêtement notre pain quotidien.

Varrou était radieux.

– Ton Frontignac n’est qu’un enfant à côté de moi, dit-il à Vauclin, en rentrant rue de Sèvres ; j’ai réalisé dix mille francs, l’abbé ! Qu’en dis-tu ?

– Je dis que nous sommes trop heureux, et que la Providence nous réserve à coup sûr quelque prochain malheur.

– Voilà que tu parles comme un vrai curé ! Est-ce que l’habit déteindrait sur ton intelligence ? J’ai connu le temps où tu aurais esquissé une petite danse de caractère en apprenant la nouvelle que je t’apporte !

Dès le lendemain matin, Varrou courut chez l’agent de change, et se fit verser les dix mille francs.

De là il se rendit chez madame de Moranges.

Elle se levait.

Sitôt qu’on lui eut dit le nom de la personne qui la demandait, elle donna l’ordre de faire attendre : elle allait venir tout de suite.

Quand elle entra dans le salon, Varrou était occupé à étaler sur la table cinq billets de mille francs.

– Qu’est-ce que c’est que cela ? fit-elle en tendant la main à Varrou.

– Ça, c’est le produit de notre première opération.

– Vraiment, déjà !

– Vous en verrez bien d’autres ! Je vous apporte également la liste et le reçu de vos valeurs.

– Encore ! Je vous préviens que si vous me reparlez de ce reçu, je vous retire les titres, et je m’adresse une autre personne !

– Vous êtes trop confiante ! Vous vous ferez voler un jour ou l’autre !

– Je suis bien sûre, en tout cas, que ce ne sera pas par vous ! Et maintenant, comment et quand reconnaîtrai-je jamais le service que vous

me rendez ?

– Ce temps-là viendra peut-être plus tôt que vous ne pensez, dit-il en se levant. Pour le moment, je retourne à la Bourse où je compte ramasser de l'or à pleines poignées !

XIII

LA PETITE JEANNE

– Encore huit jours, l'abbé ! dit un soir Clotilde à Vauclin. Comme ce sera long !

– Une jeune fille ne doit pas parler ainsi ! dit madame de Moranges en lançant un regard de reproche à sa fille.

– Oh ! à l'abbé on peut tout dire ! n'est-ce pas, l'abbé ?

– Mais il me semble que je n'ai fait aucune observation, mademoiselle !

– Tu vois, il n'a pas fait une observation ! Tenez, l'abbé, il faut que je vous embrasse encore une fois pour ce mot-là !

La jeune fille jeta ses deux bras autour du cou de Vauclin.

– Elle est folle, mon ami ! murmura madame de Moranges ; pardonnez-lui ses gamineries.

– L'abbé, il faut que je vous confesse aujourd'hui ; les rôles seront renversés.

Pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

– Ah ! mademoiselle, une pareille question !... Vous savez bien que ma robe, mon caractère...

– Sans doute, maintenant ! Mais vous n'avez pas toujours eu cette robe... ni ce caractère..., continua Clotilde en riant.

– Bon Dieu ! ma chère enfant, que tes questions sont déplacées ! s'écria madame de Moranges.

– Mais non, chère mère ! Tu as aujourd'hui un parti pris contre moi ; M. Vauclin et moi nous entendons à merveille. Vous ne trouvez donc pas cela charmant, vous, le mariage, l'abbé ?

– Si fait, pour les autres !

– Ah ! si vous saviez ! Avoir un petit mari, l'embrasser, le presser contre son cœur !... Je vous jure qu'il ne doit rien y avoir de meilleur au monde ! Ainsi M. de Frontignac et moi, nous ne sommes pas encore mariés, et je trouve déjà cela adorable !

– Vous êtes bien bon, l'abbé, interrompit madame de Moranges, de ne pas avoir encore réprimandé sévèrement cette écervelée !

– Maman, je vais être obligée de t'imposer silence ! s'écria Clotilde, de sa voix là plus solennelle.

Puis, se tournant du côté de Vauclin :

– L'abbé, encore une question, ce sera la dernière ! Vous qui savez tout, donnez-moi encore un renseignement. Dans le mariage, qui est-ce qui aime le mieux, l'homme ou la femme ?

– Ah ! Clotilde ! cria madame de Moranges toute fâchée.

Frontignac entra en ce moment. Ce fut une diversion pour Vauclin, qui ne savait plus quelle contenance tenir.

Le jeune homme avait entendu la question de mademoiselle de Moranges et se chargea d'y répondre.

– Ce sont les hommes ! dit-il en déposant aux pieds de Clotilde un énorme bouquet de roses blanches.

– Je crois qu'il est temps pour moi de prendre la porte, si je ne veux pas trop en voir ou en entendre ! fit Vauclin en souriant.

Madame de Moranges le retint.

– Venez vous asseoir là, près de moi, derrière cette table ; elle sera notre rempart contre les traits acérés de ces maudits enfants.

Ils se mirent à causer à voix basse.

– D'où vient, continua Clotilde, s'il est vrai que les hommes sont les plus amoureux, que vous arriviez si tard aujourd'hui ?

– Ingrate, je ne vous apporterai plus de fleurs ! J’ai beau, tous les jours, me présenter chez vous un quart d’heure plus tôt que la veille, vous ne m’en répétez pas moins que je suis en retard ! Je ne peux pourtant pas être plus souvent ici que je n’y suis, à moins d’y passer la nuit !

Cette fois, Clotilde rougit ; elle venait de comprendre qu’elle avait provoqué le jeune homme à risquer cette plaisanterie de mauvais goût. Frontignac, sans paraître remarquer le trouble de sa fiancée, tira un écrin de sa poche, l’ouvrit, et le mit sous les yeux de la jeune fille.

– Dieu, que c’est beau ! s’écria-t-elle. Oh ! les magnifiques brillants, et comme ils sont artistement montés ! Maman ! L’abbé ! Venez donc voir !

Elle avait posé l’écrin sur la table et le considérait sous toutes ses faces, se penchant pour mieux contempler les feux que jetaient les nombreuses pierres, et masquant ainsi, à son insu, le joyau qu’elle conviait tout le monde à venir admirer.

Quelques instants après, arrivait un immense carton blanc tout bourré de dentelles.

– C’est pour moi, n’est-ce pas ? dit Clotilde. Et, sans attendre la réponse, elle avait couru au carton, et en avait soulevé le couvercle.

Les dentelles, réellement merveilleuses, étaient en grande quantité, toutes rangées par ordre de grandeur, le long des parois. Clotilde en prit en main quelques-unes, et les déroula lentement.

Elle les essaya, se servant de sa robe comme d’un transparent.

– Voyez donc, l’abbé, est-ce assez beau ! Le dessin est-il assez élégant !

Et comme Vauclin ne disait rien, se contentant d’opiner de la tête :

– Il ne pousserait pas seulement le moindre cri d’admiration ! On voit bien que ce n’est pas pour lui ! continua la jeune fille avec une jolie moue.

En ce moment le valet de chambre déposait sur la table un nouveau carton.

– C’est encore pour moi ! s’exclama Clotilde en se précipitant au-devant du domestique.

La boîte contenait un magnifique manteau tout en soie, coupé à la dernière mode, et garni sur les bords, autour du cou et des manches, d’un superbe chinchilla. Clotilde, en un tour de main, déplia le manteau et le jeta sur ses épaules.

– Mais vous avez donc été couturière, demanda-t-elle à Frontignac, pour choisir si bien les vêtements de femme ?

– Quand on aime, on devient, sans s'en douter, homme de goût !

– Quand on aime ! Voilà une expression dont vous vous servez bien souvent ! Alors, c'est bien vrai, vous m'aimez, mais là, comme Roméo aimait Juliette ?

– Encore davantage !

– Alors asseyez-vous là, et causons. Aussi bien, à la joie que j'ai montrée à la vue de vos cadeaux, j'ai peur que vous ne m'ayez prise pour une coquette. Mais rassurez-vous ! Pour moi un objet n'a de valeur que par la main qui l'offre, . et mon contentement en tout ceci n'est que le reflet de mon affection.

– Pourquoi affection, et pas amour ?

– On dit que les jeunes filles ne doivent pas prononcer ce mot-là.

– Mais elles ont le droit de le penser.

– En ce cas, j'userai de mon droit ; j'en abuserai même !

– Chère Clotilde !

Un serrement de main furtif entre les deux fiancés remplaça, de part et d'autre, le mot qu'ils ne pouvaient encore risquer tout haut, faute d'avoir comparu par devant M. le maire.

M. Jacquemot arriva. Il apportait, lui aussi, son cadeau de noce : c'était un magnifique coffret de chez Susse, en ivoire et bronze, qui renfermait quelques-uns des bijoux ayant appartenu à sa chère Juliette.

– Je vous les recommande, dit-il, ma chère Clotilde ! Qu'ils vous rappellent souvent la pauvre morte !

– Merci, mon oncle, de votre gracieuse attention ; je vous jure que ce sera pour moi autant de saintes reliques !...

La signature du contrat devait avoir lieu le dimanche suivant. Il fut convenu que l'avant-veille du mariage on donnerait un bal où seraient conviés tous les amis de la famille.

Dès le lendemain, on lança les invitations : le jeune baron fut prié d'apporter son concours à l'inscription des adresses.

Une chose étonnait un peu madame de Moranges, c'était qu'aucun membre de la famille de Frontignac ne fût venu de Toulouse pour assister à

la cérémonie.

Le baron, du reste, avait pris les devants. Il fit comprendre que la plupart, de ses parents étaient dans une situation trop précaire pour se permettre de semblables frais de déplacement. D'ailleurs le jeune homme avait eu soin d'adresser ostensiblement quelques lettres à diverses personnes des environs de Toulouse, lettres qu'il avait emportées, disant vouloir les jeter lui-même à la poste, pour être bien certain qu'elles ne seraient pas égarées. Les deux oncles représenteraient du reste la famille très convenablement.

Varrou serait l'un de ses témoins, et Bidard, quo l'on avait imaginé de faire passer pour un officier retraité, serait l'autre.

M. Jacquemot et un vieil ami de madame de Moranges étaient tout naturellement désignés pour assister mademoiselle Clotilde.

Le jour du contrat arriva. Jamais peut-être mariage ne s'était présenté sous d'aussi heureux auspices.

Beauté et jeunesse chez la jeune fille, élégance et distinction chez le jeune homme, richesse et noblesse des deux parts, union intime des deux familles, et, mieux que tout cela, amour parfait des deux intéressés ! Franchement il eût fallu être difficile pour désirer mieux !

Le concierge avait, pour ce soir-là, laissé toute grande ouverte la porte cochère.

Les voitures arrivaient, déposaient les invités devant le péristyle, et s'en retournaient en faisant résonner la voûte du pas bruyant des chevaux.

Des fleurs avaient été disposées avec art dans l'escalier, dont le tapis neuf s'étalait dans tout son éclat.

Les différentes pièces de l'appartement avaient été débarrassées des meubles gênants pour que l'on pût danser plus à l'aise, et, dans la grande salle à manger, était dressée, pour le souper, une longue table : les chauds-froids de volaille, les buissons d'écrevisses, les foies gras et les pièces montées, nombre raisonnable de bouteilles de Champagne et de vin rouge des meilleurs crus se détachaient, pleins de séductions, sur la nappe damassée.

Au milieu du salon, une petite table en bois de rose, sur laquelle se trouvaient un encrier et une plume, avait été provisoirement laissée. Là devait se signer le contrat que le notaire s'apprêtait à lire à haute voix.

Les apports des époux étaient spécifiés tout au long. Frontignac avait fait une superbe liste de ses biens imaginaires, soit en terres, soit en titres. Madame de Moranges n'avait même pas voulu que l'on se renseignât, malgré les instances de l'abbé Vauclin. Clotilde apportait quatre cent mille francs en rentes sur l'Etat et en obligations de chemins de fer.

Le notaire avait donc établi le contrat d'après ces données.

– Messieurs, je commence, dit tout à coup l'officier ministériel.

Il s'assit devant la petite table, et un silence religieux accueillit les premières phrases du contrat.

Il était du reste assez court, et la lecture en dura quatre ou cinq minutes au plus.

Sitôt qu'il eut fini, le notaire présenta la plume à Frontignac, qui signa sans un tressaillement. Il faisait un faux, pis même que cela, une substitution de personne. Mais il y avait longtemps qu'il n'était plus arrêté par de pareilles considérations. Dans la voie où il était engagé, il était forcé d'aller toujours de l'avant, jusqu'à ce qu'il fût découvert.

Clotilde prit la plume, après lui.

Elle était radieuse, et, au moment d'écrire son nom au bas du contrat, elle jeta sur son fiancé un coup d'œil malicieux, accompagné d'une petite moue, comme si l'envie venait de lui prendre de ne pas signer. Mais l'hésitation ne fut pas longue, car, presque aussitôt, elle envoya un baiser à Frontignac, comme pour corriger la mauvaise impression causée par sa gaminerie ; et, appuyant sa main sur le papier, elle traça les huit lettres de son nom en jolie anglaise aussi élégante que sa personne.

Puis vint le tour de madame de Moranges, des témoins, et finalement de tous les invités.

Le dernier avait à peine fini de tracer son paraphe, que le pianiste lança les premières mesures d'une valse. Frontignac enleva Clotilde, et les deux jeunes gens se mirent à tourbillonner comme des fous. Leur exemple fut bientôt suivi par toute la jeunesse, au grand embarras du notaire, qui se trouvait prisonnier au milieu du salon, son contrat et son encrier dans les mains, et ne sachant comment fendre la foule dont il était entouré.

M. Jacquemot, sitôt la valse terminée, fut le premier à aller serrer la main du baron.

– Voilà un beau jour pour vous, lui dit-il, et après-demain vous n’aurez plus rien à désirer !

– J’espère qu’il y aura beaucoup de monde à l’église. Tous vos amis tiendront à assister à la cérémonie nuptiale pour faire honneur à ma chère Clotilde, dit le jeune homme.

– Ainsi qu’à mon cher Henri, riposta Clotilde en souriant gracieusement à son fiancé.

– Ah ! j’avais oublié de vous dire que vous aurez une invitée sur laquelle vous ne comptiez pas !

– Et qui donc ? demanda Frontignac avec intérêt.

– Mais, mademoiselle ma fille, que vous ne connaissez pas, et que l’on va m’envoyer tout exprès de rovince pour le mariage de sa cousine.

A cette nouvelle si inattendue, Frontignac faillit se trouver mal. Il fut obligé de s’appuyer au marbre de la cheminée, pour ne pas tomber.

– Ah ! très bien !. tant mieux !. je suis enchanté !... balbutia-t-il, mangeant à moitié les mots, qui s’arrêtaient dans sa gorge.

Mais M. Jacquemot ne remarqua pas le trouble du jeune homme ; son attention venait d’être attirée par de grands éclats de rire qui partaient de l’autre bout du salon.

C’était Clotilde qui, toujours vive et toujours espiègle, avait quitté son mari pour courir au-devant de l’abbé Vauclin et l’empêcher de se retirer, comme il l’annonçait.

– Je vous dis que vous ne vous en irez pas, l’abbé ! disait-elle, en le retenant par sa soutane.

– Mais, mademoiselle, mon caractère m’empêche...

– Ta, ta, ta... Ce n’est pas un bal ordinaire, et c’est moi qui suis la maîtresse aujourd’hui ! Après tout, vous ne savez pas ce que je me suis mis dans la tête ?...

– Non, certainement.

– Eh bien, j’ai mis dans ma tête de danser avec vous !

– Mademoiselle, je vous assure que c’est une folie...

– C’est possible, mais cette folie ne fera de mal à personne.

Et en même temps elle prit l’abbé par la taille et le força à valser.

Ce fut une hilarité générale, et Clotilde, heureuse de son succès, entraîna le faux prêtre encore plus rapidement ; elle ne lui fit grâce que quand la danso fut complètement achevée. Alors elle le reconduisit comiquement jusqu'à une chaise, s'inclina, avec une révérence, pour le remercier, et courut se perdre, en riant, dans un groupe de jeunes filles.

Frontignac n'avait pas quitté sa place, et toute cette petite scène s'était passée devant lui, sans même qu'il en eût conscience.

Sa pensée était absorbée par ce seul fait, que la petite Jeanne allait revenir, et que bien probablement elle le reconnaîtrait !

Et cela, le jour même du mariage, alors qu'il allait établir, entre la famille de Moranges et lui, un lien impossible à briser, et qu'il devenait, par la force des choses, le protégé de cette famille !

Ainsi ce passé, qu'il avait oublié, se redressait plus menaçant que jamais dans la personne de cette enfant, le seul témoin qu'il eût à redouter !

Que faire ?

Etait-ce donc déjà l'échéance où devaient se payer les forfaits ? Et, le coude appuyé sur la tablette de marbre de la cheminée, les yeux vaguement fixés devant lui, il sentait ses ongles crispés entrer lentement dans ses chairs.

Mais ce qui l'effrayait le plus n'était peut-être pas le châtiment, qui menaçait de l'atteindre.

Le châtiment, il pouvait s'y soustraire. Mais Clotilde, la douce et charmante Clotilde, Clotilde qu'il aimait, – car il ne pouvait plus se le dissimuler à présent, il l'aimait véritablement, – allait donc non seulement lui échapper à tout jamais, mais le mépriser, mais le haïr !

La terre entière se fût écroulée sous ses pieds, qu'il n'eût pas envisagé son malheur comme plus grand.

Sa fiancée, accourant à lui, le tira de sa rêverie.

– J'espère qu'on s'amuse aujourd'hui, n'est-ce pas, mon futur mari ! dit-elle en riant.

– Oh ! énormément ! répondit Frontignac, en esquissant avec peine un sourire.

– Moi, je veux m'en *fourrer, fourrer, fourrer* jusque-là ! ajouta-t-elle en imitant le geste de Dupuis dans la *Vie parisienne* ; je n'ai jamais été aussi

heureuse ! Et vous ?

– Moi non plus !

– Ah ! quel bonheur, et comme je t’aime ! murmura-t-elle à son oreille, qu’elle effleura presque des lèvres.

Un danseur vint l’enlever pour un quadrille.

Sitôt les premières mesures commencées, Frontignac se faufila derrière les groupes, rejoignit Vauclin et Varrou qui causaient ensemble dans l’encoignure d’une porte, et, les entraînant dans une petite pièce où l’on ne dansait pas :

– Savez-vous ce qui arrive ? leur dit-il.

– Quoi donc ? demandèrent à la fois les deux complices.

– La petite assistera au mariage !

– Quelle petite ?

– La petite Jacquemot !

– Sacrédié ! murmura Varrou. Tu en es sûr ?

– C’est le père qui m’a appris la nouvelle !

– Alors nous sommes perdus ! fit Vauclin ; le mieux est de disparaître avant la venue de la mioche.

– C’est impossible, reprit Frontignac ; je n’abandonnerai pas Clotilde !

– Laisse-nous donc tranquilles avec ta Clotilde ! dit Varrou ; quand il s’agit de la peau, l’amour n’est plus de saison !

– Restera-t-elle longtemps ? demanda Vauclin.

– C’est peu probable, répondit Frontignac. Son père ne la voit jamais qu’avec peine, m’a dit madame de Moranges, à cause du souvenir qu’elle lui rappelle.

– Il y a peut-être un moyen d’ajourner le voyage de la petite, fit Varrou.

– Oh ! lequel ? interrogea Frontignac.

– En télégraphiant...

– A qui ?

– A ceux qui amènent la petite : « Mariage reculé d’un jour. Retardez le départ de vingt-quatre heures. »

– Et alors ?

– Alors, au lieu d’arriver le matin du mariage, elle n’arrivera que le lendemain.

– Et le lendemain ?

– Le lendemain, tu seras parti avec ta femme et sa dot ; quant à nous, nous serons introuvables, je t’en réponds !

– – Oui, dit Frontignac, que l’expédient imaginé par Vauclin ne rassurait qu’à demi, mais quand on viendra à chercher l’origine de la dépêche ?...

– Cela me regarde, riposta Varrou ; ils seront bien malins ceux qui découvriront les auteurs de la missive ! Tu peux t’en fier à moi !

– Mais plus tard, plus tard ?... Car enfin, je suis appelé à la revoir toute ma vie, cette petite...

– Plus tard ? nous n’y sommes pas ! dit Vauclin ; songeons au plus pressé. Le plan de Varrou est excellent, et le plus prudent est de s’y conformer.

– C’est entendu ! répondit Frontignac.

– Et surtout de la gaieté, de la gaieté, morbleu, plus que jamais, mes amis ! dit Varrou en les quittant.

Il se dirigea vers un coin du grand salon où se trouvait madame de Moranges, et, dans la conversation, parvint à lui soutirer l’adresse exacte de la petite ; puis, il fit encore quelques tours dans le bal, et se retira pour aller mettre son projet à exécution.

Quant à Frontignac, à sa rentrée dans les salons, il fut vivement réprimandé par sa fiancée, qui lui reprocha de s’être absenté si longtemps.

Le bal se prolongea assez tard dans la nuit, et le jeune homme, qui était parvenu à dominer son émotion, eut le temps de devenir aussi joyeux et aussi tendre que pouvait le désirer Clotilde.

Le surlendemain, à midi, les cloches de Saint-Thomas-d’Aquin sonnaient à toute volée. En même temps, une voiture, attelée de deux chevaux blancs, s’arrêtait devant la grande porte, et un valet de pied, sautant à bas du siège, venait abaisser le marche-pied.

M. Jacquemot fut le premier à sortir de la voiture. Il offrit la main à Clotilde, qui, perdue sous un flot de tulle, sauta légèrement à terre. Frontignac aida, de son côté, madame de Moranges à descendre, et, offrant son bras à la mère de Clotilde, il suivit M. Jacquemot et la mariée.

Dans les voitures suivantes venaient Lucien avec la demoiselle d’honneur, Vauclin, Varrou, Bidard, des cousins et des cousines, et de

nombreux amis de la famille.

Le cortège pénétra dans l'église, au son de l'orgue.

Grâce aux indications du suisse, et aux précautions prises avant l'entrée des invités, chacun put occuper sa place sans confusion et sans désordre.

Le nombre des personnes qui devaient assister à la cérémonie avait été indiqué approximativement, et de nombreux rangs de chaises avaient été en conséquence interdits au public.

Il y avait pourtant une certaine quantité d'étrangers dans l'église, et, au nombre de ceux-ci, deux femmes, Louison et Frisette.

Toutes deux avaient eu simultanément l'idée d'assister à la bénédiction nuptiale, mais chacune dans un esprit, différent.

Frisette voulait à tout prix connaître la rivale qui la détrônait.

On lui avait beaucoup vanté la fiancée de son amant, et elle tenait à constater par elle-même la vérité des on-dit ; d'ailleurs, incapable d'en vouloir à Clotilde, sachant bien qu'ainsi allait le monde pour les maîtresses de ces messieurs, et ayant depuis quelque temps déjà donné un successeur sérieux à Frontignac.

Elle avait rencontré Louison, son ancienne amie, à la porte de l'église, et les deux femmes étaient allées se poster derrière un pilier pour tout voir, sans trop être remarquées.

– Comme elle est jolie ! dirent-elles toutes deux en se montrant Clotilde.

Avec ses couleurs vives, sa toilette d'un si bon goût, sa démarche gracieuse, et ses grands yeux clairs et limpides de bonheur, on eût dit, avec une nuance de mélancolie en moins, l'une de ces vierges idéales dont l'école italienne nous a laissé tant de modèles exquis.

– Il n'est pas mal non plus, lui ! ajouta Frisette en apercevant Frontignac au bras de madame de Moranges. A-t-il l'air radieux ? Tant mieux pour lui, s'il est maintenant délivré de ses humeurs noires ! Autrefois il ne se passait pas une nuit qu'il n'eût le cauchemar !

– Vraiment ? demanda Louison.

– Ma parole ! C'est un peu ce qui me le fait moins regretter ! Ce garçon-là doit avoir quelque gros péché sur la conscience.

– Allons donc ! fit vivement Louison.

A ce moment, Varrou parut, donnant le bras à une respectable amie de madame de Moranges.

– C’est lui ! murmura Louison. Le misérable ! Dans quel piège faut-il qu’il ait attiré toute cette famille, pour en être devenu l’ami aussi intime !

Varrou, tout en s’entretenant avec la vieille dame, aperçut son ancienne maîtresse, et lui jeta un regard terrible qui fit chanceler la malheureuse fille ; elle dut s’appuyer au pilier pour ne pas tomber.

– Qu’avez-vous donc ? demanda Frisette à son amie, en la sentant défaillir.

– Moi, rien ! répondit celle-ci, se raidissant.

– Ça vous fait donc quelque chose à vous, les mariages ? Vous avez tort d’y venir, en ce cas, ma chère ; moi, je n’en manque pas un ! Il est vrai de dire que je m’en moque comme d’une guigne !

Lucien passait devant elles. Lui aussi aperçut Louison ; il lui adressa un sourire, sur lequel la jeune femme ne se trompa pas, et qui la fit rougir.

La cérémonie s’acheva sans incident. Au sortir de l’église, un déjeuner dînatoire de cinquante couverts avait été préparé chez madame de Moranges. On avait, pour la circonstance, abattu une cloison, de façon à réunir la salle à manger et le grand salon.

On monta au second étage, dans le nouvel appartement des jeunes mariés, pour réparer le désordre des toilettes, et l’on se mit à table vers deux heures.

Au moment de s’asseoir à la place qui lui était réservée, M. Jacquemot reçut une dépêche.

« Jeanne sera à Paris ce soir, écrivait-on ; demain serait trop tard pour partir. »

– Et pourquoi ne me l’ont-ils pas envoyée hier soir ? Elle va arriver quand tout sera fini ! dit Jacquemot, tout en repliant la dépêche.

Les trois complices s’étaient regardés.

Ce soir ! Ainsi le stratagème de Varrou n’avait qu’à moitié réussi ! Le mariage, il est vrai, s’était célébré à la mairie d’abord, à l’église ensuite, sans la présence de la petite, et la voilà qui allait peut-être apparaître à la fin de la journée, comme une sorte de *Deus ex machina* vengeur ! Comment esquiver cette terrible perspective ?

Ils prirent tacitement le parti de presser autant que possible le repas. Mais le moyen, avec le nombre de services dont il se composait ! Il eût fallu étouffer les gens ! Force leur fut donc de se résigner.

Vers huit heures, pourtant, on commença à se lever, mais il avait été promis aux jeunes gens et aux jeunes filles quelques tours de valse après le repas. La mariée, au bras de son nouvel époux, devait ouvrir ce semblant de bal. Frontignac fut bien obligé de patienter. Il lui fallut voir retirer les tables, attendre que les deux pièces fussent remises en ordre, et danser gaiement le premier quadrille, tandis qu'il avait l'angoisse dans l'âme.

Ce ne fut que vers dix heures qu'il put s'esquiver. Il échangea avec madame de Moranges le signe convenu entre eux. Celle-ci emmena sa fille sans être remarquée, monta jusqu'à l'appartement des jeunes mariés, et aida Clotilde à se débarrasser de son voile et de sa couronne.

Elle ne lui fit d'ailleurs aucune des révélations d'usage, sachant sa fille fort intelligente, et son gendre un galant homme.

Elle se contenta de recommander à Clotilde d'être toujours honnête femme, et l'embrassa tendrement, mais sans larmes, songeant, avec plus de bon sens que bien des mères, que sa fille n'était pas perdue pour elle parce qu'elle se mariait.

Au moment où elle lui donnait le dernier baiser, se préparant à se retirer, une voix d'enfant appela :

– Ma tante ! ma tante !

C'était Jeanne, qui venait d'arriver, et que son père avait envoyée tout d'abord auprès des jeunes mariés.

L'enfant se jeta dans les bras de sa tante et de sa cousine, et les embrassa de tout cœur, comme on embrasse à cet âge-là ; puis, se retournant, 'comme pour chercher encore quelqu'un à embrasser, elle aperçut Frontignac.

Celui-ci, en quittant le salon, s'était rendu dans son cabinet, pour y prendre quelques papiers indispensables en cas de fuite, et il ignorait l'arrivée de la petite, ainsi que sa présence chez sa femme.

A la vue de l'assassin de sa mère, le sang de Jeanne ne fit qu'un tour ; elle poussa un cri et s'affaissa.

– Mon Dieu ! qu'a-t-elle ? dit Clotilde, qui ne savait à quelle cause attribuer un évanouissement aussi subit.

– Ce ne sera rien ! dit au bout d’un instant madame de Moranges, qui avait pris Jeanne dans ses bras.

La joie de nous revoir, la fatigue du voyage...

– Je vous laisse, continua-t-elle ; reposez en paix... Et surtout pas d’inquiétudes... je réponds de l’enfant.

Bientôt elle sera revenue à elle.

Elle sortit, emportant la petite fille toujours sans connaissance.

Frontignac resta seul avec sa femme.

XIV

LA RÉVÉLATION

Le premier soin du jeune homme, sitôt qu’il se trouva en tête-à-tête avec sa femme, fut de pousser le verrou de la porte.

Puis il vint s’asseoir en face de Clotilde, au coin de la cheminée où flambait un feu assez vif. La jeune femme se chauffait les pieds par contenance ; elle avait le sang trop en mouvement, après tous les événements de la journée, pour avoir froid.

Frontignac, au contraire, était gelé des pieds à la tête. A chaque instant, des frissons lui couraient tout le long du corps.

Les émotions pour lui avaient été par trop nombreuses, depuis la veille, et vraiment trop au-dessus des forces de la nature humaine ! Le dernier coup qui le frappait l’avait anéanti.

Il était reconnu !

Ces trois mots revenaient à chaque instant à son esprit avec la persistance entêtée d’un hoquet, et, chaque fois, ils y amenaient un nouveau découragement, comme une nouvelle bouffée d’amertume.

En même temps, une terreur folle s’était emparée de tout son être.

La petite allait revenir à elle, allait parler !

– Mais, en ce cas, c’était l’arrestation immédiate, la condamnation à bref délai, la perte de sa chère Clotilde !

Alors le moindre bruit lui donnait comme des sursauts.

Il prêtait l’oreille, tâchait de saisir ce qui se passait à l’étage inférieur, dans l’escalier, dans les pièces voisines.

Si l’on descendait, c’était sûrement pour aller chercher la police ! Si l’on montait, au contraire, ce devaient être les agents qui arrivaient pour se saisir de lui !

Il était livide. Ses yeux, légèrement injectés de sang, étaient démesurément ouverts, comme s’il eût cherché à voir à travers les murailles.

Par moment, il était tenté de se lever, de sortir, d’inspecter par lui-même les moindres coins et recoins de la maison ; mais la peur le retenait à sa place.

En face de lui, Clotilde, pour la première fois depuis qu’il avait été question de mariage, commençait à trouver la situation embarrassante.

Très hardie avec tout le monde, et très légère avec son futur époux, tant qu’il y avait eu des tiers autour d’elle, elle était devenue tout à coup honteuse comme un enfant, et pudique comme une religieuse.

Elle considérait alternativement ses deux pieds chaussés de mignons souliers blancs, et les approchait ou les reculait du feu, suivant que la chaleur se faisait plus ou moins sentir sous la fine semelle de cuir.

Elle tortillait, de ses doigts tout rosés, les boutons de son corsage, jouait avec les plis de sa robe ou le bord de sa manche, et n’osait regarder son mari.

Son mari ! Le mot était si nouveau pour elle !

Ce qui pourtant l’étonnait, c’était qu’il ne lui eût pas encore adressé la parole, et qu’il ne fût pas déjà à ses pieds, occupé à lui manger les mains de caresses.

Elle connaissait bien peu de chose du mariage, mais elle croyait être sûre que cette formalité était la première.

– Pourtant, se disait-elle, ce ne peut être l’évanouissement de ma petite cousine qui l’ai frappé au point de l’empêcher de parler ! Les hommes sont

moins impressionnables d'ordinaire.

Et puis elle se rappelait fort bien, étant petite, s'être trouvée mal, plus d'une fois, par suite de grands bonheurs ou de grandes émotions. C'était donc une maladie de famille, peu grave, et dont il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure.

Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure qu'elle osa lever les yeux sur Frontignac.

Elle avait trouvé le temps bien long. Plus, c'eût été trop demander à une nature aussi vive.

– Henri, vous ne me dites rien... Ah ! mon Dieu, mais qu'avez-vous ?

– Mais, rien, rien ! dit sourdement le jeune homme.

– Votre figure est toute décomposée ; êtes-vous malade ? Vous avez quelque chose ? Dites-le moi, je vous en supplie, et vous verrez que je saurai remplir, dès maintenant, mon rôle de femme dévouée.

– Merci, ma chère Clotilde.

– Vous n'avez pas confiance en moi ; c'est mal !

– Je ne souffre pas, je vous assure.

– Est-ce la vue de ma cousine Jeanne qui vous a effrayé ?

Frontignac fit un mouvement presque imperceptible, en entendant prononcer le nom de la petite Jacquemot.

– Ah ! vous voyez, ce doit être cela ? dit vivement Clotilde, à laquelle le mouvement de son mari n'avait pas échappé.

Frontignac affirma que l'évanouissement de Jeanne n'était pour rien dans l'état où sa femme le voyait.

– Oh ! Henri ! Henri ! Est-ce donc là la mutuelle confiance que nous nous sommes jurée ? Sans doute je m'attendais, dans ces premières heures que nous devions passer seuls en tête-à-tête, à quelques doux épanchements ; mes bras étaient prêts à s'enrouler au tour de votre cou, et mes lèvres à se poser sur les vôtres. Du moins, telle était l'idée que je me faisais des joies du mariage. Mais encore fallait-il que vous fissiez le premier pas, et que votre cœur ne fût pas absorbé au point de m'oublier, de ne plus vous souvenir que j'étais là ! Vous souffrez, vous êtes malheureux. Eh bien, quoi de changé ? Je vous tends toujours les bras, et je me félicite d'être auprès de

vous, pour vous aider à supporter vos peines. Les heures heureuses viendront plus tard ; nous avons toute l'existence pour les retrouver.

– Hélas ! murmura Frontignac en se cachant la tête entre ses deux mains.

– Henri, je t'en prie ! s'écria la jeune fille, les yeux douloureusement attachés sur son mari. Sa voix tremblait, elle commençait à avoir peur, elle aussi.

– Je suis indigne de vous ! s'écria le jeune homme, après un moment d'hésitation.

– Toi !... Ce n'est pas vrai !

– Il faut bien que ce soit vrai, puisque c'est moi, moi qui vous aime plus que tout au monde, qui vous le dis !

– Alors tu te trompes, tu t'abuses, tu t'exagères. que sais-je... enfin ! Confie-toi à moi, et je pourrai te dire ce que tu es !

Frontignac alla à la porte et tendit l'oreille, ayant cru percevoir quelque bruit inquiétant.

Tout paraissait calme dans l'appartement. A l'étage inférieur, chez madame de Moranges, les valse succédaient aux polkas, et les polkas aux quadrilles, avec un entrain qui faisait craindre que les danses se prolongeassent jusqu'au lendemain matin.

– C'est une longue et pénible histoire, ma pauvre Clotilde, et qui vous touche de plus près que vous ne croyez, vous et votre famille ; mais, ce que je vous demande, avant de vous tout avouer, et quelque chose qui m'arrive, c'est de ne jamais douter de la sincérité de mon amour. Oui, Clotilde, je vous aime, je vous le jure, comme jamais homme n'a aimé !

Il saisit la main de sa femme, qu'il porta à ses lèvres. Clotilde eut un frisson qui lui courut de la tête aux pieds, en sentant sur sa main brûlante ces deux lèvres froides comme deux glaçons.

– J'étais jeune, bien jeune, quand je commis la première faute, qui, par je ne sais quel concours de fatalités, m'amena successivement à commettre toutes les autres. Comme vous, je n'avais pas vingt ans ; j'étais orphelin, complètement livré à moi-même ; je ne portais pas alors le nom de Frontignac.

– Vous ne portiez pas le nom de Frontignac !...

– Si vous accueillez aussi sévèrement mes premiers aveux, comment voulez-vous que je trouve le courage de tout vous dire ?

– Continuez, je vous écoute, dit Clotilde, essayant de paraître calme.

– Un jour, dans les Tuileries, je rencontrai une jeune fille, presque aussi jolie que vous, et bonne aussi, je crois. Une domestique l’accompagnait, et la menait à des cours, rue de l’Ancienne-Comédie. Je ne sais pourquoi, je la suivis, par désœuvrement sans doute, et je parvins, grâce à la connivence de la femme de chambre, à lui parler. Elle était faible, car elle m’écouta, et, usant de stratagèmes déshonnêtes, je réussis à obtenir d’elle un rendez-vous. Vous dirai-je que je l’aimais ? Oui, sans doute, comme on est capable d’aimer à cet âge, alors qu’on est résolu à transiger avec toutes les lois de l’honneur et de la raison pour satisfaire ses passions. Ah ! je ne ménageai ni les serments, ni les promesses, et si la pauvre enfant succomba, que toute la faute en rejaillisse sur moi ! Or, vous savez, ou plutôt on vous a dit, et vous avez compris et deviné, quel est le malheureux sort qui attend la créature qui n’a pas été assez forte ou assez avisée pour résister. La société, toujours, est inflexible pour elle ! Je l’avais déshonorée !

– Et que devint-elle ? demanda Clotilde très pâle.

– Par un bonheur inespéré, un honnête homme la trouva sur son chemin ; elle lui avoua tout, il lui pardonna, et l’épousa. Elle avait juré de ne plus jamais me revoir, et ne demandait qu’à être fidèle à la parole donnée. Mais j’étais là, moi, son mauvais génie, et je reparus.

– Ah ! Henri !... quel coup vous me portez ! Peut-être valait-il mieux me cacher tout cela. c’eût été plus charitable ! dit la jeune femme en essuyant une larme.

– Hélas ! ce n’est pas tout ! reprit Frontignac d’une voix presque inintelligible.

Un long silence se fit, puis le jeune homme reprit :

– Quatre ans s’étaient écoulés, pendant lesquels j’avais été forcé de vivre à l’étranger, pour échapper aux créanciers qui me harcelaient.

J’avais dissipé tout ce qui me restait de ma fortune ; je revins à Paris. Mais trop lâche pour travailler, je ne vivais guère que d’expédients, quand j’appris par hasard l’adresse de celle que j’avais séduite. De ce jour, ma passion me revint tout entière au cœur ; la jalousie me suggéra d’indignes

pensées, et je me persuadai que cette femme m'était dérobée, qu'elle ne devait appartenir qu'à moi, que c'était un vol que l'on m'avait fait en la mariant à un autre.

Je lui écrivis plusieurs fois ; elle laissa mes lettres sans réponse. Alors, furieux, je résolus de l'enlever ! Ah ! Clotilde ! c'est ici que j'implore à genoux votre indulgence !

– Continuez, dit Clotilde d'une voix sourde.

– C'était un soir, vers minuit... Deux hommes m'accompagnaient, deux misérables... Nous pénétrâmes tous trois dans sa chambre. Son mari était absent, nous le savions, et nous venions lâchement l'attaquer, la sachant sans défense. Elle se disposait à se mettre au lit. Pour éviter ses cris, mon premier soin fut de la faire bâillonner. J'étais fou ; je ne pensais qu'à ce que j'appelais ma vengeance ; je n'y voyais plus. Ce serait mon excuse, si un tel crime pouvait être excusé !...

Quelques minutes après, au moment d'emporter ma maîtresse dans mes bras, je m'aperçus que mes deux complices avaient trop comprimé le bâillon sur la bouche de la pauvre femme. En se débattant, elle avait encore resserré davantage le nœud coulant, et s'était étouffée !

– Mon Dieu !... Quand cela se passait-il ? demanda Clotilde, se dressant de toute sa hauteur.

– Vous le savez ! Ne me forcez pas à vous le dire !

– Vous êtes Charlier ! Ah ! misérable ! s'exclama-t-elle en repoussant son mari qui s'était jeté suppliant à ses genoux.

– Par grâce, ne criez pas si haut ! implora Frontignac.

– Ah ! oui ! l'on pourrait m'entendre, et la petite, qui est là, qui vous a vu, dirait tout, ferait des signes, articulerait votre nom, et vous seriez accusé, condamné !... Je comprends maintenant d'où vous est venue votre pâleur subite... Assassin !... Assassin !

– Clotilde ! par pitié ! Ne me jetez pas ce nom à la face ! Je suis un misérable, c'est vrai ; mais je vous jure que mes mains sont pures et n'ont pas tué.

– Et que voulez-vous que je fasse pour vous ?... Puis-je forcer cette enfant à ne rien dévoiler ?... Puis-je arrêter le cours de la justice ?... Je n'ai pas de moyen de vous protéger ou de vous sauver ; je n'ai qu'à vous

abandonner à vous-même... Ah ! monsieur, quand je pense que vous avez osé lier toute ma vie à la vôtre ! Un homme qui n'a même pas à lui le nom qu'il porte !...

Clotilde fondit en larmes. Elle venait d'entrevoir toute sa vie brisée par ce mariage, qui, il y avait une heure à peine, faisait encore toute sa joie et toute son espérance.

– Mais pourquoi m'avoir choisie de préférence à une autre ? Vous aviez pourtant tout à craindre de ma famille, et vous ne pouviez pas espérer ne jamais revoir l'enfant dans la maison de sa tante ?

– J'ai été poussé, entraîné !

– Par qui ?

– Par ces deux hommes !...

– Vos deux complices ? Mais j'y pense, est-ce que ce seraient ?...

Les noms s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Frontignac comprit qu'elle avait deviné l'identité de Varrou et de Vauclin.

– Oui, dit-il presque à voix basse, ce sont eux qui m'ont contraint à me présenter chez votre mère, lorsque j'eus fait la connaissance de Lucien ; ce sont eux qui m'ont contraint à demander votre main, dans l'espérance de partager votre dot, et d'agioter sur la fortune de madame de Moranges. Mais encore une fois, je n'accuse que moi, moi seul, de tout le mal ! Car, quand je vous ai eu bien appréciée, j'aurais pu me retirer, et me dire : « Tu es rivé à ces deux hommes ; tu leur appartiens puisque tu en as fait tes complices, mais tu es indigne d'entrer dans une famille dont tu as causé le deuil ! » Eh bien, je n'en ai pas eu la force, Clotilde ! Je ne sais quel lien invisible me retenait à vous ; je souffrais trop quand j'étais loin de vous ; j'étais attiré vers vous ; je ne pouvais me passer de vous entendre... C'était de la folie, j'en conviens ; un infâme, un malheureux comme moi, ne devait pas lever les yeux aussi haut. Mais je ne pouvais pas m'en défendre !

Frontignac était resté agenouillé, et n'osait même plus chercher à serrer les mains de Clotilde.

Il appuyait la tête sur le bras d'un fauteuil, dont il déchiquetait l'étoffe dans ses convulsions désespérées.

Sans doute il ne s'était pas chargé outre mesure dans le récit qu'il avait fait des événements auxquels il avait pris part, mais il avait parlé sincèrement, et c'était avec la voix et le sentiment d'un remords profond qu'il avait retracé toute cette suite d'infamies provoquées par une première faute de jeune homme.

Les larmes étaient montées jusqu'à ses yeux, mais elles n'avaient rien de feint, et c'était bien plutôt sur ses crimes passés, que sur les châtiments à venir, qu'il les versait.

Chez madame de Moranges, à l'étage inférieur, la valse continuait à bercer langoureusement, ou à entraîner dans ses tourbillons échevelés, danseurs et danseuses, qui ne se doutaient guère du drame se déroulant au-dessus d'eux, dans la chambre nuptiale.

Clotilde pleurait silencieusement. Elle ne doutait pas du repentir de son mari ; mais le passé n'en subsistait pas moins, odieux, et elle ne se sentait pas la force de rester toute la vie complice muette d'un pareil secret. Puis, avoir à son bras, dans la rue ou dans le monde, et à son côté, chez elle, un homme que la justice pouvait arrêter d'un moment à l'autre ! Vivre toujours dans les appréhensions, dans les angoisses, se méfiant de tous, prenant ombrage de tout ! Ne pas dormir une nuit sans cauchemar ! Commencer une pareille existence à dix-huit ans ! Non, elle avait beau se raisonner, un pareil avenir était trop horrible à envisager ! Mieux valait le veuvage éternel ! Pourtant, malgré elle, elle était ramenée au souvenir des jours récents.

Etait-il assez charmant, cet homme, qu'elle savait aujourd'hui si criminel ! Etait-il assez aimé de tous, et que de qualités on s'accordait à lui reconnaître !

Toutes ses fautes, il les avait commises dans l'ardeur de la jeunesse ; mais à présent, les événements l'avaient mûri. Puisqu'il était riche et aimé, rien ne le sollicitait plus à mal se conduire.

Que de misérables n'eussent jamais failli, s'ils se fussent trouvés dans un autre milieu que celui où ils étaient nés, si les circonstances leur avaient été favorables !

– Et si la petite ne parlait pas, se disait-elle, qui saurait jamais la vérité ? On pourrait peut-être même lui persuader qu'elle se trompait !

Frontignac s'était levé. Il regardait sa jeune femme affaissée dans un fauteuil, et il se reprochait sa trop grande franchise.

– Tenez, Clotilde, dit-il tout à coup, vous avez raison ; il faut nous séparer.

– Et le scandale ? murmura Clotilde.

– Le scandale et le déshonneur ne seront que pour moi ! On ne tue pas un arbre en lui coupant un de ses rameaux pourris, au contraire ! Vous êtes ma femme devant la loi, mais vous ne l'êtes pas devant Dieu, puisque nous sommes encore étrangers l'un à l'autre, et que pas un baiser n'a été échangé entre nous. Vous trouverez, soyez-en sûre, un honnête homme qui vous offrira loyalement sa main. Quant à moi, si les tribunaux ne me condamnent pas, c'est moi-même qui me condamnerai. Je n'ai pas le droit de sacrifier votre vie à la mienne... Adieu, Clotilde. Donnez-moi votre main, que je la serre une dernière fois ! Il est des circonstances dans la vie où il n'est pas permis à l'homme d'être lâche !

– Où allez-vous ? Que voulez-vous faire ? demanda Clotilde inquiète.

– Ne m'interrogez pas !... Adieu !

– Arrêtez ! Tout n'est peut-être pas encore perdu !

Quelque faute, du reste, que vous ayez commise, vous êtes mon mari, et vous le resterez, et je vous défendrai, et ma famille vous défendra, car je ne veux pas vous laisser partir, je ne saurais vivre sans vous !

– Clotilde !

– Tu allais mourir, n'est-ce pas ? Mais sache bien que, malgré tes fautes, je t'aurais pleuré ma vie entière, tandis que je puis encore te sauver !

– Ah ! Clotilde, ma femme, mon adorée, c'est donc vrai, tu m'aimes encore ?...

– Oui ! ton faux nom, ton crime, je pardonne tout !

Que m'importe ta honte, puisque nous nous aimons !

Elle se jeta dans les bras de son mari, et tous deux restèrent étroitement embrassés pendant quelques instants.

Clotilde fut la première à relever la tête, qu'elle avait appuyée avec amour sur la poitrine du jeune homme.

– Il faut prendre un parti, fit-elle.

– Lequel ? demanda Frontignac.

– N'est-il pas d'usage que les jeunes mariés partent en voyage le lendemain de leurs noces ? Si nous partions cette nuit, sans prévenir personne ?

– Et après ?

– Après !... Eh bien, nous attendrons les nouvelles, à l'étranger. Ma mère ne sera-t-elle pas toujours là pour nous mettre au courant ?

– Oui, c'est vrai.... madame de Moranges...

– Et si nous ne pouvons pas revenir, reprit Clotilde, eh bien ! que nous importe ! Nous courrons le monde tous les deux. Paris n'est pas indispensable à notre bonheur !

– Mais toi..., toi ! Te condamner à un semblable exil ! Réfléchis bien, ma chérie ; il en est encore temps.

– Je t'adore ! dit-elle en lui posant la main sur la bouche pour l'empêcher d'en dire davantage.

Tous deux firent à la hâte un paquet des objets indispensables au voyage ; Frontignac y joignit un certain nombre de billets de mille francs, sur l'observation de Clotilde que leur absence pouvait se prolonger plus qu'ils ne le supposaient.

– Et maintenant, il n'est qu'une heure à peine, dit Clotilde ; il faut prendre un peu de repos.

Elle retira à la hâte sa robe blanche, et se jeta, à moitié habillée, sur le lit, pendant que Frontignac s'installait dans un fauteuil pour y sommeiller jusqu'au moment du départ.

A sept heures du matin, l'express de Marseille les entraînait loin de Paris. Ils avaient quitté la maison de la rue -du Bac sans avoir été aperçus de personne.

A FILOU, FILOU ET DEMI

Il était onze heures du soir : le bal était dans toute son animation.

De jeunes femmes, les épaules nues, les seins palpitants, et débordant, pleins de provocation, du corsage de la robe, les cheveux collés au front par une légère sueur, valsaient avec une nonchalance voluptueuse, abandonnées au bras de leur cavalier qui leur serrait amoureusement la taille.

Puis bientôt le motif devenant plus vif, la mesure plus accélérée, les couples s'échauffaient, précipitaient le pas, parcouraient le salon à grandes enjambées, en tournoyant rapidement, et tout étourdis, se heurtaient les uns contre les autres.

Cette danse rapide, vertigineuse, colorait d'une rougeur les joues des femmes, leur allumait le regard ; l'atmosphère chaude, toute surchargée de parfums, les grisait, leur montait à la tête, embrasait leurs sens ; les mains se pressaient involontairement, les lèvres se rapprochaient, au point de s'effleurer.

La valse terminée, quelques jeunes gens offrirent le bras à leurs danseuses et les menèrent auprès du buffet, déjà tout encombré de monde.

On s'y pressait les uns contre les autres ; on se causait bas à l'oreille, avec des éclats de rire. Les dames, tout en buvant, debout, à petites gorgées, une tasse de chocolat ou de café glacé, écoutaient attentivement les messieurs qui, profitant du désarroi, leur adressaient des compliments un peu risqués, auxquels elles répondaient à mi-voix, en affectant d'être fâchées :

– Voulez-vous bien vous taire ! Si on vous entendait ?

Puis le pianiste lançait, à grand renfort de pédales, les premières mesures d'un quadrille, et la foule, reposant à la hâte sur un plateau, que portait un domestique, les verres de sirop à peine entamés, regagnait le salon en toute hâte, se bousculant, trépignant, bruyante.

Jacquemot, Varrou et Vauclin jouaient au whist dans une pièce voisine.

– Eh bien, l'abbé, qu'avez-vous donc ? demanda M. Jacquemot à Vauclin, tout en battant les cartes. Vous vous agitez sur votre chaise comme

si vous regrettiez de ne pouvoir exécuter un entrechat avec toute cette folle jeunesse qui pirouette à côté de nous !

– Ma foi, répondit l’abbé, si je n’étais prêtre, je polkerais très volontiers. Malheureusement ma soutane m’interdit de satisfaire ma passion chorégraphique, qui, somme toute, est une passion permise et avouable. David n’a-t-il pas dansé devant l’arche ? Mais autre temps, autres mœurs !

– Et vous paraissez regretter le temps de David ? fit Jacquemot.

– Oui, c’est vrai, continua Vauclin, que Varrou poussait en vain du coude, pour l’inviter à dissimuler davantage ses goûts mondains, et ne pas diminuer, par ses inconséquences de langage, le respect que devait inspirer le caractère sacré dont il était revêtu.

Au même moment, madame de Moranges se dirigeait vers la table où étaient assis ces messieurs.

– Mon cher ami, dit-elle à Jacquemot, toute joyeuse, votre fille vient d’arriver. J’ai voulu vous l’amener. Mais elle s’y est énergiquement refusée, sous prétexte qu’il n’était pas convenable de se présenter dans une soirée en tenue de pensionnaire. Ça n’a pas sept ans, et c’est déjà d’une coquetterie alarmante ! ajouta-t-elle en riant.

– Et où est Jeanne ? lui demanda Jacquemot.

– Chez les jeunes mariés, qui ont quitté le bal, il y a un instant, répondit madame de Moranges en se retirant au bras de Jacquemot, après voir salué, d’un geste amical de la main, le notaire et l’abbé.

Vauclin et Varrou, atterrés par la nouvelle de l’arrivée de Jeanne, tenaient l’œil fixé sur la porte par laquelle étaient sortis madame de Moranges et son beau-frère.

Ils demeurèrent quelques minutes dans cette attitude, le regard morne, hébétés, inertes, tremblant que Jeanne n’apparût d’un moment à l’autre, et pourtant trop affaiblis pour trouver la force de se lever et de partir.

– Mon pauvre Vauclin, murmura Varrou au bout d’un instant à l’oreille du prêtre, je crois que nous sommes fichus !

– Pas encore ! répondit l’abbé. Mais cet endroit est malsain, déguerpissons au plus vite !

Sur le seuil de la pièce, il se retourna, pour s’assurer que son complice le suivait ; mais Varrou, le menton dans les mains, les coudes pesamment

appuyés sur la table de jeu, n'avait pas bougé. L'abbé revint précipitamment sur ses pas, et, saisissant Varrou par le collet de l'habit, le secoua violemment, pour le tirer de l'espèce de léthargie où le malheureux semblait être plongé.

– Triple brute, lui dit-il à mi-voix, tu veux donc coucher cette nuit à Mazas ?

Ce dernier mot, en rendant à Varrou la conscience du danger, lui fit recouvrer toute son énergie. Il se redressa d'un bond, et gagna en toute hâte le vestiaire, en compagnie de Vauclin.

Tandis que l'abbé endossait son pardessus posément, avec une lenteur calculée, Varrou, sans écouter les conseils, du valet de chambre, qui le suppliait de se bien couvrir, pour ne pas s'exposer inutilement à une fluxion de poitrine, se précipita dans l'escalier, son cache-nez et son manteau de fourrure sur le bras.

– Imbécile ! lui cria Vauclin en le rejoignant dans la rue, ce larbin avait raison ; tu vas attraper pour le moins une bronchite.

Et puis, ajouta-t-il en baissant le ton, si tu n'as pas plus de sang-froid, tu finiras par nous compromettre. Tu t'es sauvé du bal comme un voleur ! C'est maladroit au dernier chef ! Enfin, pour cette fois, il n'y a pas grand mal.

Il héla un fiacre, et donna l'ordre au cocher de les conduire rue de Sèvres.

A peine Varrou fut-il installé dans la voiture, où il était monté à contre-cœur, qu'il reprocha à l'abbé l'imprudence qu'il avait commise en indiquant leur véritable adresse.

Vauclin se contenta d'abord de hausser les épaules ; mais, comme ce geste de mépris ne paraissait nullement rassurer le peureux notaire, il lui prouva d'une façon irréfutable que moins les gredins se cachaient, et moins ils éveillaient les soupçons.

A peine furent-ils rentrés chez eux, que Varrou interrogea Vauclin sur le plan qu'il devait avoir imaginé pour affecter autant de sécurité, et se montrer aussi certain d'échapper aux poursuites de la police.

Il ne doutait pas, en effet, que Jeanne, aussitôt mise en présence de Charlier, n'eût reconnu et dénoncé celui-ci comme l'assassin de madame Jacquemot. Charlier devait être très probablement arrêté, et ne tarderait pas,

pour se concilier l'indulgence du juge d'instruction, à révéler les noms de ses complices.

Tout en parlant, il arpentait l'appartement à pas fiévreux, gesticulant, se démenant, frappant les meubles et le mur à grands coups de poing, ne pouvant s'en prendre qu'à des objets inanimés du mauvais tour que lui jouait la destinée.

Vauclin l'écoutait sans l'interrompre ; il considérait avec pitié ce lourdaud qui, au lieu d'aviser à conjurer le péril dont ils étaient menacés, s'emportait en imprécations inutiles contre la fatalité.

– Mon cher, dit-il à Varrou lorsque celui-ci, las d'aller et de venir, se fut laissé tomber sur le canapé, j'ignore comme toi quel a été le résultat de l'entrevue de Jeanne et de Charlier. Pour l'apprendre, il nous faudrait rendre visite au plus tôt à madame de Moranges, qui seule est en état de nous fournir les renseignements que nous désirons avoir.

– Tu me proposes tout simplement d'aller me livrer pieds et poings liés avec toi à mes ennemis ? s'écria Varrou hors de lui.

– Du calme donc, excellent notaire ! reprit Vauclin. Il n'est pas encore dit que nous irons chez madame de Moranges. J'examine *in petto* le pour et le contre.

Si à l'heure qu'il est, nous croyons tout découvert, il nous faut boucler nos malles, courir à une gare quelconque, et nous faire transporter à l'étranger, par grande vitesse. Mais, qu'à peine débarqués en Belgique, en Allemagne ou ailleurs, nous soyons informés, de façon ou d'autre, que notre parfaite honorabilité n'est nullement entachée, qui se mordra les pouces de s'être expatriés aussi à la légère ? Ce seront Vauclin et Varrou ! Et pendant que nous arpenterons la terre étrangère, Charlier cajolera sa petite femme à Paris et mangera sa dot, dont la moitié nous est due.

Aussi, tout bien pesé, est-il préférable que je me présente sans retard chez madame de Moranges. Alors même que Charlier aurait été démasqué par la petite Jeanne, qu'est-ce que je risque ? Je déclare, tout le premier, mon neveu infâme, je le renie, je peste contre lui plus haut que tous les autres. Mon indignation sera trop bien jouée pour ne pas sembler naturelle, et il n'est personne qui ne plaindra un homme aussi intègre que moi d'avoir

dans sa parenté un coquin de l'espèce de Frontignac. Pour le moment, essayons de dormir. La nuit porte conseil.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, l'abbé se faisait annoncer chez madame de Moranges.

Il trouva la vieille dame en larmes, tenant à la main une lettre toute froissée à force d'avoir été lue et relue.

Vauclin s'excusa d'arriver dans un tel moment et fit mine de vouloir se retirer.

– Restez donc, au contraire, monsieur l'abbé, lui dit madame de Moranges en lui désignant du doigt un fauteuil où il s'assit. Votre devoir de prêtre n'est-il pas de chercher à guérir les plaies de l'âme ?

– Bon, pensa l'abbé, ces derniers mots me démontrent clairement que je suis toujours ici en odeur de sainteté.

– Je reste donc, madame, reprit-il tout haut, puisque vous le désirez. Mais quel malheur vous a frappée ?

– Aucun, monsieur l'abbé, grâce à Dieu ! répondit madame de Moranges. Je pleure ma fille, que son mari, comme c'était son droit, a emmenée avec lui ce matin.

– Et en quel endroit ? demanda vivement Vauclin en l'interrompant.

– Où ? C'est ce que j'ignore. Ma fille, dans cette lettre, que je puis vous communiquer, ne m'indique pas le but de son voyage.

Voici, du reste, le contenu du billet qu'elle m'a fait remettre tout à l'heure :

« Mère chérie,

Mon mari quitte la France avec moi. Pourquoi ce brusque départ ? Je ne sais. En femme soumise, je ne me suis permis aucune question. Henri est mon maître bien-aimé, et je lui obéis aveuglément en cette circonstance comme je lui obéirai toujours, en tout et pour tout.

Ne me gronde pas trop de ne pas être venue t'embrasser. Mais, vois-tu, j'aurais eu tant de peine à m'arracher de tes bras, que je

serais encore près de toi, et Henri aurait peut-être été jaloux de la trop grande affection que je te porte.

Sois sûre que je ne serai pas longtemps absente. Je supplierai mon mari si instamment de me ramener qu'il se laissera toucher, et te rendra bientôt

Ta fille qui t'adore,

Clotilde DE FRONTIGNAC. »

– Charmante enfant ! fit l'abbé d'une voix douce, en prenant les mains de madame de Moranges dans les siennes. Allons, madame, du courage ! reprit-il après un silence. Clotilde vous promet de vous revenir bientôt, et je la sais fille assez aimante, pour être persuadé qu'elle tiendra parole.

Ce dont, par exemple, je la blâme, c'est de ne pas avoir exigé de son mari le nom du pays où il compte se fixer.

Au demeurant, elle vous donnera bientôt de ses nouvelles, et vous connaîtrez ainsi le lieu de sa nouvelle résidence, que vous me ferez savoir. Je veux écrire à votre fille ; je lui peindrai le plus éloquemment possible la douleur que vous cause son éloignement ; je l'exhorterai à rentrer en France sans retard.

– Et elle vous écoutera, monsieur, dit madame de Moranges. Ma fille est pieuse ; les conseils d'un prêtre, d'un saint homme comme vous, auront sur elle une irrésistible influence.

– Dieu vous entende, madame ! murmura Vaucelin.

Il y eut un silence. Madame de Moranges, réconfortée par les paroles du prêtre, se montrait plus résignée ; la certitude qu'elle ne serait plus longtemps séparée de Clotilde éclairait son visage d'un doux sourire et mettait dans ses yeux, encore humides de larmes, un rayon de joie.

Vaucelin, qui, depuis un instant, observait à la dérobée madame de Moranges, jugea le moment opportun pour l'entretenir de Jeanne.

– Maintenant que vous êtes plus calme, madame, dit-il, permettez-moi de vous parler de notre chère petite Jeanne. Comment va-t-elle ? Que raconte-t-elle ? Qu'a-t-elle fait depuis hier soir ? Oui, je vous l'avoue, j'ai un grand faible pour les enfants, et tout ce qui les touche m'intéresse.

– Dans mon trouble, répondit madame de Moranges, j’avais oublié cette pauvre enfant. Elle est bien souffrante. Ah ! si vous saviez quel accident lui est arrivé ?

– Vous m’effrayez, madame ! s’écria Vauclin pâissant.

Madame de Moranges s’en aperçut et n’en conçut que plus d’estime pour ce prêtre, que les malheurs d’autrui affectaient si vivement.

Elle continua :

– Hier, je la menai dans la soirée, chez ma fille. Elle sauta au cou de Clotilde, et ne lui laissa ni paix ni trêve qu’elle ne l’eût prise sur ses genoux ; aussitôt qu’elle eut occupé la place tant souhaitée, elle recommença ses caresses.

Elle contait à ma fille, habituée comme moi à son langage fait de signes et de paroles presque inarticulées, je ne sais plus quelle aventure dont elle avait été témoin, la veille, au couvent, lorsque mon gendre parut.

A peine Jeanne l’eut-elle aperçu, qu’elle poussa un cri et s’évanouit. Je la saisis dans mes bras, et l’emportai dans ma chambre, où, aidée de M. Jacquemot, je parvins, après une heure de soins, à la rappeler à elle.

Quand elle rouvrit les yeux, nous étions près de son lit, son père et moi, tremblants pour les jours ou la raison de la chère fillette.

Elle nous prit chacun une main, en semblant nous dire :

– Je vous ai fait bien peur, n’est-ce pas ? mais ce ne sera rien ; je me sens mieux maintenant, beaucoup mieux.

– M. de Frontignac t’épouvante donc beaucoup ? lui demanda M. Jacquemot en l’interrogeant presque sévèrement du regard.

– Oh ! non, papa ! répondit Jeanne par signes ; mais je ne sais pas comment ça s’est fait, lorsqu’il est entré chez Clotilde, j’ai cru voir maman blanche, comme quand elle était morte ; elle marchait derrière lui, et portait la main à sa gorge, comme pour me faire comprendre qu’elle suffoquait.

– Quelle terrible hallucination ! fit Vauclin. Enfin, grâce à Dieu, Jeanne est maintenant hors de danger.

– Et la chère petite n’a rien dit de plus ? ajouta-t-il en se levant, et se disposant à partir.

– Non, rien de plus ! répondit madame de Moranges. En vain, l’avons-nous interrogée ; en vain son père l’a-t-il conjurée de s’expliquer plus

clairement, elle n'a rien voulu nous apprendre de plus.

– Pour quelle raison, pensa Vauclin, la mioche refuse-t-elle de révéler son secret ? Ou elle redoute la colère de Charlier, ou peut-être est-elle déjà assez intelligente pour se rendre compte que ses aveux tueraient son amie Clotilde de désespoir. Nous connaissons le fin mot de ce mystère, plus tard.

Renseigné sur tout ce qu'il avait intérêt à savoir, il prit congé de madame de Moranges, en promettant de repasser le lendemain.

A peine fut-il dans la rue, que l'abbé proféra un horrible juron, à scandaliser les passants, s'ils l'avaient entendu.

Ainsi Charlier l'avait joué ; il s'était enfui avec le magot !

Vauclin était bien décidé à remuer ciel et terre pour dépister le voleur et se faire restituer la part qui lui était due ; mais il ne se dissimulait pas que l'activité et l'esprit qu'il déploierait pour découvrir cette canaille de baron seraient consommés en pure perte.

Réflexion faite, le plus simple était encore d'attendre que Clotilde écrivît à sa mère et lui donnât ingénument, comme cela était immanquable, ou sa véritable adresse, ou tout au moins des indications assez précises pour qu'on pût retrouver le couple disparu.

– Faisons donc preuve de patience, conclut l'abbé, puisque c'est encore le parti le plus sage.

C'est égal, il était blessé dans son amour-propre : c'était la première fois qu'on le mystifiait de la sorte ! Mais à filou, filou et demi ! Charlier avait eu la première manche ; il aurait la seconde !

XVI

UNE RÉHABILITATION

Que cette journée du mariage avait semblé longue à Louison !

Vingt-quatre heures sans voir Lucien, autrement qu'à l'église, entouré des parents ou des amis de la famille ! Son amant était si assidu auprès d'elle, la quittait si rarement, que cette absence, si courte pourtant, l'avait tout attristée.

Pour la distraire, Frisette lui avait proposé de l'emmener chez des jeunes gens de ses amis, où un souper était organisé.

Louison refusa. Elle ne se souciait guère de passer la nuit en, compagnie d'inconnus qui l'importuneraient de leurs compliments, ou peut-être, lorsqu'ils seraient échauffés par le Champagne, se montreraient familiers, pour bientôt devenir inconvenants.

– J'aimetant Lucien, dit-elle à Frisette, que je m'ennuie toujours là où il n'est pas ! Tous les autres hommes me sont indifférents.

– Comme tu voudras ! répliqua Frisette. Tu te serais amusée, et peut-être aurais-tu fait, en m'accompagnant, des connaissances utiles.

Il n'est pas mauvais, comme on dit, d'avoir plusieurs cordes à son arc.

– Chacun son idée là-dessus ! répondit Louison.

– Oh ! à ton aise ! Adieu, petite ; tu ne penseras pas toujours de même !

Les deux femmes se séparèrent. Rentrée chez elle, rue Richer, Louison se jeta sur une causeuse, et resta près de deux heures absorbée dans ses réflexions, les yeux grands ouverts, le corps immobile. Elle repassait dans son esprit tous les détails de la cérémonie à laquelle elle avait assisté : l'entrée sous le porche, au son des cloches sonnant à toute volée ; le défilé imposant dans le milieu de la nef ; les deux fiancés, agenouillés l'un près de l'autre, dans le chœur ; la bénédiction de l'anneau, et le léger sourire de bonheur qui avait couru sur les lèvres de Clotilde au moment où le prêtre lui avait passé l'alliance au doigt ; puis l'allocution d'usage, où on recommandait à la femme fidélité et obéissance à son mari, et enfin la sortie, au bruit des orgues.

Comme Clotilde devait être heureuse, non point d'avoir épousé Frontignac, – un misérable ! mais de se sentir unie pour la vie à l'homme qu'elle aimait !

Ah ! ce bonheur-là ne lui serait jamais donné à elle !

Elle n'était pas de celles que l'on épouse ; et, pourtant, elle aspirait à devenir, elle aussi, une femme honnête, chaste, courageuse, toujours prête au dévouement et au sacrifice !

Ah ! si elle n'avait pas connu Varrou, peut-être eût-elle rencontré Lucien, alors qu'elle était encore digne de lui !

Elle se fit servir à dîner dans sa chambre. Elle mangea peu, sans faim, se mit au lit, et feuilleta un livre, quelques instants ; mais elle le rejeta bientôt.

Elle était-trop énervée, trop lasse, pour fixer longtemps son attention. Le sommeil vint sans trop se faire attendre, et accompagné de rêves charmants.

Louison, en mariée, était conduite à l'autel par un jeune homme superbement habillé, dont elle ne pouvait voir la figure, qu'il cachait à demi sous un voile épais.

Elle s'était engagée à ne soulever le voile de son fiancé qu'à la fin du repas, quand minuit sonnerait.

Enfin l'heure si attendue arriva. Louison leva le bras pour découvrir la figure de son bien-aimé, mais au même moment, un baiser appliqué sur son front la réveilla.

Lucien était devant elle, comme en extase.

– Que tu étais jolie dans ton sommeil ! s'écria-t-il. Tu souriais si gracieusement ! A qui donc rêvais-tu ?

Elle lui tendit les deux bras.

– A toi ! répondit-elle. Couche-toi bien vite, ajouta-t-elle ; il doit être tard, et tu as dansé toute la nuit.

Le jeune homme se dés habilla à la hâte, et se glissa sous les couvertures, à côté de sa maîtresse.

– Comme c'était beau, à l'église, hier ! dit la jeune femme.

– N'est-ce pas ?... Elle était superbe, ma petite sœur !

– Adorable !... Elle avait l'air si heureux ! Dire qu'un jour il y en aura une, comme cela, tout en blanc à ton bras, et qui sera aussi heureuse que ta sœur l'était hier !

– Pourquoi me parles-tu ainsi ?

– Parce que cela doit être ; c'est dans l'ordre ordinaire des choses, et il n'y a pas de raisons pour que tu agisses autrement que les autres.

– Tu sais que tu me fais beaucoup de peine !

– Tu crains, mon ami, de me chagriner ; mais ne vois-tu pas que tout le monde cherche à nous séparer ? C’est le sort commun des femmes de mon espèce, et ne me plains pas !

– Ah ça ! es-tu folle ? Serait-ce la sotte démarche de M. Varrou qui te trotterait encore par l’esprit ?...

– Oh ! non, non !... dit vivement Louison, qui tremblait toutes les fois que le nom de son ancien amant était prononcé par Lucien.

– J’ai parlé de lui à ma mère, en l’engageant à me faire elle-même ses remontrances, à l’avenir, sans en charger un tiers, et j’ai ajouté que personne qu’elle n’avait le droit de me dicter ma conduite.

Dès que je me fus aperçu qu’elle connaissait nos relations, je lui ai avoué que je t’aimais sincèrement, éperdument, et que jamais je ne te quitterai.

– Tu ne t’es pas querellé au moins avec ta mère ? C’est que, même pour moi, vois-tu, je ne te le pardonnerais pas !

– Jamais nous n’échangeons, elle et moi, un mot plus haut que l’autre. Elle fait si bien tout ce que je veux, quand je me donne la peine de la bien prendre !

– Oui, je sais qu’elle est excellente pour toi. Tu devrais l’amener tout doucement, avec mille précautions, à se méfier de ce Varrou. Elle lui confie une partie de sa fortune, m’as-tu dit, comme si elle le connaissait intimement, et depuis longues années ; c’est très imprudent. Ta mère est, je crois, aussi légère que bonne.

– Bast ! A quoi bon la tourmenter pour si peu ?

– Tu aimes bien ta mère ?

– Presque autant que toi, et ce n’est pas peu dire.

Louison posa ses lèvres sur celles du jeune homme, et tous deux restèrent embrassés pendant quelques secondes.

– Mais tu es venu ici pour te reposer, reprit Louison, après un silence ; essaie de dormir ! Nous causerons demain.

En même temps, elle le repoussa amicalement dans la ruelle.

Cinq minutes après, Lucien dormait d’un profond sommeil.

Il ne se réveilla qu’à onze heures, et se leva à la hâte pour aller déjeuner chez sa mère.

A peine était-il parti que Varrou demandait à être introduit.

– Lui, toujours lui ! pensa Louison. Que peut-il encore me vouloir ? Répondez que je suis au lit, fort malade, et que je ne puis recevoir, dit-elle à la femme de chambre.

– Bast ! un ami, cela se reçoit toujours ! D’ailleurs je ne resterai pas assez longtemps pour te fatiguer, s’écria. Varrou, qui s’était faufilé chez Louison derrière la femme de chambre.

– Désormais, dit Louison à sa bonne, vous refermerez la porte d’entrée sur monsieur, s’il se présente, et vous ne le laisserez même pas pénétrer dans l’antichambre, vous entendez, Sophie ! Et maintenant laissez-nous !

La pauvre fille sortit, toute confuse d’avoir été jouée par Varrou.

– Qui vous amène encore ? demanda Louison.

– Le plaisir de te voir ! répliqua Varrou.

Mais d’abord, fit-il en esquissant un sourire, laisse-moi te dire que tu n’as jamais été plus jolie ; aussi vais-je t’embrasser sur les deux joues.

Il alla à elle, tout guilleret, et sautillant.

– N’approchez pas ! cria Louison, les yeux brillants et la main posée sur le cordon de la sonnette ; n’approchez pas, ou j’appelle !

– Tu te fâches ! Tout est dit en ce cas, et l’on va se tenir à distance. Parlons donc d’autre chose. Je vais sans doute quitter Paris.

– Ah ! soupira la jeune femme.

– Oh ! pas pour toujours, rassure-toi ! dit Varrou. J’aime trop ma petite Louison pour l’abandonner ; tu me reverras ! Mais comme une affaire va vraisemblablement m’appeler à l’étranger, je tenais à te faire mes adieux avant mon départ.

– Une affaire ? C’est encore quelque mauvais coup !

– Affaire ou mauvais coup, peu importe !

Voici mes instructions...

– Vos instructions ! répéta la jeune femme en ricanant.

– Oui, mes instructions ! Ah çà ! tu te crois donc émancipée, la petite ?

Tu te trompes, voilà tout !

Tant que Bibi vivra, tu seras sous sa coupe, mon ange ! Sois, aussi longtemps que tu voudras, amoureuse de ton M. Lucien ! Le jour où il nous gênera, nous le supprimerons !

Varrou renforça ces derniers mots d’un geste expressif.

– Quoi, tu serais capable ?...

– Oh ! pas de le tuer ! Lassassinat, je n’aime pas beaucoup ça ; il vous en reste toujours un peu de sang aux mains !

Mais il y a d’autres moyens... Et puis, si j’assassinais quelqu’un, je risquerais d’être arrêté. Je préfère me conserver pour toi.

– Pour moi ?...

– Pour toi uniquement, et c’est même dans ton intérêt que je suis venu te trouver. Je connais ta langue, je connais ta faiblesse. L’amour aidant, tu pourrais révéler des bêtises sur mon compte et sur celui de Vauclin ; je ne parle pas de Frontignac, dont je me moque comme de l’an IV.

Or, pour prévenir un malheur, j’ai cru bon de t’avertir ; écoute-moi donc bien. Si, par malheur, tu ouvres la bouche, tu peux te considérer comme une femme morte ! Tôt ou tard, je te retrouverai, soit à mon retour de voyage, soit à ma sortie de prison si l’on m’enferme, soit par un complice si l’on me raccourcit ; ton affaire serait sûre, et tu sais que j’ai l’habitude de tenir ma parole.

– C’est tout ce que vous aviez à me dire ?

– C’est tout ! Et, pourtant, j’aurais vivement désiré, avant de partir, te prendre un baiser... comme autrefois !

Et il se rua sur le lit de Louison.

La jeune femme se rejeta en arrière, et saisit le cordon de sonnette, qu’elle tira violemment.

Sophie parut.

– Reconduisez monsieur ! dit Louison.

– Vous m’avez compris, n’est-ce pas ? demanda Varrou en prenant son chapeau.

– Je sais ce que j’ai à faire ! répondit Louison.

Dès que son ancien amant se fut retiré, Louison se leva. Elle était trop agitée pour rester en place ; elle craignait surtout un retour offensif de Varrou, et elle préférait être debout et tout habillée pour le recevoir, qu’au lit et à moitié nue. Elle se sentait plus forte ainsi, plus à même de lui résister. Les menaces de Varrou ne l’effrayaient pas, non pas qu’elle ne le crût capable de les mettre à exécution ; l’infamie de cette nature perverse lui

était connue. Mais elle était résolue à faire le sacrifice de sa vie, plutôt que de retomber aux bras de ce misérable et de tromper Lucien.

Celui-ci, par bonheur, vint la tirer de ses sombres réflexions ; il était radieux. Il quittait à l'instant sa mère, qui avait causé deux heures avec lui sans lui adresser aucun reproche.

Madame de Moranges était encore sous l'impression de la joie que lui avait laissée la cérémonie de la veille.

– Tu ne sais pas, avait-elle crié à Lucien, du plus loin qu'elle l'avait aperçu, les amoureux ont pris leur volée ! Ce matin, en entrant dans leur chambre, on a trouvé le nid vide ! Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que personne ne les a vus descendre, et qu'ils n'ont laissé aucune indication qui pût révéler le lieu de leur retraite. Est-ce assez cachottier, deux nouveaux mariés ? Est-ce assez épris de solitude ? Au surplus, ils s'aiment tant, les deux chers amis ! Dire que bientôt j'aurai peut-être des petits-enfants ; je voudrais déjà qu'ils fussent nés ! Je suis sûre qu'ils seront beaux comme le jour, n'est-ce pas, Lucien ?

– Je dis, ma mère, que je suis on ne peut plus charmé de vous trouver en si belle humeur, et que vos petits-enfants seront si beaux, si beaux, qu'on n'en aura jamais vu de pareils ! Mon ami Frontignac et ma petite sœur Clotilde ne peuvent mettre au monde que des Apollons ou des Vénus. Et maintenant déjeunons, en attendant les rejetons !

Et la conversation avait continué sur ce ton, tout émaillée d'éclats de rire, jusqu'à la fin du repas.

Lucien n'eut donc pas de peine à déridier Louison ; elle passa un temps infini à sa toilette, retardée qu'elle était par les niches que lui faisait le jeune homme.

Ou bien, il lui tirait les cheveux, pendant qu'elle les enroulait au-dessus de sa tête, et tout l'édifice tombait.

Ou bien, il retournait les manches de son corsage, lui cachait ses ciseaux ou son tire-bouton, et entremêlait toutes ces inoffensives plaisanteries de baisers pris comme d'assaut sur la gorge de la jeune femme.

Quand elle fut tout à fait prête :

– Comment me trouvez-vous, monsieur ? dit-elle au jeune homme. –

– Superbe, adorable, jolie à croquer ! Asseyez-vous près de moi, trop coquette fille, que je vous conte comme je vous aime !

– Et moi, je vous répondrai que je vous adore ! riposta Louison.

– Savez-vous, reprit Lucien, l'idée qui me trotte parla cervelle depuis quelques jours ?

– Quelle idée ?

– Tu ne vas pas te trouver mal, au moins ?

– Pourquoi ?... c'est donc une mauvaise nouvelle ?

– Au contraire !

– Dis vite, en ce cas !

– Eh bien, plus je vis auprès de toi, plus je te découvre de qualités, plus il me semble que tu serais digne, toi aussi, d'épouser un honnête homme, qui t'aimerait à la folie, comme moi. Tu saurais tenir haut le nom de ton mari et le faire respecter. Est-ce vrai, Louison ?

– Peut-être ! Mais il y a le passé, que rien ne peut effacer.

– Y a-t-il au monde rien qui soit immuable et ne disparaisse ? Crois-tu que si Dieu pardonne, les hommes puissent se permettre de ne pas pardonner ? De quel droit la société repousserait-elle à jamais de son sein celle qui a commis une faute, mais qui s'en repent, et la répare par une conduite exemplaire ?

– La société est ainsi faite ; il serait insensé de songer à détruire des préjugés enracinés.

– Il n'est jamais insensé d'accomplir ce que l'on sent être noble et généreux, et si je veux que tu deviennes ma femme, qui donc pourrait me le défendre ?

– Cher Lucien, merci mille fois de ces bonnes paroles, qui me vont droit au cœur, et me l'emplissent de joie. Mais ne t'entête pas dans ce projet, contre lequel tu trouverais ligüés contre toi ta mère d'abord, ta famille et tes amis ensuite. Restons comme nous sommes, continuons de nous aimer comme par le passé, et ne songeons pas à l'avenir, qui est bien loin !

– Mon parti est pris ; il est irrévocable ! Personne ne m'y fera renoncer !

Quant à ma mère, je l'amènerai à composition, à force de baisers ! Je l'embrasserai tant et tant, qu'elle consentira à tout !

– Tu me connais à peine, tu ne t’es jamais demandé si je t’avais confessé toute la vérité, et tu parles d’attacher ta vie entière à la mienne !

– Est-il donc quelque secret que tu ne m’aies pas avoué ? En ce cas, il en est temps encore, parle, je t’en supplie !

Louison se recueillit un moment. Peut-être avait-elle hasardé une parole imprudente. Mais aussi Lucien était si bon pour elle, il montrait une telle grandeur d’âme, il lui témoignait un tel amour, qu’elle ne pouvait dissimuler plus longtemps.

Un moment, la menace que lui avait faite Varrou, quelques heures auparavant, lui revint à l’esprit.

– Mais, pensa-t-elle, où serait le mérite à tout dévoiler à Lucien, si je ne courais aucun danger ?

Je suis complice involontaire de tous les crimes de ces hommes. Lucien sera mon juge, et le leur !

Et, sans plus hésiter, elle lui raconta sa vie, sa vie tout entière. Elle n’avait pas été séduite par un fils de famille, comme elle le lui avait d’abord affirmé, mais par un vagabond, qui avait longtemps vécu à ses dépens.

Pendant toute une année, elle était demeurée liée à ce misérable, qui la quittait presque toutes les nuits pour aller commettre quelque mauvais coup.

Aussi n’avait-elle jamais voulu habiter complètement avec lui, dans la crainte d’être un jour compromise, et arrêtée avec la bande dont il faisait partie. Elle logeait à l’hôtel, dans un galetas.

Un jour son amant était venu la trouver et l’avait emmenée chez Frontignac, en lui disant : « Il faut que tu deviennes la maîtresse de M. de Moranges, et que tu lui soutires le plus d’argent possible à notre profit.

Tu vas être heureuse, le luxe te tournera peut-être la tête ; mais souviens-toi que je resterai, moi, ton seigneur et maître ! Toutes les fois qu’il me plaira de te posséder, il n’y aura pas de Lucien de Moranges qui tienne ! Tu redeviendras la maîtresse de Varrou ! »

– De Varrou ? s’écria Lucien.

– Oui, de Varrou, métamorphosé en honnête homme par je ne sais quelle atroce machination !...

– Et tu as souscrit à ce traité, toi ? Et tu en as exécuté les clauses ?

– Non, Lucien, non ! Sitôt que je t’ai connu, sitôt que je t’ai aimé, je n’ai plus voulu avoir rien de commun avec cet homme ! Il m’a insultée ; il m’a frappée ; je n’ai pas cédé. Je serais plutôt morte que de te trahir ! Et, tout à l’heure encore, malgré les menaces qu’il m’a faites, je l’ai mis à la porte, et je t’ai tout dit !

Louison était à bout de forces. Elle avait dû se faire violence pour tout confesser à son amant ; elle avait besoin de respirer et de reprendre haleine, avant d’achever ses pénibles aveux. Quant à Lurien, il portait la main à ses yeux pour se persuader qu’ils étaient bien ouverts, que ce n’était pas un cauchemar qui le torturait. Tout ce qu’on lui disait était si étrange et si inattendu ! Ainsi Varrou, l’ami, le confident de sa mère, n’était qu’un voleur, et ce voleur avait été l’amant de Louison !

Une pensée lui traversa tout à coup l’esprit, lui fit monter la rougeur au front.

– Et Vauclin, dit-il en saisissant le poignet de la jeune femme, Vauclin ?...

– N’est qu’un faux prêtre, complice de Varrou.

– Et Frontignac, un faux neveu, sans doute ?...

– Je ne sais presque rien sur cet homme ! Tout ce que je puis te dire, c’est qu’il s’est allié à ces deux misérables depuis un an environ, et qu’il s’appelle Henri Charlier.

– Charlier ! l’assassin de madame Jacquemot ! Ah ! ma pauvre sœur !

– Lui, un assassin, je ne le crois pas ! Qu’il ait été accaparé par les deux autres, entraîné à changer son nom, à s’introduire dans une famille pour y trouver fortune et considération, peut-être ! Mais je jurerais qu’il est incapable de s’être souillé du crime dont tu l’accuses !

– Un fragment de doigt coupé a été ramassé dans la chambre de ma tante, le lendemain du crime ; n’as-tu pas remarqué le doigt de Frontignac ?

Louison baissa la tête. Elle avait tout dit ; elle n’avait plus qu’à entendre la sentence de Lucien, qui allait sans doute la condamner. Mais Lucien ne songeait pas à sa maîtresse : il était tout à cette pensée, que sa sœur était alliée pour la vie à un assassin, et il se demandait s’il valait mieux, dans l’intérêt de la jeune femme, le dénoncer et le faire arrêter, ou laisser les choses telles qu’elles étaient, et garder pour lui le terrible secret qu’il venait d’apprendre.

Et sa mère, qui était tout entière aux mains de ces deux misérables, qu'allait-il lui conseiller ?

Comment recouvrerait-elle l'argent qu'elle avait confié à Varrou ? Cet argent devait être déjà entièrement dissipé.

Se pouvait-il qu'ils se fussent tous laissés prendre aux semblants d'honnêteté de ces trois scélérats !

– Ma pauvre sœur ! ma pauvre Clotilde ! répétait-il, la poitrine oppressée.

– Tu m'en veux beaucoup, n'est-ce pas ? dit tout à coup Louison. Tu ne me pardonneras jamais ma trop grande franchise ? Mais je ne savais pas le crime si odieux, vois-tu bien ! Et puis, quand tu m'as rencontrée, je vivais encore dans le vice : c'est ton amour qui m'a purifiée !

Lucien ne répondait pas, ne sachant trop lui-même à quel parti se résoudre.

Le trop long mutisme de Louison, et les conséquences fatales qu'il avait eues, lui donnaient des tentations de repousser sa maîtresse, tandis que l'amour le tirait en sens inverse, et lui écartait presque les bras de force, pour qu'elle s'y précipitât.

– Si tu ne dois pas me pardonner, reprit Louison, j'aime mieux que tu rompes, Lucien !

En parlant ainsi, elle était sincère ; un reproche dans les yeux de son amant lui était devenu aussi sensible qu'un coup de stylet au cœur.

Lucien garda encore quelques instants le silence ; puis, tout à coup, levant les yeux sur Louison :

– Quand je te ferais mille et mille reproches, quand je jurerais que je te déteste et que tu me fais horreur, cela m'empêcherait-il de m'avouer tout bas que je t'aime encore !

– Lucien ! s'écria la jeune femme en se jetant sur la main que lui tendait son amant.

– Je t'aime ! reprit-elle, la voix frémissante ; je t'aime à mourir pour toi, si tu l'exigeais !

– Pauvre fille !... Adieu ! dit-il en se dégageant.

– Où vas-tu ?

– Chez ma mère, lui tout dire, et sauver ce qui peut encore être sauvé !

XVII

M. JACQUEMOT A DES SOUPÇONS

– Comment, c’est encore toi ! Deux fois en une même journée ! s’écria madame de Moranges en voyant entrer son fils. Je vais faire une croix à la cheminée, ajouta-t-elle en riant.

– Ne plaisantez pas, ma mère ; ce qui m’amène est on ne peut plus sérieux.

– En effet, ta figure bouleversée, ton animation. Qu’y a-t-il ? Tu m’effrayes !

Lucien entraîna sa mère dans sa chambre à coucher ; puis, quand il eut soigneusement fermé la porte :

– Ah ! c’est horrible, ma mère, ce qui nous arrive ! commença-t-il d’une voix sourde.

– Mais parle, explique-toi ! supplia madame de Moranges.

– Ces gens, que nous avons hébergés, auxquels nous avons accordé notre confiance, toute cette prétendue famille du Midi, jusqu’à Frontignac lui-même, jusqu’au mari de notre pauvre chère Clotilde, tous sont d’infâmes coquins, dont nous avons été les dupes.

– Que dis-tu là, mon enfant, s’écria madame de Moranges, et quelles preuves as-tu ?... Je ne puis croire à pareille énormité, et tu auras accueilli trop facilement quelque on-dit sans consistance.

– J’ai les preuves de ce que j’avance, et si je vous les énumérais, vous ne douteriez plus. Mais je ne vous ai pas tout dit !...

– Tu me persuaderais vraiment par ton assurance ! Mais qui t’a ouvert les yeux ?

– Une personne qui avait tout intérêt à ce que je ne les ouvrisse jamais.
– Quelle est cette personne ? Réponds, je t’en supplie.
– Qu’importe la personne ?
– Dans une circonstance aussi grave, il ne t’est permis de taire aucun nom. Au surplus, ton refus de répondre à la question me met sur la voie.

C’est la maîtresse qui...

– Oui !

– Alors, c’est une calomnie...

– Une calomnie !... Mais Louison a connu Varrou ; elle a vécu avec lui. Cet homme est un voleur ! Vauclin, l’abbé Vauclin, pour dépister la police qui le poursuivait, en était réduit à se sauver de logement en logement. Ces misérables nous ont dévalisés, vous et moi. Ils ont fait pis ! Ils nous ont enlevé à vous votre fille, à moi ma sœur !

– Alors, Frontignac ?...

– Frontignac ne s’appelle pas plus le baron de Frontignac, que les deux autres ne s’appellent Vauclin et Varrou. Son vrai nom, c’est...

Ici le jeune homme s’arrêta. Il craignait d’en dire trop à sa mère, en une seule fois ; il voulait lui donner le temps de se remettre, avant de lui porter un nouveau coup.

– Mais parle donc ! Autant me révéler sur-le-champ toute la vérité ! supplia madame de Moranges. C’est...

– Eh bien... c’est Henri Charlier !

– Henri Charlier ! répéta la pauvre femme ; c’est lui ! L’assassin de ma sœur devenu le mari de ma fille ! Dieu nous a maudits !

Elle s’affaissa sur la chaise longue.

– Lucien, reprit-elle après un silence, le secret que tu m’as appris est si terrible que, malgré tes affirmations, je doute encore !

– Vous doutez encore ? Vous ne vous souvenez donc pas du doigt coupé trouvé dans la chambre, pendant la nuit fatale ?...

– Eh bien ?

– Le doigt de Frontignac !

– Oh ! mon Dieu, c’est vrai !... le doigt coupé !

Madame de Moranges se tut, étouffée par les sanglots.

Il n'y avait plus à douter à présent ; la vérité était éclatante, palpable, impossible à nier !

Puis la scène de la veille se représentait à l'esprit de la pauvre femme : l'évanouissement de Jeanne s'expliquait maintenant ; la pauvre petite avait reconnu l'assassin de sa mère.

Et le mariage était consommé ! Ainsi c'était le lendemain qu'elle apprenait toute cette odieuse vérité, alors qu'il n'était plus temps d'arrêter le cours des événements !

– Que faire ? demanda Lucien.

– Mais je ne sais pas, mon ami, et j'ai l'esprit trop troublé en ce moment pour m'arrêter à un parti, quel qu'il soit.

– Vous n'avez pas de nouvelles de Clotilde ?

– Aucune.

– Si je m'adressais à la police, si je les faisais poursuivre ? Car ce départ, la nuit, sans prévenir personne, m'a l'air d'une fuite. Ma sœur servira à l'occasion d'otage à ce misérable. Je ne parle pas de la dot, une bagatelle à côté des dangers que court notre chère Clotilde aux mains de Charlier. Ne serait-il pas sage de les faire rechercher ?

– Mettre le public et la justice de moitié dans nos secrets de famille ! Souffrir que des importuns viennent nous torturer par leurs questions indiscretes ! Y penses-tu ?

Mon avis, au contraire, cher enfant, est qu'il faut garder le silence le plus complet, et qu'il importe que ce secret ne soit connu que de nous deux et de la personne qui te l'a confié. Soyons muets devant la famille, devant Jacquemot surtout ; c'est, je crois, ce qu'il y a de préférable pour la tranquillité même de Clotilde. Qui sait si ce malheureux, en l'épousant, ne voyait pas là le seul moyen de redevenir honnête homme ? Ce que je puis t'affirmer, c'est qu'il aime ta sœur. J'ai été témoin de choses qui ne trompent pas une mère ! Et puis ta sœur elle-même, tu sais toute l'affection qu'elle a pour lui ? De quel droit briserions-nous inutilement son pauvre cœur ?... Attendons ! C'est la seule ligne de conduite que nous ayons à suivre.

– Je ferai ce qu'il vous plaira, ma mère !

– Oui, n'est-ce pas, et silence surtout, silence absolu !

– Pourtant, il est une question encore que je veux vous adresser.

Vous avez confié de l'argent à ce Varrou ?...

– Hélas !

– Vous pouvez du moins tenter de vous faire rendre cet argent, ou tout au moins ce qu'il en reste !

– Quel moyen employer ?

– La persuasion, d'abord ! Je cours chez cet homme ; allez, vous, chez l'agent de change auquel il a fait le dépôt, et priez-le de garder les fonds confiés par Varrou, et de suspendre provisoirement toute opération dont l'ordre ne viendrait pas de vous. De cette façon, nous sauverons toujours quelques bribes.

– J'y vais, dit madame de Moranges.

Lucien prit son chapeau et courut rue de Sèvres. L'appartement était fermé. La concierge n'avait pas vu ces messieurs depuis le matin, et ne savait quand ils rentreraient.

– Partis ! pensa le jeune homme. Décidément le retour de la petite Jeanne les a effrayés.

Il rôda pendant près d'une heure dans le quartier, explorant toutes les rues du voisinage, dans l'espérance d'apercevoir l'un des deux complices.

Il se disait que peut-être ils viendraient l'un ou l'autre surveiller les abords de leur domicile, pour s'assurer s'il ne s'y passait rien d'insolite ; mais il en fut pour l'attente : aucun d'eux ne parut. Quand il rentra rue du Bac, sa mère venait d'arriver.

L'agent de change avait encore une cinquantaine de mille francs du dépôt de Varrou ; il s'était engagé à ne toucher à cette somme que sur l'ordre de madame de Moranges.

– Maintenant, dit Lucien, nous n'avons plus qu'à attendre une lettre de Clotilde.

Il quitta sa mère et retourna rue Richer, où il trouva Louison en larmes.

La pauvre fille croyait son Lucien à tout jamais perdu pour elle. Mais Lucien était trop véritablement épris pour tenir longtemps rigueur à sa maîtresse, et son premier mouvement, en la revoyant, fut de lui tendre les bras.

Alors seulement la pauvre enfant eut une lueur d'espoir ; s'il ne la repoussait pas après plusieurs heures de réflexion, c'est qu'il la chérissait encore. Il n'en fallait pas plus à Louison pour lui rendre le courage ; peu lui importait le reste : elle était encore aimée !

Lucien lui recommanda de ne souffler mot à personne de la confidence qu'elle lui avait faite, resta quelques minutes seulement auprès d'elle, et retourna chez sa mère.

M. Jacquemot était venu rendre visite à sa belle-sœur dans la journée.

Madame de Moranges avait cru remarquer chez le père de Jeanne une émotion qui ne lui était pas habituelle ; plusieurs fois, il avait exhalé de longs soupirs, entremêlés d'exclamations et de gestes extraordinaires.

Il avait parlé des nouveaux mariés, s'inquiétant, avec un intérêt qui paraissait forcé, du lieu où ils étaient allés cacher leur bonheur, disant qu'il voulait leur écrire, et chaque fois qu'il nommait de Frontignac, madame de Moranges s'était aperçue que les yeux de son beau-frère brillaient étrangement.

Avait-il des soupçons ?

La petite Jeanne avait-elle fait à son père des révélations ?

Avait-elle vraiment reconnu le meurtrier de sa mère ?

Autant de questions que s'adressait madame de Moranges, et auxquelles elle ne pouvait, ou n'osait se répondre.

Elle fit part à son fils de ses observations ; mais celui-ci, voulant la rassurer, s'efforça de lui persuader qu'elle s'était méprise sur les sentiments de M. Jacquemot.

En réalité, le mari de Juliette ne savait encore rien de la vérité ; mais un singulier soupçon était entré dans son esprit, et madame de Moranges, tout en s'exagérant l'attitude de son beau-frère, avait deviné juste.

Depuis qu'il avait cessé ses recherches pour découvrir l'assassin de sa femme, M. Jacquemot avait la certitude que le coupable se livrerait un jour lui-même.

Depuis lors, il notait avec le plus grand soin les moindres incidents, et les analysait. Tout ce qui lui paraissait extraordinaire, il se le faisait expliquer avec une minutie et une persévérance de juge d'instruction.

C'est ainsi qu'il avait agi avec Frontignac, à propos du doigt coupé ; pour Vauclin et Varrou, il n'avait été édifié sur leur identité qu'après que la police avait opéré une descente chez eux, et constaté leur parfaite honnêteté.

Il s'enquêrait auprès des domestiques de ce qui se passait, de ce qui se disait, des gens qui entraient, des gens qui sortaient, arrêtaient même parfois les fournisseurs dans les couloirs pour leur demander les renseignements les plus insignifiants, furetait partout, avait un besoin de tout connaître.

Aussi l'évanouissement de Jeanne avait-il provoqué de sa part une infinité de questions.

Madame de Moranges n'avait pu lui dire que ce qu'elle avait vu, ignorant encore la terrible vérité.

La femme de chambre, qui avait gardé Jeanne une partie de la nuit, avait été, elle aussi, assaillie d'une foule de demandes auxquelles elle n'avait pu répondre qu'évasivement.

Aussi M. Jacquemot s'était-il décidé à interroger sa fille.

Dès le lendemain matin, Jeanne, remise de sa légère indisposition, avait été amenée, sur l'ordre de M. Jacquemot, rue de Luxembourg.

Le père et la fille avaient déjeuné en tête-à-tête. La petite, à sa grande joie, avait fait les honneurs du repas. Elle découpait, versait à boire, sonnait la domestique, pour qu'elle servît ou desservît, lui donnait des ordres. Et elle disait, dans son langage tantôt presque compréhensible, tantôt fait de mots inarticulés et de gestes, que plus tard, quand elle serait mariée comme sa grande cousine Clotilde, c'est ainsi qu'elle dirigerait sa maison.

Son père l'écoutait avec complaisance et se prêtait à toutes ses fantaisies. Quand le déjeuner fut terminé et qu'il eut mené l'enfant dans la chambre de sa mère, M. Jacquemot crut le moment opportun de la questionner. Il prit Jeanne sur ses genoux, et la serrant contre sa poitrine :

– Tu vas bien maintenant ? lui dit-il.

– Oui, papa !

– Tu ne te ressens plus de ton malaise d'hier ?

– Non, du tout.

– Alors, tu vas me dire tout ce que tu sais ?

– Tout ce que je sais ? demanda l'enfant d'un air d'étonnement qui n'avait rien de feint.

– Oui, tu ne dois rien cacher à ton petit père. Avoue que tu as eu peur de quelque chose, ou de quelqu'un, en entrant dans la chambre de Frontignac ?

– Mais je n'ai pas vu mon cousin ! fit la petite.

– Tu ne l'as pas vu ?

– Mais non, puisqu'il n'y avait dans la chambre que ma tante et ma cousine Clotilde !

– Oui, mais quand tu t'es retournée, il était là... tu lui as tendu les bras, et tu t'es trouvée mal !

– J'ai aperçu...

L'enfant regarda autour d'elle, et reconnaissant la chambre dans laquelle, moins de deux ans auparavant, elle avait été témoin de la mort violente de sa mère, elle se cacha les yeux avec ses deux petites mains et garda le silence.

– Qui as-tu aperçu ?

– L'homme !... tu sais bien qui je veux dire ? ajouta-t-elle, en désignant, du bout du doigt, l'endroit sans doute où avait eu lieu la lutte entre sa mère et Charlier.

Puis simplement :

– Tu vois bien, continua-t-elle, que ça ne peut pas être mon cousin Frontignac !

Jusque-là, les questions de M. Jacquemot s'étaient enchaînées par l'effet du hasard ; il cherchait quelque mystérieux secret que son instinct lui disait exister, sans qu'il pût se rendre compte au juste de ce qu'il voulait savoir.

Mais ces paroles de Jeanne : « Ce ne pouvait pas être mon cousin Frontignac » furent pour lui comme une révélation.

Immédiatement sa première pensée fut : Si c'était lui ?... Et, en même temps, le souvenir du doigt coupé lui revint à l'esprit.

Cette fois, il avait deux fortes présomptions contre le baron, et il était accouru chez madame de Moranges.

Mais il n'avait encore osé lui adresser que quelques questions insignifiantes, ne se sentant pas assez sûr des faits pour accuser ouvertement le mari de Clotilde, et faire partager ses soupçons à sa belle-sœur.

Peut-être n'avait-il pas tiré de Jeanne tous les renseignements qu'elle pouvait lui fournir.

Il retourna auprès de l'enfant, qu'il avait laissée aux Tuileries avec la femme de chambre, et la trouva en train de jouer avec des petites camarades improvisées.

L'amitié est si vite conclue à cet âge ! On se regarde, on se sourit, on se prête un cerceau ou un ballon, et voilà l'intimité déclarée.

– Papa, s'écria la petite en apercevant M. Jacquemot, tu vas jouer au cheval avec moi !

– Volontiers, dit M. Jacquemot, mais après que tu m'auras dépeint ce vilain homme que tu as revu hier soir, avant de t'évanouir.

– Oh ! tu me parles toujours de lui ! dit la petite en faisant la moue.

– Ce sera la dernière fois ; réponds-moi, Jeanne, je t'en prie.

– Eh bien, il n'était pas comme la première fois ! Il avait de la barbe, mais j'ai bien reconnu ses méchants yeux, va... Oh ! c'était bien lui qui m'avait fait peur dans mon sommeil !

Cette fois, il n'y avait plus à douter : l'enfant venait, sans s'en rendre compte, de donner à son père les dernières preuves qu'il cherchait.

M. Jacquemot partit comme un trait, sans même remercier l'enfant.

– Eh bien, tu t'en vas, papa ! Papa ! cria la petite, tu m'avais pourtant promis de jouer au cheval !

Mais le père était déjà loin.

Il arriva rue du Bac, où il trouva Lucien causant avec sa mère.

– Je le connais maintenant, s'écria-t-il en ouvrant la porte du salon, et le châtiment sera prompt !

Madame de Moranges devint toute pâle.

– Ah ! ma pauvre amie, continua-t-il en tendant la main à sa belle-sœur, je ne m'attendais pas à le découvrir si près de nous !

– Qui cela ? hasarda Lucien qui savait parfaitement à qui son oncle faisait allusion.

– Ce Charlier !

Le misérable était là, près de nous ; il vivait de notre vie, depuis plus d'une année ; nous le voyions chaque jour, et il nous tendait la main ! Il a eu l'infamie, après avoir tué la tante, d'épouser la nièce !

– Frontignac, mon gendre, c’est lui que vous accusez ! s’écria madame de Moranges d’une voix rendue presque inintelligible par la peur.

Elle venait de lire dans les yeux de M. Jacquemot une si évidente résolution de se venger, qu’elle n’avait tout d’abord songé qu’à défendre son gendre d’une accusation qu’elle ne savait pourtant que trop légitime ; mais c’était le bonheur de CloLilde qui était en jeu, et, tous les mensonges, elle était capable de les faire, pour sa chère enfant.

– Apparemment, vous aurez eu la tête montée par quelques fausses apparences ?

– Il ne faut pas émettre aussi légèrement de semblables soupçons, mon oncle, reprit Lucien qui devinait par quelles angoisses passait sa mère, et qui les partageait.

– Aussi légèrement, dis-tu ? Mais, mon pauvre ami, la petite m’a tout dit à son insu. Elle s’est trouvée hier en présence de l’assassin de sa mère, et puisqu’il n’est pas entré d’autre homme que Frontignac dans la chambre de Clotilde, le doute n’est pas possible.

– Vous accordez trop de crédit à une enfant, toujours si facile à abuser, mon ami, répliqua madame de Moranges.

– Jeanne est incapable de mentir, ma chère sœur ; elle rapporte tout naïvement ce qu’elle a vu, sans essayer de travestir la vérité. Eh bien, imitons-la ; ne cherchons pas à nous persuader que ce qui nous crève les yeux n’est pas. Je comprends que vous, comme mère, et Lucien comme frère, vous essayiez de vous persuader que cette supposition est inadmissible.

Vous ne voulez pas avoir uni votre Clotilde à un assassin ; mais pouvez-vous changer le fait accompli ? Eh bien, en pareille circonstance, le mieux est de reconnaître les fautes que l’on a commises et de s’efforcer de les réparer. Vous avez donné votre fille à un misérable ; votre devoir est maintenant de tenter l’impossible pour la lui retirer, et je vous y aiderai, je vous le jure ! Je vous devancerai même dans les démarches à faire, si vous hésitez.

– Jacquemot, par affection pour moi, renoncez à ce projet.

– Pourquoi ?

– Ma fille aime son mari ! Vous ne sacrifierez pas le bonheur de votre nièce à vos ressentiments.

– On ne peut longtemps aimer un scélérat ; mieux vaut ne pas attendre le jour où les illusions de la pauvre enfant tomberaient d’elles-mêmes. Et d’ailleurs, quelle preuve avez-vous de ce grand amour ? Qui vous dit qu’il ne se soit pas déjà évanoui ? Savez-vous seulement où ils sont ? Pourquoi cette fuite inexplicable ? Moi je jurerais que le misérable a emmené de force Clotilde, et qu’il la détient malgré elle ! C’est un otage qu’il se réserve !

A ce moment le valet de chambre entra et présenta une lettre à madame de Moranges.

– C’est d’elle, c’est de ma fille ! s’écria la pauvre femme en arrachant fiévreusement l’enveloppe.

Elle lut à haute voix :

« Mère chérie, quand tu recevras cette lettre je serai déjà bien loin de toi, car le chemin de fer roule vite et nous entraîne à toute vapeur.

Ne m’en veuille pas surtout de mon brusque départ. Ah ! Dieu ! j’aurais bien voulu t’embrasser avant de m’enfuir, mais le temps pressait ; une minute de retard pouvait nous perdre. Moi qui ne t’avais jamais quittée ! Aussi, que j’ai souffert de m’éloigner sans un baiser de toi ; il m’aurait porté bonheur !

– Chère enfant ! murmura madame de Moranges.

Elle continua :

Cependant ne va pas t’imaginer, par cet exorde lugubre, que je suis malheureuse.

Bien au contraire, maman, je te bénis de m’avoir donnée à l’homme que j’aimais.

Si tu savais de combien de soins il m’entoure, de quelles attentions délicates il m’accable ! Mon mari raffole de moi. Il n’en faut pas plus pour contenter un cœur comme le mien. Dis-le bien à tous ceux que j’ai laissés à Paris, et qui s’intéressent à moi : je suis la plus heureuse des femmes !

Les absents ont toujours tort, dit-on ; je compte sur toi pour défendre mon Henri, quoi qu’il arrive, quoi qu’on puisse dire de lui.

D'ailleurs, il est à moi maintenant ; c'est mon mari et mon maître, un maître qu'on ne m'arracherait plus qu'avec la vie !

Mais je suis folle ! est-ce que mon Henri compte un seul ennemi ?... Excuse-moi !... on tremble toujours pour ceux qu'on aime !

Avant de nous rendre en Italie, nous passerons par Genève. Ne sachant pas le temps que nous y resterons, adresse tes lettres poste restante.

Tu peux être sûre que tes missives seront religieusement lues par ta fille qui t'adore.

Clotilde DE FRONTIGNAC. »

– Elle sait tout ! murmura madame de Moranges en refermant la lettre. Pauvre enfant ! Quel exemple de courage elle nous donne !

– Et comme elle l'aime ! ajouta Lucien, qui avait repris la lettre des mains de sa mère, et la lisait à voix basse.

– Genève ! Genève ! répétait Jacquemot à part soi. Elle ne désigne pas l'hôtel où ils doivent descendre. Bast ! la ville n'est pas si grande, et je saurai bien les retrouver !

Il se leva et prit son chapeau.

– Où allez-vous ? demanda madame de Moranges inquiète.

– Chez moi, répondit tranquillement Jacquemot.

– Comprenez-vous maintenant qu'il serait cruel de détruire un pareil bonheur ?

– Vous avez raison, j'abandonne mon projet.

– Et vous me jurez de ne pas les inquiéter, vous me jurez de ne pas les dénoncer ?

– Soit ! dit M. Jacquemot, comme pour se délivrer des obsessions de sa belle-sœur.

– Oh ! vous êtes bon, et je vous remercie ! s'écria celle-ci en lui serrant les deux mains.

– Il te trompe ! dit Lucien à sa mère, sitôt que la porte se fut refermée sur M. Jacquemot.

Il les fera poursuivre.

– Tu crois ?

– Je l’ai vu dans ses yeux ; il n’est pas homme à abandonner ainsi une vengeance dont il a fait le but de sa vie.

– Mon Dieu ! alors, que décider ?

– Ecris à Clotilde ; la lettre arrivera peut-être assez à temps pour la prévenir du danger qui menace son mari.

– En effet, c’est le seul parti à prendre.

Madame de Moranges passa dans sa chambre, et écrivit sur-le-champ à sa fille :

« Chère mignonne adorée, j’ai compris tout ce que tu as sous-entendu dans ta lettre, j’ai saisi toutes tes réticences à propos de ton mari. Mais tu pouvais parler à cœur ouvert à ta mère, qui ne t’aurait jamais trahie.

Hélas ! Lucien m’avait tout appris quelques heures après ton départ, et ton oncle vient d’arracher la vérité à ta petite cousine.

Nous sommes donc trois à partager ce fatal secret !

Je n’ai pas besoin de te dire que ton frère et moi ne le révélerons jamais, puisque ton bonheur dépend de notre discrétion. Mais M. Jacquemot, lui, ne rêve que vengeance.

Il m’a promis de ne point inquiéter ton mari, et pourtant je suis sûre qu’il est déjà sur vos traces.

S’il en est temps encore, partez donc, fuyez le plus loin que vous pourrez, et ne confiez à personne, pas même à moi, le lieu de votre retraite ; je me contenterai de recevoir tes lettres, et je serai heureuse.

Je ne te dis rien de ton mari ; tu l’aimes, et il t’aime ! Voilà deux mots qui, à mes yeux de mère, rachètent bien des fautes.

Je te bénis et t’embrasse, comme jamais mère n’a béni et embrassé sa fille. »

Madame de Moranges cacheta sa lettre en toute hâte, et la remit à Lucien, qui sortit en courant.

– Pourvu qu’elle arrive à temps ! murmura madame de Moranges.

XVIII

RECONNAISSANCE

En sortant de chez madame de Moranges, M. Jacquemot était rentré rue de Luxembourg, et s'était enfermé dans son cabinet de travail.

Qu'allait-il faire ? qu'allait-il décider ? Il ne le savait pas lui-même. Il quittait à l'instant cette malheureuse mère, qui l'avait supplié d'épargner le mari de Clotilde, si instamment, la voix si tremblante d'émotion, qu'il se demandait s'il ne devait pas tenir la promesse qu'elle lui avait arrachée.

D'autre part, le souvenir de sa femme, si lâchement, assassinée par Charlier, se dressait devant lui, vivace, impérieux. Il croyait voir à ses côtés la pauvre victime, l'œil fixe, le bras tendu, le doigt levé, désignant le coupable et ordonnant que justice s'accomplît !

Il se figurait entendre ses reproches et ses cris de vengeance.

En même temps, il évoquait toutes les douces émotions qu'il avait partagées avec Juliette, pendant leurs quatre années de bonheur sans nuage.

Il la revoyait à l'église, le jour du mariage, si jolie sous ses blancs atours, si chaste dans sa démarche, si tendre dans son regard.

Il la revoyait vêtue d'un simple costume de voyage, ses pieds mignons emprisonnés dans de solides chaussures recouvertes de guêtres élégamment ajustées ; il la revoyait gravir, à son bras, les cimes des Alpes, et rivaliser de courage avec lui dans les passages difficiles.

Oh ! comme il avait bien compris, dès ce premier voyage de noces, quelle femme se cachait sous ce petit montagnard en jupons, qui côtoyait, sans frémir, les précipices, et pour qui les pentes les plus abruptes à escalader n'étaient que jeu d'enfant !

Et, au retour, que de délicieux moments passés chaque jour en tête-à-tête !

Que d'esprit, que de charme, que de tendresse en sa Juliette !

Et tout cela, pour en arriver à être couchée, toute blanche et toute froide, sur ce lit, où il l'avait embrassée pour la dernière fois !

Et voilà deux ans qu'il pleurait, voilà deux ans que tout bonheur était mort pour lui ! L'adorée avait emporté avec elle dans la tombe le meilleur de son être.

Et il ne se vengerait pas, et il ne la vengerait pas !

Ah ! qu'on exige de pareils désintéressements de ceux qui n'ont pas aimé, mais non de celui qui ne vivait que parla femme qu'on lui a ravie ! L'Evangile dit bien que si l'on vous frappe sur une joue, vous devez tendre l'autre ; mais il n'ordonne pas de pardonner au misérable qui vous a tué votre femme ! Non décidément, il ne pouvait tenir une semblable promesse ; il fallait que le crime fût expié !

Ce parti aussitôt pris, M. Jacquemot songea aux moyens d'en assurer la prompte exécution. Il n'avait que bien peu d'indices sur le lieu de retraite de Clotilde et de Frontignac.

Etaient-ils vraiment à Genève ?

Ils l'avaient écrit à madame de Moranges ; mais, comme, d'après la lettre, il était évident que Clotilde savait tout, elle pouvait bien avoir indiqué cette adresse, toute vague qu'elle était, pour dérouter les recherches, si l'on tentait d'en faire.

Puis, fussent-ils même véritablement à Genève, comment trouver dans une ville de cette importance, toujours peuplée d'étrangers, un couple qui s'y cache et qui a tant d'intérêt à ne pas se laisser découvrir ?

Un moment il eut l'intention de se rendre auprès de M. Dupuiset, de lui conter tout ce qu'il avait découvert et de le prier de lancer quelques-uns de ses limiers à la poursuite des fuyards.

Mais il lui répugnait de faire suivre sa nièce, qui, bien loin d'être la coupable, n'était que la victime, et il ne pouvait donner le signalement du mari sans donner en même temps le signalement de la femme : les policiers les traqueraient tous deux indifféremment.

Mais il était bien décidé à rechercher Frontignac ; il voulait se procurer la satisfaction de le tenir devant lui, et de lui dire :

– Ah ! infâme ! tu as d'abord séduit ma femme, puis, sachant que je lui avais pardonné, tu as voulu me la reprendre, et, ne pouvant y réussir, tu l'as assassinée ! Et non content d'avoir fait tant de mal à cette pauvre créature, tu t'es attaqué à sa famille, que tu as livrée aux bandits, tes complices, et tu

as accaparé la nièce de la victime ! Le ciel eût dû t'écraser la veille de ce mariage ! Mais puisqu'il t'a épargné, c'est aux hommes à Le châtier ! Assez d'impunité comme cela ! L'heure du châtement est arrivée !

Alors il se figurait être l'exécuteur secret de la justice, et il se demandait si ce n'était pas à lui, à lui seul, de frapper le coupable !

N'était-ce pas son droit, pensait-il, que de débarrasser la société d'un pareil scélérat ?

De cette façon, rien ne serait public ; aucun scandale, aucun déshonneur ne rejaillirait sur la famille, et Clotilde n'aurait pas à reprocher à son oncle de l'avoir compromise aux yeux du monde.

Mais avant tout, peut-être, il tenait à honneur de retrouver et d'arrêter lui-même l'assassin de sa femme !

Il eût cru manquer à l'un de ses devoirs en laissant ce soin à d'autres mains que les siennes.

Il sonna son valet de chambre.

– Préparez mes malles, et faites vite ; que tout soit prêt avant une heure.

– Dois-je aussi me disposer à suivre monsieur ? demanda le domestique.

– Non, je partirai seul, répondit M. Jacquemot.

Il ouvrit un itinéraire de Suisse et parcourut la liste des hôtels de Genève. Il ne s'arrêta à aucun, se réservant de suivre son inspiration, à la descente du chemin de fer.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Jeanne courut se jeter dans les bras de son père.

– Tu vas retourner à Angers auprès des bonnes sœurs, lui dit-il en l'embrassant distraitement.

– Oh ! déjà, petit père ! fit l'enfant avec une petite moue de mécontentement.

– Ce soir, on te reconduira au couvent.

– Alors je n'aurai vu ni ma cousine Clotilde, ni mon cousin Frontignac, reprit l'enfant en portant la main à ses yeux pour essuyer les larmes prêtes à s'échapper.

– Emmenez cette enfant ! cria Jacquemot à la femme de chambre qui accompagnait Jeanne.

La pauvre Detite dut se retirer dans une pièce voisine ; elle avait le cœur très gros, car elle n'avait jamais été traitée aussi durement. Elle ne pouvait pas comprendre qu'en prononçant le nom de son cousin Frontignac, elle avait ravivé toute la haine et tout le désespoir de son père.

Deux heures après, un train express entraînait M. Jacquemot vers Genève.

Il avait eu soin, au moment de monter en voiture, de donner à haute voix une fausse indication au cocher ; il ne voulait pas que l'on sût où il allait.

En descendant de wagon, à la gare de Genève, il fut assailli par une foule d'individus, lui tendant chacun une carte de l'hôtel qu'ils représentaient. Tous débitaient à qui mieux mieux leur boniment, mais M. Jacquemot n'était pas en humeur de les écouter ; il prit au hasard un des prospectus, où étaient inscrits les renseignements suivants :

« Grand-Hôtel de l'Europe ; maison très confortable, à trois minutes du pont du Rhône. Vue superbe sur le lac et sur le mont Blanc.

Voitures pour excursions, bateaux et chevaux.

Chambres et appartements confortables.

Table d'hôte, tous les jours, à midi et à six heures. »

La réclame était des plus alléchantes. M. Jacquemot ne la lut même pas et se fit conduire à l'adresse indiquée. Tout ce qu'il désirait, c'était de ne pas loger dans un des principaux hôtels de la ville.

Il n'était venu que pour retrouver les fugitifs : il voulait pouvoir les guetter, et dans l'ombre.

Il ne connaissait que trop, pour les avoir fréquentés, les grands hôtels de la Suisse, et il savait combien peu on s'appartient, et combien il est difficile de vivre à l'écart, dans ces immenses caravansérails.

Arrivé à l'hôtel, il loua deux grandes chambres, pour le prix de quinze francs par jour, service et nourriture compris.

Il convint avec le garçon que, provisoirement, ses repas lui seraient servis dans sa chambre.

A peine le garçon fut-il sorti, qu'un guide arriva, qui se mit à la disposition de M. Jacquemot. Il promettait de lui faire visiter la rue du Mont-Blanc, le pont du Mont-Blanc, d'où l'on contemple les eaux bleues du Rhône, « plus rapides que la flèche », comme a dit lord Byron, et aussi le

pont des Bergues, le quai du même nom, la fameuse île de Jean-Jacques Rousseau, le grand quai, la pierre du Niton, le quai des eaux-vives, et le port avec ses deux grandes jetées, l'hôtel des postes et des messageries, la rue de la Corraterie, la place neuve, la *Treille*, la plus renommée de toutes les promenades de Genève, le Jardin botanique et son orangerie, et les bastions de l'Oye, Bourgeois et du Pin, qui servent d'enceinte à ce superbe jardin.

Ici M. Jacquemot interrompit la description enthousiaste du guide ; il ne connaissait pas assez Genève pour ne pas écouter avec attention toutes les indications que lui donnait cet homme, mais il voulait se livrer à un genre de recherches qui ne pouvait se pratiquer en compagnie d'un étranger.

– Merci, mon ami, dit-il, je n'ai pas besoin de vos services.

– Alors, reprit l'opiniâtre enfant de l'Helvétie, monsieur désirera peut-être visiter les environs ? Nous avons Pâquis, Secheron, la Perrière et surtout Montbrillant sur la rive droite du Rhône, des sites charmants, d'où les points de vue sont délicieux. Nous avons encore Varembe, Morillon, la première habitation de Voltaire ; Pregny, le château de Tournay, Chambéry, le petit et le grand Sacconex, sans compter la Tour des Jardins, Plain-Palais, Carouge la Jolie, un vieux village savoyard sur le bord de l'Arve, la colline de la Bâtie, et Ferney, où Voltaire s'est retiré après s'être échappé de la cour du grand Frédéric ; il y vécut jusqu'en 1778, et.

Mais M. Jacquemot coupa court au bavardage historique et géographique du guide en le priant de se retirer sur-le-champ.

Resté seul, M. Jacquemot se mit à ouvrir de nouveau le *Guide de Genève*, et à parcourir la nomenclature des hôtels de la ville.

Il y en avait au moins une douzaine recommandés chaudement, à commencer par l'hôtel d'Angleterre, l'hôtel du Rhône, l'hôtel de France, l'hôtel du Lion-d'Or, etc., etc., sans compter une quantité considérable de maisons meublées.

Le choix était difficile et même impossible à faire dans un aussi grand nombre de garnis, d'autant qu'aucune raison ne pouvait permettre de supposer que les fugitifs étaient descendus dans un hôtel plutôt que dans un autre.

M. Jacquemot commençait à se demander s'il ne s'était pas embarqué dans une sottise délicate.

Pourtant, puisqu'il avait fait près de cent cinquante lieues dans le but de rechercher Frontignac, il eût été impardonnable de quitter Genève avant d'avoir tout tenté pour le découvrir.

Il se décida donc à rester, et se fixa une tâche pour sa première journée.

Après déjeuner, il se présenterait dans deux ou trois des principaux hôtels, et tâcherait, à prix d'argent, d'obtenir des renseignements sur les voyageurs récemment arrivés.

Comme il achevait de noter les hôtels qu'il se promettait de passer en revue, le maître d'hôtel entra et lui demanda s'il désirait que son déjeuner lui fût servi tout de suite. En ce cas, monsieur aurait la complaisance de désigner sur la carte les plats qui lui convenaient, et on dresserait immédiatement le couvert dans son appartement.

– Je mangerai à la table d'hôte, répondit M. Jacquemot.

Puis il ajouta :

– Avez-vous beaucoup de monde en ce moment ?

– Oui ! beaucoup, monsieur ! Plusieurs voyageurs sont même arrivés hier ; il est rare que la maison soit aussi pleine en cette saison.

– Des voyageurs arrivés d'hier, pensa Jacquemot ; si c'étaient les miens ?

Et il se reprocha fort, à part soi, de ne pas avoir songé tout d'abord à pousser une reconnaissance dans son propre hôtel.

La cloche sonnait le déjeuner.

M. Jacquemot descendit et s'installa à l'un des bouts de la grande table. Il avait choisi à dessein cette place, qui offrait pour lui le grand avantage d'être un peu obscure et de dissimuler ses traits.

Peu à peu la salle se remplit, et l'on finit par se trouver une vingtaine à table.

Il y avait là des convives de toutes les nationalités, des Anglais surtout, avec leurs cous longs, leurs nez proéminents, leurs dents à fleur de bouche, et leurs favoris roux, assis à côté de leurs épouses, les unes rondes comme des tonneaux de vin blanc du canton de Vaud, les autres, sèches comme des échelas : toutes attifées sans goût, avec des casaques longues et des jupons courts, avec des chapeaux dignes de figurer en guise de paillasson sur le

palier d'un escalier, et des chaussures à pouvoir traverser le Rhône à pied sec.

Puis, des Allemands, avec leurs cheveux plats, longs et pommadés, leurs figures épatées, leurs épaules et leurs têtes carrées, parlant, avec quelque Gretchen du cru, leur langage désagréablement guttural et semé de consonnances toutes plus discordantes les unes que les autres ; des Italiens au teint fortement hâlé, aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux démesurément ouverts et gais comme un rayon de soleil ; des Russes, avec les cheveux et la barbe filasse, les yeux tendres, la peau rosée, ayant des airs de grands seigneurs, mais sous l'épiderme desquels, en grattant, on eût encore trouvé le sauvage.

Il y avait même deux Turcs avec leurs turbans enroulés et bigarrés de couleur, leurs vestes soutachées d'or, et leur ceinture rouge serrant, à la taille, une culotte de largeur invraisemblable ; enfin quelques Français, moins purs peut-être que les Grecs au point de vue plastique, moins distingués que les Russes, moins bistrés que les Italiens, moins robustes que les Allemands et moins pratiques que les Anglais, mais toujours aimables et toujours galants.

Jacquemot, d'un coup d'œil, envisagea tous ces types disparates, prêta, pendant quelques instants, l'oreille pour écouter cette conversation de tour de Babel, puis se pencha sur son assiette, et se mit à manger silencieusement ; le couple qu'il filait n'était pas au nombre des convives.

Au bout de quelques minutes pourtant, en relevant la tête, il ne fut pas peu surpris de se voir fixé, à différentes reprises, par deux Français, qui occupaient le bout de la table opposé à celui où il se trouvait.

Il les considéra plus attentivement : ces deux figures ne lui étaient pas inconnues.

Il devait les avoir aperçues quelque part, mais en quel endroit ? Il ne pouvait se le rappeler, et il lui était impossible de mettre un nom sur leurs physionomies.

Fortement intrigué, il ne les perdit pas de vue tout le temps que dura le repas, et quand ils se levèrent de table et sortirent, il quitta lui-même la salle et les suivit à distance, en ayant bien soin donc pas se faire remarquer.

Les deux inconnus s'engagèrent dans le grand escalier, et M. Jacquemot put distinctement les entendre ouvrir et refermer la porte d'un des logements situés à l'étage au-dessus du sien.

Alors il rentra dans sa chambre, déterminé à écouter ce qui allait se passer au-dessus de lui ; il lui semblait que ces deux individus n'étaient pas étrangers à l'objet qui l'amenait à Genève.

Tout à coup la mémoire lui revint.

– Parbleu ! se dit-il, j'y suis ! C'est à Varrou et à l'abbé que ressemblent ces deux hommes ! Ah çà ! est-ce que par hasard ? Oh ! non, c'est impossible ! On ne peut se grimer et se rendre méconnaissable à ce point ! Et cependant l'histoire des criminels est remplie de maint exemple de ces métamorphoses ! Et puis, ces regards qu'ils me lançaient à la dérobée, cette façon discrète de se retirer. Si c'étaient eux ! Frontignac les aurait-il donc appelés, et aurais-je trouvé d'emblée la bonne piste ! Le principal est de ne pas perdre de temps.

Aussitôt il monta à l'étage supérieur, et frappa à la porte de l'appartement dans lequel avaient pénétré les deux hommes. La porte fut longue à s'ouvrir.

Bientôt, pourtant, celui des deux qui ressemblait à Vauclin, l'entrebâilla. Evidemment il s'attendait à la visite de M. Jacquemot, car, en l'apercevant, il n'eut aucun mouvement qui pût faire soupçonner à celui-ci que le faux oncle de Frontignac le reconnaissait.

– Je voudrais vous entretenir en particulier, dit M. Jacquemot en repoussant la porte.

– Je suis tout à vous, monsieur, répondit l'homme d'une voix qui ne rappelait en aucune façon celle de l'abbé Vauclin.

– C'est singulier ! pensa M. Jacquemot. J'aurais cru que la voix l'aurait trahi ! Est-ce que je me serais trompé ?

En même temps, il suivait son interlocuteur dans le salon, où l'autre Français était occupé à écrire devant un bureau.

– Messieurs, voici ce qui m'amène. Vous venez de Paris, n'est-ce pas ?

– En effet, monsieur.

– Et vous habitiez, si je ne me trompe, rue de Sèvres.

– Rue de Sèvres !... dit, avec un accent provençal assez prononcé, celui des deux qui n'avait pas encore ouvert la bouche, rue de Sèvres !... Non, monsieur. Nous sommes du Marais... de la rue Pavée !

Pas plus que pour le premier, M. Jacquemot ne reconnut la voix de cet individu.

Ou bien il avait été induit en erreur par de fausses apparences, ou bien ces deux hommes étaient deux maîtres comédiens.

– Mais je vous affirme, moi, que vous connaissez le baron de Frontignac !

– Frontignac ?... riposta le second personnage, toujours avec son accent provençal, Frontignac ?... Attendez donc... je connais cela ! Dans la Provence, nous avons des quantités de Frontignac ; il y en a même dans le Languedoc, mais je ne les ai jamais fréquentés.

– Et moi je vous déclare que vous êtes les deux faux oncles de Henri Charlier, riposta M. Jacquemot qui voulait tout de suite savoir à quoi s'en tenir, et je vous annonce qu'avant cinq minutes, sur un signal de moi, l'on va venir vous arrêter !

– Et à quoi cet esclandre vous servira-t-il ? dit froidement Varrou en se levant – car c'était bien lui ; il avait même repris sa voix naturelle. Comprenant qu'il était découvert, il cherchait à transiger.

– Les beaux jours sont passés, messieurs les coquins, il faut maintenant mettre bas les masques !

Les deux complices ne savaient que répondre, ni trop quel parti prendre.

Ce fut M. Jacquemot qui les tira d'embarras.

– J'aurais, dit-il, un terrible compte à régler avec vous, mais il en est un autre que j'ai plus à cœur de terminer pour le moment ; si vous me donnez les indications que je vais vous demander, peut-être atténuez-vous votre part de responsabilité.

Les deux hommes s'inclinèrent.

– Donc, pouvez-vous me dire où est Frontignac ? Je veux le savoir ! continua le mari de Juliette, en les fixant tour à tour.

– C'est ce que nous voudrions savoir nous-mêmes, et nous ne sommes venus ici que dans l'intention de nous renseigner à ce sujet.

– Ah ! ah ! bien trouvé, mon maître ! Vous allez, n'est-ce pas ? me faire croire que vous le traquez aussi tous deux ; mais je commence à être façonné à vos ruses. Je n'en serai plus dupe. Et d'ailleurs, entre complices, on ne se mange pas, pas plus qu'entre loups.

– Eh bien, c'est pourtant la vraie vérité, reprit Varrou, et je vous jure que si nous le retrouvons, son compte avec nous ne sera pas moins terrible à régler qu'avec vous.

Jacquemot était encore incrédule.

– Que vous a-t-il donc fait ? demanda-t-il.

– Il nous a volés !... Il n'a pas exécuté les conventions jurées ! Or, entre gens de notre espèce, les serments, ça se tient, ou ça se paye !

Cette fois il n'y avait pas à s'y méprendre ; l'œil enflammé de Varrou et le geste significatif de Vauclin en disaient assez. Il était clair qu'ils ne feraient pas grâce à Frontignac, si celui-ci tombait entre leurs mains.

– S'il en est ainsi, reprit M. Jacquemot après un moment de silence, pour atteindre le but commun que nous poursuivons, faisons alliance entre nous.

– A une condition !... dit Varrou.

– Laquelle ? demanda M. Jacquemot.

– C'est que les deux parties auront le droit de se venger chacune à leur manière.

– Entendu ! fit Jacquemot.

– En ce cas, signons loyalement le traité, dit Varrou en tendant la main à M. Jacquemot.

Celui-ci, après un moment d'hésitation, se résigna, et mit sa main dans celle de Varrou, non sans un mouvement de répulsion. Mais Varrou n'était pas d'une susceptibilité exagérée.

D'ailleurs, par prudence, il fit semblant de n'avoir pas remarqué le geste de M. Jacquemot, et aborda sur-le-champ la question du plan à suivre.

Voici ce qui fut convenu : tous trois allaient partir ensemble et se rendre tout d'abord à l'administration des postes.

Là, ils sauraient positivement si le couple était, oui ou non, à Genève, et si les vagues indications fournies par la lettre de Clotilde renfermaient un fond de vérité.

Ce renseignement aussitôt obtenu, ils se partageraient en deux bandes.

La première, composée de Varrou et de M. Jacquemot, aurait pour mission de se présenter dans les hôtels et d'y faire les investigations nécessaires ; la seconde, composée de Vauclin, tout seul, devait surveiller avec soin les abords de la poste, où, une demi-heure après, les trois nouveaux associés se présentaient.

Ce fut M. Jacquemot qui prit la parole.

Il s'adressa à un employé, qui paraissait avoir quelque autorité, et lui demanda s'il avait été avisé de recevoir des lettres au nom de Frontignac.

L'employé était causeur et même un peu bavard.

Il répondit qu'un jeune homme était venu, en effet, le matin même, lui recommander de garder à sa disposition tout ce qui arriverait à ce nom.

– Et il ne vous a donné aucun renseignement qui puisse vous apprendre à quel hôtel il est descendu ?

– Aucun ! riposta l'employé. Ce monsieur a même pris la peine de me prévenir qu'il ne se présenterait plus lui-même, et enverrait chercher les lettres à son adresse.

Il est à présumer que c'est quelque grand seigneur qui voyage incognito, et qui attend une missive importante.

– Ce doit être cela ! dit M. Jacquemot, qui n'éprouvait pas le besoin de raconter ses affaires au premier venu.

En sortant de l'hôtel des postes, les trois hommes se dirigèrent, par la rue du Marché, du côté du quai et de la rue du Rhône, où se trouvaient le plus grand nombre d'hôtels.

Du moins, ils étaient sûrs, à présent, de ne pas être bien éloignés de Frontignac ; ils pouvaient même le rencontrer dans les rues de Genève. Ils ne doutaient plus qu'ils ne quitteraient la ville qu'avec leur proie.

– A tout seigneur tout honneur ! dit Jacquemot à Varrou ; commençons par l'hôtel le plus important.

Ils entrèrent à l'hôtel de la Métropole.

Jacquemot interrogea avec soin les patrons, et surtout les domestiques, depuis le maître d'hôtel jusqu'au laveur de vaisselle. Il accompagnait même ses questions de l'argument irrésistible de Basile, c'est-à-dire de monnaie bien sonnante ; mais aucun d'eux ne put leur fournir le moindre indice sur

Clotilde et son mari, n'ayant pas vu, depuis fort longtemps, un couple répondant au signallement donné.

En sortant du grand hôtel de la Métropole, ils gagnèrent le quai des Bergues, où ils firent encore subir un interrogatoire des plus minutieux à tout le personnel des grands hôtels de la Paix et du Beau-Rivage. Là, même insuccès. Comme il était tard, il fut convenu ¹ qu'ils reprendraient le lendemain matin la tournée commencée.

L'hôtel de l'Ecu de Genève, l'hôtel de la Couronne, de Victoria, de l'Angleterre, de la Balance, et vingt autres, furent également inspectés, mais inutilement.

Les trois nouveaux amis commençaient à désespérer, et Jacquemot parlait déjà de retourner à Paris, quand Varrou lui fit remarquer qu'il y avait encore un hôtel qu'ils n'avaient pas visité.

– Lequel ? demanda M. Jacquemot.

– L'hôtel du Lion d'Or, répondit Varrou.

– Eh bien, allons-y !

Ils se dirigèrent vers la rue du Rhône.

XIX

LA CHASSE A L'HOMME

A peine montée en wagon, Clotilde avait arraché une feuille de son carnet pour écrire sur ses genoux quelques mots à la main.

Elle avait mis la lettre à la poste de Melun, puis avait repris sa place et n'avait pas desserré les dents, pendant le parcours, jusqu'à Mâcon.

Pourtant elle ne s'occupait guère du pays qu'elle traversait, et ne jetait que rarement un regard par le carreau de la portière ; elle ne dormait pas non plus, mais elle songeait, et si, par moments, elle fermait les yeux, c'était pour mieux se recueillir.

Elle songeait, la pauvre enfant, et que de tristes réflexions, en effet, avaient lieu de l'assaillir !

Ainsi elle fuyait avec Frontignac ; elle était résolue à partager son sort, quelque misérable qu'il devînt !

Peut-être voyait-elle la France pour la dernière fois ; peut-être Henri quittait-il son pays pour n'y jamais rentrer ?

Cette pensée, qu'elle serait peut-être pour jamais séparée de ses parents et de ses amis, lui serrait le cœur.

Et ce tourment de se demander, chaque matin, si on ne viendrait pas lui arracher son mari dans la journée, et chaque soir, en s'endormant, si, le lendemain, elle ne se réveillerait pas veuve !

Cette appréhension lui revenait à chaque instant à l'esprit, et bourdonnait dans son cerveau avec la persistance opiniâtre d'un glas funèbre.

En même temps, une larme, qu'elle n'avait pu retenir, s'échappait de sa paupière, comme d'un vase trop plein, et coulait le long de ses joues, et jusque sur sa poitrine.

Et pourtant, aucun reproche, aucune récrimination dans son pauvre cœur !

Elle aimait tant encore Frontignac ! Elle comprenait si bien que si on l'arrachait à son mari, le coup serait mortel !

Frontignac, malgré ses crimes passés, c'était son bonheur, c'était sa vie, sa raison d'être.

Henri, de son côté, était agité par de bien graves pensées.

Ainsi, au moment où il allait atteindre le but qu'il poursuivait ; au moment où il allait se retremper dans une nouvelle vie et apprendre l'honnêteté aux côtés de Clotilde, il avait fallu que Jeanne survînt !

Non, décidément, il n'y avait pas de pardon pour les criminels de son espèce, et toute faute devait subir tôt ou tard son expiation.

Lui aussi il envisageait avec désespoir un exil qui allait peut-être durer bien des années.

Mais c'était surtout pour sa chère Clotilde, que l'avenir l'épouvantait.

La pauvre enfant, si jeune, dont le cœur s'ouvrait si gaiement à la vie à deux, qui n'avait rêvé que tendresses et plaisirs partagés, courses folles, tête-à-tête joyeux et baisers sans fin, tombait de si haut pour rouler si bas !

Plusieurs fois il avait été sur le point de parler à sa femme, de lui chuchoter à l'oreille quelque mot de consolation ou d'amour, de lui prouver qu'il pensait à elle ; mais il n'avait pas osé.

La crainte de causer à Clotilde quelque impression pénible, ou de la rappeler trop brusquement au sentiment de la réalité, l'avait retenu.

Ah ! s'il n'y avait pas eu d'autres personnes à côté d'eux, comme il se fût jeté à ses genoux, comme il lui eût demandé pardon de l'avoir entraînée dans l'abîme, avec lui, elle pauvre innocente ! Et quelle violente tentation il éprouvait de profiter de la rapidité du train pour ouvrir la portière, se précipiter sur la voie et s'y briser la tête ! Elle le pleurerait sans doute, mais sa vie au moins ne serait pas à tout jamais perdue : elle pourrait se remarier, retrouver le bonheur et la considération, mais cette fois aux côtés d'un honnête homme !

Puis il revenait à sa propre situation.

Le souvenir de la menace de Varrou et de Vauclin, auxquels il n'avait pas remis, le lendemain du mariage, le montant de la moitié de la dot, lui torturait l'esprit.

Qu'allaient faire ces deux misérables, ses deux âmes damnées ?

Il les savait capables de tout pour se venger ! Et s'ils s'attaquaient à sa chère Clotilde ?...

Car, à présent, il ne voulait plus le tenir, le serment que ses deux complices lui avaient extorqué ! Ce n'était pas par cupidité qu'il se refusait au partage de cette dot, mais la pensée de frustrer encore Clotilde le faisait, pour la première fois, rougir de honte !

Oh ! non ! elle lui avait montré trop de générosité, trop de dévouement, en lui pardonnant et en consentant à le suivre, pour la payer d'une aussi noire ingratitude ! Décidément il ne se sentait plus assez vil pour une telle infamie !

Quelque danger qui le menaçât, il était résolu à ne pas mettre à exécution la parole donnée.

Arrivés à Mâcon, Frontignac et sa femme durent changer de train.

Le jeune homme aida Clotilde à descendre, puis, la prenant tendrement par le bras :

– Ecoutez, lui dit-il ; ma chère Clotilde, votre douleur muette me désole peut-être encore plus cruellement que ne l’eussent fait vos reproches ou vos injures ! Je sens que vous souffrez, et je suis impuissant à vous consoler, puisque moi seul suis cause de ce qui vous désespère ! Eh bien, ne poursuivons pas ce voyage ; il en est encore temps.

– Que veux-tu dire ? fit doucement la jeune femme.

– Je te ramènerai auprès de ta mère, à laquelle je t’ai enlevée, puis, je partirai seul, j’irai où le hasard me conduira, content du moins de te savoir auprès d’un cœur dévoué ! Veux-tu ? C’est le plus sage.

Pour toute réponse, Clotilde saisit le bras de son mari, et l’entraîna rapidement vers le train en destination de Genève.

Puis, à peine montée en wagon.

– Imprudent ! dit-elle ; s’attarder sur le quai, au milieu de cette foule ! Es-tu donc si sûr qu’on ne nous suive pas !

Quant à ce que tu viens de me proposer, ne m’en reparle jamais, ajouta-t-elle ; tu m’as déjà bien assez fait de mal ! Ne me cause pas une plus grande douleur en m’abandonnant !

Henri saisit la main de sa femme et la porta à ses lèvres pour l’embrasser longuement.

Le train venait de se mettre en marche. Tous deux étaient seuls dans leur compartiment, et Clotilde trouvait un singulier plaisir à cette caresse du jeune homme, la seule qu’il lui eût accordée depuis qu’ils étaient mariés.

Elle se retourna vers lui, et oubliant tout à coup le passé, pour ne se rappeler que son amour, elle tendit ses deux bras au jeune homme, qui s’y précipita et appliqua ses deux lèvres sur celles de la jeune femme. Ils demeurèrent ainsi longtemps enlacés, poitrine contre poitrine, leurs deux cœurs battant l’un contre l’autre, les yeux voluptueusement fermés par le bonheur.

Quand le train siffla, avant d’atteindre la station d’Ambérieux, les heures avaient passé pour eux comme des secondes, et ils sentaient que, désormais, ils étaient bien véritablement l’un à l’autre et que jamais rien ne pourrait les détacher.

A Bellegarde, Clotilde eut une peur horrible en voyant s’introduire dans le wagon un douanier qu’elle avait pris tout d’abord pour un agent de

police.

La visite terminée, il lui fallut tous les baisers passionnés de Frontignac pour la rassurer complètement.

Enfin ils passèrent sous le fort de l'Ecluse, et, quelques minutes après, le train entra en gare de Genève.

– Sauvés ! s'écria Clotilde.

Autant la première partie du voyage avait été lugubre et silencieuse, autant la jeune femme s'était efforcée d'en rendre la fin gaie et cordiale.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent. Aussi saisirent-ils au hasard la première carte d'hôtel qui leur fut présentée.

Ils montèrent dans une voiture qui les conduisit à l'hôtel du Lion-d'Or, l'un des hôtels les plus simples de la rue du Rhône. Là, ils prirent un appartement au troisième étage, Frontignac ayant fait observer à sa femme que peut-être sortiraient-ils peu tout d'abord, et que, logés aussi haut, ils ne seraient pas au moins privés de la vue du lac, que l'on pouvait apercevoir en biais, par la rue du Rhône.

Quand on le pria d'écrire son nom sur le registre de l'hôtel, Frontignac ne donna d'autre indication que celle-ci : « Monsieur Henri, rentier, et sa femme. »

Puis se tournant vers l'hôtelier, il lui recommanda de ne laisser monter personne chez lui. Il voyageait, lui dit-il, pour son agrément, et ne voulait pas être importuné.

– D'ailleurs, ajouta Frontignac, j'entends être convenablement traité, et je payerai largement. Voilà toujours pour les premiers frais, dit-il en tirant un billet de cent francs de sa poche.

L'hôtelier salua profondément, promit que le service serait irréprochable, et assura Frontignac que personne ne viendrait le déranger. –

– Monsieur désire-t-il faire demain quelque excursion avec madame ? demanda l'hôtelier avant de s'éloigner.

– Aucune, répondit Henri ; vous aurez même l'obligeance de nous servir à déjeuner dans notre chambre.

L'homme s'inclina, et, appelant un garçon qui passait :

– Vous vous mettez, lui dit-il, spécialement au service de ces deux personnes, et tâchez qu'il ne me revienne pas de plainte ou de

réclamation !...

Frontignac glissa dans la main du garçon un louis d'or, qui produisit encore bien plus d'effet que la recommandation du patron.

En quelques instants, tous les préparatifs de nuit furent achevés, et les jeunes mariés purent rester seuls. Ils se couchèrent presque aussitôt. Tous deux avaient grand besoin de repos.

Le lendemain, Clotilde fut réveillée par un baiser de Frontignac.

– Ah ! que tu m'as fait peur ! s'écria la jeune femme ; je faisais un si vilain rêve !...

– Quel rêve ? demanda Henri.

– Oh non, je ne veux pas te le dire, c'est inutile... Tu sais, on voit souvent, en dormant, des choses si étranges ! Mais elles ne sont jamais vraies... Et puis, c'est assez que j'aie été effrayée, sans que tu le sois aussi ! Parlons d'autre chose, veux-tu ? Je n'ai plus peur à présent.

– Mais tu es encore toute tremblante !...

– Eh bien, serre-moi dans tes bras, et je ne tremblerai plus !

Le jeune homme enroula ses deux bras autour du cou de Clotilde, et la serra contre lui.

– Ainsi, tu m'aimes encore, malgré mon passé, malgré l'avenir menaçant, malgré les terribles désillusions que je t'ai causées ! Aussi comme je me trouve indigne de toi ! De quel fonds de bonté es-tu donc pétrie, pour m'avoir ainsi pardonné, sans une hésitation ?

Je t'aime !... Oh ! répète ce mot, répète-le vingt fois, cent fois, répète-le toujours, car il me fait tant de bien au cœur, il me transporte dans un autre monde, un monde où j'oublie tout ce qui s'est passé, tout ce qui nous menace ! Oui, ma chérie, répète-le, car ce mot-là, et un baiser de toi, m'apportent du courage et de la joie pour longtemps !

– Eh bien, à une condition ! Tu feras taire tes craintes, tu seras calme, et, au moindre tourment, à la moindre inquiétude, tu viendras la chercher, cette consolation, sur le bord de mes lèvres, toujours prêtes à te la donner.

Un nouveau baiser, plus tendre peut-être encore que le premier, réunit pour quelques instants les deux jeunes gens en une même étreinte.

– D'ailleurs, reprit Clotilde, avec un sourire dans ses jolis yeux, crois-tu donc la vie plus désagréable à l'étranger qu'en France ? Ne pouvons-nous,

si les événements nous y contraignent, acheter quelque coin de terre sur le bord d'un lac de Suisse ou d'Italie ? Je me souviens en avoir vu de bien beaux, il y a deux ans, dans un voyage que je fis avec ma mère, et déjà je pensais : Comme on serait heureux ici, à deux, dans une maison, bien humble, bien isolée !

Henri ne répondait pas.

Il se contentait de regarder sa femme, dont le visage adoré était doublement joli en ce moment, animé qu'il était par un enthousiasme vrai.

– Oh ! je saurais m'y faire ! ajouta-t-elle avec conviction, et je ne serais plus la petite fille mondaine que tu as connue ! Tu verrais comme je sauterais à bas du lit, dès l'aube, et comme je t'entraînerais dans la montagne, pour aller assister au lever du soleil, derrière les brouillards blancs du lac ! Ah ! je ne coûterais pas cher à habiller, va, et tu me trouverais aussi charmante, avec mon costume de toile, que dans mes falbalas de soie et de dentelle ! Un peu plus tard nous irions pêcher les poissons ou les coquillages, et je n'aurais pas peur à côté de toi ! Je saurais t'aider à retirer les filets ou à les jeter, à tenir l'aviron ou à diriger le gouvernail ; et si, par hasard, le vent de la tempête venait à souffler, je te jure que tu ne m'entendrais pas crier, et que je conserverais tout mon sang-froid ! Puis nous déjeunerions de notre pêche, et nous passerions les heures chaudes de la journée, sous quelque figuier ou quelque olivier bien touffu, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, et le cœur contre le cœur !

– Ma Clotilde adorée ! murmura Frontignac.

– Cette existence que je te dépeins ne te tenterait pas ?

– Tu le demandes, ma chérie ?

– Et puis, continua Clotilde, si nous trouvions la solitude ou l'isolement trop grands, ma mère, au moindre signe, au moindre appel, accourrait, et quelle société agréable ce nous serait ! Car tu ne la connais pas encore, ma pauvre mère ! Personne n'est bon, personne n'est dévoué comme elle !

– Depuis plus d'un an que je la fréquentais, j'ai été à même de l'apprécier.

Dix heures sonnèrent.

– Mais j'y pense, ajouta Henri, madame de Moranges peut nous avoir écrit ! Je vais au bureau de poste.

Il embrassa encore sa femme sur le front, puis s'habilla à la hâte.

Au moment où il sortait, il fut rappelé par Clotilde :

– Surtout, hâte-toi, lui dit-elle ; de temps en temps il sera prudent de t'assurer si personne ne te suit.

– Sois sans inquiétude.

– Je devrais t'accompagner ; veux-tu m'attendre ?

– Enfant, dit Henri, qu'as-tu besoin de t'effrayer sans raison !

Il partit en lui envoyant un baiser.

Il courut au bureau de poste, pria un employé de lui réserver toutes les lettres adressées à M. de Frontignac, et revint auprès de Clotilde, qu'il trouva tout habillée et prête à déjà euner.

Le garçon dressa leur couvert dans l'une des deux pièces de leur appartement, et, pour la première fois depuis leur départ, tous deux mangèrent de bon appétit.

La journée se passa comme la matinée, en projets, en rêves d'avenir, qui ne reposaient sur aucun fondement, puisque les deux amants avaient tout à craindre. du lendemain, et même de l'heure qui venait.

Malgré eux, au moment où ils se parlaient de leur confiance et de leur sécurité, ils ne pouvaient s'empêcher de prêter l'oreille au moindre bruit, de se lever et d'aller écouter derrière la porte ; toutes les fois qu'une discussion, ou seulement une conversation à voix un peu haute avait lieu dans les escaliers ou dans les corridors, c'étaient des craintes, c'étaient des effarements d'enfants, dont ils se blâmaient l'un l'autre, et qui les reprenaient l'instant d'après.

La journée pourtant s'écoula pour eux sans fâcheuse aventure, et, le soir, ils décidèrent d'un commun accord que, dès le lendemain matin, ils enverraient l'un des garçons de l'hôtel à la poste pour demander s'il n'était pas arrivé de lettre à leur nom. S'ils recevaient des nouvelles de madame de Moranges, ils abandonneraient Genève, où décidément ils ne se sentaient pas en sûreté.

Où iraient-ils ? Dans quel pays chercheraient-ils un refuge ? Ils n'en savaient rien. Au surplus, la nuit porterait conseil et suggérerait peut-être à l'un d'eux quelque inspiration. Ils s'éveillèrent de grand matin, et s'entretenaient quelques instants, accoudés sur l'oreiller. Mais bientôt,

Clotilde, se sentant plus nerveuse que de coutume, sauta à bas du lit, et Henri, assez pressé de quitter l'hôtel, imita bientôt son exemple. Il sonna le garçon, et l'envoya sur-le-champ à la poste.

Puis tous deux préparèrent la malle unique qu'ils avaient.

Frontignac, distrait, apportait à sa femme les objets qui en avaient été retirés la veille, et la jeune femme, d'ordinaire très soigneuse, mettait au hasard les grosses toiles sur les fines dentelles, les peignes et les savons à côté des brosses à dents et des verres à bouche, les chaussures à côté du linge blanc.

– Bast, disait-elle, on arrangera cela plus tard ! Pour le moment, le point essentiel est – d'aller vite en besogne.

Henri approuvait de la tête, et continuait de passer à sa femme tout ce qui se trouvait sous sa main. Il aurait empaqueté les meubles, si Clotilde ne l'eût arrêté dans son élan.

– Au fait, où allons-nous ? demanda Clotilde.

Elle venait de refermer la malle qui était littéralement bondée.

– En Italie, veux-tu ?

– Si tu le désires...

– A toi de décider.

– Va donc pour l'Italie !

Henri appela l'hôtelier et le pria de leur procurer une voiture qui les conduisît, lui et sa femme, jusqu'à la gare.

L'hôtelier se retira en promettant que la voiture demandée serait aux ordres de monsieur et de madame avant une demi-heure.

A peine se fut-il retiré, qu'un grand bruit de voix se fit entendre à la porte de l'hôtel.

– Je vous affirme qu'il est ici, disait une voix d'homme, et je ne sortirai pas que je ne l'aie vu !

– Je vous jure que je n'ai pas ce nom parmi mes locataires, répondait l'hôtelier.

– Alors, montrez-nous votre livre ?

– De quel droit ? Etes-vous porteur d'un ordre quelconque émanant d'un magistrat ? En ce cas, exhibez-le, et je vous obéis !

Clotilde, dès les premiers mots, avait entrouvert la porte.

– Nous sommes perdus ! s'écria-t-elle.
– Qu'est-ce ? demanda Henri pâissant.
– Va-t'en ! C'est la voix de mon oncle !... Ne te montre pas surtout ! Mais ils n'arriveront pas jusqu'à toi tant que je serai là !
– Est-il seul ?
– J'ai cru reconnaître les voix de Varrou et de l'abbé.
– Varrou et Vauclin ! dit sourdement Frontignac ; alors c'est inutile de me cacher, je ne leur échapperai pas !
– Henri, je t'en prie ! supplia la jeune femme en joignant les mains.
La discussion continuait plus bruyante au bas de l'escalier.
– Puisque je vous dis que c'est un assassin ! hurlait M. Jacquemot.
– Ce n'est que trop vrai ! ajoutait Varrou.
– Vous en aurez bientôt la preuve ! continuait Vauclin.
Mais l'hôtelier tenait bon.

D'abord, il avait encore présente à la mémoire la bonne grâce avec laquelle FronLignac lui avait remis, dès son arrivée, un billet de cent francs. Un pareil homme ne pouvait avoir assassiné personne, et si les nouveaux arrivants étaient de bonne foi, c'est que son locataire était victime de quelque atroce calomnie.

L'hôtelier appréhendait aussi de s'exposer à toute la rigueur des lois, en aidant des inconnus à arrêter un de ses locataires.

Les trois complices allaient se retirer, lassés de la résistance de l'inflexible hôtelier, quand le garçon revint de la poste.

– Je n'ai rien trouvé au nom de M. Henri, dit-il à son patron.
– M. Henri ! C'est le nom d'un de vos derniers locataires ? demanda M. Jacquemot en glissant une pièce d'or dans la main du jeune garçon.
– Oui, monsieur, répondit celui-ci.
– Merci, l'ami ! s'écria-t-il ; puis se tournant du côté de Varrou et Vauclin :
– M. Henri, c'est Charlier ! Cette fois, il ne nous échappera pas ! ajouta-t-il.

Clotilde, en entendant ces derniers mots, fut sur le point de se trouver mal. Mais elle rassembla toute son énergie pour être prête à la lutte. Elle avait besoin d'être forte pour deux, car en ce moment Frontignac, anéanti

par la peur, eût été incapable d'agir ou de prendre par lui-même une décision.

– Il n'y a pas un instant à perdre ! dit-elle.

– Que faut-il faire ?

– T'enfuir !

– Mais par où ? Toutes les issues sont cernées.

– Tu te cacheras là-haut, dans les greniers. Mais, hâte-toi ; ils seront ici d'un instant à l'autre.

– Et toi, ma chérie ?

– Moi, je resterai !

– Je ne te quitterai pas !

– Qu'ai-je à redouter ? Ce n'est pas moi qu'ils cherchent !

– C'est vrai.

– Laisse-moi donc seule. Je saurai leur répondre.

Alors, adieu, ma Clotilde !

Ils échangèrent un long embrassement ; puis Frontignac, s'arrachant à l'étreinte de sa femme, s'élança dans l'escalier, qu'il gravit en quelques enjambées.

Il ne s'arrêta que sous les combles.

XX

CLOTILDE DE MORANGES

Cependant la discussion avait repris plus animée que jamais.

L'hôtelier tentait des efforts surhumains pour retenir les trois assaillants, qui, ne pouvant se faire ouvrir les portes par la persuasion, s'étaient décidés à emporter la place de vive force.

Les coups de poing et les coups de pied commençaient à pleuvoir assez dru, et l'hôtelier, incapable de résister à si forte partie, avait appelé du

renfort. Deux de ses garçons avaient retroussé leurs manches, se préparant à distribuer les horions.

Mais pendant que Varrou et Vauclin, habitués à ce genre d'exercice, occupaient leurs trois ennemis, M. Jacquemot, jugeant sa présence inutile et ne tenant nullement à recevoir quelque balai sur la tête, était parvenu à gagner l'escalier.

Tout à coup l'hôtelier, en se retournant, constata, avec stupeur, qu'un de ses adversaires avait disparu. Ce fut le signal de la défaite. Deux solides coups de poing, savamment appliqués par Varrou et par Vauclin à chacun des garçons, les envoyèrent rouler à dix pas, et force fut bien à l'hôtelier, qui n'avait nullement la prétention de s'exposer aux mauvais coups, de laisser passer les vainqueurs.

Mais à peine ceux-ci se furent-ils engagés dans l'escalier, que notre homme, avide d'une prompte et éclatante vengeance, fit ranger tous ses domestiques, au nombre de dix, dans le vestibule.

Il les arma de broches, de casseroles, de fourches et de bâtons, et courut lui-même prévenir la police que des bandits à mines patibulaires avaient assailli son domicile pour s'introduire chez un de ses locataires.

Pendant que l'hôtelier disposait ses troupes en bataille et appelait les autorités à la rescousse, les trois amis gravissaient lentement l'escalier.

M. Jacquemot marchait en éclaireur ; il s'avancait sans bruit, avec précaution, fouillant du regard les corridors et les encoignures de portes, et jusqu'au moindre renfoncement.

Puis venait Varrou, le gros de l'armée, qui entrait dans toutes les chambres et dans tous les appartements, bouleversait les armoires, les placards et les cabinets, regardait sous les lits et derrière les rideaux, et ne quittait une pièce qu'après l'avoir visitée dans tous ses coins et recoins.

Enfin Vauclin formait l'arrière-garde, veillant à ce que personne ne descendît, et surtout à ce qu'aucun des gens de l'hôtel ne montât pour venir les attaquer.

C'est dans cet ordre de bataille que tous trois arrivèrent à la porte de l'appartement de Clotilde.

La pauvre jeune femme avait passé par de cruelles transes pendant les quelques minutes qu'avaient duré le combat et l'ascension de l'escalier.

– Pourvu que Henri, pensait-elle, ait eu le temps d’atteindre les combles ! Pourvu qu’il ait trouvé quelque moyen de gagner, par les fenêtres ou par les gouttières, l’une des maisons voisines ! Pourvu surtout que le pied ne lui ait pas manqué !

Puis on pouvait l’apercevoir d’en bas, de la rue, et alors tout serait perdu !

Elle avait laissé sa porte entr’ouverte, et avait suivi avec anxiété le bruit des pas de son mari, jusqu’au moment où elle n’avait plus rien entendu.

Alors elle s’était renfermée chez elle, avait poussé le verrou et barricadé l’entrée, à l’aide d’un secrétaire qu’elle avait amené à grand’peine jusque devant l’ouverture de la porte.

Mais, réfléchissant l’instant d’après, que chercher à se défendre eût été une folie, et que d’ailleurs toute apparence de crainte de sa part eût été une preuve évidente de sa complicité avec son mari et de la présence de celui-ci dans les environs, elle résolut de changer de tactique.

Elle défit encore plus vite qu’elle ne les avait élevées ces fortifications adossées aux murs, et elle tira le verrou.

– Entrez, cria-t-elle sitôt qu’elle entendit frapper.

Jacquemot poussa la porte brusquement, et fit quelques pas dans la pièce.

Clotilde était trop émue pour prononcer un seul mot.

Elle eût voulu feindre l’étonnement, se jeter dans les bras du beau-frère de sa mère, et lui crier :

– Vous ! c’est vous, mon oncle !

Mais ses pieds étaient comme vissés au sol par la frayeur, et les paroles s’étranglaient dans sa gorge.

M. Jacquemot, d’un coup d’œil, avait passé en revue la chambre.

– Où est Charlier ? demanda-t-il d’une voix menaçante, en saisissant aux poignets les deux bras de sa nièce, et en les serrant à la faire crier ; je veux savoir où il est !

Clotilde, toute blanche de terreur, recula d’un pas ; mais au même moment Varrou apparaissait suivi de Vauclin.

– La police ! cria Varrou ; sauve qui peut !

– Venez-vous, Jacquemot ? ajouta Vauclin. Nous n’avons pas un moment à perdre !

– Pourquoi me sauver ? Je n’ai rien à me reprocher ! riposta M. Jacquemot qui n’avait pas lâché Clotilde.

– Oui, mais nous, riposta Vauclin, nous avons la conscience moins tranquille ! Aussi nous déguerpissons, et promptement !

M. Jacquemot leur jeta à tous deux un regard de mépris. Puis, d’une voix protectrice :

– Je réponds de vous, dit-il, et je prends tout sur moi !

Un instant après, l’hôtelier faisait son entrée, escorté de quelques agents.

– Voici les coupables, monsieur, dit l’hôte en s’inclinant.

– De quel droit envahissez-vous le domicile de monsieur, et pénétrez-vous de force chez madame ? demanda le principal des agents.

M. Jacquemot ne répondit pas.

– La loi suisse réprime sévèrement pareil délit, et, tout étrangers que vous êtes, vous devez observer la loi du pays où vous séjournez.

– Permettez-moi, dit M. Jacquemot, de vous donner quelques explications, et vous reconnaîtrez que les torts ne sont pas de notre côté.

– Il est inutile de vous justifier, mon oncle, interrompit Clotilde, en s’interposant entre M. Jacquemot et l’agent ; ces messieurs n’ont pas forcé mon domicile, puisque, au premier appel de leur part, J’ai ouvert ma porte. Dans tout cela, il y a un malentendu, dont monsieur est la cause involontaire, ajouta-t-elle en désignant l’hôtelier du regard.

Le magistrat s’inclina ; la simplicité avec laquelle madame de Frontignac s’était exprimée lui en avait imposé.

– D’ailleurs, continua Clotilde, ces messieurs sont tous trois mes oncles ; vous voyez donc que vous pouvez vous retirer en toute sécurité, et me laisser en famille.

– En ce cas, partons, nous n’avons plus rien à faire ici, reprit l’agent de police en se tournant vers son escorte et se disposant à battre en retraite en bon ordre.

– Pardon, un moment !... Deux de mes hommes ont été blessés, sans compter le scandale que ces messieurs ont soulevé dans ma maison !

Et disant cela, l’hôte avait ordonné d’entrer aux valets qui avaient reçu les deux formidables coups de poing de Varrou et de Vauclin.

Ceux-ci, postés derrière la porte, n'avaient eu du reste qu'un pas à faire pour se trouver dans l'appartement.

– C'est vrai, dit Varrou en riant de son gros rire ; ils ont dû voir trente-six chandelles ! Mais ce ne sera rien !

Vous savez, quand on tape on ne sait pas toujours où ça tombe ! Et puis regardez comme ils sont encore gaillards !

Les deux valets murmuraient entre leurs dents quelques paroles qui signifiaient qu'ils n'étaient pas tout à fait de l'avis de Varrou.

Pressé d'en finir, M. Jacquemot leur glissa quelque monnaie dans la main, et, prenant l'aubergiste à part, il lui fit comprendre qu'il aurait tout à gagner à ne pas poursuivre davantage cette affaire.

Celui-ci ne présenta aucune objection : puisqu'on lui faisait entrevoir quelques bénéfices, que lui importaient la dignité de sa maison et les côtes de ses domestiques ?

Il entraîna dehors les agents et les garçons, et laissa Clotilde seule avec son oncle et les deux bandits.

– Maintenant, dit M. Jacquemot à voix basse à Varrou et à Vauclin, retirez-vous, et allez m'attendre sur le pont du Mont-Blanc. Surtout veillez bien ! C'est le passage qui mène au chemin de fer... Je flaire Frontignac dans les environs ; qu'il ne s'échappe pas !

Les deux coquins partirent.

– Nous sommes seuls à présent, Clotilde, dit alors M. Jacquemot en s'approchant de la jeune femme ; il faut m'avouer toute la vérité.

– C'est bien mon intention ! répondit Clotilde qui avait repris tout son sang-froid.

– Il est caché ici, n'est-ce pas ?

– Je ne saurais vous le dire.

– Quand vous a-t-il quittée ?

– Ce n'est pas lui qui m'a quittée, c'est moi qui me suis séparée de lui, ne pouvant plus supporter sa vue ! Ah ! ce qui m'arrive est affreux ! aj outa-t-elle en essayant de jouer la comédie des larmes.

– En effet, ma pauvre enfant !

M. Jacquemot n'était pas convaincu ; son œil méfiant ne perdait pas de vue la jeune femme, qui se sentait mal à l'aise sous la fixité de ce regard

inquisiteur.

– Mais où vous êtes-vous séparés, et à quelle occasion ? interrogea-t-il de nouveau.

– Ici même, hier... quand j’ai appris la fatale vérité.

– De qui l’avez-vous apprise ?

– De lui-même ; il s’est trahi malgré lui dans un moment d’expansion. Comme j’avais gardé quelque appréhension de l’évanouissement de ma cousine, le soir du mariage, comme certaines circonstances m’avaient paru étranges, j’ai rapproché les événements, les indices, les soupçons, et la réalité m’est apparue dans toute son horreur ! D’ailleurs il m’a tout avoué !

– Et qu’avez-vous fait ?

– J’ai d’abord voulu le dénoncer à la justice, pour qu’on l’arrêtât ; mais, le croiriez-vous, je n’en ai pas eu la force ! Puis je me suis dit que ce n’était pas à moi à l’accuser, à moi qui l’avais tant aimé, et je pensais, que s’il devait lui arriver malheur, mieux valait qu’un autre que moi en fût cause.

M. Jacquemot regarda encore une fois la jeune femme fixement entre les deux yeux ; mais celle-ci n’eut pas un tressaillement.

Maintenant, pensait-elle, son mari devait avoir eu le temps de s’enfuir ; il était hors de danger, et cette pensée la réconfortait et lui donnait de l’assurance.

– Ainsi, il n’est pas ici ? reprit M. Jacquemot.

– Non.

– Et vous ne savez pas où il est ?

– Je l’ignore ; mais Dieu le garde, et conduise ses pas loin de moi et de vous, voilà tout ce que je lui souhaite.

Clotilde vit avec plaisir que son oncle paraissait convaincu ; elle ne put s’empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement.

A ce moment, M. Jacquemot aperçut la malle qui était restée au milieu de la chambre, toute prête à être emportée.

– Cette malle est à vous ? demanda-t-il à Clotilde.

– Oui, mon oncle.

– M’autorisez-vous à y jeter un coup d’œil ? Donnez-m’en la clef.

– Pourquoi faire ? A quoi vous servirait-il de vous livrer à semblable investigation ? répliqua Clotilde devenue toute rouge.

– Allons, remettez-moi la clef ! fit impérieusement Jacquemot, qui ne doutait pas qu’il allait trouver dans cette malle quelque indice qui lui révélerait la présence de Frontignac.

Clotilde savait fort bien que celle-ci ne renfermait que des objets à elle, et que rien n’y était de nature à compromettre son mari. Néanmoins elle fit semblant de résister et de ne céder qu’à la violence.

Une fois en possession de la précieuse clef, Jacquemot courut à la valise ; mais ce fut en vain qu’il la Lournâ et retourna dans tous les sens : elle ne contenait absolument que des vêtements appartenant à sa nièce.

Il rendit la clef à Clotilde, après avoir tout rejeté pêle-mêle dans la malle.

– Je vous demande pardon de ma vivacité, ma chère Clotilde, je suis si bouleversé !

– Vous faites bien de vous excuser, dit la jeune femme ; je ne vous croyais pas aussi brutal !

– Alors, vous ne pensez pas que Charlier soit à Genève ?

– Je ne le pense pas.

– En ce cas, voulez-vous me permettre de vous ramener à Paris ?

– En compagnie de ces deux misérables que vous avez amenés avec vous ?...

– Ah ! vous avez démasqué aussi ces deux scélérats ? dit Jacquemot. Eh bien, non, nous voyagerons sans eux, et s’ils nous suivent, ce ne sera qu’à distance. Je veux vous rendre au plus tôt à votre chère mère !

– Eh bien, je vous suis, répondit Clotilde, qui voyait bien que son consentement à ce départ était la dernière preuve que Jacquemot attendait pour être convaincu.

M. Jacquemot saisit la valise, et fit passer sa nièce devant lui ; tous deux descendirent l’escalier.

Arrivé dans la cour, M. Jacquemot demanda à Clotilde la permission d’entrer dans le bureau de l’hôtel pour discuter avec l’aubergiste l’indemnité à donner aux deux valets blessés dans la lutte.

L’hôtelier était enchanté de la façon dont tournaient les choses, et pourtant il gardait rancune à Clotilde de ne pas l’avoir soutenu.

Il avait consciencieusement rempli son devoir.

N'avait-il pas hautement affirmé que jamais aucun voyageur répondant au nom de M. Henri n'était descendu chez lui ?

On l'avait payé pour mentir ! Il n'avait rien à se reprocher, car il avait, comme on l'avait exigé de lui, menti effrontément !

Et la jeune mariée, devant les agents de police, lui avait fait un crime d'avoir voulu empêcher ces messieurs de pénétrer chez elle ! C'était à n'y rien comprendre !

Pouvait-on lui infliger un plus grand, un plus sensible affront ! Il se sentait froissé dans son amour-propre ; cette dame le prenait pour un imbécile !

Il fut bientôt d'accord avec M. Jacquemot sur le prix qu'il convenait de lui verser pour l'indemniser des dégâts matériels et moraux causés en sa maison. Et, sitôt que le différend fut tranché :

– Monsieur croit sans doute que la jeune femme était seule chez elle ? dit-il.

– Si je crois ?... pardon, expliquez-vous, répondit Jacquemot, devenant attentif.

– Eh bien, monsieur se trompe !

– Ah ! vraiment !

– Monsieur peut s'en rapporter à moi. Après cela, monsieur est peut-être le mari ? ajouta le bonhomme, qui crut bonnement avoir débrouillé le nœud de l'intrigue. Cela s'est vu ! Des jeunes femmes qui se sauvaient avec des amoureux, et des maris qui couraient après tous les deux. D'ailleurs, elle en vaut la peine ! Malheureusement, avec moi, une femme a beau être plus belle que la Vénus de Milo, quand elle se conduit mal, je suis inexorable !

– Et vous dites qu'elle n'était pas seule ? répéta Jacquemot, voulant couper court au bavardage inutile de l'hôtelier.

– Elle était avec un jeune homme ; ils avaient l'air de bien s'aimer tous deux. Du moins, c'est ce que prétend le garçon qui les servait.

– Et qu'est devenu le jeune homme ? demanda M. Jacquemot en se penchant, tout haletant d'impatience, sur l'hôtelier ; si vous me révélez sa retraite, je vous récompenserai généreusement.

– Ma foi ! il faut qu'il se soit fait, pour disparaître, aussi petit qu'une souris, répondit le Suisse, car, aussi vrai que je suis là, personne dans la

maison ne l'a vu s'échapper !

– Alors il n'a pas encore pu quitter Genève ? demanda Jacquemot.

– Certainement non, monsieur ! En tout cas, il ne peut pas être bien loin ; on l'a encore aperçu chez moi un quart d'heure avant votre arrivée.

– Merci, l'ami, de ces renseignements. Mais la cause qui m'a décidé à poursuivre l'individu accompagnant la jeune femme n'est nullement celle que vous pensez. Cette dame est ma nièce, et sa moralité n'est pas ici en jeu.

L'hôtelier se frottait les mains de contentement. Non-seulement il avait assouvi sa petite vengeance, mais encore il se voyait sur le point d'apprendre quelque histoire scandaleuse sur ses deux voyageurs.

Il ouvrait la bouche d'un air béat et satisfait, et se préparait à boire les paroles de M. Jacquemot ; mais celui-ci ne poussa pas plus loin ses indiscretions. Il avait tenu, simplement, à ce que la réputation de sa nièce ne fût pas compromise par les suppositions et le barvardage saugrenus de cet homme.

Il se leva, salua l'hôtelier et sortit en laissant celui-ci stupéfait de ce brusque départ.

Dans la cour, il rejoignit Clotilde, prit son bras, et se dirigea avec elle vers le pont du Mont-Blanc.

Dans la rue, il aperçut Varrou et Vauclin aux aguets, qui lui firent signe qu'ils n'avaient rien constaté de nouveau.

Sur la rive droite du Rhône, il tourna à droite, et gagna en toute hâte l'hôtel de l'Europe.

Il installa Clotilde chez lui, et la pria de l'attendre quelques instants ; il allait, disait-il, prendre les billets, et donner l'ordre qu'on vînt chercher les bagages. Elle devait se préparer à partir pour Paris, par le premier train.

En descendant, M. Jacquemot recommanda bien qu'on ne laissât sortir sa nièce sous aucun prétexte ; il venait, disait-il, de la retirer de pension, et se disposait à la reconduire auprès de sa mère.

Dans le trajet qu'ils avaient fait ensemble, de l'hôtel du Lion d'Or à l'hôtel de l'Europe, l'oncle et la nièce n'avaient pas échangé un seul mot.

M. Jacquemot n'avait pas cru utile de parler à Clotilde des révélations de l'hôtelier.

Elle l'avait trompé ; elle était de concert avec son mari ; donc elle aimait encore ce misérable !

A son avis, mieux valait profiter de cet amour que de lutter contre lui.

Il allait en référer avec ses acolytes.

Clotilde, de son côté, pensait avoir complètement donné le change à son oncle.

Si elle avait pu deviner que M. Jacquemot était au fait de sa situation réelle vis-à-vis de Frontignac, elle ne se fût certes pas aussi facilement laissé enfermer dans ce nouvel hôtel. Elle eût voulu suivre M. Jacquemot pour pouvoir protéger son Henri en cas de danger.

– Mais, pensait-elle, il était loin à présent, et d'ailleurs l'oncle Jacquemot ne devait plus être bien tenté de continuer ses investigations, après ce qu'elle lui avait dit.

Et, de fait, M. Jacquemot, en rejoignant les deux scélérats, dont il avait fait ses aides, leur déclara qu'il y aurait folie à rechercher plus longtemps Frontignac à Genève, puisqu'ils n'avaient pas pu s'emparer de sa personne dans l'hôtel qu'il habitait.

Selon toute vraisemblance, maintenant qu'il était informé de la présence de ses ennemis à Genève, Charlier ne s'attarderait pas dans la ville, si toutefois il ne l'avait déjà quittée.

L'expédition était manquée, il ne fallait pas s'entêter à la pousser plus loin.

Mais ils avaient entre les mains un auxiliaire précieux, c'était la femme même de Frontignac, qui, malgré elle, par affection même pour son mari, finirait bien un jour par dénoncer la retraite de Charlier.

Ils n'avaient qu'à l'épier dans tous ses mouvements, dans toutes ses actions, et, tôt ou tard, le tourtereau, attiré par la tourterelle, viendrait se prendre les ailes au piège.

L'amour de Clotilde pour Henri était donc, à son avis, la seule mine qu'il fallût exploiter pour obtenir le résultat souhaité.

Varrou et Vaucelin opinèrent du bonnet, et il fut convenu que le retour en chemin de fer s'effectuerait dans deux compartiments séparés.

M. Jacquemot ne voulait pas encore rompre avec ces deux hommes dont il pouvait avoir besoin à Paris.

Il estimait du reste qu'il ne saurait trouver de meilleurs policiers que ces deux misérables, intéressés comme lui à retrouver le baron.

Vauclin et Varrou prirent congé de M. Jacquemot, qui courut délivrer sa nièce.

Clotilde respira en voyant entrer M. Jacquemot. A sa figure calme, elle jugea qu'elle n'avait pas à le redouter, qu'il ne savait rien.

– Nous partons tout de suite, ma chère enfant, dit M. Jacquemot.

– Je suis prête, répondit Clotilde.

Une heure après, le train se mettait en marche pour Culoz.

La jeune femme, les yeux tournés vers Genève qui commençait à disparaître dans le lointain, porta, sans être vue, la main à ses lèvres, et envoya un long baiser à la ville, où, malgré ses angoisses, elle avait goûté quelques heures de vrai bonheur ; puis elle laissa tomber sa tête sur la poitrine, en murmurant :

– Le reverrai-je !

XXI

LE DÉGUISEMENT

En quittant sa femme, Frontignac s'était élancé dans l'escalier et ne s'était arrêté qu'à l'étage où se trouvaient les chambres des domestiques, reléguées sous les combles.

Il ouvrit une porte au hasard. Le plafond de la chambre où il pénétra était coupé dans son milieu par une fenêtre, ou plutôt une tabatière.

Le jeune homme la souleva précipitamment, et se mit à explorer les alentours.

A un mètre ou deux environ au-dessous, était la gouttière, une gouttière mince, étroite, qui semblait avoir à peine la force de se supporter elle-même. Il y aurait eu folie à tenter de fuir de ce côté ; c'eût été cent fois risquer de se rompre le cou. Quelques minces crampons en tôle étaient les seuls liens qui retinssent la frêle écorce de zinc à l'arête inférieure du toit.

Pourtant il fallait se décider, le temps pressait : peut-être Jacquemot et ses deux acolytes montaient-ils déjà l'escalier. Le baron enjamba la tabatière, et fut sur le toit en deux secondes. Par bonheur, il y avait, de ci, de là, scellés à travers les tuiles, de grands anneaux en fer, qui avaient été ménagés là pour les couvreurs. Frontignac rampait de l'un à l'autre, s'écorchant le coude ou les genoux, mais ne desserrant jamais les doigts.

Il arriva ainsi jusqu'au mur mitoyen de la maison voisine. Cette dernière était de quelques pieds plus élevée que l'hôtel, et Frontignac eut beaucoup de peine à atteindre le balcon, qui courait tout le long de la façade.

Quand il l'eut solidement empoigné avec les deux mains, il se souleva tout doucement à la force des poignets, et, d'un vigoureux élan donné à l'aide des jambes, il fit une demi-culbute et retomba sur la terrasse.

Là un nouveau danger le menaçait.

Qui allait-il rencontrer dans cette maison ?

Il frappa au hasard à l'une des fenêtres.

Personne ne répondit.

Il frappa une seconde fois sans plus de succès ; mais, ayant remarqué que la croisée avait paru céder, il pesa sur elle, et aussitôt les deux battants s'ouvrirent dans toute leur largeur.

Il sauta dans la chambre, qui paraissait être une chambre de jeune fille, et, sans rien regarder de ce qui l'entourait, il courut à la porte, qu'il poussa avec précaution.

Il se trouva dans un corridor qui régnait le long de toutes les pièces de l'appartement, et qui donnait de plain-pied sur le palier de l'escalier.

En un instant il eut atteint la rue ; il était sauvé !

Il se dirigea du côté du chemin de fer. Il était déterminé à quitter immédiatement Genève, à se réfugier dans quelque retraite sûre, d'où il écrirait à sa chère Clotilde.

En passant sur le quai du lac, au milieu des jardins, le bruit d'une cloche attira son attention. Il s'approcha ; c'était la cloche du bateau de Lausanne.

– On part ! on part ! criait un des hommes de l'équipage, et déjà il s'apprêtait à tirer la passerelle.

– Si je m'embarquais pour Lausanne ! se dit Frontignac ; ce serait, je crois, prudent. Et sans plus tarder, il régla son passage, et s'élança sur le petit bâtiment qui s'éloigna bientôt à toute vapeur.

Cette fois encore le danger imminent était conjuré.

La journée était superbe.

Le soleil éclairait les hautes cimes de toutes les montagnes de la Savoie, qui brillaient comme autant de pointes de cristal ou d'argent poli.

Henri, les coudes appuyés sur la balustrade du pont, considérait mélancoliquement les géants en terre qui lui apparaissaient tour à tour : le Dôle, le Reculet, le Voirons, les Bonnes, et le Vernay, au-dessus d'Evian, le Roi d'Enfer, puis le Mont-Blanc, le plus haut de tous, dissimulant sa masse imposante derrière des contre-forts de plus de vingt lieues d'étendue, la Dent-d'Oche, semblable à une molaire gigantesque, les Cornettes de Bize, la Dent de Morcles, le grand Moeveran, la Tour de Mayen, et la Dent de Naye. Ces colosses, les uns tout blancs, les autres dressant leurs pics noirs et pointus, affectaient une forme différente, pittoresque toujours, gracieuse le plus souvent, et se reflétaient à qui mieux mieux dans les eaux bleues du lac.

Pourquoi Henri n'avait-il pas Clotilde à ses côtés, et ne pouvait-il lui faire admirer ces sublimes beautés ? Elles lui eussent semblé encore plus merveilleuses, s'ils avaient été là tous deux, l'un contre l'autre, et la main dans la main. Pourquoi lui-même était-il distrait de cette divine contemplation par l'odieux souvenir de ses forfaits et du châtimement qui le menaçait, en quelque endroit qu'il se transportât ? La vie avec sa chère femme eût pu être si heureuse, et ils s'étaient si bien compris l'un et l'autre !

Un moment le désespoir le prit ; il eut envie de se précipiter dans ces eaux, si claires qu'il apercevait distinctement le fond du lac.

Elles le fascinaient, il se sentait attiré vers elles. Il lui semblait qu'il serait emporté et mollement bercé par cette élégante mousseline bleue qui se

déroulait en flocons argentés derrière les sillons du bateau.

Mais l'instinct de la conservation était plus fort ! Il se raidissait, se cramponnait à la balustrade et fermait, par moments, les yeux pour échapper au vertige. Décidément il fallait une volonté autrement énergique que la sienne pour se donner la mort.

La cloche du navire vint le tirer de ces horribles réflexions ; on était arrivé, on allait débarquer.

Henri sauta à terre et marcha droit devant lui, sans but, pendant quelques minutes. Avant tout, il voulait fuir ce lac, dont la vue lui inspirait de semblables tentations. Il traversa les faubourgs de la ville tout semés de magnifiques villas, s'engagea dans la promenade du Casino, et entra dans le premier hôtel qu'il rencontra. Il se fit servir des viandes froides, avala une tasse de café noir pour se soutenir, et, en se levant de table, demanda les heures de départ des trains pour Paris.

Il avait grandement le temps de visiter la ville.

Mais rien ne l'intéressait à Lausanne en ce moment, pas plus la cathédrale qui coiffe la ville comme une tiare, selon l'expression de Victor Hugo, que le grand château, avec son vaste cube en pierre de taille, ses quatre tourelles en briques, et sa vieille tour de Saint-Marius.

Il ne songea pas davantage à aller admirer, du haut du Signal, l'un des plus beaux panoramas du monde. Il venait d'examiner en détail ce tableau imposant, et il conservait encore toutes fraîches les impressions que ce spectacle avait fait naître en son esprit.

L'heure venue, il se dirigea vers la gare, monta dans le premier wagon venu, s'installa dans un coin, et s'étendit, en fermant les yeux, pour appeler le sommeil.

Il rentra à Paris, par Neufchâtel et Pontarlier.

En arrivant à la gare de Lyon, il fut tout étonné de son audace.

Se remontrer à Paris, alors qu'il savait pertinemment que tout était découvert, que le mari de Juliette le recherchait !

Se mettre de gaieté de cœur entre les griffes de l'homme dont il avait tué la femme ! C'était véritablement une folie ! Il se l'avouait à lui-même, mais, à côté du danger auquel il s'exposait en se rapatriant, en reparaissant

sur le lieu même de son crime, il courait aussi la chance de retrouver Clotilde, qui, forcément, serait de retour à Paris, dans un très bref délai.

Au moins, il serait plus près d'elle et pourrait avoir de ses nouvelles.

Il n'espérait pas la voir tout de suite, ni la serrer dans ses bras, mais il songeait avec bonheur qu'ils seraient plus rapprochés, et qu'ils auraient toutes les facilités de se concerter pour une nouvelle tentative d'évasion.

Et puis Paris n'était-il pas, en somme, le grand tourbillon où tout se perd et se confond ?

N'y était-on pas bien mieux caché, bien plus introuvable que dans telle ou telle ville de province ou de l'étranger, où tous se connaissent, où tout se remarque ?

Il sauta en voiture.

– Tout droit devant vous, dit-il au cocher ; puis, l'instant d'après, baissant la vitre de la portière :

– Menez-moi derrière le parc Monceaux, aux Ternes.

Il se rappelait avoir vu de ce côté quelques maisons meublées où il lui serait aisé de vivre sans attirer l'attention.

Trois quarts d'heure après, il faisait arrêter la voiture sur le boulevard Péreire, en face d'une petite habitation de modeste apparence.

On lisait ces mots tracés au-dessus de la porte : « Maison meublée à louer, avec jouissance du jardin, » – un jardin grand comme la main qui séparait la maison de la rue.

S'adresser au concierge du n° voisin, lut encore Frontignac sur l'écriteau.

Il sonna. Une vieille femme vint lui ouvrir et lui fit visiter toute la maison très convenablement aménagée.

Deux pièces au rez-de-chaussée, deux pièces au premier suffisaient au baron, qui pouvait au besoin donner asile à Clotilde.

Il convint du prix et déclara qu'il prenait possession immédiate de l'appartement.

Après avoir chargé la concierge de payer et de renvoyer le cocher, il lui déclara qu'elle ferait son ménage, elle accepta de grand cœur cette aubaine inespérée. Il ajouta que si elle savait être discrète et dévouée, elle n'aurait qu'à gagner avec lui.

En un tour de main, la vieille femme eut épousseté tous les meubles, ouvert tous les volets et dressé la table pour le dîner.

Puis elle sortit pour aller chercher des vivres.

Frontignac resta seul, et, pour la première fois, songea à se fixer une ligne de conduite.

Ce n'était pas tout que d'être rentré à Paris, il fallait encore trouver un moyen d'informer Clotilde de son retour et lui indiquer sa nouvelle adresse.

Il ne doutait pas de sa femme ; il savait bien qu'il avait en elle l'ami le plus sûr, le plus dévoué, le plus incapable de céder aux suggestions de Jacquemot ou de sa mère.

Madame de Moranges, d'ailleurs, aimait tellement sa fille, que jamais elle ne pèserait de son autorité dans une question aussi grave, surtout quand elle constaterait combien était profond l'amour que la jeune femme ne cessait de porter à son mari.

– Lui écrire, pensait Henri, serait une imprudence des plus graves. Une lettre peut s'égarer, être décachetée par des ennemis... Jacquemot, Varrou et Vauclin sont là ; gageons que pas une de mes lettres n'arriverait à Clotilde, sans avoir été préalablement ouverte par l'un d'eux.

– Si je tentais pourtant l'aventure ? ajouta-t-il après un moment de réflexion.

Il se mit à écrire une longue lettre à Clotilde, où il eut soin de raconter plusieurs histoires imaginaires ayant trait à leur voyage.

– De cette façon, se dit-il, si la lettre ne tombe qu'entre ses mains, elle comprendra tout de suite dans quel but je la lui ai envoyée.

Il termina sa missive, en déclarant qu'il ne pouvait vivre plus longtemps sans elle, qu'il était revenu de Suisse et était résolu à braver tous les dangers pour la revoir.

« Viens me trouver, disait-il, que je te serre dans mes bras, que je baise tes lèvres aimées encore une fois, une seule ! Après, si le destin veut que mes ennemis me découvrent, eh bien, advienne que pourra, je ne regretterai rien !

J'habite, à Saint-Mandé, une petite maison sur les bords du lac ; tu la reconnaîtras, c'est la seule qui ait des volets. Un cèdre gigantesque étend

ses lourds rameaux au-dessus de la pelouse qui borde la pièce d'eau. Je ne t'embrasse pas, je t'étouffe de baisers. »

Puis Henri courut au chemin de fer et prit un billet pour Saint-Mandé.

Il allait y mettre la lettre à la poste, pour que le timbre, apposé par les employés, coïncidât bien avec les renseignements qu'il donnait.

Chemin faisant, il compléta son plan.

Selon toute probabilité, la lettre serait lue par les trois complices, qui ne manqueraient pas de se diriger sur la fausse piste ; mais comment profiterait-il de son stratagème pour arriver jusqu'à Clotilde ? Tout à coup, une idée lui vint : il se rappela que la jeune femme, avant son mariage, était renommée pour sa charité ; il n'entraîna pas de pauvre dans la cour de la rue du Bac, qu'elle ne leur jetât quelque aumône, ou même qu'elle ne descendît pour les questionner et s'enquérir de leurs besoins. 1

– Si je pouvais, pensait-il, être assez bon comédien ?... Hé ! pourquoi pas ?

En revenant de Saint-Mandé, il se fit conduire chez un coiffeur de théâtres à qui il acheta une perruque de cheveux gris, assez longs pour tomber presque jusqu'aux épaules.

Il fit également emplette de lunettes vertes, d'un abat-jour de même couleur, d'un bâton noueux, et d'un lot de vieilles hardes qu'un fripier lui vendit au prix d'habits neufs.

Puis il rentra chez lui et essaya les vêtements : impossible d'avoir l'air plus misérable qu'avec ces épouvantables nippes !

Il frotta légèrement d'huile la partie supérieure de l'abat-jour, pour simuler la graisse provenant d'un long usage, s'assit à deux ou trois reprises sur le vieux chapeau qu'il avait acheté au fripier, et quand le tout eut été détérioré à point, il mit ses lunettes, et prit en main son bâton, sur lequel il s'appuya comme s'il avait eu peine à marcher. Il se regarda alors dans la glace : il était parfait. Jamais faux ou véritable aveugle n'avait été plus irréprochable.

Le lendemain, vers dix heures, il jugea que la lettre devait être parvenue à destination, et ne douta pas, si toutefois elle avait été interceptée, du départ de Jacquemot et des deux autres pour Saint-Mandé.

En tout cas il était assez bien grîmé pour que personne ne pût le reconnaître sous sa défroque.

Il gagna à pied la rue du Bac.

Arrivé à quelques pas du domicile de madame de Moranges, le cœur lui battit violemment.

Pourvu qu'il ne se fût pas trompé dans ses prévisions ! Pourvu que Clotilde fût de retour, et, aussi, qu'elle ne se laissât pas, elle-même, prendre au piège !

Il entra.

Le concierge était assis devant la loge, et fumait sa pipe, mais il ne fit à Charlier aucune observation, ayant ordre de ne renvoyer aucun malheureux.

Lorsqu'il fut au milieu de la cour, le jeune homme posa son chapeau à terre, salua en levant les yeux au ciel, et commença une chanson lamentable.

Il avait soin de marmotter le refrain d'une voix chevrotante, dénaturant à dessein la mélodie.

Il avait déjà entonné deux ou trois couplets, et aucune des fenêtres ne s'entre-bâillait, aucun sou ne tombait !

Il se demandait si son stratagème n'avait pas avorté, quand la porte de l'escalier s'ouvrit et une jeune femme, portant un livre de messe sous le bras, sortit en achevant de mettre ses gants.

C'était Clotilde.

Elle s'approcha du mendiant, et, tirant une pièce d'or de son portemonnaie, la lui glissa dans la main.

Henri remercia en s'inclinant profondément.

– Vous n'y voyez plus du tout, mon pauvre homme ? demanda Clotilde. Comment donc êtes-vous devenu aveugle ?

– A la suite d'un accident, répondit le jeune homme en continuant de déguiser sa voix.

Un locataire vint à passer sous la voûte de la porte cochère, et Charlier craignit, en se faisant reconnaître de Clotilde, d'être remarqué par l'étranger.

Le concierge fumait toujours sa pipe à la porte de la loge.

Cet homme l'avait vu si souvent monter autrefois chez madame de Moranges, que le baron appréhendait de lui donner l'éveil par la moindre imprudence.

Clotilde continua, avec compassion :

– Conte-moi ce douloureux événement.

Le concierge s'éloigna, – C'est moi !... dit Frontignac à demi-voix, en reprenant sa voix naturelle.

– Vous ! fit Clotilde, qui ne put retenir un petit cri.

– Silence ! murmura le faux aveugle en posant le doigt sur sa bouche.

– Quelle imprudence ! continua la jeune femme tout émue de voir son malheureux mari se jeter ainsi dans les serres de ses ennemis.

Henri la rassura tout de suite.

– Bien au contraire, lui dit-il, je crois que mon plan est en pleine voie de réussite ! Tu n'as pas reçu de lettre de moi ce matin ?

– Non ! et ne m'écris jamais ! Je suis sûre que tes lettres seraient lues par d'autres que par moi, et mon oncle n'est pas homme à te pardonner.

– Fort bien. Si tu n'as rien reçu, ma lettre a déjà été interceptée. Ils doivent être à Saint-Mandé à l'heure qu'il est ; j'ai donc quelque temps devant moi.

Alors il donna à Clotilde sa nouvelle adresse, et s'entendit avec elle sur les moyens de se rencontrer dans la petite maison du boulevard Péroire le plus souvent possible.

Frontignac eût voulu qu'elle y vînt passer toutes ses journées ; mais Clotilde lui fit comprendre que ce serait une trop grande imprudence.

Tôt ou tard on la suivrait et on découvrirait leur retraite.

Mieux valait se voir la nuit, quand tout le monde serait couché, et Jacquemot parti.

Elle descendrait avec précaution, sortirait par une petite porte flanquant la porte cochère, et dont elle avait la clef, sauterait dans une voiture, et se ferait conduire chez lui.

Mais leur entretien n'avait déjà que trop duré : quelqu'un les observait peut-être.

Il fallait à tout prix éviter d'éveiller les soupçons des locataires de la maison.

– Tu sais comment je te dis cela ! ajouta-t-elle en lui saisissant la main furtivement et la serrant avec passion. Je tremble toujours qu’il t’arrive malheur !

Henri répondit à l’étreinte de sa femme par un regard plein d’affection.

– Puisque nous pourrons nous revoir et nous aimer sans crainte, dit-il, il est plus sage, en effet, de nous séparer. A ce soir !

– Adieu ! mon chéri, à ce soir ! répondit-elle. Puis à haute voix, de façon à être entendue du concierge, qui venait de reparaître :

– J’irai vous voir, mon pauvre homme, et je vous porterai quelques hardes pour votre femme et vos enfants.

– Merci bien, ma bonne dame ! répondit l’aveugle.

Clotilde laissa partir Henri le premier, et s’arrêta devant le concierge.

– Le pauvre diable, lui dit-elle d’un air de profonde commisération, il ne peut même plus marcher !

– Le fait est, répondit le concierge en s’inclinant, qu’on ne peut pas dire de celui-là que c’est un faux nécessaire !

– Il faut bien les aider à vivre, ces pauvres gens !

Henri devait déjà être loin.

Elle se décida à sortir, traversa la rue, et rentra à Saint-Thomas-d’Aquin.

Elle allait prier Dieu pour son malheureux mari.

XXII

LE RENARD GUETTE SA PROIE

Aussitôt de retour à Paris, M. Jacquemot avait organisé une véritable souricière autour du domicile de madame de Moranges.

Varrou et Vauclin lui avaient encore été d'une grande utilité en cette occasion, grâce à leur habileté à se grimer.

Ne pouvant plus, après ce qui s'était passé, introduire les deux faux oncles de Frontignac chez sa belle-sœur, il avait tenu conseil, rue de Sèvres, avec les deux coquins, et leur avait demandé s'ils pourraient lui trouver dans la journée un homme sur la fidélité duquel on pût compter.

Immédiatement, Vauclin était entré dans la pièce voisine, laissant Varrou s'entretenir avec M. Jacquemot, et le ci-devant faux abbé reparaisait, quelques instants après, en culotte courte et habit noir : il portait les cheveux coupés ras, ses favoris étaient peignés avec soin, et toute sa personne était empreinte de l'air plat et obséquieux du plus accompli des valets de chambre.

– Vous aviez donc un domestique chez vous, en réserve ? dit M. Jacquemot à Varrou.

Les deux amis éclatèrent de rire : leur acolyte n'avait pas reconnu Vauclin.

– Comment ! ce serait..., mais oui, c'est bien lui ! s'écria le bonhomme, ébahi, et n'en croyant pas ses yeux.

Puis il ajouta, en toisant Vauclin :

– Ma foi, c'est merveilleux ! Vous êtes un bien habile chenapan, mais vous eussiez encore été un meilleur comédien !

– Vous croyez ? répliqua Vauclin. Eh bien, entre nous, ce n'est pas mon avis. Je n'aurais jamais été capable d'apprendre mes rôles. Je préfère les composer ; au lieu de n'être que l'interprète de la pensée d'autrui, je conçois et j'exécute !

– Eh bien, puisque vous voilà travesti à souhait, dit M. Jacquemot, écoutez ce que j'attends de vous. Je vais vous présenter à madame de Moranges ; je lui conterai que vous êtes sans place à l'heure qu'il est, et je la conjurerai de vous prendre à son service. Je la connais, elle ne sait rien me refuser. Sa fille maintenant est de retour, ne lui faut-il pas quelqu'un pour la servir ? Donc, que vous soyez aux ordres de la mère ou à ceux de la fille, voici votre consigne : tout observer, tout voir, tout rapporter, et intercepter absolument toutes les lettres que nous recachèterons après les

avoir lues, et que nous remettrons au destinataire, à moins qu'il ne soit d'un puissant intérêt pour nous de les garder.

– C'est entendu ! fit Vauclin en courbant l'échiné, comme s'il eût été dans l'exercice de ses fonctions.

Il s'essayait déjà à bien jouer son personnage, et accoutumait sa colonne vertébrale à exécuter, avec souplesse et élégance, ces profondes courbettes qui sont l'apanage des laquais de bonne maison.

– Le département de l'intérieur vous est donc confié, reprit Jacquemot ; maintenant occupons-nous de l'extérieur.

– C'est mon affaire ! s'écria Varrou.

– Nous avons besoin de savoir absolument qui entre et qui sort.

– Comptez sur moi, je serai là ! Je me placerai en observation au coin de la rue Saint-Thomas-d'Aquin.

– Mais vous serez remarqué !

– Accordez-moi trois minutes ! riposta Varrou en ouvrant une grande armoire et en en tirant un pantalon, une veste et un gilet de velours bleu, qui semblaient avoir été portés pendant longtemps.

Il les revêtit à la hâte, chaussa de gros souliers ferrés, ébouriffa ses cheveux devant la glace, prit un peu de rouge dans une boîte, se colla deux énormes verrues sur le nez, qu'il enduisit de carmin, et tournant vers Jacquemot sa face tout enluminée :

– Fouchtra ! dit-il, est-ce que je ne chuis pas un commichionnaire bien réuchi ?

M. Jacquemot fut stupéfait.

Si le souvenir de sa malheureuse Juliette ne se fût représenté à son esprit en lui rappelant qu'il devait venger la pauvre morte, il eût ri de grand cœur de cette métamorphose accomplie si rapidement.

– Mais, dit-il, si l'on vous donne une commission à faire, vous serez obligé de vous absenter ?

– Est-ce que je fais les commichions, moi ! répliqua fièrement le commissionnaire improvisé.

– Partons donc ! dit M. Jacquemot ; mais auparavant une recommandation à chacun : vous, Vauclin, ne mettez pas les couverts dans votre poche chez madame de Moranges.

– Je tâcherai de ne pas être distrait, répondit Vauclin.

– Quant à vous, Varrou, n'enlevez pas trop de montres ou de portemonnaie aux passants, rue du Bac.

– Soyez sans inquiétude, dit Varrou ; si je travaille, ce sera si habilement qu'il n'y paraîtra pas !

Les trois alliés sortirent.,

Varrou alla occuper son poste au coin de la rue Saint-Thomas-d'Aquin, où il installa le crochet qu'il avait eu soin de prendre avant de sortir.

Quant à M. Jacquemot, il se fit annoncer chez madame de Moranges, après avoir laissé Vauclin dans l'antichambre, le prévenant qu'il eût à entrer au salon sitôt qu'on l'appellerait.

Madame de Moranges était renfermée dans sa chambre avec sa fille, qui l'entretenait de son voyage.

– Comme elle l'aime ! pensait la pauvre mère. Il faut pourtant qu'il ait quelques qualités pour qu'un cœur comme celui de ma Clotilde se soit aussi étroitement attaché à lui !

Et tout naturellement, elle se sentait presque disposée à défendre et à protéger le baron de concert avec Clotilde, bien que le souvenir de sa pauvre sœur tuée par ce malheureux fût encore bien vif dans sa mémoire. Mais elle songeait aux vivants qui souffraient, avant de songer aux morts insensibles.

Et puis Clotilde était sa fille ! Puisque la fatalité l'avait unie à Fronlignac, autant valait oublier le passé.

Ah ! si elle avait pu faire partager à son beau-frère ses idées de pardon !

Elle avait dit quelques mots à sa fille de l'intention qu'elle avait de conjurer Jacquemot d'absoudre le coupable ; mais Clotilde, les larmes dans les yeux, l'avait suppliée de s'abstenir de toute démarche de ce genre.

Plus tard peut-être, pourrait-on hasarder une tentative, mais il fallait attendre que le souvenir de la tante Juliette se fût effacé, ou tout au moins adouci.

– Je n'ai qu'un moyen de sauver Frontignac des embûches que lui tendra mon oncle, se dit Clotilde. C'est de paraître haïr et mépriser maintenant mon mari. Car si M. Jacquemot se doutait jamais qu'elle aimait encore le

baron, et ne souhaitait rien tant que de retourner auprès de lui, tout serait perdu, et ce serait elle-même qui provoquerait la perte de son Henri !

Madame de Moranges s'était laissé persuader. Elle se contentait de déposer, de temps à autre, sur le front de sa fille, un baiser, entre deux paroles de consolation.

D'ailleurs, loin d'imposer silence à sa Clotilde, elle écoutait complaisamment le récit de ses infortunes. Elle savait qu'à raconter sa peine on finit par l'émousser.

Aussi Clotilde était-elle encore occupée à énumérer tous les mérites de son cher Henri, lorsqu'on annonça M. Jacquemot.

– Encore lui ! murmura Clotilde.

– Du courage ! fit madame de Moranges, en pressant la main de sa fille.

L'oncle Jacquemot entra, comme toujours, froid, sombre et compassé.

Pourtant un sourire de mélancolie éclaira un instant sa physionomie.

– Je viens vous demander un service, dit-il.

– Parlez ! fit madame de Moranges vivement. –

– Je vous amène un pauvre garçon sans place. Il était valet de chambre chez un de mes amis qui vient de mourir ; ses certificats sont des meilleurs. Je serais désolé de le voir plus longtemps dans l'embarras, et je compte sur votre bonne amitié pour l'occuper, au moins provisoirement. –

– Ce serait avec plaisir, répondit madame de Moranges, mais franchement, pour le moment, je n'ai besoin de personne.

– Un domestique n'est-il pas nécessaire à Clotilde, qui habite l'appartement du second ?

– Vous savez bien qu'elle demeure avec moi, objecta madame de Moranges.

La jeune femme en effet, depuis son retour, avait tenu à reprendre sa chambre de jeune fille. Elle n'était même pas montée chez elle. Le souvenir de l'épouvantable secret qu'elle y avait appris, la nuit de son mariage, lui rendait odieuse la chambre nuptiale, à jamais maudite.

– Pourtant, insista M. Jacquemot, vous m'obligeriez, je vous jure, infiniment.

Clotilde comprit que son oncle avait à cœur de placer son protégé, et comme elle ne voulait en aucune façon le mécontenter, elle poussa le pied

de sa mère et lui fit signe qu'elle devait accepter.

– Au fait ! dit-elle, mère chérie, peut-être m'installerai-je là-haut dans quelques jours, et si c'est un honnête garçon...

– Très honnête ! dit vivement M. Jacquemot ; je réponds de lui.

On fit entrer Vauclin, qui déclara se nommer Joseph-Benjamin Panisset, et qui accepta, sans observation, les gages que lui offrait madame de Moranges.

M. Jacquemot prit congé des deux dames, jeta en passant rue du Bac un coup d'œil d'intelligence à Varrou, qui fumait « cha pipe chan che faire de bile », et rentra rue de Luxembourg, pour attendre les événements.

Varrou ne quitta son poste qu'à une heure du matin.

Quant à Vauclin, il fut le dernier couché ce soir-là, et le premier levé le lendemain matin.

A neuf heures, le facteur apporta, entre autres, une lettre pour madame de Frontignac.

Vauclin reconnut l'écriture du mari, et courut sans tarder rue de Luxembourg.

M. Jacquemot brisa le cachet ; c'était la missive destinée à l'éloigner de la rue du Bac.

Son premier mouvement fut un mouvement de joie. Cette fois, pensait-il, il tenait l'assassin, qui se livrait lui-même. Il monta en voiture avec Vauclin, prit Varrou en route, et donna l'ordre au cocher de les conduire le plus rapidement possible à Saint-Mandé.

Ils descendirent devant la gare. Comme à Genève, les trois complices s'échelonnèrent ; Varrou fut même désigné pour tourner la position, dans le cas où Frontignac, les apercevant de loin, serait tenté de fuir dans la direction du bois.

Il s'agissait de découvrir la maison aux volets verts et le cèdre dont il était question dans la lettre.

M. Jacquemot marchait le premier, considérant minutieusement toutes les maisons qui bordent l'avenue du Lac, examinant tous les arbres plantés sur la pelouse ; mais pas une maison n'avait de volets verts, pas un cèdre n'étendait ses branches épaisses dans cette partie du bois.

M. Jacquemot fit deux ou trois fois le tour de l'avenue et du lac, mais sans résultat.

– Nous sommes joués, odieusement joués ! dit-il en rejoignant Vauclin et Varrou. Il nous a jetés sur une fausse piste ! Je gagerais qu'il est en ce moment rue du Bac !

– Ah ! triple sot ! ajouta-t-il, se parlant à lui-même. tu t'es laissé prendre, comme un enfant, à un piège aussi grossier !

Ils remontèrent en voiture.

M. Jacquemot se fit arrêter devant la porte de madame de Moranges. Clotilde revenait de l'église ; sa physionomie était calme, impassible, et ne trahissait aucune joie intérieure.

Quant à madame de Moranges, Jacquemot la trouvait telle qu'il l'avait quittée la veille : triste et résignée.

– Ne disons rien, pensa M. Jacquemot, et continuons à observer. J'ai été pris une première fois ; je ne le serai pas une seconde.

Il sortit.

Clotilde avait eu soin de ne montrer à son oncle aucun des sentiments secrets qui l'agitaient. Mais, depuis le matin, elle se sentait au cœur un immense soulagement, une immense félicité.

Elle l'avait revu !

Elle savait où il était, elle se disait qu'il était près d'elle, et, à cette pensée, elle oubliait tous les crimes, toutes les infamies qu'il avait commis.

Et qui lui pardonnerait, si elle était inexorable ?

Mais le contentement qu'elle éprouvait, loin de la troubler, la rendait au contraire plus forte, plus raisonnable.

Elle sentait plus que jamais toute la responsabilité qui pesait sur elle.

Elle comprenait que d'elle seule dépendait le salut de son mari.

Aussi avait-elle, à dessein, conservé le maintien le plus irréprochable, la contenance la plus rigide en présence de son oncle.

Elle avait même dissimulé son bonheur à sa mère et ne s'était relâchée en rien du pénible silence qu'elle observait, depuis son retour, devant les domestiques.

Elle avait gardé ses sauts de joie, ses éclats de rire, pour le moment où elle s'était retirée dans sa chambre de jeune fille.

Là elle s'en était donné à cœur-joie.

Personne ne pouvait la voir ni l'entendre.

Elle avait tiré d'un des tiroirs de son chiffonnier la photographie de Frontignac, celle qu'il lui avait donnée, alors qu'ils n'étaient encore que fiancés, et elle l'avait longuement contemplée.

– Ah ! ils eussent pu être si heureux, tous deux !

Puis elle avait longuement baisé la figure aimée.

Peut-être leur mutuel amour, doublé de l'attrait du fruit défendu, allait-il encore grandir, traqué comme il était !

Elle entrevoyait, dans la petite habitation du boulevard Péreire, des horizons de bonheur, qu'elle n'eût certainement pas espéré rencontrer dans l'appartement de la rue du Bac.

Ils se fussent sentis trop près de l'autorité maternelle ; ils eussent moins osé, ils eussent été moins complètement l'un à l'autre, dans une maison où tout le monde pouvait les surprendre !

Là-bas, au contraire, dans ce petit coin ignoré, ils pourraient s'embrasser, s'étouffer de caresses loin de tous les yeux ! Tout en songeant à cet avenir, que depuis le matin elle envisageait sous des couleurs si roses, elle écoutait avec attention les derniers bruits qui se faisaient autour d'elle.

Peu à peu, la vie s'éteignait dans la maison, qui dormait du premier sommeil. Toutes les fenêtres étaient noires, et la plus grande tranquillité régnait.

Une heure sonna à l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

– Il est temps ! se dit Clotilde.

Elle prit une longue mantille noire, qu'elle se jeta sur la tête et sur les épaules, ouvrit avec précaution la porte de sa chambre, et sortit de l'appartement.

Le gaz de l'escalier était depuis longtemps éteint.

Elle descendit à pas de loup, traversa la cour précipitamment et arriva sans encombre devant la petite porte dont elle avait la clef.

En passant devant la loge du concierge, elle n'avait entendu que les ronflements sonores du bonhomme.

– Ce n'est pas lui qui me dénoncera ! pensa-t-elle.

Elle introduisit le passe-partout dans la serrure, se glissa par la porte entre-bâillée, et tira doucement le battant sur elle ; elle était dans la rue !

Alors, elle marcha rapidement, dans la direction de la Seine. Une voiture passait ; elle lui fit signe.

Il lui sembla que le cocher la regardait d'un air singulier.

– Aux Ternes ! lui dit-elle.

– Comme ça se trouve ! Moi qui suis de Montrouge ! grommela-t-il.

Elle lui mit cent sous dans la main.

– Ah ! si c'est ainsi, ma petite dame, je vous conduirais au bout du monde, dit l'automédon radouci.

Alors elle lui indiqua la véritable adresse. Une demi-heure plus tard, la voiture s'arrêtait devant la petite maison du boulevard Péreire.

– Enfin ! murmura Clotilde, sautant lestement à terre. Le boulevard était désert ; les voix de quelques ivrognes, qui s'étaient attardés dans un cabaret, arrivaient, à peine perceptibles.

– Vous n'avez pas peur, la petite dame, à une pareille heure ? demanda le cocher.

– Non, merci ! répondit Clotilde en lui donnant encore cinq francs.

– Bonsoir, madame, et bonne chance ! dit le bonhomme en serrant l'argent. Et il fouetta son cheval, les yeux au ciel, comme pour remercier la Providence du pourboire inespéré dont il venait d'être gratifié.

Clotilde avait fait quelques pas sur le boulevard. Elle ne voulait pas montrer au cocher l'endroit où elle allait entrer. Ce ne fut que quand celui-ci eut tourné la première rue, qu'elle se décida à frapper dans ses mains, en appelant le jeune homme par son petit nom.

Henri veillait. La porte s'ouvrit sur-le-champ, et tout, extérieurement, rentra dans le silence.

Les deux jeunes gens s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Clotilde pleurait de joie, et le cœur d'Henri battait à se rompre contre la poitrine de sa femme.

Enfin, ils étaient réunis !

Mais dès le lendemain, à la première heure, il faudrait se séparer. Clotilde voulait rentrer chez elle avant le jour, pour ne pas éveiller les soupçons.

Quand ils se furent embrassés, comme deux amoureux qu'ils étaient, Frontignac fit visiter la maison à la jeune femme.

Tout était simple et commode dans cet ameublement de passage.

Clotilde était, émerveillée. A l'entendre, on eût dit que jamais elle n'avait rêvé rien de plus délicieux que ce petit coin de terre.

Que de choses ils avaient à se dire ! Pendant leur trop court entretien dans la cour de la rue du Bac, ils n'avaient eu le temps que de prendre rendez-vous.

Clotilde raconta à Henri toutes les péripéties de sa reconnaissance avec son oncle, à l'hôtel du Lion d'Or ; puis elle retraça dans le plus grand détail sa sortie de l'auberge au bras de M. Jacquemot, son emprisonnement dans la chambre de l'hôtel de l'Europe, son départ au chemin de fer et les baisers qu'elle avait envoyés de loin à Genève, aux environs même, pour être plus sûre qu'ils parvinssent à celui auquel ils étaient destinés. Frontignac parla de ses impressions pendant la traversée du lac, du désespoir qui s'était emparé de lui et de l'irrésistible envie qu'il avait eue de se jeter à l'eau. Clotilde lui posa la main sur la bouche, le conjurant de ne plus avoir à l'avenir de semblables pensées.

Ils se mirent au lit, et la conversation recommença, les serments d'amour furent échangés de nouveau, les baisers prodigués à foison ! Et pendant qu'ils se disaient que quelque sombre qu'ait pu être le passé, l'avenir était à eux, et qu'ils n'avaient plus peur ; maintenant qu'ils savaient où et quand se réunir, les heures passaient, l'aube blanchissait le faîte des maisons, et le soleil allait paraître.

– Six heures ! dit tout à coup Clotilde en se levant sur son séant, et sautant à bas du lit.

– Oh ! ne t'en va pas encore ! implora Frontignac.

– Il faut être prudent ! répondit Clotilde en s'habillant à la hâte. Tu ne seras donc jamais raisonnable ?

En quelques minutes, elle fut prête.

Les adieux furent déchirants.

Bien qu'ils ne voulussent se l'avouer ni à l'un ni à l'autre, ils pensaient que chacun de leurs adieux pouvait être le dernier.

Clotilde rentra à l'hôtel sans encombre ; la grande porte était ouverte, et le concierge fumait son éternelle pipe devant sa loge.

Personne ne se douta qu'elle avait passé la nuit hors de la maison.

D'ailleurs elle avait eu soin de défaire son lit, pour que personne ne songeât à la soupçonner d'avoir découché.

Pendant huit jours environ, elle réussit à s'échapper chaque nuit sans être surprise.

M. Jacquemot, qui l'observait, la trouvait toujours aussi calme ; aucun indice ne lui donnait à supposer qu'elle eût des nouvelles de son mari. Quand par hasard il était question du baron devant elle, elle se contentait de répéter le mot qu'elle avait dit à Genève :

– Que Dieu le protège !

Elle n'avait fait à sa mère aucune confidence, non qu'elle n'eût pleine confiance en madame de Moranges, mais elle se disait avec raison que moins on est de personnes à connaître un secret, mieux il est gardé.

M. Jacquemot, découragé, finit par se relâcher de sa vigilance et par accorder quelque repos à sa police improvisée.

Un soir, pourtant, il avait décidé, que pour l'acquit de sa conscience, il passerait la nuit entière aux alentours de la demeure de madame de Moranges.

A tout hasard, il voulait s'assurer si le mari ne s'aventurait pas à venir passer quelques heures auprès de sa femme.

Il se posta, dans l'ombre, à quelque distance de la porte cochère, et attendit.

Une heure s'écoula, sans qu'il survînt aucun incident.

Tout à coup il vit la petite porte s'entre-bâiller et une femme voilée en sortir avec toutes sortes de précautions.

Il eut quelque peine à retenir une exclamation.

Enfin, il allait donc savoir ce qu'il cherchait, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu Clotilde.

Celle-ci sauta dans un fiacre, sans avoir aperçu son oncle tapi dans une encoignure.

Par bonheur pour M. Jacquemot, une seconde voiture passait.

– Suivez ce coupé qui est devant vous, mais de loin, et surtout sans vous faire remarquer, dit-il au cocher ; si vous êtes adroit, il y aura vingt francs pour vous.

La voiture de Clotilde traversa le pont Royal, longea les quais jusqu'à la place de la Concorde, gagna le faubourg Saint-Honoré, l'avenue des Ternes, et finalement tourna au coin du boulevard Péreire.

Arrivé là, M. Jacquemot fit arrêter : il ne devait pas être très éloigné du point d'arrivée, et, du reste, il lui était plus facile de suivre sa nièce et de ne pas la perdre de vue, étant à pied.

En effet, le moyen de dissimuler une voiture à la remorque d'une autre, au lieu que lui, la moindre embrasure, le plus mince réverbère, pouvaient le cacher !

Clotilde descendit, comme de coutume, à quelque distance de l'habitation, et regarda de tous côtés avant de donner le signal.

Son oncle avait eu le temps de se jeter derrière un kiosque.

Ne voyant personne, elle frappa les trois coups convenus, et la porte s'ouvrit.

– C'est là ! Eh bien, à demain, monsieur Charlier ! murmura M. Jacquemot avec un geste de menace.

Il regagna sa voiture, et se fit ramener rue de Luxembourg.

XXIII

LE COMMANDANT MORIN ET SON COUSIN BONDOUX

Les deux coudes sur la table, la tête enfoncée dans ses doigts crispés, Varrou songeait.

De temps à autre, il se levait et arpentait le salon à pas fiévreux.

Parfois il s'arrêtait pour asséner sur la muraille un violent coup de poing, qui faisait trébucher, sur leurs piédouches de chêne sculpté, les vases de Sèvres ou les bustes en terre cuite ; puis, avec un jurement, il repoussait du pied les meubles placés sur son passage, et la sueur au front, tout haletant, les veines du cou gonflées à crever, il se laissait tomber pesamment sur un fauteuil, dont les ressorts se repliaient sur eux-mêmes avec un bruit sec, comme s'ils se fussent rompus sous la pression d'un poids trop lourd pour eux.

Depuis un instant, Vauclin suivait du coin de l'œil les allées et venues désordonnées de son ami.

– Es-tu assez surexcité aujourd'hui ! lui dit-il avec un sourire railleur et un haussement d'épaules. Il n'est permis qu'aux jolies femmes d'avoir des nerfs, vieux sapajou ! Dans ta mauvaise humeur, tu serais pardieu bien capable de mettre en pièces tout notre mobilier, qu'il nous serait très difficile de remplacer. Ainsi donc, du calme, et expose-moi, par le détail, les motifs de l'agitation où je te vois.

Varrou fit entendre un grognement sourd.

– Quel ours ! s'écria Vauclin.

Voyons, veux-tu, oui ou non, répondre à la question que j'ai eu l'honneur de t'adresser ?

Varrou, comme réveillé en sursaut, considéra un moment son interlocuteur, puis se dressant d'un bond, les traits décomposés par la colère :

– Ah ! la salope ! si je la tenais !... vociféra-t-il.

– Tu lui tordrais le cou, et tu aurais raison ! Mais encore faudrait-il, pour lui faire subir ladite opération, l'avoir sous la main. Tu passes ton temps à accabler la perfide de malédictions et d'anathèmes, au lieu d'aviser au moyen de t'emparer de sa personne.

Louison nous a vendus à son Lucien, qui n'a rien eu de plus pressé que révéler notre véritable identité à madame de Moranges et au Jacquemot. –

En tout pays civilisé les espions sont condamnés à la peine de mort. Louison n'échappera pas au sort commun. La sentence est prononcée et irrévocable ; quand recevra-t-elle son exécution ?

Attirons la maîtresse dans un traquenard. Mais tout d'abord, parle-moi franchement. Es-tu bien résolu à occire la parjure ?

– Oui ! balbutia Varrou d'une voix presque imperceptible, et comme à regret.

– Ah ! vous êtes bien tous les mêmes ! répliqua Vauclin avec un rire de pitié. Tout à l'heure, tu jetais feu et flammes, tu ne respirais que vengeance, et, ma foi, le visage animé par la haine, tu étais presque beau ! Maintenant que l'heure du châtement est proche, tu hésites, tu as peur de faire justice 1 On te propose de te livrer la coupable, et, à l'idée qu'elle va paraître, ton bras, prêt à frapper, s'abaisse subitement ! Quel piètre bourreau tu eusses fait ! Tu te serais évanoui sur l'échafaud, auprès du patient, moins ému que toi.

Au fond, tu es un gredin, qui, à l'occasion, tuerait père et mère, sans sourciller. Mais tu aimes encore Louison, tu l'aimes plus que jamais, et tu demandes à réfléchir avant de l'égorger et de te séparer d'elle pour toujours.

Tant qu'elle n'avait pas d'autre amant que toi, elle t'était indifférente, et tu ne la gardais que par habitude, et pour t'éviter la peine de lui trouver une remplaçante

Voilà qu'elle s'amourache d'un blond freluquet, et aussitôt la jalousie te dévore, te consume, te broie le cœur, t'affole ! Il te faut à tout prix cette femme qui ne veut plus de toi, à laquelle tu n'inspires plus que dégoût et répulsion. Elle t'était fidèle, tu la dédaignais ; elle te trompe, tu l'adores ! Explique qui pourra cette anomalie ! Les honnêtes femmes sont délaissées pour des catins que cent imbéciles adulent, entretiennent et possèdent en même temps, quand ils ne se suicident pas en râlant amoureusement le nom de la bien-aimée publique, qui bénit une mort dont le scandale lui vaudra une réclame retentissante, et, en la rendant célèbre, mettra ses charmes à plus haut prix. Si je voulais lâcher une phrase à effet, j'ajouterais que les malheurs d'autrui amènent la hausse dans les boudoirs.

Et puis ton amour-propre est piqué au vif.

Il te déplaît d'être évincé par un rival, et tu ne serais pas fâché de le supplanter à ton tour. Lui souffler Louison, et mourir de bonheur dans les bras de la belle !. Vieux fat ! Tu es laid, à servir de mannequin dans les

cerisiers, pour la tranquillité des propriétaires et la terreur des oiseaux, et tu espères l'emporter sur un joli garçon comme Lucien !

Crois-moi, Louison est à jamais perdue pour toi.

Elle te hait et ne consentira de sa vie à redevenir ta maîtresse. Si elle tombe jamais entre tes mains, tue-la, comme te le conseille M. Alexandre Dumas fils. Encore un bon avis : poignarde-la par derrière, pour ne pas te laisser attendrir par les larmes qui couleront de ses beaux yeux.

Et puis, je te connais, tu es un libertin, et son gracieux et séduisant minois pourrait fort bien te suggérer des pensées folichonnes, et tu te jetterais aux pieds de la perfide, implorant un baiser et oubliant que tu as devant toi une parjure à punir.

– Je ferai ce que tu voudras ! balbutia Varrou, l'air hébété.

A la violente exaltation qu'il avait ressentie, succédait un affaissement profond qui le rendait comme incapable d'agir, de prendre une décision.

– Cette soumission me ravit, continua Vauclin, et puisque tu me promets une obéissance passive, écoute bien, pour les suivre ponctuellement, les ordres que je vais te donner.

Après t'être recouvert la tête d'une perruque blanche, légèrement dénudée sur le crâne, mais garnie de cheveux assez longs sur les côtés, tu t'affubleras d'un ample mac-ferlane qui dissimule convenablement ta proéminente obésité ; tu te coifferas d'un chapeau haut de forme à larges bords, aux poils revêches et ébouriffés, et, pour préserver du froid tes mains dodues, tu les introduiras dans de grossiers gants de laine. Aie soin aussi d'affecter une démarche gauche, et que tes gestes et toute ton attitude sentent bien leur rustre ; étudie-toi, en un mot, à ressembler, aussi parfaitement que possible, à un paysan tout fraîchement sorti de son trou.

– M'expliqueras-tu les raisons de ce déguisement ? demanda Varrou.

– Que t'importe ? Prépare-toi, et vite ! Dans un quart d'heure, nous partirons.

Varrou passa dans sa chambre et opéra la métamorphose commandée, tandis que Vauclin se retirait aussi chez lui pour se faire une tête de circonstance.

En quelques minutes il fut prêt et se présenta à son complice sous les traits d'un commandant en civil : moustaches aux extrémités pommadées et

légèrement relevées, redingote étroitement serrée à la taille, rosette à la boutonnière, pantalon collant, maintenu sur la botte par des sous-pieds ; la tenue était irréprochable, et la tournure martiale.

Quand il jugea que Varrou l'avait suffisamment passé en revue :

– Rien à dire, n'est-ce pas ? fit-il. Toi aussi, tu es parfait. Rappelle-toi que je suis le chef de bataillon Morin, et toi, Bondoux, un mien cousin, emmené par moi de Fauquembergues à Paris. Et maintenant, à l'œuvre !

Il s'élança dans l'escalier, suivi de loin par Varrou, que sa corpulence obligeait à se mouvoir avec une sage lenteur.

Dans la rue, Vauclin arrêta un fiacre, et, après avoir aidé son compagnon à y monter, il donna l'ordre au cocher de les conduire rue d'Amsterdam, à l'hôtel de Caen.

Lorsque la voiture fut arrivée à l'adresse indiquée, Vauclin sauta légèrement à terre, et tendant la main à Varrou, avec toutes les apparences d'un profond respect :

– C'est ici, mon cousin, descendez. C'est ça, appuyez-vous sur moi ! dit-il.

Il paya la course et sonna à la porte.

Au milieu du vestibule très étroit se tenait le patron du garni, accouru au-devant des voyageurs.

– Que désirent ces messieurs ? demanda-t-il.

– Vous louer deux chambres ! répondit Vauclin.

– Ces messieurs n'ont pas de bagages ?

– Ma foi, nous les avons laissés à la gare, où nous les enverrons chercher demain.

– Eh bien, si ces messieurs veulent bien prendre la peine d'entrer là ?... reprit l'hôte en s'inclinant, et ouvrant la porte vitrée du bureau de l'hôtel.

– Après vous, mon cousin ! fit Vauclin en s'effaçant derrière Varrou pour lui céder le pas, et le poussant doucement par l'épaule.

– Hortense, dit le patron à une dame qui lisait, paresseusement renversée dans un fauteuil, à la clarté d'un bec de gaz fiché au mur au-dessus-d'elle, le feuilleton du *Petit Journal* étalé sur ses genoux, aie donc l'obligeance de remettre à ces messieurs le livre de police, pour qu'ils puissent y inscrire leurs noms.

La femme, contrariée d'être interrompue dans sa lecture, toisa, toute maussade, les deux nouveaux venus.

Le plaisant accoutrement de Varrou lui fit froncer le sourcil.

– Un campagnard, pensa-t-elle, ça trouve toujours à redire aux notes qu'on leur présente !

Elle rejeta son journal sur un guéridon et se leva avec effort, en s'aidant des poignets, comme si elle eût été très lasse.

– Voici ! dit-elle en posant sur la table le livre dont elle tourna les feuillets un à un, nonchalamment, comme pour narguer le paysan, que ces lenteurs paraissaient agacer.

Elle rencontra enfin une page blanche.

– Là, sur cette ligne, fit-elle, en désignant la place du doigt et retournant à son fauteuil.

Vauclin s'assit devant la table et écrivit les renseignements exigés.

– A votre tour, mon cousin, dit-il à Varrou en lui offrant le siège qu'il venait de quitter.

Et tandis que le bon villageois traçait, de sa grosse écriture mal assurée, ses nom, prénoms, profession et domicile, tout en maculant le papier d'épaisses taches d'encre :

– Monsieur, reprit Vauclin, est mon cousin Bondoux, propriétaire à Fauquembergues, dans le Pas-de-Calais. Détail particulier : Vient à Paris pour la première fois, dans le but d'assister au mariage de ma nièce.

Moi, je suis commandant au 83^e de ligne, en garnison à Lille.

Nous ne pensons rester ici que deux ou trois jours.

J'allais oublier !... ajouta-t-il. Veuillez, je vous prie, faire monter, dans notre appartement, des plumes, des enveloppes, tout ce qu'il faut pour écrire, et, dans vingt minutes, envoyez-nous le garçon que je chargerai d'une commission très pressée.

Et comme le paysan achevait de tracer son paraphe :

– Allons nous coucher, mon cousin, dit-il ; il est tard, et le voyage a dû vous fatiguer.

Il salua madame Hortense, et, flanqué de Varrou pendu à ses vêtements, il suivit l'hôtelier, qui, les précédant, un bougeoir allumé à la main, les conduisit à la chambre qu'il leur destinait.

– Dans dix minutes le garçon sera chez vous, dit l’homme en se retirant et en souhaitant une bonne nuit à ses locataires.

– Ai-je été assez balourd ? s’écria Varrou dès qu’ils furent seuls.

– Tu as joué ton rôle de croquant avec tant de naturel, que je me suis retenu à quatre pour ne pas t’applaudir ! répondit Vauclin.

Et maintenant que je t’ai décerné les éloges auxquels ton talent de comédien te donnait droit, étends ta redondante personne sur ce canapé, et causons sérieusement.

Dans une demi-heure, Louison sera ici.

– Louison sera ici ! répéta Varrou abasourdi.

– Oui, je vais lui dépêcher un exprès, porteur d’un billet à peu près ainsi conçu :

« Madame,

Lucien de Moranges, en sortant du restaurant où je l’avais invité à dîner, s’est foulé le pied. Je l’ai fait transporter chez moi, où j’attends le médecin qui a été prévenu immédiatement. Mon ami vous supplie de venir le rejoindre, à l’hôtel de Caen, où je demeure.

Agréez, etc.

Post-scriptum. – Demander le commandant Morin. »

A la réception de cette missive, Louison accourra ici, et ce sera bien le diable si elle nous échappe !

On frappa deux coups discrets à la porte.

C’était Victor, le garçon de l’hôtel, qui apportait les objets demandés par ces messieurs.

Vauclin écrivit à la hâte la lettre dont il venait de développer le contenu à Varrou, et, après l’avoir cachetée avec soin, il la remit à Victor, en lui glissant dans la main une pièce de dix francs.

– Voici pour vous, lui dit le commandant. Si la dame, chez qui je vous envoie, vous interrogeait, vous répondriez que vous ne savez rien. Allez, et hâtez-vous ! Et, rappelant le garçon du haut de l’escalier :

– Prenez une voiture ! cria-t-il.

Varrou n’avait pas foi en la réussite du stratagème, et il communiqua ses appréhensions à Vauclin. Louison se méfierait ; elle devait connaître tous

les amis de Lucien, parmi lesquels ne figurait aucun commandant Morin. C'était sûr, elle ne viendrait pas. En tout cas, elle questionnerait le domestique elle ferait parler en lui graissant la patte. L'imbécile, à l'aspect de l'argent, délierait si bien sa langue, donnerait le signalement si exact de l'auteur de l'épître, affirmerait si énergiquement qu'aucun blessé n'avait été transporté à l'hôtel de Caen, que les soupçons, d'abord vagues de Louison, se changeraient bientôt en certitude.

– Tu seras donc toujours pessimiste ! répliqua Vauclin. Pourquoi s'obstiner à ne voir les choses que sous leur mauvais côté ?

Louison les croyait tous deux à l'étranger. Qui aurait pu l'informer de leur retour ? Ce n'était certes pas M. Jacquemot, qui avait tout intérêt à ne pas révéler leur présence à Paris. Et puis, en admettant que la fille eût des doutes, est-ce que son hésitation durerait ? Elle craindrait trop que Lucien fût réellement malade, et alors quel remords pour elle de l'avoir abandonné à des étrangers, de ne pas être accourue près de lui pour lui prodiguer ses soins ?

Il y avait près de vingt-cinq minutes que Victor était parti ; d'un moment à l'autre il reviendrait, accompagné de Louison, qu'il fallait s'apprêter à recevoir.

En pénétrant dans la pièce, et y apercevant, à la place de Lucien, ses deux ennemis, la pauvre femme comprendrait qu'elle était tombée dans un piège et appellerait au secours. Elle ameuterait bientôt toute la maison par ses cris ; la police serait prévenue et arrêterait le chef de bataillon et son cousin le paysan.

Il était urgent de parer à cette désagréable éventualité.

D'un commun accord, Varrou et Vauclin convinrent qu'ils se tiendraient accroupis derrière les deux fauteuils placés de chaque côté de la porte que l'un d'eux refermerait précipitamment derrière Louison, tandis que l'autre sauterait sur la jeune femme et essaierait de la bâillonner.

A ce moment, ils entendirent des voix sur le palier.

– C'est ici, madame, disait Victor.

– Je vous remercie, mon brave homme, répondit Louison. Elle tourna la clef dans la serrure et entra.

Elle avait à peine fait deux ou trois pas dans la chambre, un peu surprise de la trouver vide, lorsque Vauclin, s'élançant du recoin où il était blotti, bondit sur elle, la saisit à la nuque, et en même temps la renversa en lui appliquant la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Louison, étendue tout de son long sur le plancher, suffoquant' sous la pression de cette main qui lui broyait la mâchoire, était à bout de forces, sentait la respiration lui manquer. Dans un suprême effort, elle se souleva à moitié, et de ses doigts recourbés comme des griffes, elle fit à Vauclin une large écorchure au visage. Affolé par le sang qui lui dégouttait le long du visage, le misérable empoigna la jeune femme au cou, et lui enfonça son genou dans la poitrine.

– Mais tu vas l'étouffer ! s'écria Varrou en se ruant sur Vauclin, qui, sous la poussée de son complice, alla rouler à deux ou trois mètres.

Louison, à peine arrachée à l'étreinte du bandit, se redressa d'un bond. Mais à peine fut-elle debout, qu'un vertige la prit, et que sa vue se troubla ; elle sentit ses jambes chanceler, la tête lui tourna, et elle s'affaissa de toute sa hauteur contre la croisée.

Dans sa chute, en cherchant à se retenir aux meubles qui l'entouraient, elle brisa du coude un carreau, qui vola en éclats.

Au bruit, l'hôtelier et sa femme se précipitèrent dans l'escalier.

– Transporte ta sacrée femelle sur le divan, souffla Vauclin à l'oreille de Varrou ; moi, je vais recevoir les maîtres du lieu, qui arrivent sur nous au pas de course.

Madame Hortense poussa violemment la porte.

– Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle, s'arrêtant sur le seuil, le regard terrible, la joue empourprée.

– Vous le voyez, madame, répondit flegmatiquement Vauclin en lui montrant Louison allongée sur le divan, c'est ma nièce qui a perdu connaissance.

– Et c'est en s'évanouissant qu'elle a cassé ma vitre ! La maladroite ! reprit l'hôtesse outrée.

– Votre vitre vous sera intégralement remboursée !

– J'y compte bien !

Et se retournant vers son mari, debout derrière elle :

– Un pareil vacarme chez nous, dans une maison si bien tenue ! lui dit-elle, blême de colère. Tu vas me mettre dehors ce militaire et son cousin, et toute la famille avec !

Son regard tomba sur Vauclin, qui frottait les tempes de Louison avec une serviette mouillée.

– Eh bien, c’est ça, mon bonhomme, ne nous gênez plus ! reprit-elle. Vous permettre de vous servir de mon linge pour nettoyer cette fille en syncope, plus souvent !

Et arrachant la serviette à Varrou, qui n’osa lui résister :

– Allons, vous autres ! continua-t-elle, il va falloir déguerpir, et lestement !

– Madame, répondit Vauclin toujours impassible, accordez-nous cinq minutes de répit. Nous nous retirerons dès que cette pauvre jeune femme aura repris ses sens.

– Soit ! j’y consens, grommela madame Hortense. Mais cinq minutes, pas davantage, ou je vous fais expulser par les sergents de ville !

– Louison va-t-elle mieux ? demanda Vauclin dès que l’hôtesse eut disparu avec son mari.

– Oui, répondit Varrou. Elle commence à remuer, et prononce même quelques mots inintelligibles.

– Où suis-je ? soupira Louison.

– N’aie pas peur, ma chérie, lui murmura Varrou, à genoux devant elle, on ne te fera plus de mal.

Elle le reconnut.

– Toi ! Encore toi ! s’écria-t-elle. Et, le repoussant :

– Va-t’en ! va-t’en ! dit-elle. Tu me fais horreur !

– Il est temps que je m’interpose ! fit Vauclin. Dans deux minutes, vous vous prendriez aux cheveux.

– Ma petite Louison, ajouta-t-il, il faut être raisonnable, et ne pas faire de scène ; tu sais mon antipathie pour le scandale ?

Nous allons, dès que tu seras complètement remise, évacuer ces lieux, où un séjour trop prolongé pourrait avoir pour nous des conséquences désastreuses.

Il s’avança jusqu’à elle, et la soulevant avec précaution par la taille :

– Va te planter devant un miroir, dit-il, et remets un peu d'ordre dans ta chevelure, que tes contorsions d'énergumène ont passablement dérangée.

Tandis que la jeune femme, debout devant l'armoire à glace, aplatisait avec la main ses cheveux en désordre, tout ébouriffés, Vauclin versa de l'eau dans une cuvette, et lava le sang dont ses habits étaient souillés.

Lorsqu'il eut achevé d'enlever les taches :

– Nous sommes prêts ? demanda-t-il. Eh bien, esquivons-nous !

Ils sortirent de la pièce après s'être assurés qu'ils n'oublièrent aucun objet, aucune pièce à conviction susceptible de les compromettre.

Lorsqu'ils furent arrivés dans le vestibule, Vauclin pria Louison et Varrou de l'attendre quelques instants.

Il entra dans le bureau de l'hôtel, remit à madame Hortense le montant du carreau cassé, et prit congé d'elle en s'excusant de la perturbation involontaire que son cousin et lui avaient causée dans une maison aussi recommandable sous tous les rapports.

Dans la rue, le commandant salua respectueusement Louison.

– J'espère, madame, avoir bientôt le plaisir de vous revoir, dit-il.

Et il ajouta à voix basse, en se penchant à son oreille :

– Pas un mot à personne de ce qui vient de se passer, car c'est sur les êtres qui te sont le plus chers que je me vengerais !

La jeune femme, sans répondre, s'éloigna rapidement.

Varrou la suivit un instant des yeux, se demandant si Vauclin n'avait pas été atteint d'aliénation subite pour la laisser ainsi s'échapper.

Il demeura immobile sur le trottoir, la bouche béante d'étonnement, les bras ballants.

– Holà ! mon cousin, lui cria joyeusement le commandant, à quoi donc songez-vous ? Pardieu ! ou je m'abuse fort, ou vous êtes amoureux de ma nièce ?

Fi ! que c'est malséant à un homme de votre âge de reluquer ainsi les demoiselles et de tourner autour des cotillons !

Il prit Varrou par le bras et l'entraîna du côté du Carrousel qu'ils devaient traverser pour regagner leur domicile.

– Je gagerais que tu m'en veux d'avoir rendu la liberté à Louison ? reprit Vauclin, chemin faisant.

– Mais certainement ! grommela Varrou.

– Je comptais sur cette réponse, et le ton bourru dont tu l’as faite ne me surprend non plus en aucune façon. Maudis-moi, décoche-moi les épithètes les plus ordurières que pourra te fournir ta mauvaise humeur, et puisses-tu ainsi décharger ta bile ! Pour moi, je suis persuadé que j’ai sagement agi en laissant aller ton ancienne maîtresse.

Si j’avais fait mine de vouloir la retenir, elle n’eût pas manqué d’attrouper les passants par ses vociférations. Superbe d’indignation, la prunelle en feu, les seins palpitants, elle se fût écriée, en nous désignant à la foule :

– Arrêtez-les, ce sont deux assassins !

Allez donc vous disculper d’une pareille accusation, prononcée en pleine rue, et avec une telle assurance !

On nous eût emmenés au poste, d’où nous aurions été extraits, le lendemain matin, pour être transportés au Dépôt, dans le panier à salade, un véhicule qui ne m’a jamais tenté. Rouler carrosse, aux frais du gouvernement, à d’autres, mon bon !

Je crains même que Louison ne nous garde rancune de nos procédés peu galants à son égard, et ne nous dénonce. Pourtant, j’espère que les quelques mots que je lui ai glissés Lout à l’heure à l’oreille, en lui présentant mes hommages, lui donneront à réfléchir.

Elle sait fort bien, qu’en cas de trahison de sa part, c’est son Lucien qui aurait à pâtir, et elle regardera à deux fois avant d’exposer les jours du chéri.

Du reste, pour épargner à Louison la peine de nous recommander au préfet de police, je médite de la séquestrer dans le plus bref délai, et mes précautions cette fois seront si bien prises, qu’elle ne s’évadera pas, je te le jure.

La donzelle a eu la première manche ; j’aurai la seconde.

– J’ai foi en ton habileté, et je suis convaincu que tu me rendras Louison ! s’écria Varrou tout joyeux, en contemplant son grand homme d’ami avec admiration.

XXIV

LE PONT DE L'ALMA

On frappa trois coups à la porte de l'escalier de service.

C'était le signal convenu.

Sophie rejeta précipitamment sur la table de la cuisine le roman qu'elle lisait, et courut ouvrir.

Un homme de haute taille, très maigre, au teint halé, les joues creuses, la lèvre cachée par une épaisse moustache, qui achevait de donner à sa personne un aspect militaire, le visage émacié et percé de deux grands yeux noirs, éclairant toute sa physionomie, entra.

Sophie lui sauta au cou.

Puis, le repoussant doucement :

– Comme vous êtes en retard, ce soir ! dit-elle. Il est près de onze heures. Je ne comptais plus vous voir, monsieur Morin.

– Ah çà ! quand donc te départiras-tu de ta bizarre habitude de m'appeler monsieur Morin ? Sacristi, accoutume-toi donc à me tutoyer, puisque je suis ton amoureux, répondit le commandant, moitié souriant, moitié dépit.

– Toujours à me gronder ! fit la femme de chambre avec une petite moue de reproche.

– Ne comprends-tu pas que je plaisante ? Je te morigène, alors que je devrais m'excuser de mon inexactitude. Il ne faut pas m'en vouloir ! Les soldats sont tous plus ou moins bourrus ! C'est le métier qui veut ça, comme on dit au régiment.

– Je vous pardonne, monstre que vous êtes ! fit la jeune femme, en appuyant la tête contre la poitrine de son amant.

Ah ! j'ai préparé du feu dans la chambre de madame !... reprit-elle après un silence. Nous y serons mieux que dans cette cuisine.

– Et si madame nous surprenait ?

– Oh ! il n’y a pas de danger ! Madame est au théâtre avec M. Lucien. Elle ne peut être de retour avant minuit et demi.

– Alors passons dans les appartements de la patronne ! conclut le commandant, en prenant la soubrette par la taille et l’entraînant hors de la pièce.

La chambre de Louison, avec ses rideaux hermétiquement clos, ses portières épaisses retombant sur le parquet recouvert d’un tapis de laine, éclairée seulement par la flamme tremblotante du bois qui brûlait dans la cheminée, dégageait une chaleur douce qui vous pénétrait d’une sensation délicieuse, vous caressait voluptueusement la peau.

Des tentures du lit, de l’armoire entre-bâillée, des rideaux de la toilette, s’exhalait un parfum discret, émanation de la femme qui habitait ce nid charmant.

– Peste ! ça sent bon ! s’écria Morin, les narines dilatées pour mieux respirer l’exquise senteur de la chambre.

Il se laissa tomber sur le canapé tout encombré de jupons et de robes jetés pêle-mêle par Louison qui s’était habillée là, quelques heures auparavant, devant Lucien, tout ravi d’assister à sa toilette.

Sophie, après avoir allumé une bougie, vint s’asseoir aux côtés de son guerrier adoré, et, câline, les yeux tout alanguis d’amour, elle se pelotonna contre lui.

De temps en temps, elle lui prenait la main, la portait à ses lèvres, qu’elle laissait glisser le long des doigts, jusqu’à la naissance, du poignet, toute secouée de frissons qui la faisaient fermer les yeux de plaisir.

Elle osa aussi, à un moment, tirer les moustaches du commandant, qui, outré d’une telle familiarité, lui signifia sévèrement que ces gamineries lui déplaisaient.

La mauvaise humeur qu’il éprouvait lui contractait si drôlement les traits, que la jeune femme ne put réprimer un fou rire.

– Tu as donc peur que je te les décolle ! s’écria-t-elle gaiement.

– Parbleu ! pensa Vauclin.

– C’est bien, puisque ça vous contrarie, on ne recommencera plus, mon officier ! reprit-elle quand son hilarité se fut un peu calmée.

Puis remarquant sa mine renfrognée :

– Seriez-vous sérieusement fâché ? dit-elle presque triste.

Pardonnez- moi ! Je ne pensais pas vous mécontenter.

– A quoi bon chercher à te disculper d'un enfantillage ? répondit-il. Si tu me vois aussi soucieux, c'est que je suis préoccupé, inquiet. Des affaires de famille. Et puis, la soirée s'avance, je vais être obligé de partir, et c'est toujours pour moi, tu le sais, un nouveau chagrin que de te quitter.

– Partir ? Déjà !...

– Mais oui, il le faut bien. Tes maîtres seront ici d'un moment à l'autre.

– Tu ne sais pas ! fit-elle un peu embarrassée, comme cherchant des expressions pour lui insinuer une proposition délicate qu'elle craignait qu'il refusât ; madame doit aller, cette nuit, à un bal masqué. Elle ne rentrera que pour passer un domino sur sa robe.

Va te promener sur le boulevard, et reviens me trouver. Nous pourrons rester ensemble jusqu'à deux ou trois heures.

– C'est impossible !

– Impossible ! Et pourquoi ?

– Je suis très fatigué ! Songe donc ! Sept heures de cheval dans la journée ! Ah ! mon bataillon a trimé aujourd'hui ! Puis, d'une voix indifférente, le ton narquois, il ajouta :

– Louison, dis-tu, a ce soir des projets chorégraphiques ? Et où a-t-elle l'intention d'esquisser un pas de caractère ?

– Mais à la Crémorne, je crois, rue Saint-Honoré. Si ce n'est pas de la démenche ! Danser au milieu de cocottes !

M. Lucien a tenté, par tous les moyens de persuasion possibles, de la faire renoncer à ce ridicule caprice. Elle n'a rien voulu entendre. Il a fini par consentir, de guerre lasse. Et puis monsieur aime tant madame ! Il est si bon pour elle ! Voilà un homme comme j'en rêverais un ! Ce n'est pas lui qui causera jamais de la peine à sa maîtresse ! Quel dommage que tu ne lui ressembles pas !

Et, en même temps, par jeu, elle fit mine de boudier.

– Enfant ! fit Vauclin en la baisant au front. Allons, au revoir, et à demain.

Elle s'attachait à lui, sur le pas de la porte, le retenant par ses vêtements, pour qu'il ne s'en allât pas tout de suite.

– N'est-ce pas, dit-elle, tu reviendras tout à l'heure ?

– Eh bien, oui, je te le promets ! répondit-il distraitement, pour se débarrasser de ses obsessions.

Adieu ! adieu !

Il l'embrassa encore une fois, et sortit presque en courant.

Il se dirigea en toute hâte vers le café Riche, où Varrou l'attendait.

– Eh bien ? lui demanda celui-ci en l'apercevant.

– Bonne nouvelle ! répondit-il. Lucien mène cette nuit Louison à la Crémorne. Nous serons, nous aussi, de la petite fête ! Ma foi, vive le cancan ! Nous nous disloquerons en mesure, comme les autres ! Mais, avant tout, il nous faut revêtir un accoutrement de circonstance. Qui sait ! Au milieu de la foule, dans le brouhaha, en profitant d'une poussée, peut-être parviendrons-nous à séparer l'indissoluble couple et à enlever Louison. 1

Crois-tu que j'aie été tout de même bien inspiré en courtisant la chaste Sophie !

L'honnête créature est folle de moi, et me tient au courant de tout ce que j'ai intérêt à savoir. Sans elle, il eût fallu renoncer à capturer Louison.

Pour arriver à la maîtresse, le plus habile était encore de s'arrêter dans la cuisine à lutiner la bonne !

Bien qu'officier supérieur, je n'ai pas hésité à m'encanailler, à honorer une servante de mes faveurs, dès que j'ai compris que cette mésalliance nous servirait.

– Commandant, mon ami, s'exclama Varrou, tu es un homme de génie !

Ils payèrent les consommations, et sortirent.

Rue Le Peletier, ils avisèrent un costumier.

– Voilà notre affaire ! s'écria Vauclin.

Et il poussa Varrou dans le magasin.

Lorsqu'ils eurent fait part au marchand de leur intention de louer un costume, celui-ci leur énuméra tous les travestissements qu'il possédait.

– Lesquels préférez-vous, messieurs ? leur demanda-t-il, dès qu'il eut achevé sa nomenclature.

– Je suis maigre comme un clou, et long comme une perche, répondit Vauclin ; je crois donc réunir toutes les qualités requises pour faire un Polichinelle très présentable. Quant à mon ami, qui est gros et court, il sera le Pierrot le plus réussi qu’il soit possible de rêver.

– Va pour le Pierrot ! s’exclama Varrou.

Après avoir remis au marchand le prix de location de leurs costumes, ils passèrent dans l’arrière-boutique pour s’y habiller.

Tout en procédant à sa toilette, Vauclin expliqua à son ami les motifs qui l’avaient engagé à choisir les deux déguisements précités ; l’un et l’autre avaient pour eux l’incontestable avantage de permettre aux personnes qui les portaient de dissimuler leurs traits sous un masque.

Qui diable pourrait reconnaître l’ancien abbé sous ses sourcils blancs en broussaille, son nez crochu agrémenté de verrues gigantesques, sa trogne enluminée, et son menton en galoche ? Et bien malin serait celui qui flairerait Varrou en ce fantoche au visage enduit d’une épaisse couche de farine !

Dès que Vauclin eut ajusté ses deux bosses et Varrou blanchi à fond sa replète figure, ils sautèrent dans un fiacre et se firent mener à la Crémorne.

Il était une heure du matin ; le bal était dans tout, son éclat.

L’orchestre, à grand renfort de trombones, de grosse caisse et de cymbales, jouait l’éternel quadrille de *l’Œil crevé*.

Le chef, les cheveux hérissés, l’œil en feu, comme enivré lui-même par le morceau endiablé qu’il conduisait, battait la mesure du pied, se déhanchait, décrivait avec le bâton qu’il tenait à la main des zig-zags et des spirales fous, vertigineux, épileptiques, qui enflammaient ses musiciens, leur mettaient le feu au corps, les faisaient souffler à pleins poumons dans leurs instruments, dont les notes arrivaient, assourdissantes, aux quatre coins de la salle.

Devant l’estrade, à la clarté étincelante et chaude des becs de gaz fichés dans les colonnes surchargées d’or, le chapeau en arrière, perché sur le sommet d’un chignon jaune, les seins débordant du corsage effrontément échancré de la robe, la jupe retroussée jusqu’au-dessus de la cuisse et laissant voir deux jambes décharnées, recouvertes d’un pantalon de batiste, une femme exécutait un cavalier seul.

Tantôt elle piaffait sur place, les genoux en dehors, les paumes des mains à plat sur chaque cuisse, grimaçant, tirant la langue.

Tantôt, s'arc-boutant sur la pointe de sa bottine gauche, elle tournait sur elle-même, la jambe droite en l'air, presque verticale ; ou bien, fendue comme un compas, elle faisait le grand écart, aux applaudissements de la galerie qui se haussait, le cou tendu, pour mieux voir, et trépignait de contentement, le regard émerillonné. Pour le galop, les cavaliers saisirent leurs danseuses par la taille, et les couples, tous à la file, comme soudés les uns aux autres tant ils se suivaient de près, s'échelonnèrent dans la salle, déroulant un immense ruban aux mille couleurs, formé de costumes de tous les temps et de tous les pays.

Le quadrille était fini. Bruyante, échauffée par le cancan, houleuse, la foule se répandit dans les galeries supérieures, divisées en boudoirs tendus de tapisseries luxueuses et meublés de divans larges et bas où les femmes se laissaient tomber, éreintées, encore tout essoufflées, à côté de leurs amants qui les chatouillaient sur la gorge ou dans le cou, le corps renversé, tout secoués d'éclats de rire.

En bas, devant les comptoirs tenus par des dames, des groupes stationnaient, buvant par petites gorgées des verres de chartreuse, se pinçant, se donnant des bourrades, proposant à toutes les femmes qui passaient près d'eux de les reconduire chez elles. Quelques-unes, ainsi interpellées, s'arrêtaient et s'approchaient des consommateurs, pour leur arracher le verre des mains et l'avaler d'un trait. Puis elles pre

naient le bras de l'un d'eux, et ne le quittaient plus de la nuit, se cramponnant à lui, lui courant après lorsqu'il essayait de s'échapper pour rejoindre ses camarades.

Tout à coup un grand mouvement se fit. La foule se portait du côté d'une petite porte ménagée à une des extrémités de la salle, et par où devait sortir une bande de quatre nègres postiches, qui allaient exécuter, aux frais de l'administration, le quadrille des « négros » annoncé par l'affiche.

On se bousculait, on se poussait pour arriver les premiers : chacun voulait assister à l'entrée des négros. C'était une cohue, une mêlée où l'on se perdait et s'appelait, sans pouvoir se retrouver'.

– Si nous profitons de la bagarre pour enlever Louison ? murmura Vauclin à l'oreille de Varrou. Je l'aperçois là-bas près du tir. Lucien lui donne le bras. Il s'agit de les séparer, rien ne nous sera plus aisé. Je chercherai au de Moranges une querelle d'Allemand, et, pour que ma douce voix ne me trahisse pas, j'invectiverai mon adversaire à l'aide de ma pratique. Rien de plus naturel et de plus logique ; pas de pratique, pas de Polichinelle !

Lucien, c'est inévitable, se jettera sur moi, et, tandis que je l'occuperai, tu entraîneras Louison hors du bal.

Ils n'étaient éloignés de la jeune femme que de quelques pas. Mais, entre eux et elle, la foule était si compacte, si tassée, que c'eût été folie que de tenter de se frayer un passage de vive force.

– Essayons de la persuasion ! fit Vauclin. Jouons de la langue, puisque jouer des coudes serait peine inutile.

Et il imita, avec sa pratique, l'onomatopée classique que Polichinelle lance bruyamment, chaque jour, aux Champs-Élysées, pour annoncer que la représentation va commencer.

Ce fut un engouement général.

– Vive Polichinelle ! cria-t-on de toutes parts.

– Messieurs, mesdames, hurla Vauclin, ces vivats me vont d'autant plus au cœur, qu'en ma qualité d'homme politique influent, j'y suis peu accoutumé !

Oui, messieurs, tel que vous me voyez, je suis dans les honneurs. Eh bien, je jure d'user, en faveur de chacun de vous, de ma toute-puissance, si vous consentez à me faire place ! Mes deux bosses se transformeront pour vous en cornes d'abondance, où vous trouverez, qui un bureau de tabac, qui une décoration, qui une place de garçon de bureau !

Au surplus, j'ai sur moi un permis de circulation ; mais nous sommes si pressés les uns contre les autres, que je ne puis introduire mes doigts dans ma poche pour en retirer le susdit permis et vous l'exhiber. Vous êtes donc invités à vous en rapporter à ma parole, et vous aurez foi en moi parce que vous savez par expérience que les personnages politiques sont incapables de mentir !

– Place à Polichinelle ! répondit-on.

Et la foule s'écarta devant Vauclin qui, flanqué de Varrou, distribuait à droite et à gauche des saluts protecteurs.

Ils eurent bientôt rejoint Louison et Lucien, qui s'étaient amusés, comme les autres, des lazzis de Polichinelle.

– Tiens, ma femme ! s'écria Vauclin, lorsqu'il fut arrivé près d'eux.

Et, en même temps, il désignait Louison du doigt.

– Venez donc me la prendre ! répondit Lucien en riant.

– C'est vous qui l'aurez voulu ! riposta Polichinelle.

Et il se jeta sur M. de Moranges, qu'il sépara brutalement de Louison.

Autour d'eux, on croyait à une plaisanterie, et l'on acclama Polichinelle pour sa dextérité à désunir les couples illégitimes.

D'un tour de reins, Lucien se dégagea, et, du revers de son gibus, il souffleta Vauclin.

– Je n'ai pas de carte sur moi, riposta Polichinelle, mais demain, à la première heure, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. Votre adresse et votre nom, monsieur, s'il vous plaît ?

Lucien n'entendit pas ces dernières paroles.

Après avoir giflé ce masque, en ribote sans doute, qui l'avait si sottement provoqué, il s'aperçut que Louison avait quitté son bras, et il s'était retourné, la cherchant des yeux.

Il ne la vit pas.

Alors, sans plus s'occuper de cet enragé Polichinelle, il s'élança dans la salle, poursuivi par les imprécations de tous les gens qu'il bousculait pour se frayer un passage.

– Oh ! ces gommeux ! criait Vauclin, un Polichinelle les met en fuite !

Et il s'éloigna en haussant les épaules de pitié.

Lucien errait comme un fou à travers le bal. Il s'approchait de tous les groupes, leur demandant s'ils n'avaient pas vu sa maîtresse. On lui riait au nez, on lui répondait des facéties bêtes qu'il n'entendait même pas. Il examinait minutieusement les recoins sombres de la salle, soulevait les draperies, comme s'il eût espéré y découvrir Louison cachée, parcourait en courant les galeries du premier étage, en redescendait et y remontait tour à tour.

Au bout d'une demi-heure, rompu, exténué par ces allées et venues déréglées, il s'affaissa sur le divan d'un des salons du premier et se prit la tête entre les mains, pour cacher à tous les indifférents qui défilaient devant lui ses larmes prêtes à couler.

Tandis que le malheureux garçon, dupe d'une odieuse machination, était aux prises avec Vauclin, Varrou s'était faufilé jusqu'à Louison, et, la prenant par la taille, l'avait entraînée à quelques pas, avec force compliments débités si drôlement, que la pauvre fille en riait malgré elle.

– Ah ! bast ! laissez-vous donc faire ! lui disait-il. Lucien est mon ami intime, c'est bien le moins que je partage sa maîtresse avec lui.

Il l'attira jusqu'à la porte de sortie.

– Je suis Varrou, lui murmura-t-il à voix basse. Pas un mot, ou demain M. de Moranges sera assassiné par l'abbé !

– Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura la jeune femme.

Elle suivit le misérable jusque dans la rue, sans une révolte, sans un mot, le regard hébété, comme inconsciente et subitement tombée en enfance.

On l'avait menacée, à la moindre résistance de sa part, de tuer son amant, et, victime résignée, elle s'immolait, puisque, en se sacrifiant, elle sauvait Lucien.

Varrou arrêta un fiacre et y fit monter Louison.

– Au coin de la rue de Grenelle et de l'esplanade des Invalides, dit-il au cocher en fermant la portière.

La voiture partit dans la direction indiquée.

Blottie dans un coin du coupé, la tête penchée sur la poitrine, les bras ballants contre le corps, immobile, comme paralysée, Louison pleurait ; de grosses larmes coulaient sous son loup de velours, qu'elle n'avait pas songé à retirer.

Varrou lui prit la main. Elle la lui abandonnait, indifférente, insensible aux caresses de cet homme, qu'en tout autre moment elle eût repoussé avec dégoût.

Varrou, profitant de l'abattement de la jeune femme, l'attira à lui brusquement et la baisa aux lèvres.

Elle se redressa, hautaine, méprisante, tirée entièrement de son apathie, et, en même temps, elle ouvrit la portière pour sauter à terre et échapper

ainsi aux obsessions de cette brute.

Varrou la retint par le bras.

– Tout beau ! ma mie, dit-il ironiquement en la contraignant à se rasseoir ; vous demeurerez là, près de moi, ne vous en déplaie ! Ne vaut-il pas mieux, dites-moi, par le froid qu’il fait, continuer la route en cet équipage, tout modeste qu’il est, que de trotter à pied par les rues, où l’on est exposé à tomber à chaque pas, tant les pavés sont glissants ? Allons, un peu de patience ; nous touchons au terme du voyage. Et tenez, ne voilà-t-il pas que notre automédon arrête son attelage ? Nous sommes arrivés.

Il baissa une des vitres de devant, et glissa le prix de la course dans la main du cocher qui s’était retourné, et se baissait, pensant que le bourgeois allait lui donner l’ordre de pousser plus loin.

Varrou descendit presque légèrement, et, saisissant le bras de Louison, qui essayait en vain de se dégager, il l’entraîna vers l’avenue de la Motte-Piquet.

Après quatre ou cinq minutes de marche, il sonna deux coups à la porte d’une maisonnette entourée d’un jardinet étroit, et qu’un mur de quatre ou cinq mètres de hauteur isolait des autres habitations.

Un pas pesant retentit sur les dalles du vestibule, une clef tourna dans la serrure, et bientôt un homme, portant à la main une lanterne sourde qu’il braqua sur la figure des nouveaux venus pour constater leur identité, entrebâilla la porte avec précaution.

– C’est moi, fit Varrou à voix basse ; laissez-nous passer, ami Bidard.

Il poussa Louison devant lui et entra derrière elle.

– Voilà votre chambre, dit-il à la jeune femme en l’introduisant dans une pièce du premier étage, coquettement tendue de blanc et de bleu.

N’est-ce pas, ajouta-t-il, après avoir allumé les bougies des deux candélabres posés sur la cheminée, n’est-ce pas que ce petit nid vous conviendra ? Tout le mobilier est neuf et a été acheté spécialement pour vous. Ne pensez pas, au moins, que je veuille me targuer, auprès de vous, de dépenses insignifiantes ! Ce logement est simple et indigne de vous, qui ne seriez à votre place que dans un palais. Je vous en fais hommage, pourtant, avec la certitude que vous l’accepterez par cela seul qu’il vous est offert de grand cœur.

– Autrement dit, répliqua Louison qui l'avait écouté sans l'interrompre, je suis votre prisonnière.

– Vous, ma prisonnière., reprit Varrou, vous, ma maîtresse bien-aimée, que je vénère à l'égal d'une reine, vous, dont je suis l'esclave soumis et fidèle !.

Et, en même temps, il approcha d'elle sa face bouffie et couperosée, fendue par un sourire qu'il essayait de rendre aimable.

En le voyant venir à elle, elle se réfugia près de la croisée, et la main sur l'espagnolette :

– N'approchez pas, ou je me jette par la fenêtre ! dit-elle.

– Ce vous serait, je crois, assez difficile, fit-il, le ton très calme. Si la fenêtre n'est pas verrouillée, les volets le sont, et fort solidement, je vous assure. Il vous faut choisir un genre de suicide plus pratique.

Puis redevenant câlin, la voix douceuse :

– Voyons, continua-t-il, soyez gentille et précipitez-vous bien vite dans les bras de votre petit homme, qui vous aime tant, qu'il vous pardonnera vos nombreuses infidélités, si toutefois vous lui promettez d'être bien sage à l'avenir.

– Ecoutez, répondit Louison marchant à lui, l'air décidé, vous êtes robuste, je suis faible ; mais j'ai fait le sacrifice de ma vie ! Je suis résolue à vous résister jusqu'à la mort ; je lutterai jusqu'à mon dernier souffle ! Le désespoir rend forte, et Dieu m'aidera. Jamais, vivante, je ne serai à vous !

Varrou la considéra un moment, scrutant la physionomie de la jeune femme, comme pour s'assurer si cet accès de vertu n'était pas joué.

– La bégueule, pensa-t-il, elle paraît sincère. Bast ! des bêtises ! Ça ne durera pas. Demain, elle sera moins farouche, et, après-demain, elle m'adorera, comme dans le temps.

– Ma chère, reprit-il après un silence, vous avez vraiment bien mauvaise opinion de moi. Je suis un trop galant homme pour faire jamais violence à une femme. Je veux obtenir vos faveurs de votre bon plaisir, et non vous les arracher de force.

Sachez donc aussi, madame, que je ne vous ai conduite ici que pour vous dérober aux poursuites de Vauclin qui ne veut rien moins que vous tuer. Vous avez un peu à la légère, convenez-en, révélé nos titres, qualités, noms

et prénoms à M. Lucien de Moranges. Votre indiscretion aurait pu nous mener au bagne : le ciel en a décidé autrement. Tant mieux ! Mais l'abbé ne vous en a pas moins voué une haine mortelle, et, s'il découvre jamais votre retraite, c'en est fait de vous.

Au revoir, ma toute belle ; demain, j'enverrai prendre de vos nouvelles.

Il salua Louison, et se retira à reculons, l'échine courbée.

Malgré ces témoignages de profond respect, il eut soin de fermer la porte à double tour.

Le lendemain, à midi, Bidard se présenta chez Louison pour s'informer, de la part de son maître, si madame avait passé une bonne nuit.

– Fort bonne ! répondit la jeune femme sèchement.

– Monsieur, continua l'homme, m'a chargé aussi de demander à madame si elle consentirait à le recevoir dans la journée.

– Non ! dit-elle, et du geste elle fit signe à Bidard de la laisser seule.

Toute la nuit elle était demeurée près de la cheminée, les coudes sur les genoux, la tête enfoncée dans les mains, ne pensant qu'à Lucien, priant Dieu de préserver ses jours, de ne pas le laisser tomber, lui aussi, entre les mains des deux misérables qui la persécutaient.

Vers cinq heures du matin, le feu, faute d'aliment, s'était éteint. Louison, absorbée dans ses réflexions, n'avait pas songé à le rallumer. La douleur morale qui la torturait était trop intense, trop envahissante, pour qu'elle sentît le froid. Son âme seule vivait et souffrait ; le corps était devenu comme insensible.

Au jour, pourtant, elle s'était jetée tout habillée sur le lit, pour essayer de dormir, de ne plus penser, au moins pendant quelques instants. Le sommeil était venu, mais lourd, tout entrecoupé de cauchemars et d'hallucinations, plus fatigant que la veille.

Vers le soir, elle se ressentit de violentes contractions à l'estomac, et se souvint qu'elle n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Comment Varrou n'avait-il pas songé à lui faire servir à dîner ? Si c'était un oubli, il était vraiment étrange, inexplicable.

Tout à coup, une lueur se fit dans son cerveau, et elle entrevit l'horrible vérité. Le misérable, pour avoir raison d'elle, pour l'obliger à lui céder,

avait sans aucun doute résolu de lui imposer les atroces tourments de la faim.

Oh ! l'horrible mort, et comme elle l'épouvantait !

Mais non ! c'était impossible ! Elle s'effrayait sans motif, appréhendait un danger qui n'existait que dans son imagination troublée.

Varrou, quelque infâme qu'il fût, n'aurait pas la cruauté de lui faire endurer un aussi cruel supplice.

Pourtant minuit allait sonner, et personne ne venait !

Tous ses membres tremblaient, agités d'effroi et de peur.

Effarée, elle se précipita sur la porte, cherchant à l'enfoncer, à sortir de cette chambre où elle étouffait, où bientôt elle se débattrait dans les spasmes de l'agonie.

La porte ne s'ébranla même pas.

Elle se rua alors sur les volets et les secoua de toute la force de ses poings crispés. Varrou avait dit vrai : les volets, solidement scellés aux parois de la muraille, étaient maintenus par une barre de fer extérieure.

A bout de force, elle appela pour implorer du secours.

Pas une voix ne répondit à ses cris de désespoir ; partout le silence, un silence de mort.

Elle recula, l'œil hagard, la gorge oppressée, les cheveux trempés de sueur, en recevant comme un grand coup au cœur ; sa vue se troubla, et elle tomba sur le parquet, évanouie.

Quand elle rouvrit les yeux, Varrou était agenouillé près d'elle, lui faisant respirer des sels pour la ranimer.

Elle se dressa sur son séant.

– Lâche ! lâche ! cria-t-elle en lui crachant au visage.

Et, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, elle s'affaissa de nouveau.

– Ah ! mon pauvre Varrou, dit Vauclin, qui se tenait debout à quelques pas, il est écrit que la belle n'en pincera jamais pour toi ! Tu as essayé de la diète pour reconquérir son amour perdu, et tu vois comment elle accueille cette dernière attention ?

Assez de bêtises comme cela ! continua-t-il, les sourcils froncés, le regard étincelant. La drôlesse finirait par te rendre idiot. 1

Et se tournant vers Bidard, planté, immobile, sur le seuil de la porte :

– Allons, un coup de main, fit-il ; il s’agit de transporter cette femelle hors d’ici.

Bidard accourut pour exécuter l’ordre qui lui était donné. Il saisit Louison par les jambes, tandis que Vauclin la soutenait par les épaules.

– Et maintenant, en route ! s’écria celui-ci.

– Nom d’un tonnerre, grommela Bidard, la dame est d’un pesant ! Nous en aurons notre charge !

– Un peu de courage, reprit Vauclin, le trajet n’est pas long ; la Seine est au coin du quai !

Varrou, qui était parti devant pour s’assurer qu’aucun passant ne traversait en ce moment l’avenue, siffla entre ses doigts ; ce signal annonçait que la voie était libre, et qu’on pouvait se mettre en marche.

Bidard et Vauclin, qui soutenaient Louison toujours sans connaissance, sortirent de la maison à petits pas, scrutant du regard les deux côtés de l’avenue, précédés de Varrou qui leur servait d’éclaireur. Ils s’engagèrent sous les quinconces de l’Esplanade, avançant avec peine dans la neige haute de huit ou dix centimètres et durcie par la gelée.

L’air vif ranima Louison.

– Où suis-je ? demanda-t-elle en se frottant les yeux.

– Mon Dieu ! nous nous promenons, et vous nous accompagnez, répondit Vauclin distraitemment.

Elle reconnut sa voix.

– L’abbé ! s’écria-t-elle affolée.

A moi !

En un instant, Vauclin lui eut appliqué un mouchoir sur la bouche.

– Obligé de vous bâillonner, ma mignonne, fit Vauclin avec un ricanement. Que voulez-vous ? vous faites tant de bruit que vous pourriez réveiller les paisibles bourgeois des alentours, qui reposent en paix à côté de leurs épouses. Ce serait de votre part une méchanceté gratuite.

Arrivés à l’extrémité de l’Esplanade, ils prirent le quai d’Orsay et se dirigèrent vers le pont de l’Alma.

Au bout de quelques pas, Vauclin commanda de faire halte. Il rappela Varrou, et l’invita à prendre la place de Bidard, qui resterait en sentinelle

sur le quai, tandis qu'eux deux descendraient la berge jusqu'au bord de l'eau.

Bidard s'empressa de se conformer aux instructions de Vauclin en lâchant les jambes de Louison, qui, anéantie par la terreur, ne fit pas un mouvement pour chercher à se dégager.

– Monsieur Varrou, dit-il, à votre tour de chatouiller les mollets de la demoiselle !

Et il s'éloigna pour gagner le poste d'observation que lui désignait Vauclin.

La pente qu'ils durent suivre était recouverte d'une épaisse couche de neige. La descente fut longue et périlleuse.

Les deux hommes avançaient lentement, avec précaution, glissant à chaque pas, entraînés par leur fardeau.

Ils atteignirent enfin l'extrémité de la berge.

Vauclin, avisant une barque amarrée à un anneau, déposa Louison à terre.

Dès que son acolyte se fut éloigné, Varrou s'approcha de l'oreille de la jeune femme étendue tout de son long dans la neige.

– Jure-moi d'abandonner Lucien et de ne plus aimer que moi, lui murmura-t-il, et je te sauverai.

Elle le repoussa avec horreur.

– C'est bien, dit-il, tu vas mourir !

Il la prit dans ses bras et la transporta jusqu'à la barque, où Vauclin était déjà monté.

– Passe-moi l'objet ! fit celui-ci à son complice en lui arrachant Louison, qu'il assit de force à l'arrière de l'embarcation, après lui avoir retiré son bâillon.

– Hurle maintenant si tu veux ! lui dit-il.

Lorsqu'on eut atteint à grand'peine le milieu du fleuve, tout obstrué par d'énormes glaçons, Vauclin empoigna Louison par le cou, la balança une ou deux secondes dans le vide, et desserra les doigts.

Louison disparut, pour bientôt remonter à la surface.

Elle rejeta l'eau qu'elle avait avalée, et, après avoir aspiré l'air à pleins poumons, poussa un cri déchirant, en se cramponnant à un glaçon à sa portée.

Un jeune homme longeait l'autre rive, prêt à se noyer pour en finir avec la vie dont il était las.

Il entendit le cri de Louison.

– On dirait sa voix ! s'écria-t-il, et il se précipita à l'eau pour voler au secours de sa maîtresse, qui allait périr, tandis que Vauclin et Varrou, effrayés par le cri de Louison, qui pouvait les trahir, fuyaient à force de rames.

XXV

L'EXPIATION

Louison, les yeux hermétiquement fermés, les lèvres pincées, les bras au corps, reposait sur le lit de la cabaretière chez qui elle avait été transportée. On eût dit un cadavre, mais un cadavre ayant encore toutes les séductions de l'être vivant, avec ses beaux cheveux blonds ondulés, s'éparpillant sur la taie de l'oreiller, avec ses longs cils abaissés sur les paupières un peu gonflées, avec son teint mat de vierge, sa gorge d'ivoire et sa poitrine gracieusement rebondie se dessinant sous les vêtements collants et trempés d'eau.

Le premier soin de Lucien fut de la déshabiller complètement et de la revêtir, des pieds à la tête, du linge grossier que lui offrit la marchande de vin, pendant que celle-ci, accroupie devant la cheminée, allumait un grand feu de bois et de fagots. Puis il ramena sur la malade les draps et les couvertures, lui mit un édredon sur les pieds, et s'assit, impatient, à côté du lit.

En ce moment le cabaretier revint ; il avait sonné à la porte de trois médecins avant de pouvoir en trouver un qui consentît à se déranger à

pareille heure. Le quatrième, un bon vieillard, ne s'était pas trop fait prier ; il s'était levé à la hâte et avait promis d'accourir aussitôt habillé.

Le brave marchand de vin, en passant par sa boutique, avait eu soin de se munir d'un litre de cognac et de quelques bouteilles d'autres liqueurs ; il chercha à persuader à Lucien qu'un peu d'eau-de-vie ferait certainement beaucoup de bien à la pauvre femme, si toutefois quelque chose pouvait encore lui faire du bien.

– Essayons ! répondit Lucien. Et, prenant un verre sur la cheminée, il le remplit d'eau-de-vie jusqu'aux bords et l'approcha des lèvres de sa maîtresse : les deux mâchoires étaient fortement serrées l'une contre l'autre, et le jeune homme eut grand'peine à les entr'ouvrir et à y infiltrer quelques gouttes de liqueur. Un long silence suivit.

Les deux hôtes, attentifs et muets, regardaient alternativement Louison et Lucien, sans oser remuer, sentant vaguement qu'il y avait chez ce dernier une réelle et poignante douleur qui avait besoin du calme le plus parfait.

Lucien pourtant ne pleurait pas ; ses yeux étaient secs, mais son regard avait quelque chose de navrant, tant il était terne et découragé. De sa main droite passée sous la couverture, il avait saisi la main de Louison ; de l'autre, posée sur la poitrine de la jeune femme, à la place du cœur, il guettait au passage une pulsation, un signe de vie, le plus léger indice de mouvement qui pût lui donner quelque espoir.

De temps en temps, il se levait, s'approchait de la jeune femme, et appliquait sa bouche contre la sienne, pour inoculer son propre souffle aux poumons de la noyée. Le cœur ne battait toujours pas. Lucien retombait sur sa chaise, la tête affaissée sur la poitrine, désolé.

Par moments, il laissait échapper un flot de paroles, comme s'il eût voulu griser sa douleur par le son de sa voix.

– Non, non, s'écriait-il, Louison, mon amour, tu ne vas pas me quitter ainsi, sans m'avoir dit adieu ! Je ne veux pas que tu expires là, dans mes bras ! A quoi me servirait de t'avoir retrouvée, de t'avoir sauvée, si tu mourais maintenant ? Non, n'est-ce pas, tu ne le voudras pas ? Dieu lui-même ne le permettrait pas ! Nous n'avons pas fait assez de mal, l'un et l'autre, pour être aussi sévèrement punis. Et puis, le hasard n'a-t-il pas commencé à nous être propice, puisqu'il a bien voulu que ce fût moi, moi le

premier, moi le seul qui entendît ton appel désespéré ? Ah ! Louison, Louison, te perdre serait ma mort ; je ne me consolerais plus, et mes jours ne seraient, à l'avenir, qu'un douloureux et long pèlerinage vers le tombeau.

Rouvre les yeux, amante chérie, regarde-moi, et réponds-moi que tu veux vivre ; ce ne sont plus tes persécuteurs, tes bourreaux qui sont là, c'est ton Lucien, celui qui t'aime le plus au monde, et qui te vengera de ceux qui t'ont fait souffrir !

Puis, pris soudain d'un découragement plus intense, en constatant l'inquiétante inertie de la jeune fille, il s'enfonçait les deux mains dans les cheveux, dont il s'arrachait des poignées, sans même s'apercevoir de la douleur.

– Je vous assure, monsieur, que vous vous ferez beaucoup de mal, hasardait la cabaretière, en vous mettant dans un pareil état. Il ne faut pas vous laisser abattre !

Le médecin entra un instant après ; on lui conta l'événement en quelques mots. Il s'approcha de Louison, l'ausculta avec soin et souleva les paupières, en même temps qu'il avait pris le poignet, dont il comptait attentivement les pulsations.

– C'est grave ! murmura-t-il ; il y a déjà commencement, sinon consommation d'asphyxie ; j'ai bien peur que mon art soit impuissant à la rappeler à elle.

– Oh ! ne me dites pas cela, par pitié ! s'écria Lucien. Ce que vous voudrez, je m'engage à vous le donner, si vous parvenez à la sauver ; parlez, dictez vos conditions, employez-moi pour vous aider, mais sauvez-la, pour Dieu, sauvez-la !

Le docteur vit bien qu'il était en présence d'un fou absolument incapable de comprendre un raisonnement ; aussi n'insista-t-il pas.

– Essayons toujours, murmura-t-il.

Il revint à la victime, recommanda qu'on lui tînt surtout les pieds chauds et la poitrine libre, pour ne gêner en aucune façon les tentatives de respiration qu'elle pourrait trouver la force de faire. En même temps, il ordonnait de retirer l'oreiller de dessous la tête de la jeune femme, déclarant qu'une des premières conditions du retour à la vie était tout d'abord la

position complètement horizontale du corps. Puis il attendit, se promenant, avec anxiété dans la chambre.

Tout à coup, la physionomie du brave docteur s'illumina.

– Je sens quelque chose, dit-il.

– Vrai ! s'écria Lucien.

Et il allait se précipiter vers sa maîtresse, mais le vieux médecin le retint.

– Pas si vite, jeune homme, reprit-il de sa voix calme d'homme habitué à ne plus se soucier des angoisses qui l'entouraient ; vous seriez capable de la tuer tout à fait avec vos emportements juvéniles.

Ah ! ces jeunes gens, tous les mêmes, ne prévoyant jamais l'avenir, se livrant au premier mouvement, sans même s'occuper des conséquences ! Et, d'abord, le médecin est le seul maître auprès de son malade !

Un battement presque imperceptible recommençait en effet, depuis quelques instants, à agiter le poulx de la jeune fille.

Lucien, obéissant, comme un enfant devant une grande personne, était resté à distance ; mais il ne fallait pas exiger de lui qu'il tînt en place. A son tour, il arpentait la chambre en chantonnant, presque gai, exhalant par le geste et par la voix le trop-plein de bonheur qui l'avait tout à coup envahi à cette exclamation du docteur, à cette lueur d'espoir qui se dessinait.

– Je sens quelque chose décidément, fit le docteur.

Peu à peu, la poitrine de la jeune femme s'était soulevée par soubresauts saccadés, les lèvres avaient été agitées de mouvements convulsifs, les paupières avaient battu faiblement, et finalement l'œil s'était ouvert, grand, bleu, limpide, fixant avec étonnement le singulier logis. Pendant que son esprit s'éveillait insensiblement, Louison cherchait à se retracer les circonstances qui l'avaient amenée sur ce lit, dans une chambre inconnue.

Des lors elle était sauvée, sa vie n'était plus en danger. Le docteur demanda la permission de se retirer, non sans avoir préalablement consigné sur une ordonnance tous les soins qu'il jugeait indispensables au prompt rétablissement de la malade. Lucien, un peu remis de sa folle joie, remercia chaleureusement le docteur, lui donna son nom et son adresse, et l'assura qu'il irait lui rendre visite le lendemain.

Sitôt le vieux médecin parti, il se précipita sur Louison, qui venait seulement de le reconnaître, et la baisa longuement au front.

– Enfin, tu les as rouverts, ces vilains yeux fermés, et c’est pour me voir, pour me sourire, pour continuer à m’aimer, comme autrefois ! Ah ! si tu savais, il y a du nouveau ! J’ai pris une résolution qui va te combler de joie, et qui sera désormais immuable ! Mais, je ne te la confierai que quand tu seras redevenue vaillante, quand tu pourras me répondre de ta voix aimée.

Louison ne bougeait pas, n’articulait pas une syllabe, mais ses yeux parlaient pour elle.

– Ce sera comme tu voudras, semblait-elle répondre de son sourire mélancolique.

– Si nous la transportions chez elle ? dit tout à coup Lucien en regardant ses hôtes comme par manière d’interrogation.

– Elle est bien faible, riposta la cabaretière.

– Sans compter qu’elle ne gêne pas ici, ajouta le mari, heureux de se rendre utile aux deux amants.

Mais Lucien, jugeant Louison transportable, quoique encore très faible, pria instamment le cabaretier d’aller lui chercher un fiacre.

Celui-ci fut longtemps absent, et quand il revint, Louison, qui recouvrait peu à peu ses forces, parvint à passer ses bras autour du cou et sur les épaules des deux hommes pour se faire porter jusqu’à la voiture.

Louison entassa sur elle tout ce que les braves gens purent lui prêter de couvertures et de vêtements ouatés, et Lucien, après avoir largement payé, malgré leurs protestations, et chaleureusement remercié ses hôtes, promit de revenir dès le lendemain, et jeta au cocher l’adresse de la rue Richer en lui recommandant d’aller bon train.

Rue Richer, à peine au lit, Louison fut prise d’une fièvre ardente.

Un tremblement nerveux secoua tous ses membres, ses dents se mirent à claquer, un frisson lui courut à la fois sur tout le corps, tandis que ses mains brûlantes battaient quatre-vingt-dix à cent pulsations à la minute : on eût dit que la vie, qui avait eu tant de peine à se manifester dans ses artères, réapparaissait à présent tumultueuse et presque rageuse.

Lucien la veilla pendant plusieurs heures.

Un-délire affreux s’était emparé d’elle. Sans cesse, elle entrevoyait les deux gredins, Varrou et Vauclin, prêts à s’élancer sur elle, et la menaçant des armes qu’ils tenaient à la main. Elle s’imaginait, vivante encore, être

mêlée au monde des poissons, au fond de l'eau, et elle apercevait distinctement de gros brochets, longs comme de véritables requins des mers équatoriales, qui la poursuivaient et la serraient de près, sans qu'elle pût nager assez vite pour leur échapper.

Ou bien encore, des hommes masqués, en quantité innombrable, s'interposaient entre son amant et elle, et les entraînaient tous deux dans des directions différentes.

Avec le jour seulement, la raison reprit le dessus, l'accès de fièvre alla en décroissant.

Lucien rapprocha son fauteuil du lit de Louison, et, sur un signe de celle-ci, lui tendit sa main qu'elle saisit affectueusement entre les deux siennes.

– J'ai bien souffert, va, cette nuit, dit-elle avec un soupir.

Oh ! si tu savais tout ce que j'ai vu, tout ce qui passait par ma pauvre tête ! Mais maintenant, je sens qu'elle va mieux ; elle est comme anéantie. Oh ! si ça pouvait être le commencement de la fin !

– Comment ? que veux-tu dire ? interrompit vivement le jeune homme.

– Je veux dire, mon cher Lucien, qu'il vaudrait bien mieux que je meure ! A quoi bon vivre, malheureux comme nous sommes ? Moi partie, nos ennemis ne te persécuteront plus. Tu seras plus heureux.

– Ce n'est pas toi qui parles, Louison, à moins que je ne comprenne plus, ou que ce soit moi à présent qui aie le délire !

– Non, reprit simplement la jeune femme, nous n'avons plus le délire ni l'un ni l'autre, mais le moment est venu de nous entretenir comme deux bons camarades, comme deux amis sincères, et de régler, une bonne fois, notre situation ; il faut que tu sois libre enfin de te marier et d'obéir à ta mère, qui a toujours été si bonne pour toi. Car enfin, tu as beau dire, mon chéri, notre mariage ne réparerait rien, ne ferait pas oublier le passé, serait impuissant à rayer de ma vie ce fait monstrueux, que j'ai été liée aux deux scélérats qui ont causé tous vos malheurs. Pourrais-tu montrer à ton bras, présenter à tes amis, faire accepter dans ton monde, la femme qui a été la maîtresse d'un Varrou ? Tu vois bien que c'est impossible ! Ton cœur est généreux ; je te sais gré, je te bénis d'avoir pensé à moi, d'avoir voulu m'élever jusqu'à toi ; mais je ne puis accepter ton sacrifice. Cela ne peut être, cela ne doit pas être.

– Mais, je te répète que c’est de la folie, de la folie pure, que de raisonner ainsi ! répétait Lucien avec conviction.

– Oh ! je ne me trouve pas malheureuse de disparaître en ce moment, reprenait Louison ; je sens que je peux très bien mourir, et qu’il faut que je meure, mais près de toi, en te regardant, en t’aimant ! Cette expiation, je la dois au ciel, et je suis sûre que Dieu m’accueillera auprès de lui, et qu’il me permettra de te voir encore de là-haut. Veux-tu me laisser mourir, dis ? Accorde-moi cela pour ta mère, pour les tiens, pour moi-même !

Elle avait joint les mains, dans l’attitude d’une suppliante ; ses yeux gonflés avaient quelque peine à retenir les larmes qui se pressaient aux bords des paupières, et une résignation singulière se lisait sur toute sa physionomie.

– Eh ! non, je ne veux pas, je n’y consens à aucun prix, je te le défends ! s’écria Lucien. Mon bonheur, désormais, n’est plus qu’à tes côtés ; tu as cherché de ton mieux à racheter les fautes du passé, et ce n’est pas ma mère, religieuse et bonne comme elle est, qui jettera la pierre à la pécheresse déplorant ses fautes.

En ce moment, la porte de la chambre de Louison s’ouvrit et livra passage à madame de Moranges.

– Ah ! mère chérie ! s’écria Lucien en allant à sa rencontre, tu arrives à propos ; viens dire à cette méchante amie, qui s’est mise en tête de se laisser mourir, viens lui dire que tu la juges digne de vivre, que tu n’es pas de celles qui ne croient pas au repentir, que tu sais que je mourrais de sa mort, et que tu autorises notre mariage !

Sans nouvelles de Lucien, madame de Moranges s’était décidée à franchir le seuil de la maîtresse de son fils.

Ce sacrifice lui coûtait ; mais qu’était-il auprès des angoisses que lui causait l’incertitude où elle était sur le sort du cher enfant !

Elle n’écoula même pas ce que lui dit Lucien, mais, se précipitant dans ses bras, et le serrant sur son cœur de toute sa tendresse de mère :

– Oui, tu as raison, je ferai tout ce que tu voudras ! s’écria-t-elle. Ton avenir t’appartient, et je te connais assez pour être persuadée que tu ne suivras jamais que la ligne de conduite que t’auront dictée ton cœur et ta conscience ! Mais, pour Dieu, ne me donne plus de ces inquiétudes ! Ne me

force plus à passer les jours à te chercher, et les nuits à te pleurer, ou, avant peu, tu m'auras tuée !

Louison sanglotait à la vue de cette mère et de ce fils si tendrement unis, et pleurant dans les bras l'un de l'autre ; mais, instinctivement, comme par pudeur, elle s'était en partie dissimulée derrière le rideau ; il semblait qu'elle eût conscience de son indignité en présence de la mère de son amant. Bien que son éducation eût été des plus négligées, et qu'elle eût vécu toute sa vie au milieu d'un monde incapable de tout scrupule, elle comprenait qu'il y avait dans cette rencontre une flagrante irrégularité que tout l'amour et toute la bonne volonté de Lucien étaient impuissants à faire disparaître.

Mais celui-ci était tenace, sa passion était poussée à son paroxysme ; il lui fallait une satisfaction absolue, immédiate, irrévocable ; il prit la main de sa mère, et s'approchant du lit où reposait Louison :

– Mère chérie, dit-il, je te présente ma fiancée, Louison, la femme la plus aimante qui soit, et la nature la plus franchement désintéressée que je connaisse ! Mets ta main dans la sienne, et dis-lui que, sitôt notre mariage accompli, tu la considéreras non comme une simple belle-fille, mais comme ta troisième enfant.

Madame de Moranges ne fit aucune résistance. Elle plaça sa main dans celle de la jeune fille, qu'elle serra même avec une véritable cordialité ; elle semblait être devenue l'enfant de son fils, et elle exécutait ses ordres sans un mot d'observation.

Elle se contenta, en pressant la main de Louison, de prononcer quelques mots empreints d'une réelle sympathie : –

– Mademoiselle, je ne vous connais que par ce que Lucien m'a dit de vous ; aussi, pensez-vous bien que je vous aime déjà ! Si vous tenez vraiment à conserver mon affection, rendez en bonheur à mon fils l'amour qu'il a pour vous.

– Oh ! je vous le jure ! s'écria la jeune femme en couvrant de baisers et de larmes de joie la main de madame de Moranges.

– Et maintenant, dit Lucien, vous fixerez vous-même le jour du mariage, ma mère ! Pour le moment, ne songeons plus qu'à ma pauvre sœur Clotilde !

Lucien embrassa tendrement sa fiancée, la recommanda à la femme de chambre, et sortit avec sa mère.

Puisque sa maîtresse n'était plus en danger, il allait retourner au quai d'Orsay pour remercier encore le cabaretier, et s'informer de ce qu'on avait pu apprendre de nouveau sur les deux assassins.

Aussitôt après avoir jeté leur victime à l'eau, Vauclin et Varrou, se voyant surpris et poursuivis, avaient fait force de rames, malgré les quelques glaçons épars à la surface de l'eau, et s'étaient approchés de la rive droite du fleuve.

Ils avaient débarqué tout près du pont d'Iéna, et, sans se donner le temps d'amarrer le bateau, qu'ils laissèrent descendre la Seine à la dérive, ils avaient pris leur course du côté de Passy, espérant trouver un refuge dans les petites rues qui avoisinent le Trocadéro. Vauclin, avec ses grandes jambes d'ascète, marchait devant, suivi à grand'peine par Varrou, dont le ventre, déjà quelque peu rebondi, s'accommodait mal de cet intempestif steeple-chase. Au surplus, ils entendaient, à quelques centaines de pas pas derrière eux, comme des cris d'appel, comme un murmure de foule exaspérée, qui n'avait rien de rassurant pour eux. Les deux gardiens de la paix, apostés sur le quai d'Orsay, qui, les premiers avec Lucien, avaient aperçu le drame se passant au milieu de la rivière, ne s'étaient pas contentés de s'élancer après les deux fuyards, ils avaient en outre semé la nouvelle sur le chemin et recruté des passants qui tous s'étaient mis aux trousses de Vauclin et de Varrou.

Mais ceux-ci n'avaient pas perdu la tête, malgré l'imminence du péril, et sans hésiter, ils s'étaient engagés dans les ruelles du vieux Passy.

Les limiers improvisés, lancés à leur poursuite, perdirent bientôt leurs traces. Après avoir consacré une heure inutile à battre tous les environs, à réunir le plus de renseignements possible sur le chemin qu'avaient pris les assassins, force fut à l'officier de paix de l'arrondissement d'envoyer ses hommes par petits groupes dans toutes les directions.

Tout d'abord il ordonna de garder avec soin les entrées du bois de Boulogne, de façon à couper la retraite aux fuyards de ce côté, puis il fit rayonner ses recherches à travers toutes les grandes avenues qui mènent à la place de l'Arc-de-Triomphe.

Par un bonheur inespéré, Vauclin et Varrou avaient eu le temps de franchir la grille de la Muette sans avoir été aperçus.

Sitôt qu'ils eurent atteint un fourré épais, de l'autre côté du grand lac, Varrou s'affaissa sur lui-même, comme un ballon éventré et renversé à terre par un coup de vent ; il ne prononça plus une parole.

Il était tellement essoufflé que, par moments, l'air qu'il voulait exhaler de ses poumons ne s'échappait plus, tant il se pressait impétueusement dans sa gorge.

– Te voilà aplati comme une pomme tapée, mon pauvre Varrou ! s'écria Vauclin, qui était resté debout au milieu des buissons, tenant à jeter, de temps en temps, un coup d'œil, pour se convaincre qu'on ne les traquait pas encore dans leur nouvelle cachette.

– En effet, riposta Varrou, d'une voix presque inintelligible.

Mais rien ne bougeait au dehors : le bois était silencieux et tranquille.

– Maintenant, il s'agit de nous consulter, fit Vauclin à voix basse ; nous nous sommes conduits tout à l'heure comme devrais apprentis.

– Je suis assez de ton avis, répondit Varrou. Si au moins cette petite grue de Louison pouvait avoir tourné de l'œil, avant d'atteindre terre ! A-t-on jamais vu cet imbécile qui se jette à l'eau pour la repêcher ! Il avait bien besoin de se mêler de nos affaires, cet animal-là, d'autant que cela allait tout seul ! La petite, bien bâillonnée, ne disait mot, ne faisait pas un geste pour se retenir au bateau, et semblait décidée à aller tenir compagnie aux poissons et aux écrevisses.

– L'as-tu bien poussée au fond, au moins ?

– Oh ! quant à cela, tu peux t'en rapporter à moi ! Elle a dû toucher le sable ; et puis, si je ne me trompe, j'avais dû quelque peu lui appuyer sur le sifflet, avant de lui faire boire le grand coup !

– Toujours est-il que si elle en réchappe, nous voilà bel et bien dénoncés !

– Et même décollés, va, tu peux le dire ! Et quand je pense que ce gredin de FronLignac est assuré de l'impunité ! Il n'y a de la chance que pour les canailles, vois-tu !

– C'est à douter de la justice du ciel, ma parole !

– Enfin la nuit porte conseil, reprit Varrou, et le mieux que nous ayons à faire, c'est de nous organiser un lit confortable sous ces superbes sapins.

– Sans compter qu’on a mis des draps propres dans notre chambre d’hôtel, ajouta Vauclin en montrant la neige accumulée sur les branches d’un cèdre, et qui formait une immense nappe d’argent dans les plaines environnantes.

Il fut convenu entre eux qu’ils se reposeraient à tour de rôle, jusqu’au petit jour, à charge pour chacun de monter la garde pendant le sommeil de l’autre.

Mais tous deux ne dormirent que d’un œil, en gendarmes, comme ils disaient, car ils avaient de sérieuses raisons d’être. gravement préoccupés.

A cinq heures du matin, ils quittèrent leur fourré, rampant le long des arbres, ne quittant l’abri d’un tronc que pour courir se dissimuler derrière un autre, prêtant l’oreille aux moindres bruits, effrayés d’un souffle de vent, frissonnant au vol d’un oiseau ou à la chute d’une feuille morte, se sentant gibier, et rassemblant tout leur instinct pour échapper au chasseur. Une heure plus tard, ils se trouvaient sur la lisière de la grande plaine qui s’étend entre Saint-James et l’hippodrome de Longchamps. Le jour commençait à se faire moins sombre. Cette fois il allait falloir se découvrir tout à fait. Il fut convenu qu’ils suivraient l’un et l’autre un chemin tout différent, qu’ils marcheraient aussi insouciamment et aussi lentement que le leur permettrait leur état d’esprit, et qu’ils se rejoindraient en face du pavillon des Gardes, à quelque distance de la prairie inondée.

Varrou partit le premier, prenant le plus court, à cause de ses petites jambes et de son gros ventre. Quant à Vauclin, il fit un long détour par un sentier qui longeait la petite rivière.

Tout à coup, l’abbé, qui avait été perdu de vue par son compagnon, au moment où il disparaissait derrière une sinuosité de terrain, passa comme un trait à côté de Varrou.

En même temps, il lui criait d’une voix à peine intelligible :

– Hé ! là, hé ! là, on nous file !

– Pourtant, riposta Varrou, je ne remarque rien.

– Je t’assure ! continua le faux prêtre en doublant encore la rapidité de ses enjambées.

Presque en même temps, Varrou tourna la tête et aperçut cinq ou six agents de police, qui descendaient au pas de course de la lisière du bois.

– Tonnerre ! nous sommes pincés ! s'écria-t-il, et, d'un bond, il franchit la petite rivière, sur les talons de Vauclin.

En moins de deux ou trois minutes, ils atteignirent le pont de Suresnes, qu'ils traversèrent à fond de train, puis ils s'engagèrent sur le quai, et le suivirent jusqu'aux premières maisons de Puteaux.

Là, affolés, se sentant serrés de plus en plus près, et rompus de fatigue, les deux, assassins se jetèrent à tout hasard dans la cour d'une maison assez considérable, et, avisant une porte de cave toute grande ouverte, ils s'y précipitèrent. sans réflexion, par instinct de conservation, dans le fol espoir de reculer de quelques moments leur arrestation.

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Varrou.

– Tu as ton poignard ? demanda Vauclin.

– Sans doute, reprit Varrou.

– Eh bien, moi, j'ai mon revolver et mon couteau ; avec ces trois joujoux-là, ils ne seront pas tentés de venir nous dénicher si vite que cela ! Es-tu prêt à résister ?

– Il le faut bien !

– Alors, à l'ouvrage.!

Il y avait quelques grosses pierres dans la cave. Vauclin et Varrou les firent rouler contre la porte, qu'ils barricadèrent solidement ; en même temps, ils édifiaient en arc-boutant un énorme madrier de bois qu'ils avaient assuré dans la terre, en y creusant un véritable trou.

– Oh ! mais, j'ai bien mieux que tout cela ! s'exclama tout à coup Vauclin, en découvrant, dans un des coins de la cave, trois petits tonneaux, dont deux pleins de pièces d'artifice, et l'autre bondé de poudre jusqu'aux bords.

A leur insu, ils s'étaient réfugiés dans la maison d'un artificier.

Déjà un bruit de voix confuses arrivait jusqu'à eux, à travers le soupirail de la cave, et par les fentes imperceptibles de la porte ; un va-et-vient se faisait entendre, des ordres étaient donnés à l'extérieur. Evidemment on préparait une attaque.

– Au nom de la loi, ouvrez ! fit soudain une voix, du dehors.

Pour toute réponse, Vauclin et Varrou poussèrent contre la porte les trois barils qu'ils avaient découverts, et s'assurèrent que le madrier était capable

de résister à une forte poussée.

– Pour la seconde fois, au nom de la loi, ouvrez ! répéta le policier, accompagné du commissaire de police de Puteaux.

Un nouveau silence accueillit cet ordre.

– En ce cas, reprit l'homme s'adressant à ses subordonnés, vous allez enfoncer la porte !

– Ne vous en avisez pas, vociféra Vauclin en frottant contre son pantalon une allumette, ou je mets le feu au tonneau de poudre, et je vous fais tous sauter !

Il eut soin d'élever son allumette enflammée à la hauteur du trou de la serrure et au niveau du soupirail, pour bien prouver qu'il était prêt à exécuter instantanément sa menace. Cette pantomime avait porté fruit : en moins d'une seconde, tous les visages qui se montraient à l'extérieur, par l'ouverture du soupirail, avaient disparu.

Vauclin avait rejeté son allumette dans le coin de la cave.

Bientôt toute la maison fut informée qu'il y avait, réfugiés dans la cave, deux affreux bandits, qui avaient juré, si on tentait de s'emparer d'eux, de faire sauter le bâtiment entier.

Sans plus tarder, les malheureux locataires étaient tous descendus, abandonnant leurs meubles, leurs vêtements, n'emportant, que les quelques objets précieux du ménage, et regardant avec angoisse ces murs, qui, en s'effondrant, allaient engloutir toute leur petite fortune.

– Tuez-les donc par le soupirail ! criait une femme exaspérée.

– On ne laisse pas échapper de pareilles bêtes fauves ! ajoutait une autre, en montrant le poing aux deux scélérats par l'ouverture du soupirail.

– Il n'y aura donc pas un homme parmi vous assez courageux pour les tirer de leur terrier !

Le commissaire parla, et il fut convenu, avec les agents, que malgré la mauvaise disposition des locataires de la maison, on patienterait. Il était inutile de sacrifier peut-être plusieurs hommes, dans une lutte contre des gens aussi déterminés.

Cependant Varrou et Vauclin, toujours l'oreille aux aguets, attendaient les événements.

Mais à mesure que le temps s'écoulait, et qu'ils réfléchissaient au danger de leur situation, une sorte de revirement s'était produit dans leur esprit.

Chacun d'eux examinait en lui-même, dans le cas où il serait pris, – ce qui devenait chaque minute de plus en plus probable, – quel moyen il aurait de faire retomber sur son complice la plus forte part de responsabilité.

Ces deux vieux amis, maintenant qu'ils se voyaient en face de la mort, sentaient faiblir en eux ce dévouement l'un à l'autre dont ils ne s'étaient jamais départis, depuis si longtemps qu'ils *travaillaient* ensemble.

– Dire que c'est toi qui nous en as réduits là ! dit tout à coup Vauclin en jetant un regard haineux sur Varrou.

– Moi, moi ! riposta celui-ci, tu oses dire que c'est moi ! Mais rassemble donc tes souvenirs ! Qui m'a détourné du travail, si ce n'est toi, Vauclin ?

– Avec cela que tu avais besoin d'être détourné, et que tu ne te galvaudais pas, depuis beau jour, avec des filles que tu battais, et qui t'entretenaient en volant leurs clients ? Est-ce moi qui t'ai montré à chiper des bibelots aux devantures des boutiques, dis, chenapan !

– Tu m'appelles chenapan, canaille que tu es ! cria Varrou en s'élançant furieux contre Vauclin, et le fixant, les yeux presque dans les yeux. Tu m'appelles chenapan ? Ah ça ! veux-tu me dire un peu qui est-ce qui a jeté, il y a cinq ans, le gardien de la paix à l'eau, par-dessus le pont de Grenelle ?

– Parbleu ! c'est nous deux, puisque tu faisais le guet, du côté de Passy !

– Et le monsieur qui revenait du bal, et auquel tu as escroqué quatre cent cinquante francs, en le laissant à moitié mort sur le carreau ?...

– Quatre cent cinquante francs, dont tu as eu la moitié, même que tu as réclamé cent sous de plus que ton compte, sous prétexte que c'était toi qui avais tapé !

– C'est pas vrai !

– Dis donc que je mens, n'est-ce pas, mon petit, ça vaudra mieux ! ricana Vauclin.

– Certainement, je dis que tu mens, comme tu as menti le jour où nous avons mis le feu à la grange du père-Mathieu, à Colombes : tu as déclaré, en revenant, que tu n'avais trouvé que trois cents francs dans le tiroir du vieux ! Je t'ai bien observé, va après ; t'as fait au moins, pendant quinze

jours, pour cinq cents francs de noces ! Et moi je me suis fouillé, avec mes cent cinquante francs tout secs !

– Et chez la Jacquemot, t’as peut-être pas eu ton compte ? Et tu vas soutenir aussi que ce n’est pas toi qui as tiré sur la serviette pour étrangler la dame tout à fait, à preuve que Frontignac était furieux, et qu’il t’a fait toute une histoire pour ta brutalité ?

– Je te dis que tu es un imposteur, espèce de faux prêtre !

– Et moi, je te dis que t’as pas de conscience, et que tu peux être sûr de ton affaire devant le tribunal !

– Ah ! tu m’accuseras ! Eh bien, répète-le donc, pour voir !.

– Oui, je t’accuserai !

Varrou se recula jusqu’au fond de la cave, et sortant de sa poche un long couteau-poignard, effilé comme un stylet italien, il le brandit, menaçant.

– A nous deux ! s’écria-t-il, en se précipitant sur Vauclin.

Vauclin rampant le long du mur opposé, s’était posté derrière le madrier, et s’était armé, lui aussi, d’un long couteau de poche à manche tournant.

– Prends garde de trouver ton maître, mon gaillard ! vociféra-t-il à son tour, tenant son couteau dardé contre Varrou, à la hauteur de la taille ; je pourrais bien crever ta grosse panse.

– Attrape ! fit Varrou, pour toute réponse, en portant au faux prêtre un formidable coup de sa lame ; mais le fer effleura l’épaule de Vauclin, qui, à son tour, abattit son bras nerveux sur le dos de son adversaire.

Varrou poussa un hurlement terrible, mais ne tomba pas ; le poignard avait glissé dans les chairs, le long des côtes et de l’épine dorsale.

Alors le combat devint terrible, acharné. Les deux adversaires se saisirent corps à corps, frappant d’un bras, tandis qu’ils essayaient de s’étouffer de l’autre ; ils se déchiquetaient mutuellement les chairs, les mains et la figure toutes rougies de sang, ainsi que des bouchers en train de dépecer un bœuf, les yeux animés et tout injectés, la bouche ouverte, prête à mordre et à enlever le morceau, enragés, fous, n’y voyant plus, ne songeant plus même au danger qui les menaçait, comme s’il eût dû être conjuré par la mort de l’un ou de l’autre.

Bientôt, ils s’affaissèrent presque ensemble, épuisés par la perte du sang, n’ayant plus la force de lever le bras pour se frapper ; mais, dans leur chute,

ils ne se lâchèrent pas : aucun d'eux ne voulait être le premier à cesser le combat.

De temps en temps, de douloureux gémissements s'exhalaient de leur poitrine, et ils se laissaient aller inertes sur le sol froid de la cave ; puis, l'instant d'après, retrouvant un peu d'énergie, chacun cherchait à ressaisir son arme, laissée dans la blessure de son adversaire.

Enfin, ce fut Vauclin qui asséna le dernier coup. Varrou roula, évanoui, jusqu'auprès des barils de poudre, tandis que le faux prêtre, presque mourant, lui aussi, tombait, comme une masse, le long du mur.

Le commissaire de police avait fait complètement évacuer la maison, et avait placé un cordon d'agents autour de toute la propriété, avec consigne expresse de ne laisser entrer ou sortir qui que ce fût.

– Nous les prendrons toujours bien par la faim, avait-il dit. Et cela valait mieux en effet que d'exposer inutilement des existences d'hommes !

D'ailleurs, c'était un homme d'une prudence excessive que M. Barret, le commissaire de police de Puteaux.

Tout nouvellement en fonctions, il n'avait pas eu encore à opérer de bien importantes arrestations ; c'était pourquoi, à ses yeux, ces deux coquins, d'une crânerie si extraordinaire, étaient un gibier des plus tentants, et qu'il ne fallait à aucun prix laisser échapper.

Aussi s'était-il mis en campagne pour réquisitionner, dans les pays avoisinants, Suresnes et Courbevoie, tout ce qu'il y avait de disponible en fait de gendarmes, de sorte qu'il avait à présent, à sa disposition, comme un double rempart de corps humains, comme une enceinte fortifiée de poitrines à opposer aux deux assassins.

En outre, il avait donné l'ordre que l'on fît faire aux voitures un long détour ; elles auraient en effet couru un véritable danger en passant devant la maison menacée d'explosion. Il avait aussi formellement défendu aux bateaux de naviguer le long de la rive gauche de la Seine, à partir d'une certaine distance de la maison, craignant sans doute, que dans le cas où les criminels voudraient s'évader, une barque ne fût là toute prête qui leur facilitât la fuite.

Du reste, déterminé à ne pas dormir, à passer toute la nuit sur place, pour surveiller de sa propre personne l'exécution des ordres qu'il avait donnés ;

en un mot esclave rigoureux de son devoir.

– C’est singulier, dit-il le lendemain, voyant qu’aucun mouvement ne se faisait dans la cave, et que les deux prisonniers semblaient avoir pris leur mal en patience, il faut qu’ils aient emporté des vivres dans leurs poches, ces deux gredins-là, pour ne pas s’être encore livrés pour un morceau de pain ! A moins que, comme les marmottes, ils aient la faculté de vivre tout l’hiver sous terre sans rien manger, je ne sais trop comment expliquer ce phénomène.

Par moments, le pauvre commissaire était secoué de frissons ; ses cheveux se dressaient sur sa tête, ses membres se raidissaient, et une sorte d’hallucination s’emparait de son cerveau.

– S’ils allaient s’être échappés !

– Et comment ? lui objectait-on.

La cave était connue de quantité de personnes qui y avaient affaire tous les jours, et il n’y existait ni souterrains ni trappes qui pussent favoriser l’évasion des deux coupables.

Néanmoins M. Barret perdait courage et courait jusqu’au soupirail, cherchant à plonger du regard dans l’obscurité de la cave ; mais il ne voyait rien, et, qui pis est, n’entendait rien !

Depuis près de quarante-huit heures que se prolongeait la faction, un changement considérable s’était manifesté dans l’état de l’atmosphère. Les neiges, qui étaient tombées en quantités insolites sur Paris, commençaient à fondre partout avec une extraordinaire rapidité. Les ruisseaux coulaient rapidement, se formant le long des bordures des trottoirs, dans l’interstice des pavés ou encore dans les rainures tracées sur la chaussée, aux endroits où la neige avait été le plus pilée par les piétons et par les voitures.

Ces millions de petits ruisseaux se réunissaient au bas des pentes des faubourgs et roulaient dans les égouts en bruyantes cataractes, qui, arrivées au fleuve, lui apportaient un débit équivalent à celui d’un véritable affluent.

Cette fonte subite d’eau, s’ajoutant à toute la quantité de neige qui était tombée dans les environs et qui ruisselait des collines dans les vallons, et des montagnes dans les prés, grossissant les filets d’eau, revenant se noyer dans l’imposante masse de la rivière, avait fini par enfler considérablement la Seine.

Elle s'épanchait à présent jaunâtre, tumultueuse, les flancs pleins de rage et de menaces d'inondations lugubres.

Dans les villes et les villages, elle submergeait les quais ; dans les campagnes, elle franchissait les premiers talus, et s'étendait, nappe effrayante, jusqu'au bout des horizons, cachant la moitié des troncs d'arbres, pénétrant dans les cabanes jusqu'aux lits, improvisant des décors baroques où l'on n'apercevait que des cimes ou des toits coupés tous à la même hauteur, comme de véritables culs-de-jatte.

Partout les épaves surnageaient, les unes suivant le courant rapide qui les emportait vers la mer, les autres venant échouer entre les branchages de l'île la plus proche, où l'on retrouvait des tonneaux, des madriers, des meubles, des niches à chien, – quelquefois avec leur gardien à l'attache, mort fidèlement à son poste, – des portes descellées de leurs gonds et jusqu'à des plats, enlevés tels quels, du dessus des tables ou des buffets, par la crue lente des eaux.

En même temps, des infiltrations s'étaient manifestées dans la plupart des caves ou sous-sols voisins du fleuve.

Celle de l'artificier, l'une des plus profondes de tout le pays, avait été la première à se ressentir de l'élévation des eaux.

Tout d'abord, ç'avait été une sorte de suintement imperceptible qui, au bout de quelques minutes, avait formé une large flaque, puis, peu à peu, l'eau avait suivi un mouvement régulier dans son ascension. Varrou, revenu à lui, avait été le premier à s'apercevoir de cette invasion progressive.

Le froid de l'eau l'avait réveillé comme en sursaut ; il avait d'abord cru, en tâtant le liquide avec les mains, qu'il baignait dans une mare de sang ; mais son erreur n'avait pas duré longtemps, car il avait remarqué que ce qu'il avait pris pour du sang montait rapidement le long de son corps.

En présence de ce nouveau danger, bien autrement terrible et inexorable que celui dont le menaçait la justice des hommes, il avait tenté un effort désespéré pour se relever, mais il était retombé lourdement.

Alors il avait fait le sacrifice de sa vie et il avait jeté sur son compagnon, qu'éclairait vaguement un reflet du soupirail, un coup d'œil de haine, en même temps que de vengeance prête à s'assouvir.

– Enfin, son complice allait, lui aussi, mourir !

Vauclin, plus gravement blessé que Varrou, n'avait pas pu se maintenir sur son séant ; il s'était affaissé de côté, tout le corps reposant sur un de ses bras, et là, tordu par la douleur et considérablement affaibli par la perte de son sang, il râlait plutôt qu'il ne respirait.

Varrou trouva encore quelque force pour parler.

– Tu vas voir, dit-il d'une voix imperceptible entrecoupée par des hoquets et des bégaiements, tu vas voir que tu périras le premier !

Et se traînant péniblement jusqu'à portée de Vauclin, il allongea le bras, et saisissant le faux prêtre par les cheveux, il lui plongea la tête dans l'eau, et le maintint ainsi le plus longtemps qu'il put.

Le malheureux essaya de se débattre, mais sans énergie : un glouglou d'air monta jusqu'à la surface de l'eau, prouvant que désormais l'asphyxie était complète, et tous les membres s'affaissèrent les uns après les autres, comme subitement détendus.

Un éclair de joie traversa dans l'ombre les deux yeux de Varrou ; mais la mort de son complice ne le satisfaisait pas encore complètement.

Mettant en œuvre tout ce qui lui restait de forces, il se hissa sur le corps de sa victime, et là, appuyé contre le mur, soutenu en partie par l'eau qui continuait à monter avec une effrayante rapidité, il attendit, lui aussi, la mort, à laquelle désormais il ne pouvait plus se soustraire.

Un quart d'heure après, l'eau atteignait ses lèvres, entra par les narines, l'étouffait ; ses bras, s'a gitant à la surface, comme pour y chercher un appui, exécutèrent pendant quelques secondes une pantomime désespérée, puis il glissa à fond, côte à côte avec son complice.

En ce moment, un des gendarmes, préposé par le commissaire de police à la garde de la maison, s'étant aventuré jusqu'aux premières marches de l'escalier de la cave, s'écria :

– L'eau ! voilà l'eau qui monte ! les poudres doivent être noyées !

On alla prévenir le commissaire de police, qui accourut.

Alors, escorté de trois ou quatre de ses plus intrépides policiers armés jusqu'aux dents, il se présenta de nouveau à la porte de la cave, et prononça pour la troisième fois les paroles sacramentelles :

– Au nom de la loi, ouvrez !

L'injonction, comme l'avant-veille, n'obtint aucune réponse.

M. Barret donna l'ordre d'enfoncer la porte.

Tout d'abord, un des gendarmes essaya de faire levier avec une barre de fer, entre le pêne de la serrure et le battant de la porte, mais ce fut peine inutile : la planche de bois, maintenue par de forts gonds, consolidée par l'énorme madrier que Vauclin et Varrou avaient arc-bouté dans l'intérieur, et renforcée encore de toute la masse des pierres, des barils de poudre et de la nappe d'eau qui pesait contre elle, ne remua pas.

– Alors, employez la pioche, cria le commissaire de police du haut de l'escalier, et démolissez, s'il le faut !

En même temps, il avait rassemblé tous ses hommes, au haut de l'escalier, pour parer à toute éventualité, dans le cas de sortie précipitée des deux misérables.

En quelques minutes, les pioches, maniées par de solides gaillards, eurent mis en morceaux la damnée porte qui s'ébranla sous un dernier coup et tomba lourdement dans la cave, en éclaboussant les travailleurs.

L'eau montait alors à plus d'un mètre.

On apporta des lumières, et l'on regarda avec anxiété dans la cave ; mais quelle ne fut pas la surprise générale, quand on ne vit plus trace de Varrou ni de Vauclin.

– Hélas ! s'écria le malheureux commissaire de police, qui envisagea tout à coup le ridicule énorme qui allait rejaillir sur lui de cette sottise équipée, dans laquelle il avait réquisitionné tant de bras pour un si maigre résultat, je suis déshonoré, et je n'ai plus qu'à donner ma démission ! Et il fut obligé de se retenir au mur de l'escalier, pour ne pas chanceler et glisser à son tour dans la nappe d'eau.

Mais par quelle issue avaient pu s'échapper les assassins ?

Sur ces entrefaites, un des piocheurs fit remarquer que l'eau avait une teinte rougeâtre singulière, ressemblant à du sang délayé.

Aussitôt, il descendit les derniers degrés de l'escalier et se mit hardiment à la nage, mais il prit pied presque aussitôt, ne plongeant que jusqu'à la poitrine.

Alors il se mit à tâtonner des pieds et des mains, et finit par rencontrer deux résistances molles.

– Je crois que je les tiens, s’écria-t-il en élevant à la surface le corps de Varrou, qu’il avait saisi par le devant de son gilet.

Il le traîna jusqu’au haut de l’escalier, en fit autant pour Vauclin, et sortit lui-même, le plus vite qu’il put, pour aller changer de vêtements et s’étendre devant un grand feu de bois que l’on avait allumé sur l’ordre du commissaire de police.

Quant aux cadavres des deux coquins, on les avait transportés dans l’une des pièces de la maison de l’artificier, et on les avait déshabillés et étendus sous un drap.

Leurs deux corps étaient horribles à voir. Les lames d’acier, en pénétrant à l’intérieur des chairs, dans des trous rapprochés les uns des autres, avaient tracé de longues fentes d’où pendaient des lambeaux de viande. Toutes ces tranches, toutes ces languettes rougeâtres, étaient maintenant pâlies par le séjour dans l’eau qui avait déjà gonflé le corps et décoloré la peau.

Les têtes étaient plus épouvantables encore à contempler que les corps. Varrou avait eu la moitié de la bouche et de la joue enlevée d’un coup de poignard ; son palais était visible, bien que sa bouche fût fermée, et une plaque de chair lui pendait sous le menton, jusqu’au bas du cou ; un des cartilages de l’oreille avait aussi sauté.

Quant à Vauclin, l’un de ses yeux était absolument sorti de son orbite, et le couteau de Varrou lui avait enlevé le haut du front : il était hideux.

– C’est égal, murmura l’un des gendarmes, voilà de fiers gaillards qui se sont rudement arrangés entre eux, et sans bruit ; je crois que, pour les attraper vivants, nous aurions eu du fil à retordre !

Le commissaire eût bien voulu les avoir sains et saufs entre les mains ; cette capture eût été peut-être pour lui le premier échelon de l’avancement ; mais, en définitive, le principal était qu’ils ne se fussent pas échappés.

Les premières constatations terminées, il envoya chercher un fourgon, et, deux heures plus tard, Vauclin et Varrou reposaient côte à côte sur les dalles de la Morgue.

XXVI

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

M. Jacquemot ne dormit pas cette nuit-là.

Mille pensées diverses agitaient son esprit et le maintenaient éveillé.

Maintenant qu'il avait découvert le repaire de l'assassin ; maintenant qu'il n'avait qu'à étendre la main pour saisir le coupable, il se sentait hésiter, sa résolution de châtier Frontignac semblait ébranlée, et il envisageait avec une certaine crainte le moment où le jeune homme serait arrêté.

C'est qu'aussi, c'était le mari de Clotilde

La pauvre enfant était bien innocente des crimes de l'homme dont elle portait le nom ! Et n'était-ce pas elle, pourtant, qui serait le plus punie ?

M. Jacquemot avait voué un véritable culte à la mémoire de sa chère Juliette ; il avait considéré comme un devoir de venger sa mort ; mais, tout plein qu'il était de ce souvenir encore si vivace, il n'en songeait pas moins aux conséquences que pourrait avoir une dénonciation émanant de lui.

Elles lui sautaient aux yeux, lorsque, dans son aveuglement, il se refusait à les voir, et l'affection qu'il avait portée à sa nièce, avant qu'elle épousât Frontignac, lui remontait au cœur.

La pauvre chère enfant adorait Charlier ; elle devait même l'aimer bien ardemment pour avoir consenti à fuir avec lui, et, pour user encore, depuis son retour, de tant de stratagèmes, dans le seul but de passer quelques heures avec lui.

Quel charme, quel talent de persuasion avait donc ce misérable pour se concilier ainsi toutes les femmes ?

La tante d'abord, la nièce ensuite, n'avaient pu résister à cet engouement.

Malheureuse Clotilde ! Son existence était perdue, entachée d'une souillure indélébile : elle était la femme d'un assassin !

Alors il se prenait la tête à deux mains, et se demandait s'il ne devait pas faire grâce.

Parfois il croyait entendre comme une voix, celle de Juliette, qui lui chuchotait à l'oreille :

– Puisque j'ai pardonné, pourquoi restes-tu inflexible ? Est-ce en sévissant que tu nous rendras l'un à l'autre ? Changeras-tu quelque chose à l'immuable destin qui a voulu que je meure ?

C'est assez d'un sacrifice, n'en provoque pas un autre au moins aussi cruel, et écoute ma voix, qui te conseille la clémence !

Alors il se reprochait d'avoir suivi Clotilde ; s'il ignorait encore la retraite de Frontignac, il ne serait pas ainsi cruellement tiraillé entre son ressentiment et sa pitié.

Par moments, il se sentait des envies d'accourir vers Clotilde et Frontignac, et de leur crier :

– Sauvez-vous, quittez Paris, quittez la France, quittez l'Europe, fuyez loin de moi, que je ne sache plus où vous êtes, pour qu'il ne me prenne plus de tentations de me faire justice ! Et il eût voulu les prendre par la main pour les conduire lui-même, loin, si loin, qu'il lui fût impossible de les poursuivre !

Mais, l'instant d'après, toute sa colère lui revenait.

La pensée que cet homme avait brisé sa vie, l'avait condamné à traîner ses jours sans compagne, sans amour, sans famille, l'affolait.

Que lui parlait-on de clémence ? Charlier en avait-il montré à son égard ? Avait-il hésité à s'introduire chez sa femme, et à essayer de la lui ravir une seconde fois, après quatre ans de mariage ?

Que les autres excusent de pareilles fautes, par la jeunesse, par l'empportement des passions ! Quant à lui, il ne pouvait admettre de circonstances atténuantes : dent pour dent, œil pour œil, mort pour mort !

Et puis il lui semblait qu'il y a des crimes qui ne doivent pas rester impunis. Dieu ne le permettrait pas !

Il se levait et arpentait sa chambre, à pas fiévreux.

– Oui, malheureux, disait-il, c'est ta dernière nuit de bonheur ; fais provision de baisers et de caresses, oublie l'heure, qui passe rapide et inexorable ! Ce seront sans doute les derniers enlacements et les dernières amours ; enivre-toi, le temps fuit. La saison des baisers aura été courte pour toi comme pour moi !

Jusqu'au lendemain matin, il resta dans une cruelle indécision. Mais, à son réveil, il aperçut, au pied de son lit, le portrait de Juliette, blonde, rose, telle qu'elle était lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois.

Le regard doux et bon de la jeune femme se fixait sur M. Jacquemot ; les lèvres gracieusement entr'ouvertes, et laissant apercevoir leurs deux rangées de perles, semblaient appeler le baiser ; les deux bras collés au corps, les mains, en avant, dissimulées par le cadre, lui paraissaient avoir comme des frémissements, comme des envies de s'enlacer autour de son cou.

– Ah ! s'écria-t-il, avoir connu l'embrassement de cette bouche aimée, avoir été serré par ces deux bras adorables, s'être noyé dans cette épaisse chevelure blonde, et penser, que plus jamais, jamais, ces félicités ne me seront rendues !

Il s'habilla à la hâte, et sortit. Dans la rue, il arrêta une voiture et indiqua au cocher l'adresse de M. Dupuiset.

Quand il entra, le juge d'instruction était encore à table, achevant de déguster sa tasse de café.

– Eh bien ! l'avez-vous trouvé ? demanda le magistrat à M. Jacquemot, dès qu'il l'aperçut. Depuis qu'il avait si piètrement échoué dans les recherches dirigées par lui contre les assassins de madame Jacquemot, M. Dupuiset n'avait pas cessé de songer à cette déplorable affaire qui lui tenait tant à cœur. Bien qu'il n'en soufflât mot chez lui, ni à sa femme ni à ses amis, son esprit était souvent absorbé par cette humiliante pensée, que le coupable lui avait échappé.

– Je crois que je suis sur la piste, répondit Jacquemot.

– D'Henri Charlier ! vous en êtes bien sûr ?

– Si j'en suis sûr ! reprit le mari de Juliette en ricanant.

– Et les complices ?

– Je les connais aussi, et depuis longtemps !

– Et vous ne m'avez pas prévenu ?

– J'attendais que le baron fût en mon pouvoir ; car, si vous m'en croyiez, nous laisserions les deux comparses, pour ne nous occuper que du chef d'emploi.

– Pardon ! pardon ! comme juge d’instruction, il me faut tous les coupables.

– Eh bien, les autres, vous les chercherez ! Quant à moi, je ne me charge pas de vous mettre sur leurs traces. C’est affaire à la police.

– Et où avez-vous découvert l’assassin ? demanda M. Dupuiset.

– Dans ma famille, presque chez moi.

– C’est impossible !

– Sachez donc que Henri Charlier n’est autre que Henri de Frontignac, le mari de ma nièce, et, par conséquent, mon neveu par alliance.

– A d’autres ! s’écria le juge d’instruction. Comment pouvez-vous admettre que ce garçon soit allé de gaieté de cœur se jeter dans la gueule du loup ?

– Et l’amour, l’amour, qui devait le perdre tôt ou tard ?

Le magistrat regarda son interlocuteur à plusieurs reprises, par-dessus son pince-nez : il était maintenant convaincu qu’il était en présence d’un fou, et, instinctivement, il avait déjà fait disparaître les couteaux posés sur la table.

M. Jacquemot remarqua le manège.

– Vous doutez encore, et vous vous demandez si je n’ai pas perdu la tête ? Hélas ! non, j’ai bien souffert, mais Dieu ne m’a pas encore fait cette grâce de m’enlever la raison ! Puisque vous êtes toujours incrédule, veuillez me suivre, et aujourd’hui même vous serez édifié.

– Très volontiers, répondit le juge ; je suis tout à votre disposition.

– Ma voiture est en bas ; nous allons y monter, et nous faire conduire chez le baron.

– Ne pensez-vous pas qu’il serait prudent d’amener des agents avec nous ?

– Non-seulement prudent, mais essentiel, car je suis persuadé que Charlier nous opposera une vive résistance avant de se rendre.

Ils allèrent d’abord à la préfecture de police.

M. Dupuiset réclama le concours de quatre inspecteurs, tous solides gaillards et capables de mater les plus endiablés chenapans.

On les empila dans un second fiacre, et les deux voitures se dirigèrent vers le boulevard Péreire ; on s’arrêta au coin de l’avenue des Ternes, et tout le monde descendit.

M. Jacquemot passa le premier, suivi à quelques pas par M. Dupuis et. Les agents, en bourgeois, avaient ordre de s'échelonner les uns derrière les autres, pour ne pas attirer l'attention, et surtout ne pas donner l'éveil à Frontignac. Bien que le baron se crût en parfaite sécurité, on pouvait encore craindre qu'il ne s'enfuît, comme jadis à Genève.

Arrivés à quelque distance du domicile de Charlier, M. Dupuiset et M. Jacquemot tinrent conseil.

Devait-on tout simplement frapper à la porte ou cerner l'habitation ?

M. Dupuiset était de ce dernier avis ; M. Jacquemot, au contraire, estimait que l'on perdrait ainsi du temps, et que, pour peu que le jeune homme fût sur le qui-vive, il remarquerait la manœuvre et chercherait à se dérober aux poursuites.

La petite maison semblait du reste absolument inhabitée. Les persiennes en étaient hermétiquement closes, la mousse avait poussé le long de l'entrée dans l'encoignure de la pierre ; le trou de la serrure, tout rouillé, témoignait que depuis longtemps personne n'avait pénétré dans l'intérieur ; enfin le bouton de cuivre de la porte n'eût pas été aussi noir et aussi mangé d'oxyde, si la maison avait eu un locataire.

Cette tranquillité, cette apparence de solitude, rendaient M. Jacquemot perplexe : pourvu qu'il ne se fût pas trompé, que dans l'obscurité il n'eût pas pris une maison pour une autre !

Il se promena quelques instants devant les maisons avoisinantes, ayant soin de raser les murs pour qu'on ne l'aperçût pas des fenêtres ; aucune ne se ressemblait, toutes les façades étaient différentes. Il n'y avait plus à douter : c'était bien là qu'il avait vu, la veille, entrer Clotilde si mystérieusement.

Il revint à M. Dupuiset, et tous deux convinrent de s'adresser au concierge de la maison voisine.

M. Jacquemot sonna ; une vieille femme vint ouvrir.

– Que désirez-vous, messieurs ? demanda-t-elle.

– Parler à M. de Frontignac.

– Je ne connais pas ce nom ! grommela la femme.

– Vous ne connaissez pas un jeune homme qui occupe la villa contiguë à celle-ci, depuis quelques jours à peine ?

– Je vous assure que cette maison est depuis longtemps inhabitée, reprit la vieille, en feignant de reprendre le travail qu'elle avait quitté pour répondre aux questions des deux étrangers.

– Je dois vous apprendre que vous êtes en présence de la justice ; inutile donc de mentir ! dit alors M. Dupuiset, en fixant la vieille de ses deux yeux perçants de juge d'instruction. Vous savez que les complices ou les recéleurs sont punis aussi sévèrement que les vrais coupables !

– Monsieur est de la justice ! s'écria la pauvre femme, en témoignant d'un effroi qui n'avait rien de simulé.

– Et je vous déclare, pour mettre votre conscience à l'aise, que l'homme que nous recherchons est un assassin !

– Un assassin ? s'exclama la vieille ; il a pourtant l'air bien honnête !

– Vous avouez donc que vous le connaissez ?

– Il le faut bien, monsieur le magistrat. Que voulez-vous que fasse contre la justice une pauvre vieille comme moi ! Mais ça me désole de le dénoncer ; il était si généreux !

– Il est là ?

– Sûrement ; il n'est pas encore sorti depuis son arrivée.

Alors la concierge se mit à bavarder. Elle était presque fière de donner des renseignements à la justice sur un criminel à la capture duquel on paraissait attacher tant d'importance.

Elle raconta comment et à quelles conditions Frontignac avait arrêté son logement ; elle ajouta qu'il lui avait payé le loyer d'avance, et qu'il lui avait offert de très beaux gages pour qu'elle consentît à faire son ménage.

Elle parla de la recommandation que 'le jeune homme lui avait faite de toujours tenir son logement absolument clos, et de ne révéler sa présence à qui que ce fût.

Tout d'abord elle n'avait, trop su que penser de cet inconnu, mais bientôt elle avait constaté qu'une dame venait le voir toutes les nuits, pour ne se retirer que le matin, ce qui lui avait fait croire que le monsieur s'était réfugié dans ce quartier éloigné pour y pouvoir donner rendez-vous à sa maîtresse sans la compromettre. Comme elle voulait continuer, M. Jacquemot lui imposa silence, et, lui mettant une pièce d'or dans la main, il la pria de les introduire chez Frontignac.

– Il n’y a pas d’autre issue ? demanda-t-il.

– Oh ! non, monsieur, répondit la vieille.

Dans le jardin, M. Dupuiset fit signe aux quatre agents embusqués derrière un mur, à peu de distance, et la petite troupe pénétra derrière la concierge dans l’intérieur de la maison.

On visita d’abord le rez-de-chaussée : un feu tout récemment éteint, deux tasses vides laissées sur la table, à côté de petits gâteaux et d’un flacon de rhum, témoignaient qu’on avait pris le thé à deux, pendant la nuit, dans le petit salon.

– Il n’y a pas d’autres pièces en bas ? demanda M. Dupuiset.

La vieille fit un signe négatif.

– En ce cas, montons, dit le juge d’instruction ; mais, par surcroît de précaution, il plaça un homme en sentinelle dans le jardin, et un autre devant l’entrée.

– C’est ici la chambre à coucher, dit la femme, en s’arrêtant devant une porte qui donnait sur l’escalier.

M. Jacquemot ouvrit lui-même la porte avec beaucoup de précaution, et s’avança le premier dans la pièce.

Elle était complètement obscure, mais l’on pouvait entendre distinctement le mouvement régulier d’une respiration assez forte ; quelqu’un dormait.

– De la lumière ! demanda M. Jacquemot à voix – basse.

L’un des agents frotta aussitôt une allumette, et mit le feu à un rat de cave qu’il avait tiré de sa poche.

Frontignac, plongé dans un sommeil profond, reposait étendu sur le lit.

Clotilde l’avait laissé assoupi. Elle s’était rhabillée à la hâte et était partie au lever du jour.

Pour la première fois peut-être depuis bien longtemps, le baron goûtait quelques instants de vrai repos.

M. Jacquemot le considéra un moment, puis, s’approchant de lui, il le frappa sur l’épaule.

Le jeune homme se dressa d’un bond.

– Vous, vous ici ! s’écria-t-il en reconnaissant l’oncle de Clotilde, et se frottant les yeux pour bien se persuader qu’il ne rêvait pas.

En même temps, il aperçut M. Dupuiset et les deux agents, qui avaient l'un et l'autre leurs revolvers à la main, comme pour faire comprendre au baron que toute résistance de sa part serait inutile.

– Au nom de la loi, je vous arrête ! dit M. Dupuiset.

– M'arrêter, moi ! Et pourquoi ? demanda le malheureux, devenu livide.

– Comme prévenu d'assassinat, après tentative d'enlèvement, sur la personne de madame Jacquemot.

– Moi, c'est moi que vous accusez d'un pareil forfait, dit-il en se tournant vers M. Jacquemot, moi, le mari de mademoiselle de Moranges !

– Montrez donc votre doigt ! dit froidement M. Jacquemot.

Le sang afflua subitement aux joues de Frontignac. Il se remit néanmoins.

– N'est-ce pas la seconde fois, dit-il, monsieur, que vous portez contre moi semblable accusation ? Pourtant je ne sache pas que votre première tentative ait été couronnée de succès !

– On ignorait alors que vous vous appeliez Henri Charlier.

– C'est faux ! c'est faux ! Monsieur le juge d'instruction, vous pouvez m'en croire, et j'ai là des papiers qui prouvent clairement que mon vrai, mon seul nom, est celui que j'ai toujours porté : Henri de Frontignac !

Il s'approcha d'un secrétaire et en tira les titres et parchemins qu'il avait autrefois exhibés, lors de la descente opérée rue de Sèvres.

– Il y a pourtant un témoignage que vous ne récuserez pas, je pense, dit Jacquemot se contenant à peine, c'est celui de ma nièce, de votre femme ?

– De Clotilde ?

– Elle-même. La malheureuse enfant vous a dénoncé devant témoins.

– Cela n'est pas ! Vous en avez menti !

– Néanmoins, elle vous est restée attachée par un aveuglement qui ne s'explique pas ; c'est elle qui vous a aidé à quitter Genève. Elle s'est jouée de moi, mais le mal n'est pas grand, puisqu'on vous tient cette fois.

M. Jacquemot se tut.

– C'est-à-dire, reprit Frontignac, qu'elle avait pressenti, dès le lendemain de notre mariage, votre haine contre moi ! Elle devina la monomanie que vous aviez de vouloir m'imputer le meurtre de votre femme.

– Vos deux complices, répliqua Jacquemot, vous confondront !

Vous leur avez volé la moitié de la dot de Clotilde, et ils ont juré de se venger.

– Monsieur le juge d’instruction, dit simplement Frontignac, vous le voyez, M. Jacquemot a perdu la raison ; veuillez lui imposer silence.

– Ah ! voilà qui dépasse les bornes ! répliqua Jacquemot.

Et se penchant à l’oreille du magistrat, il ajouta :

– Monsieur Dupuiset, croirez-vous au témoignage d’une enfant ?

– Cela dépendra ! fit le magistrat, qui ne se compromettait jamais.

– Eh bien, attendez-moi ici une demi-heure, et je vous fournirai une preuve irrécusable ! Mais vous me répondez de cet homme !

Le magistrat fit un signe affirmatif.

M. Jacquemot sortit précipitamment et se rendit en voiture rue de Luxembourg.

A son entrée, la petite Jeanne lui sauta au cou.

– Viens, viens vite ! fit M. Jacquemot, sans même embrasser sa fille.

La petite se laissa emmener, toute chagrinée par l’expression bouleversée de la physionomie de son père.

En route, elle n’osa pas dire un mot ; elle avait peur d’être grondée.

Arrivé boulevard Péreire, M. Jacquemot sortit de voiture le premier, aida Jeanne à descendre, pénétra avec elle dans la petite maison, et la conduisit à la chambre où il avait laissé Frontignac.

Celui-ci causait avec M. Dupuiset, qui n’était pas encore convaincu de l’innocence du baron, mais qui pourtant ne laissait pas que de croire à la folie possible de M. Jacquemot.

– Oh ! c’est lui, c’est l’homme ! s’écria la petite Jeanne, en se rejetant en arrière, et se cachant la tête contre la poitrine de son père.

Frontignac, surpris par l’apparition inattendue de l’enfant, ne put s’empêcher de pousser un cri sourd.

– La petite ! murmura-t-il ; je suis perdu !

En même temps, un tremblement nerveux secoua tous ses membres ; ses jambes chancelèrent, et il tomba, comme une masse, sur une chaise placée près de lui.

– Vous venez de vous trahir ! s’écria M. Dupuiset ; mais il faut avouer que vous êtes un bien habile coquin !

Le jeune homme était trop affaîssé pour songer à répondre.

Tout était fini, il le voyait bien, et l'affaire maintenant suivrait son cours : c'était pour lui l'échafaud, ou tout au moins les travaux forcés à perpétuité, en tout cas, c'était sa séparation irrévocable et cruelle d'avec Clotilde.

– Emmenez cet homme à Mazas, dit le juge aux inspecteurs ; voici l'ordre d'écrou.

Deux des agents s'avancèrent, et invitèrent Frontignac à les suivre.

Celui-ci se leva, comprenant que toute résistance serait vaine.

Comme il allait sortir, Clotilde parut sur le seuil de la porte.

La malheureuse jeune femme n'avait pas aperçu M. Jacquemot de la matinée, lui qui chaque jour se présentait chez madame de Moranges, en quête de quelque indice nouveau qu pût le mettre sur la trace du coupable.

Un soupçon était venu à Clotilde. Si son oncle avait découvert le lieu de leur cachette ? Peut-être Frontignac 'avait-il été assez imprudent pour sortir ? Peut-être avait-il été reconnu ? Peut-être elle-même avait-elle été suivie, à son insu, jusqu'au boulevard Péreire ?

Elle avait le pressentiment que quelque danger les menaçait tous deux, et elle était accourue auprès de son mari.

Sa mère avait été effrayée de sa pâleur, et l'avait interrogée. Clotilde, pour toute réponse, avait prétexté une violente migraine, sans vouloir donner d'autre explication.

Vers trois heures, elle s'était habillée à la hâte, avait fait deux ou trois courses pour dérouter les gens qui auraient pu l'observer, et s'était fait conduire boulevard Péreire.

Elle venait dire à son cher Henri qu'il n'était plus en sûreté dans sa nouvelle demeure, et qu'il lui fallait à tout prix chercher un autre appartement.

Elle monta rapidement l'escalier et arriva au moment où les agents ouvraient la porte, poussant Frontignac devant eux.

– Tu es arrêté ! s'écria-t-elle en se précipitant dans les bras d'Henri, malgré les deux policiers qui avaient essayé de la retenir.

– C'est une infamie ! reprit-elle, mon mari est innocent !

Vous le savez bien, mon oncle !

M. Jacquemot ne répondit rien.

– Je l’aime ! continua la jeune femme en marchant vers son oncle, et le fixant de ses deux yeux étincelants ; malheur à qui tentera de me le prendre !

M. Jacquemot resta impassible.

– Mais parlez donc ! Donnez une raison qui explique vos étranges procédés !

Pensez-vous que je me laisserai arracher mon mari, et que je ne me vengerai pas ! Ah ! je suis de la famille, mon oncle, et ma haine ne pardonne pas !

Elle s’était jetée devant Frontignac, et le couvrait de son corps.

Mais tout à coup sa colère tomba, et elle se mit à genoux.

– Eh bien, non, dit-elle, je ne menace plus, j’implore, je supplie. Autrefois vous ne saviez rien me refuser, vous me chérissiez tendrement. Mon oncle, je vous en conjure, ayez pitié de moi, de moi qui ne vous ai jamais causé de chagrin ! Ah ! je vous aimerais tant si vous me le laissiez, je vous ferais la vie si heureuse, que vous oublieriez toutes vos peines !

– Pauvre enfant ! murmura M. Jacquemot.

– Ah ! vous vous attendrissez, vous allez faire grâce ! N’est-ce pas que vous lui pardonnerez, par affection pour moi ?

Henri se précipitera à vos genoux, et vous l’absoudrez de son crime, dont il se repent chaque jour.

M. Jacquemot lui avait abandonné sa main ; il était vaincu par cette immense douleur qui lui déchirait le cœur.

– Sortez tous ! dit-il.

– Pardonnez ! fit aussitôt M. Dupuiset ; où la justice trouve un coupable, c’est à elle de donner des ordres.

Cet homme est en mon pouvoir ; il est convaincu d’assassinat : aucune force humaine ne saurait me l’arracher.

Un moment Clotilde pensa à se jeter aux pieds du magistrat, mais l’homme de loi s’était exprimé d’une voix si impérieuse, toute sa physionomie était empreinte d’une telle sévérité, qu’elle hésita.

La jeune femme avait pu fléchir son oncle, mais le juge serait inflexible.

– Allons, emmenez cet homme ! répéta le juge.

– C’est mon mari, messieurs, dit Clotilde en sanglotant. Je vous demande comme une dernière faveur de me permettre de m’entretenir seule avec lui quelques minutes.

– Soit ! dit le magistrat.

Tout le monde se retira.

– Maintenant, dit Clotilde à Frontignac, en jetant ses bras autour du cou de son mari, te sens-tu le courage de vivre loin de moi ?

– Non ! répondit le jeune homme d’une voix ferme.

– Puisque tout bonheur est fini pour nous ici-bas, veux-tu que nous mourions ensemble ?

Elle alla prendre un revolver caché dans un des tiroirs du secrétaire.

– Je suis prête ! dit Clotilde en lui présentant l’arme.

Le jeune homme eut un geste d’épouvante.

– Alors, ce sera moi qui tirerai sur toi ! dit-elle en dirigeant le revolver contre son mari.

Une détonation partit, puis une autre, presque aussitôt, lui succéda.

M. Dupuiset se précipita dans la chambre, mais il était trop tard : les deux jeunes gens gisaient, l’un à côté de l’autre, devant le lit, baignés dans un flot de sang.

– Mort ! mort ! s’écria le juge d’instruction.

Et il ajouta à voix basse, tout penaud :

– Moi qui comptais sur cette arrestation pour obtenir de l’avancement !

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Haute pègre, roman parisien, par Vast-Ricouard

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6553151c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA HAUTE PÈGRE
 1. I - LE LENDEMAIN D'UN CRIME
 2. II - LA PETITE MUETTE
 3. III - A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE
 4. IV - LE ROMAN DE JULIETTE
 5. V - LE CLUB
 6. VI - LA CURÉE
 7. VII - LES DÉBUTS DE LOUISON DANS LE MONDE
 8. VIII - LE DOIGT COUPÉ
 9. X - ROMÉO ET JULIETTE
 10. XI - LOUISON
 11. XII - VARROU BOURSIER
 12. XIII - LA PETITE JEANNE
 13. XIV - LA RÉVÉLATION
 14. XV - A FILOU, FILOU ET DEMI
 15. XVI - UNE RÉHABILITATION
 16. XVII - M. JACQUEMOT A DES SOUPÇONS
 17. XVIII - RECONNAISSANCE
 18. XIX - LA CHASSE A L'HOMME
 19. XX - CLOTILDE DE MORANGES
 20. XXI - LE DÉGUISEMENT
 21. XXII - LE RENARD GUETTE SA PROIE
 22. XXIII - LE COMMANDANT MORIN ET SON COUSIN
BONDOUX
 23. XXIV - LE PONT DE L'ALMA
 24. XXV - L'EXPIATION
 25. XXVI - LE QUART D'HEURE DE RABELAIS
3. À propos de cette édition numérique